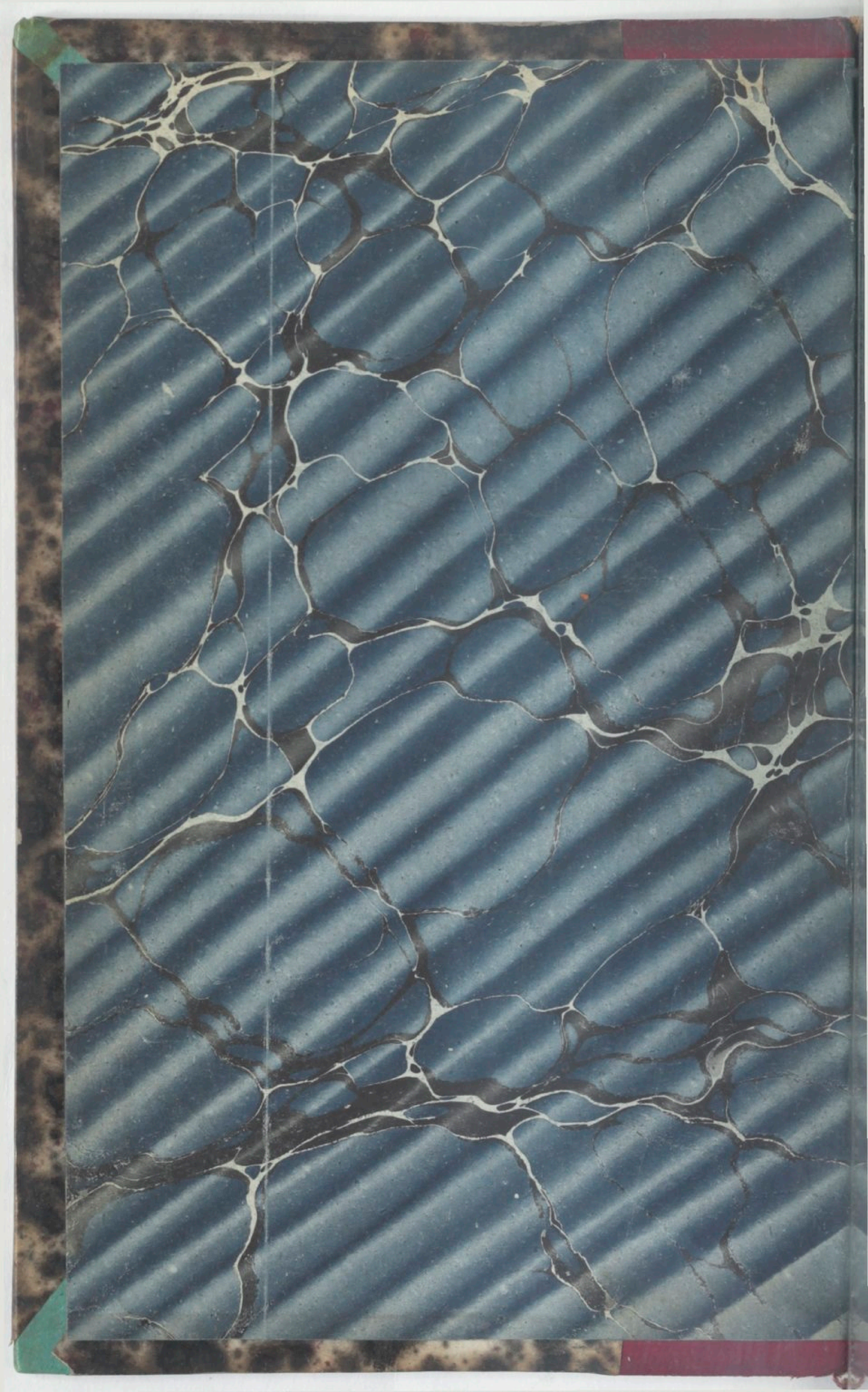


Chasses et voyages, par M. Jules de C......









CHASSES ET VOYAGES

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET Ce

rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.



CHASSES

ET

VOYAGES

PAR

M. JULES DE C......



PARIS
L. HACHETTE ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1863

PRÉFACE

Paris, octobre 1862.

A Monsieur Godde, rédacteur en chef du *Journal des Chasseurs*.

Mon cher Godde,

En vous offrant ce recueil de chasses et voyages, je vous prie de dire à ceux qui voudront bien y jeter les yeux, que je n'ai point eu l'intention de faire un livre, ce que pourraient d'ailleurs attester mes anciens lecteurs.

Expliquez-leur bien que, depuis seize ou dix-huit ans, j'envoie à différents journaux et revues les impressions de mes courses vagabondes et les résultats de mes triomphes ou de mes déceptions cynégétiques, accompagnés

parfois du récit de quelque aventure dont j'ai été le spectateur ou l'acteur, mais que je me suis toujours borné à raconter.

Toutes ces miettes de littérature sans prétention, je les avais conservés comme un doux souvenir de ma jeunesse et de ma vie de chasseur. Je les réunis aujourd'hui pour les feuilleter plus à mon aise avec les albums de mes dessins, pendant ces jours de la vie où, fatigué des labeurs de l'existence, l'on éprouve le besoin, dans un moment de lassitude, de s'arrêter en chemin pour jouir du repos et du passé.

Je confie donc, mon cher Godde, ces lambeaux épars de différents âges à votre indulgence et à celles de nos confrères.

J. DE C......

CHASSES ET VOYAGES

LES QUALITÉS DE MA MAITRESSE.

Depuis treize ans, chiffre fatal, mais qui m'a servi à merveille, puisqu'aujourd'hui 15 août, j'aime et je suis encore un des plus heureux de ce monde, je suis fasciné, chers lecteurs, par la plus adorable, la plus aimable, la plus passionnée, la plus belle et la plus gracieuse des maîtresses.

Quelle audace, allez-vous peut-être penser, de consacrer tout un chapitre à pareil scandale! Je vous répondrai d'abord, qu'il ne faut jamais se fier aux premières impressions; car tel début tant soit

peu vif, a souvent amené le plus moral dénouement; attendez donc la fin pour me juger. Et puis, *le Journal des Chasseurs* n'a jamais, n'est-ce pas, été absolument dédié aux timides pensionnaires du Sacré-Cœur, comme loisirs des longues veillées des vacances au château paternel. Il est bien là, ce charmant journal, lu, relu et feuilleté par tous ceux qu'anime la noble passion, timidement effleuré, peut-être, par ces innocentes brebis séparées du troupeau, qui peuvent y puiser, je le jure, de fort bonnes leçons; car elles y apprendront à favoriser un jour, chez leurs maris, des goûts qui les sépareront bien un peu, mais sans danger pour le bonheur du ménage, et qui, s'ils éloignent parfois ceux-ci du toit conjugal, leur feront oublier des tentations d'autant plus dangereuses et séduisantes, qu'il ne leur sera plus permis d'y songer.

Oui, Mesdemoiselles, étudiez notre journal; entrez franchement dans cette éducation cynégétique qui vous effraye... de loin; instruisez-vous à cette source de bonheur comme vos frères, et vous y trouverez, tout aussi bien qu'eux, de sages conseils; parfois aussi quelque historiette badine. Mais, bah!

passez outre, ou bien, si vous êtes comme beaucoup de jeunes filles que je pourrais nommer, qui ont lu, — en cachette, bien entendu, — les *Mystères de Paris*, le *Juif Errant*, *Mathilde*, et les chefs-d'œuvre de Dumas, de la *Dame de Monsoreau* à *Ange Pitou*, vous nous trouverez, en comparaison, d'une vertu et d'une timidité dignes de la réputation très-usurpée des temps antiques.

Je ne fais rien sans réflexion : cette digression m'était nécessaire; car justement, dans un château où je suis souvent invité, on a jeté les hauts cris quand on a su que j'allais parler publiquement *des Qualités de ma Maîtresse*. Les jeunes filles ont rougi, les frères m'ont poussé du coude, les mamans ont détourné la conversation, et le père, mon ami, grand veneur, bon vivant et homme d'esprit, m'a mis au défi de tenir ma parole. Inutile de vous dire que j'ai accepté, que j'ai juré même de lire à haute voix, le soir, aux chasses de septembre prochain, ce portrait physique et moral de la plus adorable créature du bon Dieu.

Je partis jeune pour l'Espagne, libre et gai, avec une position et un nom qui me promettaient entrée

et bon accueil partout, trop peu d'argent pour me permettre le *demi* ou *le quart de monde;* je m'en tins donc *au monde entier*, au vrai monde.

La mantille me tournait la tête, l'éventail me donnait des attaques de nerfs, les courses de taureaux, les danses, les gracieux costumes, tout cela m'enflamma si bien, que je devins fanatique de l'Espagne et que je jurai de ne jamais quitter ce charmant pays.

A vingt-cinq ans, on se trouve en face des plaisirs de tous les pays, comme le chasseur qui a passé douze heures sans boire ni manger, devant le dîner et le petit vin du garde-chasse. En est-il de meilleurs?

Un jour de mai 1849 je partis pour la campagne. J'abandonnais les plaisirs de la capitale pour aller, en compagnie de quelques amis, chercher le repos et le calme à la Grande-Chartreuse de Valdemosa, veuve de ses fondateurs, aujourd'hui propriété des acheteurs des biens nationaux et de ceux du clergé.

Quel air! quelle eau! quels fruits! quel confort! dans ces cellules neuves et coquettes, avec leurs

jardins couverts d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et quelle vue surtout! quand un beau clair de lune illumine la vallée, le vieux couvent et les palmiers plantés sur les hauteurs.

La commission chargée de me faire les honneurs du couvent et de m'accompagner ce jour-là, pour me faire visiter en détail ces superbes débris de l'ancienne puissance monastique en Espagne, se composait d'un notable du pays, du curé, du sacristain, de l'apothicaire, du maire et d'un prêtre, grand seigneur sauvage de l'endroit, le meilleur, le plus saint homme du monde, et un des plus rudes enfants de saint Hubert que ma vie de chasseur m'ait fait connaître.

Qui m'eût dit, le jour où le digne abbé faisait arrêter ma voiture au milieu des paysans attroupés pour m'en voir descendre, où, chapeau bas, il me traitait de Seigneurie, d'Excellence, et me prodiguait tous les titres et qualités, que je me trouverais, au bout d'un mois, arpentant les montagnes, sautant les ravins, à la poursuite des bartavelles et des lièvres, et que moi, la Seigneurie, l'Excellence, je me trouverais vraiment trop heureux d'écouter

respectueusement les leçons de mon nouveau maître? Car l'abbé Lorenzo Bruno, — tel était le nom de ce vrai et digne religieux,—fut mon maître; ce fut lui qui me mit le fusil à la main. Pendant dix ans il a été mon compagnon, et il restera toujours mon ami.

Après toutes les prodigalités cérémonieuses de la *commission d'honneur*, les ovations du village, les visites aux familles qui habitaient la Chartreuse de Valdemosa et tous les coins des anciennes et nouvelles constructions; après la distribution aux pauvres et un repas champêtre, je m'installai enfin dans mes deux cellules réunies en une seule habitation, et, ce dernier tribut payé aux ennuis du monde et aux obligations de ma première journée à la campagne, je m'enfermai afin de rester quinze jours, littéralement, sans sortir de ma cellule et de son jardin, ne me lassant point du spectacle splendide qui s'offrait à mes yeux.

C'est bien, comme dit George Sand :

« Une de ces vues qui accablent, parce qu'elles « ne laissent rien à imaginer. Tout ce que le « poëte et le peintre peuvent rêver, la nature l'a « créé en cet endroit. Ensemble immense, dé-

« tails infinis, variété inépuisable, formes con-
« fuses, contours accusés, vagues profondeurs,
« tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. L'es-
« prit ne suffit pas toujours à goûter et à com-
« prendre l'œuvre de Dieu, et s'il fait un retour sur
« lui-même, c'est pour sentir son impuissance à
« créer une expression quelconque de cette immen-
« sité de vie qui le subjugue et l'enivre.

« Quant à moi, je n'ai jamais mieux senti le néant
« des mots, que dans ces heures de contemplation
« passées à la Chartreuse. Il me venait bien des
« élans religieux ; mais il ne me venait pas d'autres
« formules d'enthousiasme que celle-ci : Bon
« Dieu, béni sois-tu, pour m'avoir donné de bons
« yeux ! »

Je n'ai pu résister au plaisir de répéter à une autre époque, et lors de ma première publication sur les chasses d'Espagne, tout ce que dit Georges Sand de ce charmant pays que j'ai habité après elle, ou après lui, comme vous voudrez.

Le livre de Sand sur Majorque renferme, à mon avis, les plus belles pages de l'illustre écrivain, les tableaux les plus sublimes, l'esprit le plus fin.

Hélas! on se fatigue des plus belles choses. Je reçus un jour la visite d'un ancien moine qui avait longtemps traîné sa longue robe blanche sur les dalles polies de la belle chapelle et dans les longs couloirs sonores du couvent : je lui faisais presque un reproche d'avoir accumulé tant de confort, tant de beautés et de jouissances autour de ceux *dont le royaume n'est pas de ce monde*.

— On a fait, me dit-il, le même reproche au Prieur, lors de l'achèvement du nouveau couvent. Le moraliste était un grand personnage qui lui était recommandé et qui venait passer deux jours à la Chartreuse; il assurait qu'avec une pareille vue, il comprenait qu'on ne pensât plus au monde.

Le prieur, homme d'esprit, ne répondit pas; mais, après déjeuner, il proposa à son hôte de retourner à la «vue».—Très-volontiers, dit celui-ci, et, comme le matin, il la trouva splendide. On fit un tour dans la montagne; après, on retourna encore contempler la fameuse «vue». Le personnage y revint cette fois d'un pas indifférent. — On dîna, et on le pria de nouveau de jouir du magnifique spectacle ; il y alla de mauvaise grâce.

On fit la sieste, et après, encore la « vue » ! Ah! pour le coup, s'écria-t-il, j'en ai assez de votre « vue » !

— Et nous aussi, fit humblement le prieur. Vous voyez bien, Excellence, que la plus belle vue du monde ne peut suffire, et que nous avons quelque sacrifice à offrir à Dieu, quand nous avons passé quarante, cinquante ou soixante ans de notre vie dans ces murs, même en face d'un si beau spectacle, à prier, à soulager les pauvres, à instruire le peuple et prêcher l'Évangile.

Pour mon compte, après deux semaines de cloître, je m'ennuyais, je l'avoue, suffisamment, et je commençais à m'éloigner insensiblement, chaque jour davantage, de mon campement. Nos excursions devinrent incessantes et se prolongeaient, tantôt jusqu'à la mer, tantôt jusqu'aux sommets splendides des pics qui l'environnent.

Pour avoir une idée de cette partie de l'île, ouvrez encore le livre de George Sand, et vous n'aurez plus qu'un désir, celui de contempler cette nature que la plume brillante et toute pensante du meilleur écrivain ne peut rendre que très-imparfaitement.

J'arrivai un jour dans un site horrible, près de Soller. Un rocher à pic de deux mille pieds domine la mer ; une simple petite balustrade en bois vous sépare de l'abîme, et, quand vous vous penchez pour contempler cette immensité effrayante, vous avez froid aux jambes, vos membres se crispent, la vue se trouble, vous restez anéanti et penché sur la rampe : en un mot, vous avez le vertige ; et cela arrive à neuf voyageurs sur dix.

Eh bien, c'est là que le marquis de la Romana, m'a-t-on raconté, faisait ses exercices gymnastiques et s'élevait sur les mains, la tête penchée sur le gouffre. On m'a cité à ce sujet une anecdote assez curieuse, et qui, comme tant d'autres traits, devrait rehausser à nos yeux la race méconnue des valets de grande maison ; car, en général, j'ai remarqué qu'ils sont bêtes pour nous plaire, pour laisser mieux briller notre esprit et, peut-être aussi, pour mieux nous voler.

Le fait est que le marquis de la Romana, après avoir servi de passe-temps à son laquais ébahi, lui dit tout à coup :

« — Ah ça ! mais, drôle, tu me regardes faire ;

« voyons, tu vas essayer un peu. — Monsieur est « bien bon, mais j'aimerais mieux passer huit nou- « velles années au service de l'État. — Comment, « *tunante*, je t'aurais servi de pantin! il faut immé- « diatement faire ce que j'ai fait. »

A cette époque on rouait encore de sa canne *la valetaille*, ou on la jetait par la fenêtre ; c'est ce dont fut menacé notre homme, après une discussion qui devenait un peu vive et avait passé les bornes de la plaisanterie; le général marquis, conseillé par son mauvais génie sans doute et par sa colère, saisit le laquais et voulut, de gré ou de force, le mettre au moins à califourchon sur la rampe ; le malheureux se débattit comme un possédé. Il y allait avoir mort d'homme infailliblement.

Une idée, mais une de ces idées qui mériteraient d'être transmises à la postérité, surgit dans la cervelle du pauvre Frontin.

« — Eh bien ! Excellence, dit-il, d'un air décidé « et résigné, j'obéirai à sa Seigneurie, et puisque « elle l'exige, je lui donnerai cette nouvelle preuve « de soumission et d'attachement. Mais que sa Sei- « gneurie ait pitié de moi et daigne au moins me

« montrer le tour une dernière fois; après, je jure
« par la madone *del Pilar* de l'exécuter, non pas
« avec autant d'adresse, mais avec autant de bonne
« volonté.

« — Tu promets, drôle?

« — Oui, Monseigneur. »

Et le marquis, cramponnant ses mains de fer sur la rampe, lança ses jambes, droites comme la hampe de Don Quichotte, et se suspendit au-dessus de l'abîme.

Que fit le valet? Il lui suffisait de pousser son maître et il s'en fût débarrassé pour toujours. Non, il le contempla un instant, et, comme si le feu s'était emparé de tous les bois qui couvrent ces rochers, il ne fit qu'une course échevelée jusqu'au village voisin, franchissant murs, précipices et torrents, après avoir, en laquais bien élevé, pris congé et quitté le théâtre de ses angoisses en criant de tous ses poumons : — Bonjour, monsieur le marquis, au revoir!

Voilà la légende qu'on ne manquera jamais, dans les siècles futurs, de raconter à nos petits-fils qui visiteront en touristes ce pittoresque rocher de Majorque.

. . . .

. . . .

Après avoir passé un mois à voir et revoir toutes ces merveilles, rempli deux albums, couvert plusieurs toiles, je commençais à être blasé et à avoir besoin d'autre chose. Un instinct secret se révélait en moi.

On me proposa quelques chasses au filet près d'une source, quelques affûts aux pigeons. Que faire? je n'avais pas encore chargé un fusil.

Ce fut dans une de ces expéditions que je rencontrai pour la première fois cette créature généreuse et magnifique qui fait, depuis treize ans, mon bonheur. Je devrais dire douze ans, car j'en suis resté un à lui faire une cour assidue sans aucun succès, sans en obtenir autre chose qu'un baiser furtif, un serrement de main et des promesses de l'amour que je commençais à entrevoir, de la fidélité à laquelle, de mon côté, je ne croyais encore que du bout des lèvres, Mais du moment que je la compris, je ne m'appartins plus, et je ne me trompe pas en affirmant qu'elle est, depuis ce moment, la maîtresse absolue de mon existence.

Fille des montagnes, elle est grande, forte, robuste, au teint hâlé, au sourire franc, violente dans sa passion, et cependant naïve et tendre, fière et heureuse du bonheur sans mélange qu'elle me donne depuis si longtemps, jalouse de tout ce qui peut m'éloigner d'elle et me distraire de ses charmes.

Je ne tardai pas à me ranger sous ses lois et à exclure, en effet, tous les plaisirs qui pouvaient amener une querelle ou un refroidissement entre nous deux.

D'un courage et d'une force sans égale, elle m'a suivi partout, dans mes pérégrinations en Espagne, sous un soleil brûlant, à travers les sables arides et sans horizon, au milieu des dangers et des privations d'une vie errante, dans les lagunes pestilentielles et malsaines des Grandes Albuferas; mais elle a partagé aussi ma bonne fortune et le confort des brillants châteaux de France et d'Allemagne, toujours bien accueillie avec moi, toujours fêtée, me procurant les plus beaux triomphes et me faisant oublier de son mieux tous ces plaisirs du Sport, l'escrime, les chevaux, qui avaient, jusque-là, rempli mes heures d'oisiveté. Car, raisonnable et

sage, elle a été constamment un motif de succès dans ma vie intellectuelle ; ne prenant jamais l'heure du travail et retrempant mon âme au lieu de l'affaiblir ; donnant toujours à mon esprit plus de force, de lucidité et d'indépendance ; lui inspirant, en un mot, cette verve originale qu'on ne puise que dans la société d'une compagne aussi pure de sentiments, aussi éloignée des petitesses de notre monde. Par son ignorance de nos vices, son horreur de l'envie et la jalousie, elle a su me rendre plus grand de caractère et plus généreux envers mes ennemis ; c'est elle, je m'en souviens, qui m'a conseillé de mépriser, pour me défendre de haïr.

Bien certainement, sans un contact aussi pur, sans une amie d'une délicatesse aussi élevée, j'aurais franchi plus péniblement cette longue partie de mon existence qui me sépare aujourd'hui du moment où je la vis, pour la première fois, sous les ombrages des palmiers semés çà et là dans les environs de la Grande-Chartreuse.

J'ai encore présent à l'esprit le charme qu'elle exerça sur moi. Elle avait le sourire sur les lèvres, ce doux sourire qui ne m'a jamais fait défaut, et

qui toujours, depuis, est venu me consoler de mes peines, me reposer de mes travaux, me donner du courage les jours de lassitude, et compléter ma vie de succès. Elle semblait me connaître depuis longtemps et paraissait m'attendre, étonnée que je ne lui eusse pas encore tendu la main pour rendre, comme je le lui jurai ce jour-là, nos existences inséparables.

J'ai dû attendre une année et mériter, par un dévouement à toute épreuve, le bonheur de lui appartenir; puis, certain de moi, je proclamai notre union à la face de l'Europe que nous courons ensemble depuis lors. Mes serments et mon amour constant n'ont cessé d'être au niveau de sa passion et de sa fidélité; c'est vous dire que treize ans d'épreuves et de bonheur sans nuages répondent de l'avenir; que l'âge ne pourra jamais affaiblir des sentiments si beaux, et qu'un jour, mon exemple guidera mes fils dans le chemin où j'ai trouvé tant d'innocents plaisirs.

— Mais quel est donc le pays qui a vu naître cette merveille?

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit? on la trouve

partout, plus ou moins généreuse, plus ou moins séduisante.

— Et vous l'appelez?

— N'avez-vous pas deviné, mes amis et frères en saint Hubert? C'est la *Déesse de la chasse*.

LA VIE A TRIESTE.

Une femme charmante, à force d'esprit et de grâce, à laquelle j'avais communiqué mes voyages et mes chasses en Espagne et en Allemagne, publiés à Paris, me faisait l'autre jour un reproche affectueux accompagné de la plus délicieuse moue.

Son amitié la rendait indulgente, même partiale et exagérée, dans le jugement de ces pages, auxquelles je n'attache pas la moindre importance : elle me disait donc :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt vos récits émou-
« vants sur l'Espagne et sur l'Allemagne, publiés
« à Paris; mais franchement vous êtes trop exclu-

« sifs, vous autres hommes de sport ; vous ne parlez « toujours que d'aventures, de brigands, de che-« vaux, de triomphes cynégétiques ou de décep-« tions amusantes. Il faudrait *nous* mêler davan-« tage à vos écrits, puisque vous êtes si heureux, « dites-vous du moins, de nous voir unies à votre « existence et même à cette vie du château du mois « de septembre, qui sert souvent de base à vos ré-« cits de chasse.

— Madame, lui répondis-je, c'est toujours « par « timidité, respect ou amitié que nous n'osons ani-« mer, colorer nos bavardages de vos charmants « portraits. »

Mon adorable accusatrice persista :

— Prétexte, prétexte, disait-elle ; ainsi vous, « par exemple, vous voilà depuis longtemps hé-« bergé, choyé et fêté ici ; vous allez peut-être en-« core écrire votre dernier voyage, livrer nos noms à « la publicité, et qui mieux est, à Paris, et nous vous « verrons bien sûr encore une fois chevauchant sur « nos grands chemins, gravissant les montagnes, « sautant nos torrents au risque de vous casser le « cou ; ce que, pour mon compte, je regretterais

« vivement; tuant par milliers, perdreaux, lièvres,
« bécasses, etc., etc., faisant même de charmants
« portraits que vous dites ne pas flatter, ceux de
« vos compagnons en saint Hubert; mais vous ne
« parlerez pas de nous, de nos salons, de notre so-
« ciété ; vous ne direz rien, en un mot, de ce que
« nous appelons le monde.

— Ah! Madame, puisque vous accusez si bien,
« laissez-moi me défendre. Il y a deux raisons excel-
« lentes pour cela. La première, c'est que j'écris au
« premier journal de sport cynégétique de Paris,
« je pourrais dire d'Europe, et que nos lecteurs, en
« effet, un peu exclusifs de leur nature, notre ré-
« dacteur en chef le premier, n'admettent rien,
« aucun bon mot, aucune aventure amoureuse,
« aucun détail d'élégance, qui n'ait trait plus ou
« moins à la chasse. La seconde, c'est que, entre
« nous, j'adore la chasse et les voyages qui me pro-
« curent ce plaisir, et qu'enfin j'ai horreur du monde.

— « Vous êtes bien ingrat, Monsieur, répliqua
« mon interlocutrice. »

— « Ah! Madame, pour le coup, le mot est trop
« aimable pour ne pas le répéter à Vienne où je vais,

« et le dire à Paris, où je me rends ensuite, Paris « si bon juge en fait d'esprit. Je suis vaincu, je n'ai « plus rien à vous répondre, je vous écoute, j'obéis, « je me rends à discrétion.

— « A la bonne heure! Monsieur, vous auriez dû « commencer par là. Comment vous, l'homme du « monde, qu'on voit partout, et qui, avouons-le, se « donne tant de peine pour plaire; qui avez su vous « faire de vrais amis dans ce monde que vous re- « cherchez, vous n'aimez pas le monde? C'est im- « possible, vous vouliez vous soustraire à ma de- « mande par un subterfuge; vous n'avez pas réussi, « mais vous êtes pardonné puisque vous vous exé- « cutez de bonne grâce.

— Mais, Madame, permettez : je suis obligé « de voir ce monde, où tant de déceptions ou d'en- « nuis nous attendent, et où toujours un peu de « fiel et souvent de poison se mêlent à nos jouis- « sances; où toujours il faut payer d'un regret, « d'une contrariété ou d'une souffrance, les plaisirs « qu'il vous donne. Je ne puis, vous le savez, me « retirer encore, comme je le voudrais, au fond de la « Bretagne; et, en attendant cet heureux moment,

« je paie de mon mieux mon tribut à cette partie de « mon existence qui sera probablement la plus lon- « gue. Je tâche d'ennuyer les autres le moins pos- « sible et d'accumuler de mon côté la plus grande « somme des jouissances terrestres. Voilà le mot de « l'énigme ; j'ai l'esprit assez heureux et assez bien « fait pour me contenter de la part qui m'est échue « dans la loterie de la vie, sans exiger plus, sans « consentir à moins, et je remplis mon rôle de « bonne grâce ; c'est tout simple et n'ai-je pas « raison ?

— Si fait ! ajouta madame..... vous avez raison « et tort ; mais vous m'avez promis une obéissance « aveugle, j'ai donc gagné mon procès et je clos « les débats. Voilà qui est bien décidé, Monsieur. « Je pourrais, en continuant, non pas y perdre, « mais remettre les choses en question ; et je vous « lirai, pour terminer, la sentence que je pro- « nonce : Vous êtes condamné, Monsieur, à la suite « des différents articles publiés à Paris, commen- « çant et finissant, comme vous le savez fort bien, « vous êtes condamné, dis-je, à méditer, écrire et « envoyer audit journal ou à un autre de votre

« choix, trois... ou trois cents pages, comme vous le « voudrez, sur Trieste ; mais sur le Trieste social et « sociable. Entendons-nous cependant, je ne veux « pas offenser les héros de vos premiers écrits en « demandant quelques mots sur le Trieste social et « sociable ; je ne fais, soit dit en passant, aucune « allusion à vos hommes de sport. « J'en ai vu « de fort civils, » comme disait Talleyrand ; je n'ex- « clus personne, mais je veux le portrait de chaque « individu esquissé à mon point de vue. »

Cette condamnation prononcée je me retirai en songeant à tenir ma promesse, et voici comment j'ai payé ma dette.

Je voulais d'abord intituler ces lignes *Un hiver à Trieste* ; mais depuis ce fameux hiver de George Sand, ce livre sublime de moquerie, de méchanceté, de tableaux dignes de Poussin ou de Salvator Rosa, il est devenu difficile sinon impossible de donner à quelque écrit que ce soit, un nom qui rappelât le ravissant ouvrage de l'illustre écrivain ; j'ai donc bien fait, je crois, de réduire le titre proportionnellement à la valeur comparative de l'ouvrage, et d'ailleurs j'ai eu assez d'un mois pour

connaître Trieste et pouvoir décrire ses salons, ses réceptions, ses fêtes, ses femmes et son esprit : ce qu'on appelle enfin le monde d'une grande ville.

Presque tous les comptes-rendus des sociétés de tous les centres civilisés qui me sont tombés sous les yeux débutent comme les contes d'enfant : « Il était une fois un roi et une reine. »

En effet, le roi des fêtes existe toujours et partout : célibataire d'état et de profession, sans quoi, par politesse, il serait mis à l'écart, comme toujours. On s'occuperait de sa moitié, de la partie du genre humain la plus agréable ; désignation qui convient beaucoup mieux que l'autre, car elle n'est pas malheureusement toujours la plus belle. Cet heureux roi, ce célibataire, fortuné selon les uns, malheureux selon les autres (c'est là une grande question sociale qui s'agite tous les jours sans jamais avoir de solution), est en général un grand seigneur par son nom ou sa position et infailliblement par sa fortune. Il a le bon esprit et la générosité de recevoir, d'héberger et de fèter ses amis : voilà le motif qui lui donne la couronne du bon ton, la plus facile et la plus agréable à porter.

La reine est presque toujours belle et spirituelle, d'une éducation incontestable et de manières parfaites ; riche enfin, et sachant adroitement se faire pardonner le luxe, le bien-être dont elle est entourée, en faisant prendre part à cette existence dorée ceux qui ont été moins comblés des caprices de la nature ou de la fortune.

Aujourd'hui, sur le terrain où le hasard m'a placé, le roi est facile à trouver, et n'ayant point de rivaux qui réunissent les mêmes conditions d'indépendance et de splendeur dont j'ai parlé, je ne lui créerai pas d'envieux en lui donnant le sceptre.

Mais la reine ! Ah ! pour le coup, voilà qui dépasse mes forces et tout mon talent oratoire ; allez donc donner la palme de l'esprit, de la beauté, de l'élégance et de la générosité à une seule femme, dans un pays où l'on en rencontre tant de charmantes qui se partagent cette royauté en vraies princesses du sang, sans mesquinerie, sans jalousie, sans envie, avec modestie, et sans se déchirer comme cela arrive dans tant de villes de province.

Je vais entourer cet heureux monarque d'une

foule de reines, j'orientaliserai non pas sa vie privée, mais son existence de salon et de fêtes, le seul point de vue sous lequel il soit permis à un critique qui se respecte d'envisager les autres.

Le roi des fêtes, de la splendeur et de l'opulence, enfin celui qui a le plus bel hôtel, les plus beaux services, les plus belles serres, et qui se plaît à semer avec intelligence les millions, celui enfin qui réunit toutes les conditions nécessaires pour les plus belles fêtes, quel est-il donc à Trieste? Je n'ai pas prononcé son nom, et cependant je l'ai nommé; il est dans toutes les pensées de ceux qui lisent ces lignes comme il est dans toutes les bouches de ceux qui n'ouvriront pas les feuillets de ce volume. M. R*** enfin, d'une naissance obscure, comme tous les grands noms de notre société moderne, s'est élevé par son travail et d'heureuses spéculations aux dignités de chevalier et commandeur, a été anobli et en outre est, dit-on, devenu millionnaire; c'est le marquis de Carabas, le Médinacœli de Trieste.

Partout son nom est prononcé là où il y a un grand bienfait, un grand progrès dans la prospérité de Trieste, une grande œuvre, un grand monument.

Il a le plus beau palais — la seule merveille artistique de la ville, — bâti, à ce qu'il paraît, pour devenir le musée d'arts qui manque à Trieste. C'est là qu'il passe sa vie tout aussi bien que les plus grands seigneurs de Gênes, de Milan et de Florence dans leurs demeures de marbre et d'or.

Une fête chez lui ne le cède en rien sans contredit à la plus belle fête d'Europe. Il faut tout admirer chez M. R... La salle à manger avec ses candélabres et ses lustres géants, ses services d'argent gigantesques, qui servent à produire les chefs-d'œuvre de la science culinaire, lesquels sont aussi chez lui des objets d'art; les groupes ciselés argent et or que l'on pourrait placer dans un musée de sculpture, et qui, par un charmant caprice, vous présentent à côté de tous les produits de la mer et des rivières préparés merveilleusement, des coupes de cristal remplies d'êtres vivants étonnés de se trouver sous l'éclat de tant de lumières, bondissant, sautant et disparaissant dans leur lac en miniature alimenté par un jet d'eau qui traverse le plancher, la table, les groupes d'argent et retombe dans les coupes de cristal; la salle de bains, ornée des meilleurs

tableaux, dont les sujets, soit dit en passant aux mères de famille rigides, sont toujours en rapport avec le lieu dont ils sont l'ornement. Tout est splendide : les salles de billard, la bibliothèque, les antiquités, les albums de voyages ; c'est là un palais complet, dont l'aspect, un jour de bal, est véritablement merveilleux. Mes chers Parisiens, qui disent avec leur esprit moqueur et exclusif que « la civilisation finit à la barrière du Trône, » ouvriraient ce jour-là, ou plutôt cette nuit-là, de grands yeux à Trieste, tout aussi bien qu'à Paris.

M. R... a créé le Yeguer, auquel on arrive en voiture et au trot en vingt minutes par des chemins excellents.

La route des piétons est distribuée de telle manière, qu'à chaque tournant vous voyez la file d'équipages, qui, tous les soirs, l'été, se donnent rendez-vous dans ce lieu charmant et prennent ces montagnes boisées pour but de promenadc.

C'est là que M. R... a son chalet, où il a dépensé habilement des sommes énormes ; où il reçoit l'été comme il reçoit l'hiver chez lui, c'est-à-dire en prince, et en prince généreux et de bonne compa-

gnie. Les serres de ce chalet sont les plus belles du pays ; elles ont cela de commun avec toutes les autres fantaisies de M. R... qui, en ce moment a le caprice de construire une magnifique chapelle, où il va installer un prêtre catholique et dont le caveau central doit être son tombeau. Il apporte à ces travaux les soins et la simplicité d'un grand philosophe.

Enfin, partout où il y a du bien et du beau à signaler, le nom de R... est inscrit aujourd'hui, comme il le sera toujours, en lettres impérissables (1) dans le souvenir de ses compatriotes.

(1) Sa Majesté l'empereur d'Autriche, par un acte éclatant et public de justice et de loyauté, a réhabilité devant l'Europe une capacité industrielle et commerciale, une sommité financière de Trieste, sa ville natale, à la prospérité de laquelle cet homme distingué travaille depuis nombre d'années sans relâche; car il n'a cessé de faire des sacrifices de temps et d'argent afin de l'agrandir, de l'améliorer, et d'en faire une cité de premier ordre.

Sa Majesté François-Joseph, par le décret du 8 septembre 1862, a effacé tous les doutes qui pouvaient encore subsister, dans l'esprit public en Autriche, sur un des hommes les plus honorables dont l'existence, consacrée au bien de sa patrie et des pauvres, aurait pu se trouver ternie un moment par une enquête des tribunaux et une prison préventive auxquelles avaient été soumis indistinctement plusieurs des fournisseurs de l'armée d'Italie pendant la derniere guerre, mis ensuite en liberté après les recherches les plus sévères sur leur conduite.

L'empereur d'Autriche a tout effacé en tendant une main amie à

Et maintenant je passe aux reines. Me voilà ému comme un tout jeune homme qui se rend à un duel, à un premier rendez-vous d'amour ou à un récitation quelconque sur un théâtre de société.

Diable! diable! je dois commencer.....

Commencer, aidez-moi donc, et comment feriez-vous? J'ai déjà été assez.... adroit, assez juste, je me trompe; ne gâtons pas la situation impartiale où je me suis placé en ne choisissant pas de reine, et n'allons pas soulever des torrents de jalousie ou de rancunes.

M. Revoltella. Honneur au chef de l'État! honneur à Revoltella!

La lettre de Son Excellence le ministre d'État au financier de Trieste était conçue en ces termes :

« Vienne, 10 septembre 1862.

« *Ministère d'État, à Monsieur Pascal Revoltella.*

« Monsieur,

« Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique a bien voulu « prendre acte, par décret du 8 septembre, du rapport que votre « requête du 24 juillet dernier m'a mis en position de lui soumettre « concernant vos mérites, et en gracieuse reconnaissance de votre « procédé patriotique, de votre zèle désintéressé pour le bien public, « et de vos titres spéciaux pour le progrès du commerce et de l'in- « dustrie autrichienne, Sa Majesté m'a chargé de vous signifier « l'expression de son *invariable* faveur et de sa haute bienveillance.

« J'éprouve la plus vive satisfaction en vous donnant connaissance

Il y a plusieurs reines d'esprit et de luxe à Trieste, c'est convenu ; mais encore quelle est celle que je dois placer en première ligne ou nommer la première? Me voilà donc, avec la meilleure intention possible dans le meilleur des mondes, en face d'une terrible difficulté, et je retombe dans le même embarras : celui de me créer des inimitiés dans un pays que j'aime et où je ne suis peut-être pas exécré.

Comment faire, Mesdames, vous n'en savez rien, n'est-ce pas? Eh bien, alors, pardonnez-moi de

« de cette manifestation de la faveur impériale, et vous assure en « même temps du sincère intérêt avec lequel je vous en fais mes féli« citations.

« Veuillez agréer, etc.

« Le ministre,

« *Signé* : DE LASSER. »

Lorsqu'un homme a été chargé des affaires de l'État ; quand, par suite d'erreurs, de calomnies, de dénonciations ou de motifs quelconques, il s'est trouvé compromis aux yeux de ses concitoyens par des mesures judiciaires que la prudence ou la sauvegarde des intérêts nationaux rendaient nécessaires, il est difficile d'avouer ouvertement que la justice s'est trompée ; il n'y a pas, il ne peut pas exister d'exemples pareils.

Mais quand le chef de l'État, *pris en dernier ressort comme arbitre et suprême gardien de l'honneur de chacun de ses sujets,* vient, par un acte officiel et libre, dire à un de ses serviteurs que sa faveur n'a

m'en tirer à ma manière, et songez que sans être égales en beauté et en esprit, vous toutes, entendez-vous bien, vous toutes que je choisis pour représenter cette aristocratie du bon ton, vous compensez un petit défaut par une qualité qui le fait disparaître ; vous êtes aimées et vous devenez sœurs par le bon goût, par vos qualités physiques ou intellectuelles, par vos sentiments du cœur et de l'esprit, par tout ce qui, en un mot, charme vos admirateurs; vous êtes sœurs et aimables au même degré dans cette famille du sang et de la distinction.

Mais enfin, nommons la première. Choisissons au hasard, on ne me croira pas. Procédons par

jamais *varié*, c'est, pour tous les hommes à esprit droit et de bon sens, la plus solennelle réparation.

Si une seule faute eût été commise, la justice n'aurait pas absous ; si le moindre soupçon avait pu rester dans le jugement éclairé de l'Empereur, sa faveur n'aurait pas été *invariable*. Elle a été *invariable; elle s'étend donc à ces jours malheureux* pendant lesquels les amis du noble et honnête captif allaient lui dire : « Courage et force ; « nous proclamerons votre innocence ; soutenez-nous, dans le mo- « ment où le doute est permis, par votre calme et votre résignation. « Pas de désespoir, pas de faiblesse, afin que nous puissions, quand « vous serez libre et sans tache, dire bien haut : HONNEUR A RE- « VOLTELLA ! »

ordre alphabétique : Bah ! cela rappelle le collége, et, quoique charmantes, nos reines n'en ont plus besoin d'abord, et ensuite, disons la vérité, quelques-unes en sont sorties depuis longtemps. Par rang d'âge, fi donc ! je ne me le pardonnerais jamais et on me le pardonnerait encore moins, et puis cela sent la classification consulaire ; triste privilége, qui confère avec l'avantage des premières enjambées dans des réceptions officielles, le monopole des discours.

Comment feriez-vous ? Après avoir cherché avec vous comme l'auditoire de Christophe Colomb devant son œuf, voilà que je trouve cela tout simple.

Le plus beau salon après celui de M. de R... est, sans contredit, celui de madame M*** ; qu'il soit convenu que là où il y a une femme, surtout si elle est charmante et spirituelle, on ne parle pas des maris. En effet, quel intérêt offrent-ils dans le sujet qui m'occupe? leur rôle, dans un traité sur la situation politique ou financière du pays, prendrait certainement de l'importance ; mais nous faisons de l'économie mondaine et nullement socialiste.

Le salon de madame de M*** vient donc immédiatement après celui de M. de R..., et ce qui en constitue le plus grand charme, c'est la grâce exquise avec laquelle cette femme aimable en fait les honneurs.

C'est dans ce salon qu'ont lieu tour à tour des fêtes splendides et des réunions artistiques; c'est là que des personnes de la société jouent les comédies de notre répertoire parisien, avec cette distinction native que les meilleurs acteurs doivent étudier à bien rendre par un travail de plusieurs années, et quelquefois même avec tout le talent d'un artiste.

Un service de maison organisé comme nulle part, — disons-le, puisque c'est juste et vrai, — rend agréables les abords du buffet somptueux, dont on s'éloigne dans bien des maisons pour éviter une cohue insupportable et ne pas revenir bousculé, heurté et sali au milieu de ces mêlées grotesques où il faut combattre avec ardeur pour obtenir une maigre pitance. Devant ce buffet, on trouve l'ordre, la profusion et une bonne direction. L'hiver dernier, le bal costumé de madame de M... présentait

à ce moment solennel le spectacle le plus pittoresque, et j'observais à côté d'un critique célèbre, ces groupes de brillants costumes portés par des femmes superbes, riant et oubliant avec gaîté les épines de la vie au milieu de ces flots d'élégance, de parfums, de parures, de lumières, de champagne et d'esprit.

Il était curieux et piquant à la fois de voir assis à la même table tous les siècles en face de tous les caprices du goût.

La maîtresse du logis, vraie reine de la nuit, avait eu le tact de choisir un costume très-simple, rehaussé par sa beauté. Il était orné d'un croissant en pierreries et d'étoiles de gros brillants jetées sur son voile noir.

Deux Marie Stuart comblaient d'attention une charmante Élisabeth. Buridan, dont le costume était d'une parfaite exactitude, rappelait la scène du festin de la tour de Nesle.

Il y avait, en outre, une ravissante Marie-Antoinette de l'époque où elle était encore heureuse et entourée d'amis.—A côté d'elle, une reine charmante qui éprouva aussi des malheurs, — la pieuse

et résignée Marie-Thérèse, — daigna parcourir avec moi quelques pages d'histoire, et porta sur d'autres époques un jugement si sûr, que je ne pus m'empêcher de lui dire qu'avec tant de talent, elle aurait bien certainement ramené à elle son infidèle monarque et arrêté ses écarts.

A côté d'elle, Anne d'Autriche était servie par une nuée de mousquetaires, au milieu desquels figurait un colossal et magnifique Portos, tel que l'a peint Alexandre Dumas, brillant de stature, d'estomac et d'ampleur.

Un chef maure se trouvait aussi là, d'un type et d'une exactitude tels, grâce à sa physionomie et à ses armes, qu'on aurait douté de son origine, s'il n'avait pas, en face des truffes, des hures de sanglier et du moët, foulé aux pieds les préceptes de Mahomet.

Je n'oublierai pas une capucine, charmante fleur costumée, recevant les confidences d'un papillon aux mille couleurs et orné de plusieurs espèces emblématiques groupées certainement par un artiste de talent.

La reine du chant avait cédé aux instances de

ses amis et portait la couronne de la musique que personne ne songeait à lui contester. Notre amour-propre national était tout flatté de reconnaître en cette charmante déesse une compatriote. Sa robe, — quelle idée ingénieuse ! — était brodée d'un de ses plus beaux triomphes.

Cette fête était si belle et si animée, qu'on n'aurait certes pas pensé, pendant toute cette nuit féerique, aux émotions du tapis vert, devant lequel on vide trop souvent sa bourse, si l'on n'avait vu passer, majestueuse et belle, la reine du jeu, dont le costume sombre et sévère était parfaitement compris. Aimable et recherchée, elle était une preuve vivante du tort qu'ont les amateurs de trente-et-quarante et de la roulette, de passer tristement leurs nuits devant une table de lansquenet, de baccarat ou de la rouge et noire.

Plus d'un galant cavalier l'avait si bien compris, que la Dame de Cartes était entourée d'une foule de Toreros espagnols, d'Espadas, de Chulos, de Banderilleros et de Picadores dont les costumes étaient d'une exactitude parfaite. Ceux qui les portaient avaient tant de distinction, qu'ils auraient

pu descendre dans l'arène à Madrid, points de mire d'une « mantille » hardiment relevée pour mieux les observer, et abritée derrière par un éventail dont les lames auraient rempli leurs fonctions.

Enfin, des costumes hongrois, russes, rapportés de Hongrie et de Russie, encombraient les salons de la belle madame de M....

Une élégante dame espagnole portait en vraie Castillane, avec la dignité et la noblesse de son pays et de sa race, un costume de ses aïeux, du temps de Philippe IV, d'une exactitude remarquable.

Une dame russe s'était composée en artiste son costume national ; car cette femme, d'un esprit remarquable et modeste, comme le vrai mérite, est tout à la fois un bon littérateur, un bon musicien et un grand artiste.

A côté d'elle, une femme qui réunit tous les dons de la nature, bonne, douce, vertueuse, charitable, simple, modeste et riche, en même temps une des plus belles créatures de tout ce monde, portait un costume de chasse, tout aussi élégamment que nos lionnes de Compiègne, de Rambouillet et de Fontainebleau. Son partenaire avait eu le bon goût de

prendre les mêmes couleurs, et ce petit tableau cynégétique était certes un des plus beaux et des plus riches de cette fête.

Une bohémienne parcourait la foule avec grâce, son costume était d'autant plus mutin qu'elle avait supprimé et la crinoline et la queue traînante des toilettes d'aujourd'hui. Si toutes les bohémiennes étaient aussi séduisantes, elles feraient certes fortune, en nous disant l'avenir. Ce serait, en tout cas, une bonne aventure que de leur demander « la nôtre. »

Au milieu de toutes ces têtes de femmes gaies et enjouées, s'élevait et se distinguait une physionomie pâle, un peu empreinte d'une de ces tristesses mélancoliques qui ont tant d'attrait et de grâce, car elles semblent dire qu'elles viennent du fond du cœur ou de l'intelligence, et ce calme rêveur allait si bien à son brillant et sévère costume d'épouse des Doges, qu'il en était, de l'avis du fameux critique qui causait avec moi, comme le complément obligatoire. Elle ne rappelait pas la vaine, l'orgueilleuse ou la vindicative reine de l'Adriatique, mais l'épouse noble, digne et aimée de

Foscari, resplendissante et ornée des trésors des Doges. Je ne sais même pas si ces riches dames vénitiennes ont jamais porté plus beau diadème de brillants, semé et avec autant de profusion les rubis et les perles sous leur manteau royal. Le fait est, qu'à un second bal masqué, au Grand-Théâtre, la foule encombrait les loges de cette belle Dogaresse, remplissait les couloirs et le vestibule, et que chacun devait attendre son tour pour examiner de près une des merveilles du bal de madame de M....

Enfin, en signalant quelques belles jeunes filles en costume de la Turquie et de l'Andalousie, j'aurai, je le crois du moins, passé une revue assez exacte de ces personnages qui figuraient en première ligne dans ce « songe d'une nuit d'hiver, » qui, au réveil, m'a laissé les plus doux souvenirs mêlés d'un seul regret : celui de ne pas rêver ainsi plus souvent, ou de n'avoir pas la puissance de prolonger plus longtemps de si beaux songes.

A cinq heures du matin, les heureux invités se retiraient pleins de reconnaissance et d'admiration pour la reine de la nuit.

Un grand nombre de salons s'ouvrent encore, cha-

que année, à Trieste, pour l'élite de la société. Quels charmants lundis que ceux de madame et mademoiselle H*** que nous avons laissées sous les costumes de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette ! Quel joli bal a donné aussi cette femme qui semble réunir toutes les conditions de bonheur et toutes les qualités, celle que j'ai présentée tout à l'heure dans son costume de chasse !

Une femme dont la réputation d'élégance est grande et méritée à Trieste, manquait à cette fête costumée dont j'ai parlé. On la regrettait, car on est tellement habitué à la voir partout au premier rang, que son absence laissait un vide. Elle eût été, certes, comme toujours, une des plus admirées. Par quel motif était-elle absente ? Un deuil, une grippe, un caprice, un moment de lassitude, que sais-je, c'est un mystère. Le salon de cette charmante dame a un aspect tout spécial. A Trieste, qui est la réunion de tant de nationalités, la langue est italienne, les opinions le sont aussi, et enfin le parti italien est aujourd'hui généralement le parti de tout le monde.

Ce qui prouve que les gens bien élevés de toutes les sociétés se ressemblent partout, c'est que l'é-

légant salon de madame R..., dont les éléments cette fois sont plutôt allemands, est d'une distinction et a un cachet aristocratique digne du faubourg Saint-Germain.

Tous ces employés allemands, ces officiers de l'armée, quelle que soit leur position, leur nom ou leur fortune, ont, malgré leur mérite, une tenue et une modestie d'autant plus appréciables, qu'elles sont rares chez d'autres peuples. Les soirées semblables à celles de madame R... seraient une bonne fortune pour la Chaussée d'Antin.

Un autre célibataire de mes amis, M. L., donne aussi chaque hiver un bal dans un appartement bonbonnière, qui, pour la grandeur et la capacité, le bon goût de l'ameublement et le luxe, est la copie de ceux des rues Laffitte, Saint-Lazare, de Provence ou de la Madeleine. Je n'ai rien vu de plus parisien que ces réceptions.

Un avocat célèbre a des salons immenses consacrés aux réceptions et présidé par les statues des dieux et des divinités de l'Olympe tant soit peu décolletées et toujours plus qu'il n'est permis de l'être à nos beautés modernes malgré toutes les fa-

cilités que leur donnent nos costumes d'aujourd'hui.

Enfin plusieurs fêtes dans trois cercles (casinos), jointes à toutes ces réceptions privées, laissent pendant le carnaval bien peu de temps pour le repos.

Il faut aller de temps en temps aux bals masqués des grands théâtres, et alors on a changé de monde et de plaisirs deux et trois fois dans la même nuit.

Les réunions officielles et privées de M. le baron de B.. peuvent être considérées comme résumant tout ce que je viens d'énumérer, en fait de luxe et de monde, tous les plaisirs, toute la société. Aristocratie d'argent, aristocratie de naissance, armée, administration, marine : tout est représenté chez un des hommes les plus capables de l'Autriche, d'une finesse d'esprit, d'une sagesse, d'un tact, d'une instruction et d'une intelligence claire et calme, qui auraient fait de lui dans la diplomatie une célébrité pour la postérité et pour l'histoire.

Les théâtres, enfin, laissent peu à désirer : le grand opéra, le ballet, la comédie italienne, allemande et française sont représentés par des troupes, sinon de premier ordre, du moins de bon choix, pour lesquelles on fait souvent de grands sacrifices.

Si l'on passe à sept heures à Saint-André, on y trouve, non pas notre Bois de Boulogne d'aujourd'hui, mais celui d'il y a quinze ou dix-huit ans.

Il ne faut pas oublier non plus, en venant à Trieste, de visiter le château de Miramar, ce bijou féodal de l'archiduc Maximilien, une vraie merveille d'art et de bon goût. Toute la direction en est due à l'archiduc et à la princesse Charlotte, et c'est un chef-d'œuvre qui, par son ensemble et ses moindres détails, pourrait être signé des noms les plus illustres. Il existe certes, de par le monde, des monuments, des parcs plus grandioses; mais nulle part on ne peut trouver rien de plus beau, de plus gracieux, de plus coquet. L'on s'aperçoit que l'artiste émérite qui a présidé à ces travaux superbes a su leur donner ce cachet qui révèle à chaque pas le goût délicat d'une femme distinguée, d'un esprit supérieur.

Les rois du sport, comme équipages, chevaux de selles, voitures, harnais, tenues des hommes et livrées, sont MM. K. et B.

Leurs landaus, leurs breaks, leurs dogcarts, leurs

Daumont peuvent se présenter à Londres et à Paris. Eux seuls attellent à quatre chevaux : voilà par quelle raison, comme ils se distinguent des autres, je suis amené à les citer plus particulièrement dans une revue locale; car autrement je devrais mentionner ici des centaines d'équipages d'une parfaite tenue.

Si vous arrivez à Trieste aux approches du *Corso*, non-seulement vous pourrez admirer les deux mille voitures de luxe qui défileront devant vous, mais il vous sera loisible de prendre part à cette vie animée de Trieste, dont j'ai essayé d'esquisser à grands traits les points les plus dignes de l'intérêt que nous portons généralement à tous les grands centres de civilisation et de plaisirs.

Je ne veux pas terminer ces notes sans rendre hommage à un grand talent, à un artiste hors ligne, d'une simplicité, d'une modestie et d'une conscience dans ses œuvres, qui sont l'apanage du vrai génie, et contribuent à immortaliser l'homme qui a souvent lutté pauvre et parfois méconnu pendant une existence de labeurs et de privations.

Je passais ma soirée chez madame ***, artiste

émérite, bon peintre, grand amateur de littérature et de musique. Son salon annonce dès le premier abord quel est l'esprit de cette femme distinguée. Là un bronze d'un grand maître, plus loin un plâtre, un marbre d'un goût parfait; sur les tables des albums remplis de vrais trésors. Que de vrais chefs-d'œuvre terminés à la mine de plomb, à l'aquarelle, au fusain, à l'encre de Chine ! Plus loin voici un chevalet supportant une peinture à l'huile, achat récent qui attend sa place et la cherche avec inquiétude dans cette demeure déjà remplie et où si bon accueil est fait au mérite; des étagères plient sous le poids de cahiers de musique française, allemande et italienne; de divers instruments et d'ouvrages de toutes littératures d'un choix parfait. Enfin, en entrant chez madame ***, on respire le bon goût, l'esprit et l'art dans ces soirées intimes d'un cachet tout spécial. De beaux tableaux, quoiqu'ils ne soient pas toujours signés de noms connus, mais qui devraient l'être, attirent l'attention du connaisseur. Si l'artiste a pris place dans le monde, madame *** lui a demandé, non pas la page qui a fait le plus de bruit, mais la meilleure peut-être et la plus achevée. S'il n'est pas encore classé,

elle lui a tendu la main, et, connaissant le pouvoir d'une femme gracieuse et intelligente sur notre société, elle a présenté cet oublié de la fortune à la mode et au caprice de la vogue, en le couvrant d'une protection d'autant plus puissante qu'elle découle d'un pouvoir immense aujourd'hui : celui qui a pour base la charité et les bienfaits.

Nous devions un soir entendre une lecture ; j'arrivai de bonne heure, et après avoir feuilleté plusieurs cartons, tourné et retourné ces mille riens d'un salon qui composent le luxe et sont autant d'objets d'art, mes regards se portèrent vers l'un des angles du salon, où reposait modestement, adossée à deux chaises et n'ayant pas même encore trouvé place sur les chevalets, une toile d'un mérite qui me fit pousser une de ces exclamations inaccoutumées, je l'avoue, en pareil lieu.

Ceci me rappelle qu'un jour, profondément ému de la lecture de *Jocelyn* et absorbé par une des plus douces rêveries amoureuses de Lamartine, mon compagnon de chambre, étudiant comme moi au Quartier Latin, lança une exclamation qui retentit encore aujourd'hui à mes oreilles.

— Qu'avez-vous, m'écriai-je, vous m'avez fait peur !

— Je le crois bien, répondit-il, un homme vient de se jeter du troisième dans la maison en face.

Le fait est que, pour mon compte, j'étais certainement ce jour-là aussi ému que mon ami, en découvrant le nouveau tableau.

Je regardai la signature et je vis le nom de Pizzolato, nom inconnu à Paris, à Turin et très-peu répandu à Vienne et en Italie.

J'admirai cet ouvrage et je restai longtemps silencieux devant ce chef-d'œuvre, riche de coloris, sévère, admirable de lignes et de perspective, vrai, brillant, profond, étudié et consciencieux d'une telle façon, que j'étais tout émerveillé. Quel paysage plein d'harmonie ! comme ces ombres et ces fourrés représentaient bien la nature ! comme c'était bien là une de nos belles forêts touffues de France, et comme l'on sentait, en contemplant ces détails des premiers plans, s'exhaler ce doux parfum d'aromes humides de nos bois embaumés !

Pizzolato ne rappelle personne, il est lui-même, il a approfondi la nature et ne veut rendre que la

nature ; on voit que son âme pénétrante a eu le don de sonder les palpitations du cœur de cette mère splendide, belle de ses seules formes, riche de sa seule parure.

Je voulus immédiatement connaître ce professeur, et je fus tout étonné de trouver en lui non-seulement un peintre, mais aussi une capacité littéraire et un excellent musicien.

Pizzolato n'a qu'un défaut, c'est d'être né trop artiste.

Quand son imagination capricieuse s'est adonnée au chant — il est sans contredit un des premiers maîtres d'aujourd'hui, de l'avis des juges les plus intelligents, — quand il est connu et commence à faire fureur, — c'est le mot, — son cœur éprouve d'autres besoins ; sa fibre lui parle peinture et il s'enferme, se cache au monde pour produire une de ces pages que je viens de vous esquisser.

Lorsqu'il a des commandes et des travaux, sa plume de poëte ou de critique se révolte, lui reproche ses oublis, et le voilà devenu littérateur.

Ah ! Pizzolato, vous êtes un trop grand artiste ; vos intelligences ne se nuisent pas, mais elles vous

nuisent ; il vous faudrait, pour vivre dans notre monde, trois fois plus de temps qu'à un homme ordinaire ; trois existences pour satisfaire vos admirateurs et nous donner ce que voudraient produire votre rare organisation et votre mérite incontestable.

CHASSES EN AUTRICHE

A MONSIEUR CHARLES GODDE.

Trieste, 25 janvier 1862.

Vous avez eu la bonté de me rappeler, en termes pleins d'indulgente cordialité, quelques extraits d'un ouvrage que j'ai écrit, il y a plusieurs années, sur Majorque et ses chasses; extraits publiés dans le *Journal des Chasseurs*, et, si j'en crois les encourageantes assurances de la direction, accueillis favorablement par vos abonnés, mes confrères en saint Hubert : vous me demandez, cher Directeur, de nouveaux détails sur mes chasses depuis mon départ d'Espagne.

Un voyage en voiture découverte, en revenant de quelques excursions de chasse en Istrie, m'ayant affligé d'un refroidissement dont les conséquences se font sentir depuis plusieurs jours et doivent encore me contraindre à une inactivité que je déplore vivement, le moment me semble tout à fait opportun. Aussi, pour tromper les ennuis d'un repos involontaire, je vais prendre la plume et satisfaire au désir que vous m'avez exprimé, en vous adressant ces quelques lignes sous le titre pompeux de « *Chasses en Autriche,* » bien que je sois établi à résidence fixe et jusqu'à nouvel ordre dans la bonne ville de Trieste.

« Bonne ville de Trieste ! » Ce mot est presque le même que celui par lequel je commençais mon premier essai sur l'Espagne : — *Il est de par le monde un pays délicieux*, etc., etc. Cet exorde peut, en effet, s'appliquer aussi bien à la contrée que j'habite maintenant, s'il ne s'agit que du confort, du luxe, du bien-être, toutes choses fort appréciables, sans aucun doute, et que tout fervent disciple de saint Hubert troque volontiers contre les jours de privations, dans des contrées sauvages et sans

ressources matérielles, mais libres, giboyeuses, sans limites et sans entraves.

Avant d'entrer en matière, permettez-moi de vous prouver que les impressions et les conseils que vous avez bien voulu accueillir dans le temps, étaient ceux d'un chasseur rustique et d'un praticien, mais non d'un théoricien amateur et fantaisiste, comme notre confrérie en renferme beaucoup, — sans pour cela contester à ces messieurs leur mérite et leur utilité. — Je vous ai donné le relevé du résultat des huit dernières années de mes chasses en Espagne, les seules dont j'aie pris note.

Ces belles hécatombes, réalisées dans des conditions de difficulté, d'inattendu et d'indépendance, sont loin de moi déjà ; trois ans me séparent de ce temps-là et ce n'est pas sans un sentiment de douloureux regret, mélangé pourtant de doux souvenirs, que je jette un regard en arrière sur ces beaux jours de ma jeunesse qui furent aussi ceux de mes plus beaux succès cynégétiques.

Dans la dernière campagne de 1859 à 1860, vous verrez figurer quelques faisans, gibier inconnu aux

Baléares ; c'est que, pendant cette année-là surtout, je fus chasseur cosmopolite dans toute la force de l'expression, tantôt en Espagne, à Majorque; tantôt à Paris, chez M. Moïana, le plus beau tireur, l'amphitryon le plus aimable et le plus grand seigneur qu'il soit possible de rencontrer ; tantôt sur le littoral italien de l'Istrie et du Frioul appartenant à l'Autriche, et spécialement chez les comtes Zanuto, Atems et Swardy, qui m'accueillirent avec la générosité franche et familière propre aux vrais gentilshommes chasseurs qui reconnaissent un des leurs. J'ai chassé aussi dans l'Autriche proprement dite, aux environs de Gratz, le seul endroit de ces contrées où j'aie vraiment trouvé du gibier. Qu'il me soit permis de nommer ici un fervent disciple de saint Hubert, qui conservera toujours, dans mes souvenirs de chasses et de voyages, une large part de ma reconnaissance, le baron Washington, un des plus remarquables types des veneurs allemands ; jeune, beau et bon garçon, plein de vigueur et d'entrain, bon tireur, intrépide et excellent écuyer, homme de cheval parfait, enfin brave et aimable, dont l'amitié est une bonne

fortune pour celui qui est appelé à faire partie des élus de Wildon.

Quoique grand chasseur lui-même, il jouit moins de ses succès personnels que de ceux de ses invités, et, comme il prend des mesures et fait des dépenses considérables pour que le gibier ne manque jamais chez lui, il n'est content que lorsqu'on a beaucoup tué et qu'on a ruiné sa chasse; l'année suivante ses soins intelligents auront tout réparé.

Lorsque j'arrivai à Gratz, où je ne connaissais personne, son aimable initiative fut ma première joie sur cette terre généralement hospitalière. Ce fut dans ses vastes et beaux domaines que je trouvai, avec les plus grandes ressources cynégétiques, les jouissances les plus complètes.

Quand le baron Washington ne pouvait nous accompagner lui-même dans nos longues journées de chasse, il venait en voiture avec sa charmante et aimable compagne, la baronne Washington, née Élisabeth-Marie-Frédérique Oldembourg, assister à nos distractions; gourmandant les gardes, si la chasse était languissante, et me recommandant surtout de ne pas épargner son gibier. Le baron a mis

le comble à ses attentions, en abandonnant, la veille de mon départ, son château somptueux et confortable, pour venir souper avec moi dans la petite et modeste auberge de Wildon, où, après une causerie prolongée fort tard, nous passâmes la nuit sous le même toit. Ce fut avec un vrai regret que je me séparai le lendemain matin de cet aimable gentilhomme, le type le plus complet de l'élégant sportsman que mes voyages m'aient fait rencontrer.

Me voilà entraîné sur la route des souvenirs et de la reconnaissance envers l'hospitalité ; il me faut rebrousser ce chemin qui me conduirait trop loin en Allemagne, et je me borne à ces quelques lignes dictées par le cœur.

J'ai chassé enfin, cette dernière année dont je vous parle, dans tous les environs de Trieste accessibles aux hommes. poursuivant mes recherches sur le gibier, cette pierre philosophale, cette quadrature du cercle de l'Illyrie. Je suis arrivé, non sans difficulté, je puis le dire, eu égard au terrain ou au climat, sur tous les points où parviennent et résident la chèvre, le chevreuil, le chamois, l'ours, le lynx et le coq de bruyère.

Du 15 juin 1852, ouverture, au 30 février 1860, fermeture, j'ai atteint le chiffre de 2,572 pièces, savoir :

Faisans, 4. — Perdreaux rouges, 874. — Lièvres, 58. — Lapins, 119. — Cailles, 972. — Bécasses, 128. — Courlis, 1. — Pluvier, 1. — Vanneau, 1. — Bécassines, 127. — Canards, 10. — Sarcelles, 5. — Macreuses, 16. — Poules d'eau, 15. — Râles, 23. — Diverses, 212. — Total, 2,572.

Tout cela tué devant le chien, bien entendu, sans affûts, ni surprises, ni battues ; sans assister à aucune de ces tueries que nous connaissons en France et en Allemagne. C'était du gibier loyalement tué, dans les conditions de difficulté et de hasard qui font le charme de la chasse au chien d'arrêt. Je suis obligé d'ajouter, pour mieux faire comprendre le mérite de ce chiffre, que pendant ces huit ans de séjour, aucun amateur, aucun de mes compagnons n'a atteint les deux tiers de cette quotité, et que la majorité même est au-dessous de la moitié.

I

UNE CHASSE A PARIS

J'ai quitté l'Espagne en 1860, et, je vous avoue, mon cher Directeur, que ce fut à mon grand regret; car si je suis un peu Espagnol d'origine, je le suis beaucoup par mes goûts et entièrement par mes relations de famille et d'amitié. Après seize années de séjour consécutif, j'y ai laissé en outre de rudes et braves compagnons de sport cynégétique, — je parle de la chasse à tir et au chien d'arrêt. — Et puis, j'aimais ces grandes solitudes, ces steppes s'étendant à perte de vue, où parfois l'œil ne saurait découvrir ni un homme, ni une maison, ni un troupeau, aucun vestige de la race humaine; je me plaisais à ces courses infinies, libres de soucis sans contrainte et sans procès-verbaux, toujours attrayantes par l'inattendu qu'offre seule la nature primitive, là où la main habile et prévoyante de l'homme n'a pas encore accumulé les ressources des réserves artificielles. J'aimais cette chasse d'Es-

pagne, toute rude qu'elle est dans ses plaines rocailleuses, chasse qui devient une chasse de géants dans les montagnes, chasse à laquelle bien des constitutions robustes ne pourraient résister, et où quatre ans d'école sous un maître habile m'ont pourtant appris à considérer comme un jeu toutes les expéditions qualifiées de terribles. J'aimais jusqu'à son soleil des mois de juillet, août et septembre, foudroyant souvent les pauvres disciples de saint Hubert et les moissonneurs au travail, et qui a tué parfois sous mes yeux nos pauvres chiens, sans qu'il nous ait été possible de trouver la goutte d'eau qui aurait pu les sauver. En voici quelques exemples :

Dans une chasse au bord de la mer, un de nos bons tireurs, M. Salom, avait vu périr le pointer de son ami ; son propre chien était à l'agonie ; lui-même ne respirait qu'avec peine et sentait que le moindre effort pouvait lui donner le vertige ; il eut pourtant le courage de prendre son chien à demi mort sur ses épaules, de sortir du bois de pins où il chassait, de faire une demi-lieue à pied pour aller le baigner dans la mer, puis il traversa le bois avec son fardeau, et rentra, une heure après, dans une

ferme portant toujours l'animal. Il tomba alors épuisé et on eut toutes les peines du monde à introduire un peu d'air dans sa poitrine embrasée.

Moi-même, je chassais, un jour du mois d'août, en compagnie de mon frère et d'un ami. Pris de suffocation, je suis obligé de m'arrêter avec eux. La circulation se rétablit, la passion l'emporte, je les quitte : le perdreau abonde et, sans trouver un arbre, un abri, je m'enfonce dans les steppes, où je m'arrête enfin étourdi et haletant de chaleur ; ma chienne, celle dont j'ai esquissé le portrait dans le *Journal des Chasseurs*, malgré sa force et sa résistance connues, m'abandonne ; je veux appeler du secours, aucun son ne peut sortir de ma poitrine ; tout tourne autour de moi : je suis prêt à tomber. La pensée de périr seul et de n'être retrouvé qu'après plusieurs jours de recherches, rôti comme un perdreau mis au four, c'est-à-dire mal rôti, noir et sec, réduit à l'état de charbon, soutient pourtant mon courage. Je m'oriente, tant bien que mal, vers la petite tour de la ferme où je logeais, et que je voyais danser dans le lointain devant mes yeux éblouis, comme dans l'hallucination d'un mauvais rêve ; je

mets deux heures à franchir le chemin que j'aurais dû faire en quarante minutes, et j'arrive épuisé et à peu près sans connaissance, dans le réduit sale et étouffant de paysans qui me reçoivent épouvantés. Après deux heures de souffrances et d'égarement, j'en étais quitte : je ne m'en portais que mieux et j'étais... — comment diable exprimer ma pensée ? — dans l'état d'une pipe qui a fait longtemps ses preuves et n'a plus rien à craindre du feu. En effet, à partir de ce jour, je n'ai jamais souffert le moindre accident, et j'ai passé pour un des plus solides dans le pays des braves.

Je rends justice à l'Espagne ! c'est le pays où j'ai trouvé le type achevé du chasseur à tir rustique, infatigable et habile, sous tous les rapports. J'en ai vu de toutes les provinces d'Espagne, et celui qui occupe une des premières places entre eux est le chasseur majorquain. De là je conclus, après avoir vu de grandes réputations et bien des pays, que les chasseurs des Baléares, si on faisait un choix parmi eux, pourraient être comptés au nombre des meilleurs.

J'aimais donc tout cela : ces rudes enfants de

saint Hubert, ces dangers, ces hasards, ces lieux sauvages, ces campagnes cynégétiques : l'on partait à deux, avec quinze jours devant soi, logeant chez un pauvre fermier ou dans la cabane d'un charbonnier, partageant sa soupe aux fèves cuite en plein vent, quelquefois même ne logeant pas du tout et n'ayant d'autre ressource que le mulet portant du pain, du vin et du riz sec. Le gibier devait pourvoir au reste.

Un jour, il m'en souvient, pendant une de ces belles expéditions que je ne ferai plus peut-être, car me voilà courant le monde de nouveau ; ou que je ferai si tard, si je recommence, que l'âge, les douleurs qui ne peuvent manquer de venir, ou bien le cœur plus froid m'empêcheront d'y trouver les mêmes charmes ; un jour, dis-je, qu'il y avait disette de pain et de riz, on prit les ailes et les blancs de douze perdreaux rouges : le reste, accompagné de deux lapins dont nous avions levé délicatement les filets, fut donné aux chiens. Le lendemain, nous sortîmes à jeun pour aller aux vivres. Dans le canton, où la veille j'avais tué quatorze pièces et mon compagnon huit, gaspillées dans un repas trop splendide et en

cadeaux, double et imprudente prodigalité, nous ne vîmes rien jusqu'à deux heures. L'estomac criait, les jambes n'allaient plus ; nous nous regardions, mon camarade et moi, avec une mine accompagnée de réflexions qui eussent fait pitié à l'immortel chevalier de la Manche au moment de ses plus tristes mésaventures. Contrairement au dicton espagnol, nous faisions « *de corazon tripas.* »

Enfin, à deux heures, mon chien tomba en arrêt ; jamais la main ne m'avait tremblé autant, jamais mon cœur n'avait éprouvé d'aussi cruelles secousses, conséquences probables de la poltronerie de mon estomac frémissant à l'idée de rester, par ma faute, sans un misérable repas, qui devait, par suite de l'éloignement où nous étions, servir à la fois de déjeuner, de dîner et de souper.

J'attends, j'essaie de me remettre, j'appelle mon compagnon « *de glorias y fatigas*, » comme disait un fameux homme d'épée ; j'essuie les sueurs qui me couvrent le front et les yeux, je m'efforce même de sourire pour me donner un peu de contenance. Inutiles efforts ! le vieux renard était pris au piége de la faim, de l'épuisement et de la fatigue. Furieux

contre moi-même, voulant au moins mourir avec gloire, si mort devait s'ensuivre, et ne pas subir l'affront de manquer au gîte, je lance un énorme coup de pied dans le... massif du lapin, car c'en était un ; il part et je tire à trois pas. Mon coup porte quoique faisant balle, la patte gauche de derrière était broyée. Je me baisse pour ramasser ma victime, qui repart de plus belle et disparaît à nos yeux épouvantés. Ce moment suprême me rend mes sens et mon sang-froid, j'attends une éclaircie et, de mon second coup, je roule cette fois pour de bon mon sot et malheureux fugitif. Jamais vieux bouquin, dur et coriace, ne fut savouré avec plus d'appétit ; quelques heures plus tard j'aurais été capable de le dévorer sur place ; j'eus cependant la force d'attendre le retour au logis et cette unique ressource, accompagnée d'un plat de riz copieux et de pain dur, fit les frais du repas. Pour dessert j'eus la gaieté et la jeunesse, pour lit un manteau et la fatigue de huit heures de marche. Le lendemain nous étions plus frais et plus dispos que jamais.

Nous changeâmes de canton : on envoya à la ville la plus proche chercher du pain frais, de l'excellent

vin de Benisalem et des fruits, aussi le soir, notre Vatel n'avait que l'embarras du choix : dix-huit perdreaux, deux lièvres, quatre lapins, onze cailles et un pigeon lui étaient présentés par trois gaillards armés de mâchoires disposées à faire honneur au repas.

Mais, sous le prétexte de vous entretenir de mes chasses en Illyrie, je ne vous ai parlé jusqu'à présent que de celles de l'Espagne, sans être même encore arrivé à ma chasse à Paris, par laquelle je dois cependant vous faire passer. Cette digression était nécessaire pour vous faire comprendre de quelles émotions, de quel genre de vie je tombais, en me trouvant tout à coup transporté dans ces chasses toutes faites de France et d'Allemagne.

Toujours est-il que j'aimais ce que je laissais, et que je laissais à regret ce que j'aimais, par instinct plutôt que par raison, car j'ignorais ce qui m'attendait ailleurs, ayant toujours chassé en Espagne et rien qu'en Espagne. De graves études d'abord, ensuite les débuts d'une carrière que j'abordais avec ardeur et conscience, m'avaient conduits jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, en 1850, sans que j'eusse

encore tiré mon premier coup de fusil. Ce fut donc un peu plus tard que je connus les douceurs de ce charmant passe-temps. Mais la passion et un peu de disposition naturelle aidant, j'ai rattrapé le temps perdu.

J'arrivai à Paris, après treize années d'absence, me comparant, au point de vue cynégétique, à cet Indien de la tribu des Ioways, amené un beau jour dans la salle du grand Opéra, et qui m'assurait, par l'entremise de son interprète, que lorsqu'il serait de retour dans sa tribu, il se garderait bien de raconter ce qu'il avait vu, dans la crainte d'être pris pour un mauvais plaisant et de servir d'entremets au roi « l'Ours-Courageux, » ou à la reine « l'Ourse-Magnanime, » ou à la princesse héréditaire « l'Ourse-Tendre. » C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que l'histoire doit les désigner à la postérité? Le premier ministre, le « Léopard, » qui avait l'honneur de marcher devant « l'Ourse-Femelle, » me l'assura du moins, et je devais le croire, car de l'avis de toute la bande Ioway, c'était le plus véridique, le plus doux et le plus patient des sauvages passés, présents et futurs; il n'avait assassiné que

dix-sept personnes pour venger un grand-oncle et n'avait perdu qu'un œil; quant à la dix-huitième victime qu'il réservait pour se distraire un jour de pluie ou de mauvaise humeur, elle avait quitté le pays, au grand désespoir d'une jeune beauté qu'on appelait la « Tigresse-Flamboyante, » et qui faisait aussi partie de la ménagerie de M. Catlin.

Me voici donc à Paris. Quelle fut ma surprise et ma joie de recevoir une invitation pour une des plus belles chasses des environs, chez un des hommes les plus aimables parmi nos meilleurs tireurs!

Je prends pour la première fois le chemin de fer qui doit me conduire au rendez-vous de chasse, et je fais route avec les autres invités de MM. M** et R., qui tous descendaient à la même station. Mon costume un peu hibérique et mes guêtres pur sang espagnol, attirèrent souvent les regards de mes compagnons. — A la station de L..., d'élégants omnibus nous attendaient pour nous conduire à notre destination.

Enfin, à dix heures du matin, nous arrivions au magnifique château d'H...... où des sommes énormes, employées avec discernement, ont enfanté un

parc ravissant, des prairies, des bois, des rivières dans un pays jadis sans eau, et, mieux encore, d'innombrables volées de perdreaux et de faisans qui viennent prendre leurs ébats jusque sous les fenêtres du château. Un splendide déjeuner nous donne la gaieté, l'espoir et la force ; vers onze heures seulement nous entrons en chasse, sans chiens, puisqu'ils marchent derrière et ne doivent servir qu'à rapporter, contraints, pendant cette séance d'un genre nouveau pour moi, au supplice d'assister à la tuerie sans avoir aucune part aux succès. On entoure un massif, les gardes et les rabatteurs font vider l'enceinte à tout ce qu'elle renferme et la fusillade commence. Je chassais le faisan pour la première fois. J'entendais de toutes parts un feu de peleton continu, sans pouvoir trouver moi-même l'occasion de mettre le fusil à l'épaule ; enfin un magnifique oiseau vient droit à moi, j'épaule, je suis prêt à lâcher la détente. — Ne tirez pas, ne ti-
« rez pas ! s'écrie-t-on derrière moi : poule, poule,
« poule ! » Et chaque fois que je mettais en joue, c'étaient les mêmes cris de mes voisins, le même désespoir de ma part.

Fatigué de ces avertissements répétés, je mets mon fusil au repos et je m'abandonne à de douces rêveries sur l'Espagne; déjà j'étais au milieu de mes steppes, arpentant, tuant et empochant sans contrôle tout ce qui partait à l'arrêt de mon pauvre Perro de Muestro, quand je m'entends dire, d'un ton un peu dur pour l'oreille du *zouave* des chasses, comme on m'appelait quelquefois : « Comment, Monsieur! un si beau coq, et vous ne tirez pas? » — Pour le coup, c'était trop fort.

Nous changeons d'enceinte; mon chien, peu fait à ce rôle passif, semblait aussi ahuri que son maître.—Un lièvre s'élance sous son nez,—belle occasion de rattraper le temps perdu,—et le voilà parti, se déraidissant les jambes, au grand scandale de ses confrères, habitués, je l'avoue, à plus de soumission.

— Eh quoi! dit l'un de ces Messieurs qui ne soupçonnait pas mon oreille de sauvage; c'est donc là ce fameux chasseur, cette fine lame tant vantée? A Paris, nous sommes plus forts! Chacun de ces Nemrods, en effet, avait tué trois ou quatre pièces, ce qui faisait déjà un total de trente ou quarante.

Je ne pus retenir un de ces énergiques *caramba*, si expressifs en Espagne, et je me postai pour la seconde fois sur un des fronts de l'enceinte que nous devions battre avant la rentrée au château. Madame Saint-A. M. avait eu la bonté de me prêter un charmant Lefaucheux lequel, entre mes mains, faisait toujours merveille ; j'allais le lui rendre vierge et déshonoré ?

Le démon de la mauvaise chance me poussait au crime. Fatigué de l'inaction à laquelle j'étais depuis si longtemps condamné, j'envoie deux coups à un lapin et à un lièvre débuchant à cent cinquante pas et je les manque, comme de juste ! Il paraît que ma réputation avait un peu mis sur le qui-vive, et que j'étais surveillé, car j'entends, répété deux fois, ce fameux « MANQUÉ » qui exaspérait, à si juste titre, un de vos spirituels collaborateurs du *Journal des Chasseurs*, à l'époque où il chassait les oiseaux de la haute mer. Le mot me pique ; je me prépare à la vengeance, envoyant à tous les diables poules et poulets ; puis j'adresse une courte invocation à saint Hubert !... et j'attends.

On allait rentrer au château, j'étais bredouille ;

à ma place, qu'eussiez-vous fait? — Sept oiseaux et deux vieux gros bouquins passent successivement à ma portée, et j'abats sept volatiles et deux lièvres coup sur coup. J'entends des cris, des imprécations. — Ma foi, tant pis! m'écriai-je à mon tour, dans la fureur de l'action, vous les mangerez où vous les donnerez aux chiens; peu m'importe! Neuf fois mon brave Lefaucheux fit parler la poudre et neuf fois on entendit ce mot : apporte! — J'étais cependant bien sûr, dans le nombre, d'avoir vu choir une superbe queue. Guignon des guignons! le seul coq que j'eusse démonté tomba dans un ruisseau, disparut sous un roncier, et fut enfin perdu; six poules magnifiques étaient devant moi sur le gazon. Vous parlerai-je des mines que faisaient mes compagnons à la vue de ce carnage! elles me poursuivent encore aujourd'hui sur la terre étrangère, semblables aux spectres du remords.

Je suis pardonné, je l'espère, à cette heure, et maintenant que j'ai l'œil assez exercé pour distinguer un faisandeau au milieu de vieilles poules, j'obtiendrai certainement à mon premier voyage une entière réhabilitation.

II

CHASSES A TRIESTE.

Après cette belle échauffourée, je partis pour l'Allemagne. Un long voyage, par suite de séjours prolongés et forcés dans plusieurs villes d'Italie, et des travaux qui m'occupèrent constamment, ne me permirent aucune distraction pendant plusieurs mois, malgré quelques invitations. Enfin, le temps, les circonstances et les hommes n'y mettant plus d'obstacles, je commençai à saisir les occasions qui se présentaient. Je débutai dans les marais de Monfalcone, où, à l'exception de quelques rares journées de passage, on ne trouve parfois, pendant six ou huit heures de marches et contre-marches, qu'une bécassine assez folle pour s'être oubliée dans ces parages, un râle assez imprudent pour folâtrer étourdiment dans une touffe de joncs, échappé, comme par miracle, aux piétinements des myriades d'enragés que le démon de la chasse promène dans ces endroits fétides, du premier janvier au trente-

un décembre. En général donc, on revient de là, — après s'être embourbé deux ou trois fois jusqu'aux oreilles, et s'être, du reste, baigné à l'eau fraîche dans quelque rigole autant de fois qu'il faut franchir ou passer sur une poutre, — avec deux ou trois, ou quatre bécassines, quelques râles ou canards et des alouettes à discrétion. Cependant, un chasseur de ma connaissance prétend avoir tué dans ces environs, et dans un endroit réservé, quarante pièces en un seul jour : c'est la seule fois peut-être que cela soit arrivé, et, à ce qu'on m'a assuré depuis, le miracle fut si complet qu'elles étaient le soir même en état de continuer leur voyage.

Je poussai plus tard jusqu'aux marais d'Aquilesa, plus éloignés, plus dangereux encore; mais il fallait toujours attendre le passage : il n'y avait rien de stable. Il faut vivre là, si on n'y meurt de la fièvre, y devenir vieux à quarante ans, pour profiter des bonnes occasions; car il est des jours où un seul fusil peut abattre cinquante ou soixante pièces. La nouvelle du passage est portée de tous côtés aux chasseurs touristes : chacun part, bousculant femmes, enfants, domestiques, cochers, conducteurs, passeurs de ri-

vières, et on arrive dans ce lieu enchanté. Mais la belle ou la mauvaise nuit, le froid ou le chaud, le changement de vent ont fait tout déguerpir et il ne reste que l'agréable ressource de pêcher à la ligne.... des grenouilles. Voilà pour Aquilesa.

Dans la vallée des Busé, en Istrie, grâce à la nature du terrain, vous revenez du moins sans boue, sans ablutions et sans rhumatismes, et vous échappez surtout à cette angoisse nerveuse de six ou huit heures, produite par l'appréhensiou perpétuelle où vous êtes, à Monfalcone et à Aquilesa, de vous noyer dans une rigole ou de disparaître sous terre comme Bertram au cinquième acte de *Robert*. Toujours peu de gibier, à l'exception des jours de passage, mais un tirer facile et un terrain propice au pied du chasseur.

A Pordenone, en Vénétie, on parle des grandes destructions de macreuses et de canards effectuées à l'aide de tonneaux; mais se rendre là c'est tout un voyage : autant aller au Mexique.

La chasse au marais est donc, en Illyrie, un problème fort difficile à résoudre, ce qui n'empêche pas qu'il y ait de beaux endroits, de bons et persévérants

chasseurs qu'une heureuse journée récompense de temps à autre de leurs peines, leur faisant oublier fatigues et dangers. Moi-même, qui y ai eu des jours heureux et quelques succès à la bécassine, je m'y laisse encore prendre, — nos passions l'emportant souvent sur notre raison.

Après m'être livré pendant un certain temps à ces exercices aquatiques, je demandai enfin s'il ne serait pas possible de « peloter » quelques perdreaux et de « rouler » quelques lièvres.

Une amabilité parfaite répondit à ce désir, et je fus admis dans la société des chasseurs du *Carso*, c'est-à-dire des terrains fermes; bien fermes, en effet, et que dans une traduction plus libre on pourrait appeler les « chasseurs des rochers. » Au reste, l'Espagne m'avait fourni en ce genre d'amples connaissances et une pratique telle de tout ce qu'il y a de plus mauvais en fait de *Carso*, que je me crus transporté dans des chasses d'Espagne en miniature, lesquelles ne présentaient ni les difficultés ni les dangers des montagnes escarpées des Béléares, où, parfois, mes souliers dans le carnier, le fusil en bandoulière, j'atteignais les cimes, les pieds et les

mains ensanglantés. C'était pendant mes premières années d'école et d'inexpérience, car depuis j'ai toujours préféré les plaines et les steppes rocailleux des bords de la mer, où le gibier tient moins, mais où le pied et la main sont plus sûrs et les résultats plus certains.

J'ai rencontré au Carso de grands marcheurs, de bons tireurs et d'excellents compagnons ; infatigables, persévérants, bien faits à ce genre de chasse sérieux et difficile. Le petit nombre de ceux que je renferme dans cette catégorie soutiendrait la comparaison avec les chasseurs, si justement vantés, de l'Espagne.

Au Carso, on trouve du gibier, sinon en abondance, du moins en quantité à peu près égale et constante, ce qui permet à un bon disciple de saint Hubert, sûr de son coup, de tuer presque toujours de cinq à dix pièces par jour, l'un dans l'autre, pendant les mois d'août, de septembre et une partie d'octobre. C'est peu ; mais c'est du gibier, c'est de la chasse, et c'est, du reste, autant qu'on en peut espérer en Espagne après le mois d'octobre, ou même ailleurs dans les chasses qui ne sont pas réservées.

Hors des réserves ou du féodalisme cynégétique, si vous tuez dix ou douze pièces soyez très-satisfait? abattez-en cinq ou six, la journée n'aura pas encore été mauvaise.

Les lièvres abondent au Carso, et il s'y fait des battues de dix ou douze chasseurs, qui donnent un résultat de trente, quarante et cinquante lièvres tués en un seul jour.

Le perdreau gris, et le rouge, appelé «cotorne», qui n'est que la perdrix de Grèce, espèce de bartavelle, y vivent en bandes assez nombreuses. A Castelnuovo, Nacle, Marcosina et dans la zone de Sagrado à Gorizia, on trouve du perdreau en abondance comme à Nabresina, Nacle et Reifenberg : ces deux derniers pays sont les meilleurs pour la perdrix rouge. — Du reste, tous ces oiseaux sont à peu près de passage au Carso; ils partent vers la Dalmatie quand arrivent les grands froids, laissant seulement quelques couples pour l'espoir de l'année suivante, de sorte que dans les mêmes endroits, que vous détruisiez ou ne détruisiez pas, vous rencontrez toujours à peu près le même nombre de compagnies. Au Carso, on trouve aussi, à l'automne et au prin-

temps, des bécasses dont le passage dure peu et est rarement considérable ; cette année, je crois être un de ceux qui en ont tué le plus, et je n'ai atteint que le chiffre de quarante-trois. Mais d'autres chasseurs, à diverses époques, en ont fait, m'a-t-on dit, de grandes tueries : *sic est, non vidi.*

Si j'ajoute aux perdreaux gris et rouges, au lièvre et à la bécasse en son temps, qui sont le fond de cette chasse, quelques pigeons, des tourterelles, une caille qui a fait une fausse route, je n'aurai rien oublié.

En somme, le Carso, pendant les premiers mois d'ouverture, est donc une chasse ingrate, mais elle procure parfois d'agréables journées au véritable chasseur.

III

CHASSE AU CHEVREUIL.

Je n'aime que la chasse au chien d'arrêt, en marchant devant moi, seul ou en société d'un compagnon rustique et robuste. J'évite toujours de me trouver le quatrième d'une partie, quelque agréables

que promettent d'en être les résultats ; cela est si vrai, que j'ai négligé, pendant mon séjour en Styrie, de bien belles chasses de chevreuils, de chamois et de cerfs, et cela pour plusieurs motifs. J'ai voulu surtout connaître à fond les chasses de plaine de la Styrie, tant vantées, et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir ; puis au moment où j'allais céder peut-être aux instances d'amis, dont les récits brillants m'avaient enfin séduit, des occupations nombreuses et des travaux sérieux m'ont empêché d'y consacrer le temps nécessaire.

J'avouerai donc que je suis un peu trop exclusif dans mes goûts et que je ne me suis jamais laissé aller à la fantaisie et aux aventures. Les grandes battues, traques, affûts, piéges, chasses au chevreuil, renard, cerfs, chamois, loups, coqs de bruyère et les chasses à courre n'ont eu pour moi qu'un attrait médiocre ; j'ai toujours repoussé les plus belles invitations, préférant tuer une douzaine de cailles ou quelques perdreaux. Je n'ai jamais bien pratiqué que la modeste chasse au chien d'arrêt, mais dans toute son extension et avec ses charmes, sur la plus grande échelle.

Cependant, venir en Autriche sans voir un coq de bruyère, un chamois ou un chevreuil, eût été tomber dans une originalité tellement singulière que je résolus de profiter de la première belle occasion.

Elle se présenta, dès que j'eus exprimé le désir de tuer un chevreuil aux aimables veneurs qui, depuis plusieurs mois, m'initiaient aux pratiques cynégétiques de l'Illyrie.

Je reçus un certain jour une invitation pour une battue aux chiens courants. La chasse où elle devait avoir lieu, propriété de M. Mayer, est située près de Prevalt, au pied du Nanoz, dernier versant des Alpes. On m'assurait que la chasse de M. Mayer était une des plus riches en chevreuils de toute la province et que le maître se comportait magnifiquement envers ses hôtes. Ces éloges étaient au-dessous de la vérité; car, en effet, il prodigue sans jalousie et sans regret un gibier rare partout et partout recherché. En outre, on me promettait toutes les facilités possibles et beaucoup de chances de succès. C'était encore la vérité; car, partir le matin au nombre de huit chasseurs, trouver chacun une, deux ou trois fois l'occasion de tirer, et être de retour chez soi le

même jour, c'était vraiment merveilleux. Il n'en fallait pas tant pour me décider.

Je quittais Trieste à quatre heures du matin ; arrivé à huit, je déjeunais au pied des Alpes, dans le charmant village de Prevalt, en compagnie d'une nombreuse réunion d'invités, de gardes et de traqueurs, tous revêtus du costume gris et vert et portant le chapeau tyrolien, à la cocarde de barbe de chamois et de plumes de tétras. Nous étions en novembre et le vent soufflait fort à Trieste, un vent échevelé, désordonné, impétueux, qui bouleverse, renverse, culbute et se livre à des excès inconnus à tous ses pareils les plus furieux, les plus bizarres, les plus extravagants.

Avez-vous entendu parler de la Bora ? — Oui. — Eh bien ! vous ne soupçonnez pas encore la réalité, et, si vous ne l'avez éprouvée vous-même, sachez que rien ne peut vous en donner une idée.

Vous allez chez un ami, tranquillement, en fumant votre cigare ; pendant la route, il prend à la Bora le caprice de vouloir rire un peu ; elle transporte votre chapeau en pleine mer, vous prend par

les jambes et vous fait voyager sur le dos et les mains avec une grâce et une perfection telles que le clown le mieux constitué n'a jamais atteint pareille vélocité. Si vous êtes voisin du canal, elle vous y plonge avec le sourire sur les lèvres, à moins qu'elle trouve plus drôle de vous lancer sur l'autre rive. Une femme adorée vient de vous quitter, à votre grand regret; du balcon, votre œil suit la fugitive qui, au détour de la rue, vous lance un tendre et dernier regard. Tout à coup un mouvement étrange se manifeste, et, avant même que vous ayez pu vous en rendre compte, la Bora, l'impétueuse Bora, a enlevé votre amoureuse et, la crinoline aidant, l'a transportée au premier étage, chez votre rival, où elle s'introduit par la fenêtre, en enfonçant force carreaux : heureux encore si l'indiscrète Bora a respecté les mystérieux trésors dont vous êtes jaloux. Tout cela s'est vu et bien d'autres choses encore; à moins que ce soit le Sirocco, qui règne en maître à Trieste. Qui dit Sirocco, dit pluie, humidité. Souvent, alors, toute la maison, hommes, femmes, enfants et bêtes, est en proie à des attaques de nerfs, qui produisent sur la raison des uns

et sur l'instinct des autres les bouleversements les plus incroyables. De sorte que le jour où la maison entière bat la campagne et se livre à des contorsions étranges, vous désirez la Bora, et quand la Bora vous brise bras et jambes, vous soupirez après le Sirocco.

Hors de la bonne ville de Trieste, la Bora s'est choisie quelques lieux de prédilection où elle se livre à des écarts si prodigieusement excentriques, que, partout ailleurs, on les prendrait, je le déclare, pour des contes inventés à plaisir. Sur la route de Fiume, par exemple, à un certain endroit nommé Porticello, elle aime à surprendre un convoi et à coucher sur le flanc, sans plus de façons, une ou deux douzaines de voitures; elle choisit de préférence celles qui font le service des troupes, pour les provisions de foin. Le courrier n'a pas trop à s'en plaindre; heureusement pour les dépêches il n'a été mis en pièces que trois fois et culbuté cinq ou six. Un des plus doux passe-temps de la Bora est de transporter sur les collines qui avoisinent cet endroit, fameux dans ses annales, les aimables bergères qui apportent en ville leurs

fruits et leurs charmes, les postillons à pied et les douaniers dans l'exercice de leurs fonctions, tout ce monde voltigeant pêle-mêle comme autant de papillons d'une nouvelle espèce; aussi, à Trieste, les autorités prévoyantes, ont-elles placé dans les rues, à tous les douze pas, des bornes où, par un jour de bon vent, la population se cramponne et lutte avec avantage contre son impétueuse ennemie.

Nous étions à Prevalt, c'est-à-dire à la source même de cet étrange phénomène. Après une très-légère collation, — de ce jour j'appris à me prémudir contre une pareille faute, — nous sortions de Prevalt vers dix heures et à pied; à un quart d'heure du village, nous étions en chasse et postés en ligne au-dessus de la première enceinte où devaient être découplés les six chiens courants qu'on emploie seuls en pareille occasion.

La chasse de M. Mayer se trouve vis-à-vis des Alpes; elle se compose de plusieurs collines boisées et séparées du Nanoz par une immense vallée, où les chevreuils viennent s'abriter des grands froids et plus encore des vents dont j'ai déjà parlé. Ils descendent quelquefois par troupeaux, lorsque l'hiver

est rigoureux, et il est souvent arrivé, m'a assuré M. Mayer, d'en faire lever deux et trois cents dans une battue de quelques heures; mais il faut pour cela une bonne journée, c'est-à-dire de la glace et de la neige aux Alpes, avec accompagnement d'une belle Bora bien franche.

A cette époque, nous n'avions aucun passage semblable à espérer; toutefois, nous ne pouvions pas nous en plaindre, car on nous déclarait, au rapport, trente à quarante bêtes qui s'étaient établies dans la vallée à résidence fixe. C'était fort beau et, pour mon compte, je n'en demandais pas davantage. Je me serais contenté de la moitié, tant je suis habitué à rabattre des promesses dans ces cas-là et tant je crains les déceptions ; cette fois, pourtant, j'aurais eu tort, j'aurais perdu au change ; car M. Mayer est une de ces natures droites, franches et vraies qu'on peut croire sur parole ; il connaît, en outre, parfaitement son terrain, et dirige les manœuvres en général habile et expérimenté.

Nous nous plaçâmes à nos postes. Le temps avait été assez beau jusque-là ; mais à peine chacun fut-il à sa place, avec la recommandation expresse du plus

grand silence et d'une immobilité complète, que dame Bora se déchaîne et nous apporte un de ces froids pénétrants dont on n'a aucune idée ; j'étais vêtu, il est vrai, un peu légèrement, et je ne sais comment je n'ai pas payé plus cher mon imprudence.

On découpla les chiens dans la vallée; aussitôt le vacarme commença. Je n'avais jamais assisté à pareille fête, et, malgré mon peu de goût pour ce qui n'est pas chasser seul et au chien d'arrêt, j'avoue que mon cœur battait à me rompre la poitrine, que la respiration me manquait presque, lorsque j'entendis la chasse se rapprocher de moi, et que, prêtant l'oreille au moindre bruit, le doigt sur la détente, j'attendis avec anxiété l'apparition de l'animal de meute. Vaine espérance! Les coups retentirent à droite, à gauche, au-dessus de moi, sans que j'eusse la chance de brûler une amorce.

Le vent et le froid continuaient de plus belle; j'étais transi.

La première battue procura un chevreuil, sur cinq ou six que l'on avait tirés; les chasseurs allèrent se placer plus loin. J'observais depuis un quart

d'heure, à mon nouveau poste, la même consigne de silence et d'immobilité, sans être pour cela plus favorisé par la chance ; le froid m'avait gagné, je me sentais au cœur une douloureuse suffocation; la tête s'en allait, et j'éprouvais un étourdissement qui avait tellement alourdi et absorbé mes facultés, que les coups de fusil ne parvenaient plus à mes oreilles que comme un son mat, tel que celui que produirait une masse de fer tombant sur du plomb. J'avais eu le courage, ou la faiblesse, de résister trop longtemps ; l'esprit voulait encore, mais la matière était vaincue ; je sentais bien cet état dangereux, et j'employais toute ma force à résister encore ; je m'accroupis à terre, le dos au vent, mon fusil sur mes jambes, et j'attendis, pour ne pas troubler le plaisir des autres, qu'on vînt me relever mort ou vif de cette affreuse faction.

Je ne saurais dire combien de minutes je demeurai dans cet état de torpeur. La mort par le froid n'est pas, dit-on, très-douloureuse ; mais j'affirme que si, pour la subir, il faut nécessairement passer par les tortures que j'éprouvai ce jour-là, je ne conseillerais pas ce genre de trépas aux amateurs du

suicide. Toujours est-il que j'étais dans un état d'engourdissement semblable au sommeil, et que cela tournait fort mal pour moi, quand saint Hubert prit sans doute pitié de son fervent disciple. A dix pas de moi, la sublime musique de six chiens donnant de la voix à pleine gorge, me réveilla comme en sursaut. Je vis le fourré s'ouvrir, et, à vingt pas sur ma droite, une bête superbe bondit avec la rapidité de la foudre. Mes membres se tendirent comme le ressort d'une lame d'acier, en une seconde je me trouvai debout ; je visai au moment où l'animal m'apparut sous bois, et je le tirai au juger, je puis dire au vol, franchissant en l'air le chemin étroit où j'étais, peu de secondes avant, presque anéanti. Aussitôt après mon premier coup de feu, je me jetai en dehors de la fumée, pour voir si le bois s'agitait encore, afin de doubler, si c'était possible.

Rien ne bougeait. Je m'élançai alors à l'endroit où j'avais tiré, et je trouvai, étendu sans mouvement, un magnifique brocard. La violente sensation de joie quc j'éprouvai à ce spectacle me rendit toutes mes forces ; je traînai sur le chemin ma victime, qui, après quelques instants, reprit assez de

vie pour m'obliger à employer toute ma vigueur à la maintenir : si un de mes amis, attiré par les cris aigus qu'elle poussait, n'était arrivé, je ne sais ce qui en serait advenu. Mais, à nous deux, l'affaire fut vite expédiée : je glissai mon couteau-poignard derrière l'oreille de l'animal... et le drame eut son dénouement.

L'émotion, le plaisir, cette lutte d'un moment, avaient puissamment réagi sur moi et opéré assurément mieux que ne l'auraient fait les frictions les plus énergiques. Le fait est que je ne ressentais plus aucun mal, et que le soir, quand nous fûmes tous réunis autour d'une table splendidement servie, dans une salle à manger bien chaude, je fis largement honneur au magnifique dîner ainsi qu'à l'excellent vin qui nous furent offerts.

Vingt et un chevreuils avaient été attaqués, onze avaient été tirés, je crois ; un de nous avait eu l'occasion de tirer ses deux coups sur trois animaux qui lui passaient ensemble, à vingt pas, dans une éclaircie. Trois pièces seulement avaient été abattues et rapportées en triomphe au village.

A neuf heures du soir, on reprenait la route de

Trieste, où nous rentrions vers une heure du matin, les uns avec la joie du triomphe, les autres avec le regret de ne pas avoir réussi, tous gais et nous promettant le plaisir d'une nouvelle campagne.

Elle eut lieu, en effet, quelques mois plus tard, et fut encore plus heureuse que la première ; on tira moins, mais on tira mieux.

Le premier jour, tout en nous attendant, on voulut tâter le terrain et on tua quatre chevreuils ; le second, nous en tuâmes trois, et je fus encore cette fois parmi les heureux, et cela sans mauvais temps, sans Bora ; il faisait froid ; mais j'avais pris mes précautions en conséquence, et j'eus la jouissance d'abattre un chevreuil sans avoir à repasser par les douloureuses épreuves dont j'ai conservé le souvenir.

IV

CHASSE AUX COQS DE BRUYÈRE

J'avais goûté le plaisir de la chasse à peu près sous toutes ses formes. J'attendais pourtant avec

impatience l'occasion de faire connaissance avec ces fameux coqs de bruyère dont on m'avait tant parlé. Il me restait à éprouver encore cette émotion tant vantée par quelques chasseurs touristes, amis du merveilleux et de l'inconnu ; et puis, être venu en Allemagne, avoir exploré l'Illyrie, l'Istrie, le Frioul, les Alpes et la Styrie, sans avoir tué au moins un Auerhahn, c'eût été honteux ; c'eût été égaler en insouciance un de mes amis à la disposition duquel le gouvernement avait mis, pour une longue traversée, un bâtiment de l'État, et qui fit tout le voyage sans s'informer une seule fois du nom du navire qui le portait.

Je me fis donc inscrire au nombre de quelques « passionnés » qui devaient faire partie de la première expédition qui eut lieu au mois de mai suivant. Le terrain était on ne peut plus propice ; des gardes intelligents nous secondaient, et le gibier abondait cette année-là.

Un matériel assez considérable pour résister, pendant deux ou trois nuits à la belle étoile, aux glaces et aux neiges des Alpes, fut transporté par un nombre non moins considérable de porteurs,

avec assez de vivres pour nourrir les chasseurs et tout ce monde.

Après avoir réuni tous les éléments convenables pour nous garantir un plein succès, nous partîmes d'Aiduchina un matin, vers les dix heures, après avoir passé la nuit chez MM. Samengo, deux chasseurs émérites, qui nous firent l'accueil le plus aimable et nous prodiguèrent, avant le départ et au retour, tous les soins de l'hospitalité la plus cordiale. Nous commençâmes l'ascension en voiture, sur un beau chemin, lentement, mais à notre aise. On mit pied à terre au bout de deux heures, et il fallut alors grimper à pied, par des sentiers impraticables, à travers les forêts de sapins où la main de l'homme n'a encore rien détruit, pour nous rendre au sommet des montagnes où devait s'établir notre bivouac.

Cette ascension dura encore cinq heures. Elle fut pénible et dangereuse par moments, car nous passions des températures presque douces des bas-fonds aux âpres froids des sommets. Le sentier que nous suivions était, dans certains endroits, couvert de neige, dans d'autres obstrué de troncs d'arbres

abandonnés et qui devaient, comme leurs aïeux, former de leur poussière ce terrain que nous foulions aux pieds et que l'on ne trouve que dans de pareils sites, terrain composé des détritus de ces géants arrachés de leurs bases par les ouragans ou tombés de vieillesse, et formant un lit doux et moelleux où les coqs de bruyère, les gelinottes et les francolins trouvent leur nourriture; les chevreuils, les ours et les lynx le repos.

Je n'avais pas idée encore d'une nature semblable et, en passant par ces sombres forêts de sapins séculaires, je me sentais comme écrasé par cette nature formidable et primitive. L'impression que me produisit ce spectacle grandiose et sublime, fut certes ce que ce voyage pittoresque a eu pour moi de plus émouvant.

Je marchais depuis trois heures au centre de la file tantôt joyeuse, tantôt silencieuse, sans avoir aucun soupçon du temps écoulé, tant mes regards étonnés transmettaient, à chaque pas, en traversant ces scènes changeantes, d'impressions variées à mon imagination émerveillée et de réflexions à mon esprit absorbé !

Enivré par cette nature, le cœur palpitant, le front couvert de sueur, je fus tiré des nuages de mes rêveries par un singulier incident. Je suivais, à quarante pas en arrière, mon chef de file. Un sapin obstruait le chemin : je mesurai des yeux ce géant que le temps et les orages avaient vaincu. Pour continuer ma route, je prends mon élan sur la gauche, je franchis l'arbre et je plonge au milieu d'une fondrière couverte de neige amollie par quelques rayons de soleil. J'y étais enfoui jusqu'à la cocarde de mon chapeau styrien et, qui plus est, j'enfonçais encore ; on accourut à mes cris de détresse, je fus tiré de là par un ami qui me tendit la crosse de son fusil. C'est ainsi que je fus brusquement ramené, pour le reste de la journée, à la réalité prosaïque et aux difficultés de la route.

A peine étais-je sorti de mon trou, transformé en statue du commandeur et en butte à force quolibets et bons mots dont je prenais ma part, qu'un de mes compagnons, le plus farceur, celui qui riait le mieux de ma mésaventure, se retourna.

— Eh ! comment diable, me dit-il en pouffant de rire, avez-vous pu !...

Il n'avait pas achevé que, la tête la première, il disparaissait dans une seconde fondrière, d'où nous eûmes quelque peine à le retirer, et cette fois les railleries ne s'arrêtèrent que lorsqu'un troisième plongeur eut pris sa place.

Enfin, notre bande, — semblable au serpent qui se replie sur lui-même,— après avoir franchi vingt fois ces magnifiques ravins qui nous séparaient du dernier sommet et formaient les vagues gigantesques de cette mer immense de collines boisées, atteignit la hauteur où nous devions attendre les premières lueurs du jour pour nous mettre en chasse.

Une baraque formée de planches et de branches d'arbres nous servait d'abri; c'était un hangar dont le toit était adossé à la colline et dont les murs, reposant sur le sol, étaient soutenus par de la neige battue. Nos guides coupèrent deux sapins et allumèrent, en face de nous, un incendie qui eut pour résultat de réchauffer un médiocre souper, de nous griller le visage et de faire déguerpir tout ce que les environs renfermaient de gibier de toute espèce.

Les gardes envoyés au rapport, nous signalèrent trois coqs. Bonne nouvelle ! On soupa gaiement et

on tâcha de dormir, en attendant les heureux moments qui devaient récompenser tant de labeurs.

Le matin arriva enfin, et chacun reçut du garde qui devait l'accompagner les instructions nécessaires, très-nécessaires ; car voici comment se passèrent les choses :

A cette époque de l'année, les mâles s'accouplent et, avant de descendre de l'arbre où ils ont élu domicile et avant d'aller au gagnage, appellent leur femelle, qui répond à leur chant et va, en épouse obéissante, se soumettre à leur désir amoureux : bel exemple, assez généralement suivi, du reste, dans l'ordre de la nature. Toujours est-il qu'au moment où le coq chante et lance ces trois ou quatre notes saccadées, il bat des ailes, allonge son beau cou, baisse la tête ; le sang afflue alors à ses yeux, et c'est le cas de dire que la passion l'aveugle au point de ne plus ni voir ni entendre. Dans ce moment, qui dure quelques secondes et qui se renouvelle sept ou huit fois, vous pouvez avancer sans crainte ; mais aussitôt que le coq ploie les ailes et s'arrête pour écouter, fussiez-vous englouti dans la neige, renversé sur le dos, accroché à une

branche ou tombé sur le ventre, ne faites pas un mouvement ! Attendez sans bouger, quelque fâcheuse que soit la position, un nouvel appel et, prompt comme l'éclair, avancez trois pas en avant, puis restez encore et subitement dans la même immobilité. Par des rapprochements successifs, vous parvenez enfin près de l'objet désiré ; vous tâchez de le découvrir, et pendant qu'il chante de nouveau, vous l'abattez, si l'émotion, l'obscurité ou le guignon ne remettent pas tout en question jusqu'à l'année suivante.

Pour mon compte, j'avais fait comme les autres, j'étais parti derrière mon guide. On n'y voyait pas à quatre mètres, ce qui me mettait fort en peine de savoir comment je distinguerais, au milieu des branches, un coq perché sur un sapin de deux cents pieds de haut. Mon conducteur entendit chanter l'oiseau et se précipita en avant ; je le suivis.

Chemin faisant, je glissai sur le dos — expression délicate et timide — et je m'arrêtai enfoui à moitié dans un tas de neige. Mon corps, aidé des mains et des pieds, formait trois angles aigus ; j'étais dans une de ces positions que le plus beau coq

du monde ne pourrait faire conserver plus de trois minutes. — «Chut! ne bougez pas, ne bougez pas! me dit mon guide à l'oreille.» Je résistai à la douleur une minute ou deux; la sueur perlait sur mon front je n'en pouvais plus.

Pour comble de disgrâce, je sentais un éternuement qui allait tout perdre me monter au cerveau. Je luttais de mon mieux, me mordant, me pinçant; vains efforts, peine inutile! le bruit du nez retentit en me renversant sur le côté gauche, où je restai de nouveau dans l'immobilité d'une position un peu moins contractée. — En route ! me cria enfin mon guide; je sautai en avant trois ou quatre pas, bras et fusil en l'air, pour conserver l'équilibre sur un terrain en pente et glissant. Le coq avait cessé de chanter, et le garde, levant les deux mains en face de moi, me lança, pour la seconde fois, le fameux « silence ! » J'attendis, ou plutôt nous attendîmes dans ce singulier tête-à-tête, nous regardant le blanc des yeux, pendant un temps plus ou moins long. Tout à coup un coup de feu, suivi d'un second coup, se fait entendre. — « Il est trop tard ! » me dit alors le garde.

En effet, je revins Gros-Jean comme devant, éreinté, moulu, transi et courbaturé de mes horribles contorsions du matin.

Un seul de mes compagnons avait été l'heureux tireur. Arrivé à portée de son coq, comme il ne distinguait pas grand'chose, son garde l'avait pressé, excité de la voix et du geste, menacé même de tirer. Il fut troublé tant et si bien, que le coup partit et l'oiseau aussi; son garde, ce bouillant enfant des Alpes, l'avait manqué de même au vol, et de là la double détonation qui mit fin aux rêves de gloire de la bande, joyeuse quelques instants auparavant, et revenant comme moi l'oreille basse au logis.

Le soir, on fit une tentative semblable à celle du matin, malgré la pluie fine et froide qui commençait à nous assaillir. J'eus l'unique satisfaction, au milieu de tant de péripéties, de voir venir dans ma direction un magnifique coq à deux cents pas. Je me préparais à faire feu, lorsque j'entendis sur ma droite le sifflement de ses ailes et... j'attends encore l'occasion de rèaliser un bonheur si difficile à atteindre.

La pluie augmenta, la nuit nous apporta des ra-

fales glacées ; la position sous notre toit improvisé devenait, à chaque moment, plus critique. L'ouragan se déchaîna enfin, et la tristesse la plus morne succéda à la gaieté de la journée et du départ. Chacun se blottit de son mieux dans sa pelisse de fourrure ; les paletots imperméables, dont il ne resta plus vestige le lendemain, furent étendus sur notre cabane, afin d'empêcher les torrents dont nous étions entourés de nous atteindre et de nous verser une douche assez désagréable en pareil lieu et à pareille heure, et nous attendîmes les événements. Pour mon compte, j'étais à un des angles du réduit ; quand la fatigue et l'inaction m'eurent forcé au sommeil, je fus assailli par des songes d'une bizarrerie et d'une originalité inconnues aux rêveurs les plus excentriques. Croirez-vous, mon cher directeur, qu'entre autres fantaisies, je me figurai un moment qu'une troupe de diables, contrairement à toutes les règles des contes infernaux dont on a bercé notre enfance, essayait, en punition de quelques peccadilles de jeunesse, de me frapper à la glace, comme une simple bouteille de Cliquot.

Dans ma lutte désespérée avec les démons, j'em-

poignai mon voisin de droite qui, de son côté, se croyait au moment de servir de nourriture à une famille d'ours dont on avait constaté la présence dans les environs, l'année précédente. M. de B... et moi, nous nous réveillâmes en sursaut et dans la position de deux hommes qui s'étranglent.

Nos sensations et les tableaux drolatiques que nous eussions offerts au crayon de Daumier s'expliquent de la sorte : M. de B... dormait sur le côté gauche, sous le poids écrasant de deux pelisses et de trois ou quatre couvertures, tandis que moi, qui étais à la limite des terres abritées, je recevais, d'un makintosh formant gouttière au-dessus de ma tête, un ruisseau glacé qui, s'introduisant par ma cravate, avait pris tranquillement son cours le long de mon corps et creusait son embouchure à mes talons.

Nous nous regardâmes un moment, M. de B... et moi, avec des yeux effarés ; nous nous racontâmes nos sujets de terreur et nous partîmes d'un formidable éclat de rire. Je me mis néanmoins sur mon séant, résolu à prendre une mesure quelconque de conservation, dussé-je réveiller tout le dor-

toir pour en gagner le centre. J'allais me livrer à cet acte de désespoir, quand j'aperçus au dehors, en face du feu, accroupi contre un énorme sapin, un de nos gardes, le plus gros et le plus joufflu, profondément endormi sous un immense parapluie, le seul qui fît partie de notre bagage et que l'un de nous avait emporté par une mesure de précaution dont je m'étais permis de rire très-fort. J'avais été puni comme je le méritais ; car, grâce à ce meuble modeste et utile, je devins à mon tour, le lendemain, l'objet de l'hilarité générale.

J'aperçus donc le bienheureux garde, le teint enluminé par le feu, le souper, le vin et le sommeil, sans souci de la pluie ou du beau temps, jouissant en paix de la chaleur que lui apportait notre immense foyer, et gardant encore sur son visage l'expression de la pensée qui avait dû l'accompagner dans le royaume des songes.

Je m'approchai bien doucement et je commis un larcin, barbare en toute autre circonstance, mais excusable par l'état déplorable de ma personne. Je lui enlevai donc, le plus doucement possible, le manche qu'il tenait à deux mains, et laissant mon

homme en plein vent, sous une averse diluvienne, je courus me retrancher dans mon coin, partageant ma maison de cotonnade avec mon compagnon de lit, qui dormait déjà de plus belle et dans les bras duquel l'aurore du lendemain me trouva tendrement enlacé.

Les fusils étaient mouillés; on entreprit néanmoins une nouvelle expédition, qui eut le même résultat que celle de la veille. En rentrant, il fallut décharger les armes pour faire une dernière tentative le soir et le lendemain, avec quelques chances de succès. Des Lefaucheux nous eussent peut-être sauvés de la « bredouille, » mais tout devait conspirer contre nous dans cette désastreuse expédition. On fit un tapage infernal capable d'éloigner poil et plume jusqu'à l'année suivante, d'où il advint qu'une troisième nuit augmenta de plus en plus le triomphe de dame bredouille. Le sarcasme aux lèvres, elle nous accompagna en ricanant jusqu'au pied des montagnes, que nous franchissions, au retour avec moins d'entrain qu'au départ, nous faisant glisser parfois dans quelque fondrière et poussant l'ironie jusqu'à lancer l'un de nous, les

pieds en l'air, au beau milieu d'une compagnie de francolins, qui prirent leur vol et allèrent se remiser sur l'autre versant. Enfin nous retrouvâmes nos voitures, et le soir seulement, le dos au feu et le ventre à table, la gaieté et l'espérance, accompagnées de quelques bouteilles d'excellent vin, nous revinrent avec la philosophie qui fait supporter les revers. En consolation de sa misère présente, chacun raconta ses victoires passées et se promit de brillants triomphes pour l'avenir. En effet, grâce au bienheureux saint Hubert qui ne nous avait abandonnés qu'un moment, nous ne tardâmes pas à cueillir de nouveaux lauriers.

V

UN DERNIER SACRIFICE A LA RENOMMÉE

Je joins ici un chapitre supplémentaire à mes chasses en Autriche, pour compléter ce que j'appelle mes excentricités cynégétiques. J'aime, d'ailleurs, à rompre mes habitudes de chasseur au chien d'arrêt ;

Or, comme j'ai commis une chasse au chamois, je joins ici quelques lignes écrites déjà dans ma pensée, sur les frontières de la Carinthie, pendant une de ces nuits infernales que tout chasseur ou voyageur doit affronter dans le courant de son existence agitée.

J'avais chassé toute la journée, et je cherchais en vain le sommeil bienfaisant qui, réparant les fatigues du jour, m'eût préparé à celles du lendemain; je dus pourtant y renoncer et, acceptant l'épreuve, me mettre à songer en mon triste gîte, car,

> Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe.

Je me retraçai mon voyage, les péripéties de la journée, les déboires de cette nuit incroyable, et je conçus le projet de tuer quelques heures à mon retour, en écrivant tout cela; de sorte que je me mis à écrire ces lignes entre deux chamois : l'un que j'aurais voulu voir, l'autre que j'aurais souhaité tirer.

Expliquons-nous, et, pour procéder avec ordre, commençons par le commencement.

— Avez-vous chassé le chamois? me disait dernièrement un de ces chasseurs que j'appelle fantaisiste, ami du merveilleux, grand coureur et chercheur d'aventures.

— Non, lui répondis-je; et je n'ai point envie d'essayer.

— Comment, vous ! le chasseur passionné! le fameux tireur! vous ne savez pas ce que c'est qu'une chasse au chamois ?

— Non, lui dis-je de nouveau, je ne la connais pas et n'en ai point de regret. J'ai chassé le cerf, le chevreuil, le loup, le renard, à pied et à cheval, avec soixante et quatre-vingts chiens, j'ai gravi les Alpes à la recherche des coqs de bruyère, j'ai chassé sur la plus grande échelle au chien d'arrêt, et j'ai parcouru, en vrai chasseur de profession, depuis les vertes allées de nos parcs, depuis les charmantes prairies de France et d'Allemagne, jusqu'aux terrains les plus inaccessibles, jusqu'aux montagnes les plus escarpées de l'Espagne. Je me suis convaincu qu'il n'y a qu'une chasse au monde, une seule capable d'inspirer une passion irrésistible et plus entraînante que le démon du jeu lui-même,

c'est la chasse au chien d'arrêt, la seule vraie, la seule où le principal mérite, à mon avis du moins, appartient à l'homme, et qui donne les plus grandes jouissances, les plus douces, les plus heureuses émotions, le bonheur le plus vrai.

Il y a dans ces excursions rustiques, dans cet isolement du monde, sans bruit, sans apparat, en compagnie d'un bon chien, tant de plaisirs variés, tant d'incidents curieux, inattendus, tant de charmants épisodes, que l'existence paraît toujours délicieuse, pendant ou après ces heures de fatigues, de privations et parfois de souffrances oubliées au premier succès. Dans la chasse au chien d'arrêt, l'homme est tout entier à son plaisir, il se concentre en lui-même et ne rêve que gloire, indépendance et liberté! Eussiez-vous les plus noirs chagrins, cette vie-là les effacerait.

Vous entrez en plaine ou au bois; votre chien tombe en arrêt, plus de soucis! Une compagnie de perdreaux se lève et s'éparpille au loin, décimée par votre plomb; vous courez à la remise. En chemin, votre compagnon fidèle s'arrête comme frappé de la foudre, son regard étincelle, sa queue se rai-

dit; vous êtes dans le doute, une douce émotion vous agite; un beau lièvre part, il est roulé. Puis c'est une caille ou un roi de caille qui fait mille détours avant de se lever, un lapin qui tient l'arrêt aussi longtemps que vous le voulez; un pigeon, une tourterelle, un courlis passent sur votre tête; plus tard, ce seront les bécasses, les bécassines, les râles, les canards, les sarcelles, les grands et petits échassiers; la nature enfin est votre infatigable pourvoyeuse et remplace sans cesse les richesses perdues. Le repas même, partagé avec votre chien, au milieu de la journée, à l'ombre d'un gros arbre, tout est délice et jouissance dans ce charmant plaisir.

Après avoir ainsi battu le bois et la plaine, gravi les collines, le front baigné de sueur, la poitrine dilatée par l'air pur, comme le chez soi, l'intérieur dont on était las, les soins de la famille qu'on n'appréciait plus, le dîner qu'on mangeait sans appétit, le lit déserté par le sommeil, comme tout cela paraît bon! Comme ce foyer, médiocre la veille, est devenu, au retour, un trésor des plus doux, et comme dans votre joie vous savez l'égayer!

Voilà la vie du chasseur au chien d'arrêt; avouez que c'est la meilleure.

Après elle, je vous concède la chasse à courre, pourvu qu'elle soit intelligente comme on la fait en France; mais je ne l'admets que pour varier les plaisirs, ou pour celui qui ne se sent ni assez robuste ni assez bien portant pour chasser à pied.

Mais gravir des rochers, se trouver suspendu sur des abîmes, être, pendant sept ou huit heures, à chaque pas, entre la vie et la mort, à plusieurs milliers de mètres d'élévation; dormir sur la neige, franchir des précipices sur des planches qui vacillent au-dessus du vide, et dépenser des sommes énormes pour avoir l'occasion douteuse de tirer un coup de fusil; partir enfin en se demandant si, pendant ces fatigues et ces horribles luttes contre la nature, on verra une pièce de gibier, si on la partira à distance, si en l'apercevant à portée on pourra la tirer, et si en la tirant on la tuera; voilà, sur ma parole, une singulière façon de s'amuser! Pour mon compte, je vous l'abandonne. Au diable les chasses excentriques et les chasseurs fantaisistes!

— Mais, qu'entendez-vous donc par cette caté-

gorie de nos confrères en saint Hubert? reprit mon interlocuteur.

— Parbleu! j'entends, lui répondis-je, qu'il y a différentes « espèces » de chasseurs avant d'arriver à la bonne, à celle des classiques.

Nous avons d'abord le grand fantaisiste ; le chasseur errant qui rêve toujours l'inconnu et qui, comme Don Quichotte, est toujours préparé à combattre les moulins. A celui-là, il faut du nouveau, du rare, du merveilleux, de grands exploits enfin. C'est un chasseur à effet; il songe, en tirant, à l'impression que produira son coup de fusil sur son futur auditoire ; cet homme ferait vingt lieues et dépenserait mille francs pour tuer une chauve-souris à deux têtes.

Vient ensuite le chasseur amateur, qui a des armes et des chiens comme on a une voiture, des tableaux et des meubles; des chevaux de selle, sans aimer le cheval, et des rasoirs en portant la barbe longue. Il va à la chasse tous les ans, comme on va faire un voyage, mais sans en avoir envie ; parce que enfin, un homme de naissance doit avoir une existence bien montée, comme il a sa maison. Il

n'en est pas plus maladroit pour cela, mais il chasse sans goût et sans passion, par hasard et par contenance.

Après celui-ci, on pourrait citer encore le chasseur élégant, pour lequel la chasse est un moyen de plaire; il n'existe pas au point de vue cynégétique, mais, comme il prend sa place au château parmi nous, parle comme nous de ses aventures et avec tout autant d'esprit, se faufile au milieu de nous, en chasse, de temps à autre, il faut bien le classer. C'est un individu qui chasse à pied ou à cheval, pour chausser, suivant l'occasion, la guêtre ou la botte molle, qui court le steeple-chase pour montrer sa culotte et ses bottes à revers. Enfin, ce fashionable, cet élégant, c'est l'homme, c'est le chasseur aux costumes. Ces gens-là me font, dans une partie, l'effet de figurants d'opéra comique et me rappellent la triste figure d'un monsieur de ma connaissance qui, à la frontière d'Autriche, étalait, de par la loi, tout son attirail de campagne et de sport, quand le douanier lui dit, de l'air le plus naïf du monde : « Monsieur est du théâtre? »

Un matin, en Espagne, dans une baraque de

bergers, au milieu des montagnes, où nous étions claquemurés par une tempête effroyable, un de mes amis, fort spirituel, s'amusait à classer par ordre tous les genres et sous-genres de chasseurs qu'il avait connus. Il y avait le chasseur voleur, le chasseur à histoires, le chasseur blagueur, le chasseur colère, le critique, l'envieux, le farceur, le chasseur... qui, suivant un joli mot d'un de nos collaborateurs au journal, confond le temps de la chasse avec celui des amours ; enfin, le mécontent, le chasseur à regrets, le tendre, le cruel, le fou, le paresseux, le loustic, le grave, le romantique. Tout le monde pouffait de rire, ce qui était fort amusant ; mais cela n'a aucune espèce de rapport avec la chasse au chamois que je dois vous raconter.

— Avez-vous chassé le chamois ? me répéta avec acharnement mon entêté confrère.

— Non !... m'écriai-je avec une voix non moins vibrante que la sienne.

— Alors, reprit-il, en continuant la gamme, à chaque instant de plus en plus élevée, « vous ne pouvez ni en parler ni en juger, puisque vous ne savez pas ce que c'est. »

— Eh bien, morbleu ! je veux la connaître, votre chasse au chamois, ne fût-ce que pour avoir le droit de ne plus en entendre parler. Quand vous le voudrez, je suis des vôtres ; mais que la partie soit complète, pour que je n'aie plus à y revenir.

Trois jours après ce beau débat, je partais de Trieste, à six heures du soir, par le chemin de fer de Gorizia, où j'arrivais à huit heures et demie pour y passer la nuit.

J'étais muni d'une excellente carabine à un coup, achetée à Gratz, il y a deux ans, lors de mon voyage en Styrie, au fameux armurier Cajetan Dasch, la vraie carabine pour le chamois.

Nous fîmes nos préparatifs ; nous convînmes, avec nos compagnons de Gorizia, de l'heure du départ, des voitures à prendre, etc., etc.

Le lendemain matin, nous quittions Gorizia, à cinq heures et demie, pour arriver seulement le soir à Flitsch, notre rendez-vous de chasse, au pied des Alpes Juliennes.

Cette route de Gorizia à Flitsch par la vallée de l'Isonzo, fleuve limpide, qui serpente, sur la droite, entre des rochers, se perd plusieurs fois et reparaît

frais et clair pour animer un ravissant paysage, est tour à tour gaie, triste, jolie, sévère, riante, verte ou désolée, toujours gigantesque et sublime.

J'avais été occupé jusqu'au dernier moment qui précéda le départ. Une fois transporté sur cette route féerique, en face de cette nature si variée dans ses détails et dans son ensemble, emporté subitement au grand trot d'excellents chevaux du Frioul, il me semblait, par moment, être le jouet d'un de ces songes fantastiques qui nous font parcourir, dans leurs caprices, tous les plus beaux sites de l'univers ; tant la pensée a peu de temps pour s'arrêter devant chacun de ces tableaux mouvants.

Au pied des montagnes, des prairies toujours vertes et plantureuses, des vergers, des pâturages, des troupeaux ; à droite et à gauche les Alpes apparaissant dans toute leur majesté.

Après Canale, ces géants, qui surplombent la vallée, commencent à se révéler dans toute leur puissance ; mais c'est seulement à Caporeto, après avoir franchi un pont qui tourne sur l'Isonzo, qu'ils semblent se dresser soudainement, pour prendre leur attitude colossale : l'effet est magique.

La nature, à partir de cet endroit, est écrasante. A nos pieds, la plaine et les villages; au-dessus de nous, suspendus sur nos têtes, les versants pittoresques et fertiles des montagnes; des bois, des rocs inaccessibles, des ruines, tout un monde lointain qui semble menacer et anéantir de sa grandeur tout ce qu'il domine.

Tantôt c'est une suite de bois qui, par leur essence, ou des effets de lumière, reflètent toutes les nuances; puis des nappes immenses de verdure, et, entre ces bois, ces prés, cette végétation luxuriante, un bouleversement de la nature qui a fait une brèche monstrueuse, a dépouillé des pics formidables, lesquels apparaissent par ces coupures soudaines, blancs, gris, tristes et blafards de stérilité. Vous avez là, dans un même cadre, la nature tranquille et douce, grande, formidable, riche et pauvre, boisée, désolée, verte, nue, décharnée; de l'eau, un ciel changeant, et le tableau est complet.

Tout ce qui appartient à l'homme, tout ce qui est son ouvrage, devient petit au pied de ces géants; tous ces villages, avec leurs clochers, ces cabanes éparses, ces fermes, ces ponts sur les tor re

paraissent des jouets d'enfants; et de loin on croirait volontiers que ces maisons adossées aux flancs des montagnes ne peuvent contenir un homme ordinaire, tant l'œil est peu fait à de semblables disproportions.

A Canale, première étape, nous avons admiré le pont d'une seule arche, sous lequel ont été fusillés de pauvres déserteurs italiens, pris avant d'avoir pu rejoindre l'armée de leur patrie, et le château du duc de Blacas, où l'on arrive au second étage... en voiture.

Après avoir fait arrêter nos chevaux à Wolschak, pour y boire son eau merveilleuse et plonger nos têtes dans la fontaine glacée dont les eaux bruyantes jaillissent sans relâche du rocher placé au milieu du village, nous avons laissé à droite Santa-Lucia et Folmino; Folmino, qui est à quelques mètres de la route et dont on n'aperçoit même pas les clochers, tant il est bien enfoui et dissimulé au voyageur par un pli du terrain.

Ensuite nous avons rencontré sur notre gauche Civitale et la Vénétie, et enfin nous sommes arrivés à Caporeto, où l'on ne dîne ni trop bien ni trop mal, mais où l'on commence à « parler chamois ».

C'est véritablement là que je me suis souvenu du but de mon voyage, absorbé que j'avais été par cette nature nouvelle et pour ainsi dire unique. Le pont de Caporeto, dont je vous ai parlé longuement, est véritablement fait pour produire une vive impression sur l'imagination d'un artiste.

On passe ensuite successivement par Terra-Nuova, village suisse, par Serpiniza, dont les toits de bois apparaissent au détour d'un chemin et sur lesquels on croit rouler ; car le toit, c'est la maison ; le mur qui le soutient n'est pas aussi haut qu'un homme, parfois qu'un enfant ; en outre, le chemin est plus élevé que le village construit dans un bas-fond, au milieu de champs de maïs, et qui représente un hangar irrégulier suspendu sur les blés.

Serpiniza se compose de mansardes au rez-de-chaussée. Tous ces villages, de constructions différentes et recouverts, tantôt de chaume, tantôt de briques ou de bois, sont, par leur aspect varié, les décors curieux de cette scène que l'on parcourt tout le jour sans fatigue. Ils se ressemblent si peu qu'on les croirait transportés là de divers pays.

Après une autre heure de marche les voitures

s'arrêtent ; tous les yeux se tournent vers la gauche, pour admirer la chute de Zaga, laquelle mérite bien ces quelques minutes d'attention.

Enfin, après une journée de voyage, nous voici à Flitsch. On fait les présentations d'usage, on se promets monts et merveilles — c'est le cas de le dire — pour les jours suivants. Les conscrits reçoivent des anciens les instructions nécessaires, les plus rigoureuses recommandations, car une faute, une imprudence, peuvent tout compromettre, et, après un médiocre souper, on va rêver gloire et triomphes. — Tel est, d'ordinaire, le rêve de la première nuit, mais de la première seulement; car, pour les autres, l'imagination en délire ne se retrace plus qu'abîmes sans fond, précipices béants au-dessus desquels le dormeur exécute les exercices gymnastiques les plus extravagants, s'il ne s'y sent rouler pour l'éternité.

Il y a deux manières de chasser le chamois à Flitsch ; l'une est commode et offre beaucoup de chances de réussite, si le temps ou si un accident quelconque ne vient pas y mettre obstacle ; l'autre est effrayante, et il y a cent contre un à parier

qu'on reviendra les mains vides et la tête fendue. Je conseillerai seulement la première, même à mon ennemi le plus intime.

Les meilleures chasses se donnent sur les monts qui occupent la partie gauche du chemin, en partant de Flitsch. Des villages, on peut distinguer les endroits où se tiennent habituellement les troupeaux ou par lesquels ils doivent passer. L'empereur d'Autriche fait, deux ou trois fois par an, sur sa cassette, les frais de ces chasses. L'Intendant des forêts impériales, tout plein d'amabilité et de prévenances pour les étrangers, dirige et accompagne l'expédition, et tout se passe à souhait. La veille, on prévient les chasseurs de chamois des villages voisins; quelques-uns se trouvent au rendez-vous, tandis que d'autres battent le terrain à plusieurs lieues autour du centre.

Les voitures vous prennent à quatre heures du matin et vous déposent, après une heure de route, sur les bords de l'Isonzo, qu'on traverse sur une mauvaise planche; ce passage effectué, il faut encore environ deux heures de marche pour arriver, sans trop de fatigue, à une espèce de vallée pier-

reuse située dans la montagne même et entourée d'immenses murailles à pic, formant amphithéâtre, où viennent converger les chamois traqués depuis les premières lueurs du jour.

Quand ces animaux arrivent à moitié chemin de ces murs, qui dominent le cercle des chasseurs échelonnés au bas, ils hésitent d'abord; mais quelques pierres détachées du sommet par des hommes intrépides, véritables enfants des montagnes, postés exprès dans ces endroits dangereux, quelques coups de fusil même, les épouvantent à tel point qu'ils descendent comme la foudre, franchissant précipices et abîmes, s'arrêtant pour écouter, reprenant leur course, et venant ainsi près des chasseurs embusqués sur la seule route qu'il leur soit possible de suivre.

Si le chasseur est adroit, il arrête sa victime au passage par une balle bien placée ; sinon, la troupe, en dépit des coups de feu, franchit l'étroite vallée et gravit les revers opposés, où nul homme ne peut la suivre. C'est vraiment un spectacle curieux que celui de ces animaux escaladant par bonds des murailles perpendiculaires qui ressemblent à un immense édifice. La moindre corniche, le moindre

point saillant suffit pour leur élan, dès qu'ils peuvent y poser leurs quatre pieds réunis.

Ces chasses, habilement conduites, sont agréables et sans danger. Vous êtes bien placé, les rabatteurs font tout le travail; on vous amène les chamois, vous tuez ou ne tuez pas, vous voyez ou ne voyez pas ; mais enfin, la peine n'est pas grande, la dépense non plus, et vous n'avez pas à vous plaindre. Pour mon compte, je m'accommoderais volontiers une ou deux fois encore de ces chasses ; mais je crois qu'il me suffirait, pour n'en plus vouloir, d'un seul jour de réussite.

C'est à Mogenza que devait avoir lieu cette chasse facile, le surlendemain seulement de notre arrivée ; force nous fut donc de prendre patience et d'attendre, un peu désappointés.

On nous proposa pour le lendemain, afin de tuer le temps — on eût mieux fait de dire pour nous tuer nous-mêmes — une chasse plus rustique, celle des paysans — comme l'appelle M. l'Intendant des forêts. — L'autre est la Chasse Impériale. C'est là que nous attendaient nous, modestes chasseurs de perdreaux, les malins de l'endroit, avec

l'espoir sans doute de rire un peu à nos dépens. Toujours est-il que ce premier essai avait furieusement l'air d'une mystification. Loin de refuser, et sans savoir du reste à quoi nous nous engagions, nous acceptâmes avec empressement une partie de chasse pour le lendemain dans les montagnes boisées, à droite de la route, derrière le village.

Le matin, nous étions réunis : paysans, gardes et amateurs ; car, ce jour-là, il ne s'agissait pas d'attendre tranquillement le gibier. Nous étions tous et tout à la fois chasseurs et rabatteurs, et tous nous allions chercher le chamois.

La première heure se passa gaiement à donner ou à recevoir des conseils, à préparer les armes et à s'encourager mutuellement aux fatigues de la journée. Ce temps écoulé, nous arrivâmes en face d'une espèce de muraille à pic, haute de deux ou trois cents mètres.

— Par où passe-t-on ? me demanda un de mes amis qui marchait devant moi.

— Ma foi, mon cher, lui répondis-je, je n'en sais pas plus que vous. Interrogez votre voisin.

Nous étions à la tête de la colonne, et nous avions

suivi un petit sentier qui nous avait conduits littéralement au pied du mur; un garde passa devant, mit sa carabine en bandoulière et, à l'aide des mains et des pieds, commença l'ascension verticale.

J'ai une grande habitude des montagnes rocailleuses et des endroits dangereux, puisque j'ai chassé la perdrix rouge en Espagne, dans les terrains les plus difficiles, et souvent avec mes souliers dans le carnier, bien heureux d'en être quitte pour de cruelles blessures aux pieds.

Je jetai un coup d'œil à ce rocher qui se dressait devant nous, et je me rendis compte aussitôt des difficultés qui nous attendaient, difficultés plus grandes pour nous, qui nous trouvions en chasse la première fois de l'année, après un printemps et une partie de l'été doucement passés dans de moelleux fauteuils, ou à rouler dans de bonnes voitures, sur le sable des allées de parc. Sûr de moi cependant et sachant par expérience ce que j'étais capable de faire, je me sentis plein de confiance, et je m'élançai lestement sur le premier roc à l'exemple de mon guide.

Nous nous suivions tous, la marche ascendante

commença en riant, chacun faisant bon marché des obstacles. Bientôt les difficultés augmentèrent, les efforts devinrent plus fréquents, et le silence fut général ; puis, quand on se trouva suspendu, en ligne perpendiculaire, à deux cents mètres au-dessus du sol, dans des endroits où un seul faux pas, la moindre glissade, pouvaient devenir mortels, les poitrines battirent et les forces commencèrent à diminuer. Il fut facile de lire une émotion profonde sur plus d'un visage.

Il y eut un moment où je fus vivement impressionné pendant cette première ascension, qui n'était pourtant que le prélude de toutes nos imprudences, ce fut celui où un de mes amis, bon marcheur, bon chasseur, mais qui n'avait pas encore fait le métier de couvreur ou de danseur de corde, ne pouvant trouver une place pour sa main et ayant regardé au-dessous de lui, fut saisi de vertige à l'aspect du vide qui l'attirait, et s'arrêta en me disant :

— Je ne puis plus aller : j'ai peur!

Il m'avoua plus tard que, dans ce moment, lui, un vieux chasseur, il avait eu envie de pleurer. Au

surplus, ces effets nerveux du vertige au-dessus des abîmes ne peuvent ni se calculer ni se vaincre, certaines constitutions y sont particulièrement sujettes. Le lendemain, moi-même, dans un endroit moins dangereux peut-être, à Mogenza, voulant passer sur une planche jetée au-dessus du fleuve, qui coule dans un espace large d'une coudée, au milieu de rochers à pic, je fus saisi d'un tremblement et d'une émotion qui durèrent plusieurs minutes, et tels, que j'eusse été sans doute précipité sur le roc, si le passage avait duré plus longtemps. Mais n'anticipons pas sur les faits.

Les gardes prirent nos fusils et, pourtant alourdis comme ils l'étaient,—il faut leur rendre justice,—ils passèrent avec aisance aux endroits les plus dangereux.

Enfin, nous arrivâmes à mi-côte du sommet le plus élevé, couverts de sueur, nos habits transpercés. On nous plaça à l'ombre, dans un ravin glacé, où nous devions attendre le résultat d'une première battue faite par une partie de la troupe occupée à décrire un circuit d'une demi-heure, pour nous amener les chamois s'il y en avait.

Nous restâmes ainsi trois quarts d'heure immobiles et transis, cachés derrière un massif, le genou en terre, le doigt sur la détente, comme on a l'habitude de le dire ou de le faire. Pour mon compte, je puis être prêt à faire feu, mais jamais, en aucune circonstance, aucune situation, je n'ai le doigt sur la détente.

Rien n'avait paru, quand nous entendîmes les gardes revenant vers nous en foulant le bois.

Les chamois n'étaient pas là, ils devaient se trouver plus haut. Il fallait atteindre le nouveau poste, et l'ascension recommença. Le terrain, quoique moins rocailleux, était enchevêtré d'arbres tombés ou entrelacés ; la marche fut peut-être encore plus fatigante. La pente était si rapide, qu'un moment je ne vis plus au-dessus de ma tête que les pieds de mon guide, des pieds peu mignons, je vous l'assure, et garnis de crampons capables de traverser le crâne d'un bœuf.

« S'il glisse, me disais-je, il m'écrasera comme « une mouche. »

Au moment où je faisais cette réflexion, le pied lui manqua un peu ; je plongeai instinctivement,

comme pour piquer une tête en pleine eau, et le coup me descendit agréablement sur les épaules.

« — Eh! eh! mon gaillard ! lui criai-je; attention! il y a du monde là-dessous! »

Il se retourna, me regarda d'un air étonné, et continua de plus belle, à l'aide de ses crampons et de son bâton ferré; il m'avait peu ou ne m'avait pas compris,

La même glissade s'étant renouvelée aux dépens d'une de mes épaules, je le pinçai légèrement au-dessus du mollet, et je lui décrivis de mon mieux l'opération du trépan, qui consiste, comme on le sait, à enlever la partie supérieure du crâne.

Un geste plein de dédain fut sa seule réponse, et nous nous remîmes en route.

Enfin, après des efforts surhumains et d'autant plus pénibles qu'on les faisait à froid, sans attrait, sans passion, sans chasser enfin, nous parvînmes au second emplacement. L'eau ruisselait à travers nos habits mis en lambeaux par des fourrés inextricables. Passant d'une chaleur extrême à un froid excessif, nous attendîmes de nouveau qu'on nous amenât... quoi? Deux chamois, qui firent à mer-

veille de prendre plus bas que nous, le chemin le plus long leur ayant paru le plus sûr. Chamois ou autre, qui n'en eût fait autant en pareil cas? Le fait est qu'ils passèrent sur ma gauche, au-dessous de moi, et que je ne vis rien.

Ce n'est pas tout de boire : il faut sortir d'ici,

a dit Lafontaine,

On donna le signal de la retraite. Je récitai à mon voisin — celui du vertige — ce vers peu consolant, et nous entreprîmes la descente.

Je remarquai la facilité avec laquelle mon guide marchait sur des terrains qui croulaient sous mes pieds et dans des endroits où un homme pouvait à peine se maintenir en équilibre, tandis que moi, je roulais à mes risques et périls.

Nous étions, je le répète, nous autres simples amateurs en fait de chamois, dans les conditions les plus difficiles. Je me suis trouvé, en chassant le perdreau rouge, dans d'aussi mauvais endroits, et je n'y pensais pas ; j'avais une compagnie ou une remise à atteindre, ou bien mon chien était en ar-

rêt, la passion entraîne, on oublie tout; mais dans cette maudite journée — qui eût dit jamais que j'appellerais *maudite* une journée de chasse? — rien ne faisait oublier le labeur du moment.

Toujours est-il que je demandai à mon guide, en *italien*, de me céder ses crampons, qui valaient quelques sous, et que je lui présentai un florin.

Il me répondit, en *slave* probablement, qu'il ne comprenait pas, ou qu'il en avait besoin pour lui.

On nous pressait, disant que nous arrêtions la queue qui était sur nos talons; je pensai qu'au lieu de perdre un temps précieux en signes inutiles, le plus simple était d'agir : je fis en conséquence lever une jambe à mon guide, puis l'autre ; je détachai ses fers, que j'adaptai à mes souliers, je lui mis un florin dans la poche et j'essayai mon nouveau moyen de locomotion.

Je fus surpris de la facilité avec laquelle on marche, muni des crampons dont se servent les montagnards des Alpes. Le fait est que, pour les ajuster, j'étais resté le dernier de tous, et pourtant j'arrivai le premier en bas ; non plus en marchant, mais en courant sur les rebords de l'étroit sentier qui ne

donnait place qu'à une seule personne. Une fois en bas je regardai venir les autres Au dernier tournant, qui se trouvait à une certaine élévation du sol, je compris tout le danger de ces expéditions aériennes pour ceux qui n'en ont pas l'habitude. Mon compagnon de chasse, celui qui avait eu le vertige le matin, arrivait, autant poussé que retenu par devant et par derrière ; il s'appuyait contre le rocher, ne voulant plus regarder au-dessous de lui et porté, pour ainsi dire, par les chasseurs, qui avaient déjà bien assez d'eux-mêmes. C'est qu'en effet, dans cet endroit, le mur est à pic ; un léger rebord permet à peine de placer le bout des pieds, pour contourner, pendant cinq ou six secondes, le rocher uni et perpendiculaire. Il n'y a pas de prise pour les mains et en bas se trouve le vide.

Ce moment passé, tout devint facile ; la descente était achevée, le danger fini, la chasse de même. Nous revenions éreintés, moulus et pensifs au village de Flitsch.

On soupa à la hâte et chacun gagna le lit détestable de la veille. J'avais besoin de repos, moins pour me refaire de mes fatigues, que pour oublier

cette déplorable journée sans résultat et sans plaisir; mais l'homme propose et l'administration nocturne de Flitsch dispose.

A peine commençais-je à goûter les douceurs du premier sommeil, qu'une sorte de voix en trompette se mit à mugir à tue-tête quelques notes bizarres, qui me réveillèrent en sursaut. — Je pensai au *serenos* d'Espagne, et je me dis : c'est une chance, il changera de maison tout à l'heure, rendormons-nous.

Ah ! bien oui ! mon compagnon de chambre ronflait à faire écrouler la maison. — Le plus joli, c'est qu'avant de consentir à me recevoir chez lui, il m'avait demandé à plusieurs reprises si j'avais ce défaut, qui, poussé à un certain degré, devient une infirmité véritable. N'avez-vous pas remarqué déjà, que les plus intrépides ronfleurs sont justement ceux qui redoutent le plus cette musique nocturne? On pourrait croire que l'habitude a émoussé la sensibilité de leurs oreilles, ou qu'au moins ils excusent chez les autres une licence qui leur est familière. Pas du tout, le ronfleur est l'ennemi juré de son semblable.

Je luttais de mon mieux, les yeux fermés, et j'étais arrivé peu à peu à cet état d'engourdissement qui va devenir le sommeil, quand la formidable voix du sereno allemand me fit de nouveau bondir sur ma couche. La gamme qui sortait de cette espèce de trompe se réduisait à trois notes qui, par une plaisanterie atroce, formulait très-nettement, pour un Parisien, les mots suivants : *L'ami*, *l'ami. ne dors*, *dors*, *dors*, *l'ami !*

Quant à mon compagnon de chambre, il n'en prenait nul souci et ronflait comme une toupie de l'endroit.

— Monsieur, lui criai-je à tue-tête, auriez-vous la bonté de me dire ce que chante cet animal qui est dans la rue ?

— Il chante, s'écria mon voisin, réveillé en sursaut, en se dressant sur son lit, il chante qu'il fait beau, que tout va bien et que vous pouvez dormir tranquille.

— Bien obligé, cher Monsieur, mais c'est que vous ronflez affreusement.

— Mille excuses, cher Monsieur, c'est que probablement j'étais couché sur le côté gauche.

Là-dessus mon voisin se tourna sur le côté droit, et, en moins d'une minute, il recommença à ronfler plus fort que jamais.

Une troisième, une quatrième fois, la voix du crieur de nuit retentit avec le même éclat. Je voulus essayer de la conciliation, je me levai et j'ouvris la fenêtre, pour faire à mon persécuteur les gestes les plus gracieux pour l'inviter à se taire ; il s'éloigna et je me crus sauvé.

— *L'ami, l'ami, ne dors, dors, dors, l'ami !* Pour la cinquième fois la redoutable trompette retentit dans les tenèbres.

La rage s'empara de moi : je me levai de nouveau, j'ouvris la fenêtre tout doucement et, saisissant un pot plein d'eau, je le versai tout entier sur la tête du représentant de la loi, qui se mit à jurer comme un païen.

Mais soit vengeance, soit fanatisme du devoir, le crieur maudit revint chaque demi-heure me hurler sa complainte ; il la chantait encore, quand on frappa à ma porte pour me prévenir qu'il était temps de me préparer à la seconde journée.

Après avoir pris le café, nous montions en voiture

et, au bout d'une heure, nous passions le pont de la fameuse *Chiusa*, construit sur cet horrible précipice un moment comblé, sous le premier Empire, pendant la guerre du Frioul, par les cadavres de tant de milliers de braves de la Grande Armée qui, trompés par les guides et marchant en colonne serrée, par une nuit obscure, allèrent tête baissée se jeter dans l'abîme. Le cœur se serre à l'aspect de ce gouffre où tant de soldats français ont trouvé une mort obscure et sans défense. Après avoir dépassé en route le pic Mahart, qui s'élève à plus de trois mille mètres, nous mettions pied à terre et nous franchissions l'Isonzo sur une planche mal assujettie, qui causa à plusieurs d'entre nous plus d'émotion que les dangers de la veille.

A neuf heures, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, nous étions échelonnés dans la vallée de Mogenza, en face de l'amphithéâtre gigantesque. La bande circulaire des rabatteurs, qui devait converger vers notre centre, poussait devant elle les chamois, effrayés de ce tumulte inaccoutumé.

Nous attendîmes encore une heure ; enfin les

hommes qui devaient aider à la conclusion de cette fête cynégétique, parurent, armés de leurs bâtons, de leurs carabines et d'une lorgnette, à l'aide de laquelle ils reconnurent le terrain une dernière fois et cherchèrent à découvrir les animaux, acculés déjà sur ces remparts à perte de vue.

Le chef de cette petite armée, un nommé Giovanni Wosnick, gaillard bien bâti, dont la figure respirait le courage, contempla de sang-froid son champ de bataille et disposa l'attaque.

Chacun de nous prit un guide qui devait l'accompagner jusqu'à la place qui lui avait été désignée ; on me donna, par une faveur spéciale, une des meilleures sans contredit, celle où, l'année précédente, le même chasseur avait tiré huit coups de fusil.

Chemin faisant, j'interrogeai Wosnik au moyen d'un interprète. J'appris que son père était mort en chassant le chamois, que son grand-père avait été précipité des mêmes rochers sur lesquels il allait se hasarder lui-même, et en dirigeant, comme lui, cette même chasse qu'il allait conduire à son tour, et cela à une telle élévation que, tout en l'ayant en

face, pendant toute une journée, et en entendant rouler vers nous les pierres qu'il lançait dans l'espace ou qui se détachaient sous ses pieds, nous ne pouvions pas distinguer sa forme.

J'arrivai enfin au terme de ma course, et j'attendis les événements.

Tout promettait une magnifique journée : une quinzaine de chamois étaient signalés, le temps était superbe, la manœuvre des gens partis pendant la nuit admirablement combinée : nous devions tirer tous, selon les probabilités.

En ce moment, et au milieu du plus grand silence indispensable en pareil cas, un mauvais roquet, croisé de chien courant, commença à donner de la voix et mena sans discontinuer un renard qui, pour comble de malheur, se mit à randonner dans les bois qui nous entouraient. Un peu plus tard, lorsque l'heure solennelle approchait, un vacarme affreux commença sur un des versants des montagnes au pied desquelles nous nous trouvions.

Dans ces endroits, quand une coupe de bois a été faite, comme le transport est impossible, on précipite du haut des monts les sapins amoncelés sur les

sommets ; les arbres arrivent au bas avec des roulements semblables à des coups de tonnerre, répercutés par les échos de ces solitudes. La fatalité voulut qu'il en fût ainsi ce jour-là.

Au moment où nous touchions au port, cette tempête vint tout bouleverser et rendre notre succès impossible.

Les chamois arrivèrent jusque sur nos têtes ; moi-même j'entendis sur ma gauche le roulement des graviers, indice de leur approche, et j'aperçus une ombre glisser derrière un monticule boisé. Hélas ! je n'eus pas même le temps de porter le fusil à l'épaule.

Quatre heures d'attente sous un soleil de plomb, un voyage de deux jours, une absence de cinq et des frais considérables étaient devenus inutiles ou à peu près.

Les chamois, au lieu de prendre leur route accoutumée, forçaient la ligne des traqueurs. Ceux-ci, ne pouvant les maintenir devant eux, tirèrent une douzaine de coups de feu qui retentirent douloureusement à nos oreilles.

Un seul de nous, un fameux chasseur, un tireur

renommé, se trouva en présence d'un chamois arrêté devant lui à cinquante pas ; il le manqua du premier coup, s'approcha encore et, lorsqu'il en fut tout près, il le manqua du second.

Son pied, nous dit-il, avait glissé au moment de faire feu. Pour moi, je suis porté à croire que l'émotion qu'on appelle dans les Alpes la fièvre du chasseur, s'était emparée de lui, et qu'à sa place j'en aurais probablement fait autant.

Enfin, au moment où nous allions nous retirer, un dernier coup de feu retentit, et nous entendîmes crier : « Victoire ! » Un chamois était mort.

Nous rapportâmes au village ce maigre trophée, meurtri, disloqué, brisé; car l'animal était tombé au fond d'un abîme dans lequel il fallut descendre, au moyen de cordes, les hommes téméraires qui allèrent s'en emparer dans ce gouffre.

On m'a assuré depuis que plusieurs animaux avaient été abattus par les paysans et cachés par eux dans la montagne, pour être vendus le lendemain en secret. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pour notre compte, nous n'avions qu'un spécimen unique à rapporter.

Un incident curieux et qui me donna quelque espérance pour la prochaine expédition, à laquelle je fus assez fou pour me laisser prendre, eut lieu au moment où on tuait ce chamois. L'affreux roquet qui menaçait, non-seulement de gâter la chasse du jour, mais encore de la rendre impossible pour longtemps, continuait sa poursuite désordonnée.

— Qui donc tuera cette vilaine bète? s'écria l'intendant de l'Empereur, furieux. Il avait donné cet ordre le matin, mais alors on avait craint que le remède fût pire que le mal. Cette fois tout était perdu, on n'avait plus rien à ménager.

Le chien, pris *flagrante delicto*, passait à ce moment à une grande distance. A la voix de l'autorité. on se regarda en hésitant.

— Faut-il tirer! dis-je en me retournant.

— Sans doute, me répondirent plusieurs voix, tuez-le... si vous le pouvez.

J'épaulai ma carabine styrienne, je fis feu, et le criminel tomba foudroyé à deux cents pas, au bruit des applaudissements unanimes.

Ce fut le dernier épisode de cette journée, non

pas de désappointement, — je m'y attendais, — mais de peines inutiles.

Grâce à la complaisance de l'aimable intendant, on organisa, pour le lendemain, une autre battue aussi commode que facile; les ordres furent donnés en conséquence, puis après nous nous séparâmes des bandes de paysans que nous devions retrouver le jour suivant.

Nous revînmes au pont maudit que je franchis sans sourciller pour la seconde fois. Mais, comme cela m'était arrivé déjà le matin, j'éprouvai, quelques minutes après, un tremblement convulsif qui me glaçait de la tête aux pieds. Ce péril d'un moment n'était pourtant rien, comparé aux dangers se renouvelant sans cesse de la journée précédente; mais j'avais senti sous moi le vide dans toute son horreur, et mes nerfs ne pouvaient dompter leur pénible surexcitation. D'ailleurs je ne fus pas seul à éprouver cette impression; car un vieux chasseur, un chasseur de profession, passé-maître en fait de marches difficiles et périlleuses, arrivé au milieu de la planche suspendue, se vit contraint de se mettre, comme on dit, «à quatre pattes,» et de garder cette posture gro-

tesque jusqu'à ce qu'il eût gagné l'autre bord.

Enfin nous atteignîmes le village de Flitsch. Plusieurs d'entre nous en avaient assez et renoncèrent à faire partie de l'expédition du lendemain; quant à moi, je tins bon avec un de mes compagnons. J'étais là, je voulais en avoir le cœur net et épuiser toutes les chances. Le hasard, la mauvaise fortune, la bonne peut-être, en décidèrent autrement. Une tempête affreuse se déchaîna pendant la nuit, une pluie torrentielle inonda le pays, rendant impraticable pour plusieurs jours les sentiers, je devrais dire les « perchoirs » des montagnes ; car il semble impossible à qui n'a pas vu cela, que des êtres humains puissent parvenir jusqu'à ces pics rocailleux où se tiennent les chamois, et que gravissent cependant les hommes intrépides qui habitent ces contrées sauvages.

Enfin, le cinquième jour, je rentrais à Trieste,

> Jurant, mais un peu tard,
> Qu'on ne m'y prendrait plus.

Avez-vous chassé le chamois? dis-je, en rentrant en ville, à mon compagnon de misère ; oui! Eh bien

moi aussi maintenant. Mais, si vous voulez croire un ami, chaque fois qu'on vous proposera de nouveau une de ces chasses à l'ours, au lynx, au chamois, voire même au coq de bruyères, partez, mon cher, partez immédiatement... *pour une chasse au chien d'arrêt.*

CHASSES A MALLORCA

I

LES BANDITS DE LA CATALOGNE.

Il est de par le monde un pays délicieux, sous un ciel magnifique, peuplé des meilleures gens qu'il soit possible de rencontrer, offrant toutes les ressources imaginables pour bien vivre, où la tranquillité et la sécurité sont à toute épreuve, pays, abrité des vents du Nord, qui donne toutes les productions de nos contrées et tous les fruits des zones méridionales. Vive Majorque! cette petite île de la Méditerranée, couverte de plaines, de montagnes, de bois, de lacs superbes, où abonde en tout temps le gibier de toute espèce, et qui mériterait à

juste titre d'être surnommée l'Eden, le paradis terrestre du chasseur. A Majorque on peut, si on le veut, se donner le plaisir tout nouveau pour un Parisien, à une certaine époque de l'année, de tuer des bécasses dans les bois d'orangers plantés en pleine terre et chargés de fruits comme nos pommiers de Normandie.

En ouvrant le premier dictionnaire de géographie venu, vous y lirez invariablement ceci :

« Majorque ou Maiorque, Mallorca en espagnol, « — Balearis Major des anciens, la plus grande des « îles Baléares par 0.1° long, 0.39°40 lat. Nord, a « environ 70 kil. du nord au sud sur 57 de l'est « à l'ouest. 3,400 kil. carrés et 185,000 habi- « tants. Chef-lieu Palma, qui est aussi le chef-lieu « de toute la capitainerie-générale des Baléares. « Climat délicieux, chaud, mais tempéré par des « brises de mer. Excellents fruits, oranges, dattes, « limons et citrons. » (On voit que nos dictionnaires, dans leur laconique exposé, rendent justice pleine et entière à qui de droit). « Huiles renommées, « vins excellents. (Avis aux gourmets). Mais l'a- « griculture y est arriérée (grand avantage pour

« les amateurs de chasse). L'île a été possédée « successivement par les Carthaginois, les Ro-« mains, les Pisans, les Sarrazins ; elle fut enlevée « à ces derniers vers 1230 par les Aragonais, « érigée comme royaume particulier, d'où dépen-« daient toutes les îles Baléares, le comté de Mont-« pellier, etc., par Jacques Ier, roi d'Aragon, en « faveur de son fils Jacques en 1262 ; puis fut réu-« nie avec l'Aragon à la couronne d'Espagne, (Messieurs les Romains, Carthaginois, Sarrazins, etc., n'avaient certes pas trop mauvais goût, il faut le dire à leur louange).

« Majorque enfin est la patrie de Raymond « Lulle. — » Ici se termine l'exposé géographique.

J'ai dit en parlant des habitants, « les meilleures « gens qu'il soit possible de rencontrer. »

En effet, dans la lettre qui suit ce chapitre on verra comment la haute aristocratie de Palma reçoit un étranger et de quelle manière on le traite, dès l'instant qu'il a mis le pied sur ce sol hospitalier.

Quant aux gens des campagnes, qu'il me suffise de

dire que dans toute l'île, partout où vous vous arrêterez de jour et de nuit, vous trouverez toujours, dans les plus grandes fermes comme dans la plus petite cabane du dernier paysan, un toit bienfaisant et la nourriture frugale des campagnes : du pain bis, de bons œufs, du lait, du fromage, des légumes et une poule pour mettre au pot. Puis, si le mauvais temps, chose fort rare, vous retenaït deux ou trois jours à la maison, on tuera le petit cochon de lait, noir et succulent, qu'on ne peut manger ni aussi délicat, ni aussi bien préparé dans aucune partie du monde. Comme on pratique à Majorque dans toute sa naïveté antique, ce principe des montagnards écossais de la *Dame Blanche:* «L'hospitalité se donne « et ne se vend jamais, » on ne vous demande rien, et si votre libéralité ne vous fait pas laisser en partant quelques modiques pièces de monnaie, vous ne serez pas moins bien reçu une autre fois.

Une des choses qui n'étonneront pas moins le voyageur à Majorque, c'est la sécurité avec laquelle on peut circuler à toute heure du jour et de la nuit. Partout ailleurs, en Espagne surtout, si vous vous engagez dans les montagnes et parcou-

rez des contrées sauvages et inhabitées, seul ou avec votre domestique, que de précaution ne vous recommandera-t-on pas de prendre. Je serais le premier à vous le conseiller, et j'aurais pour cela de bonnes raisons, moi, qui fus arrêté avec ma mère, entre Bayonne et Madrid, dévalisé, maltraité, et ne dus mon salut qu'au plus grand des hasards; je vous dirais alors, faites-vous escorter, si c'est possible, par un régiment entier.

En Catalogne vous ne pouvez, en temps de guerre surtout, parcourir les campagnes sans être exposé aux plus grands dangers : on vous enlève sur les grandes routes, dans l'intérieur même des villes. A mon arrivée à Barcelonne, il y a plusieurs années (1), je me souviens encore de l'impression fort peu agréable que j'éprouvai lorsqu'on me raconta que, peu de jours auparavant, un jeune homme, appartenant à une des premières familles du pays, avait disparu. Son beau-frère, chargé de trouver la somme demandée pour sa rançon, ayant tardé à

(1) Aujourd'hui tout cela a changé en Catalogne, et cette belle et riche province ne présente plus, dit-on, de dangers aux voyageurs.

terminer l'affaire à l'entière satisfaction des ravisseurs, on n'entendit plus jamais parler du malheureux, qui aura peut-être expié les lenteurs, probablement involontaires de sa famille, dans les plus horribles souffrances. Un tel dénouement est à craindre, si on s'en rapporte à l'épouvantable aventure arrivée au nommé Manot, qui n'ayant pas voulu ou n'ayant pu délier à temps les cordons de sa bourse, tomba un jour au pouvoir de ses bourreaux, et fut retrouvé en morceaux disséminés avec intention sur différents points, pour servir de leçon à ceux qui, volés et transportés dans les montagnes, refusent de satisfaire à cette contribution de nouvelle espèce.

Je me suis trouvé, du reste, fort au courant des horribles détails d'un attentat de ce genre, mais sur une plus grande échelle encore.

Par la nature même de mes fonctions, je fus appelé à m'occuper tout particulièrement d'un de ces actes de brigandage, à cause d'un Français qui se trouvait être au nombre des victimes. Un de mes amis se chargea de procurer la rançon du captif, et moi d'employer mon influence à la retrouver; tous

deux nous réussîmes, car mon ami paya à jour et heure fixes, et sauva notre compatriote. Plus tard, la bande ayant été prise et placée sous de bons verroux, je fis restituer par l'autorité espagnole la majeure partie de la somme extorquée.

Voici du reste l'histoire assez curieuse de ce rapt; je la cite comme un des traits de courage et d'audace les plus extraordinaires dont la Catalogne soit continuellement le théâtre, et telle que je la sais, moi qui fus partie active dans l'affaire. Une fois arrêté, le chef des bandits me donna à ce sujet tous les détails désirables, avec un sang-froid et un cynisme dont on n'a pas d'idée. M. G....., attaché d'ambassade à Madrid, assistait à cette entrevue; il devait même publier une nouvelle sur cette histoire de voleurs, et comme c'est à la fois un homme d'esprit et de plume, racontée par lui, l'histoire eût été fort intéressante, je n'en doute pas. Je ne sais s'il a réalisé ce projet; s'il l'a oublié, et si ces lignes lui parviennent un jour, je le mets en demeure de tenir sa parole. Je suis certain qu'il s'acquittera d'une semblable tâche beaucoup mieux que moi. Dans un ouvrage de chasse, je ne puis

consacrer du reste que peu de lignes à une digression de ce genre.

Or donc, sur les quatre ou cinq heures de l'après-midi, deux voitures chargées de gendarmes appelés en Catalogne : *Mozos de la escuadra*, excellente troupe, envoyée à la poursuite des malfaiteurs par détachements de plusieurs hommes choisis, comme nos gendarmes, parmi l'élite des honnêtes gens, et rendant d'immenses services en laissant toujours sur le terrain quelques-uns des leurs, se dirigeaient lentement vers un petit village que je crois être Sans, aux environs de Barcelonne. Avant d'arriver, ces soldats rencontrèrent l'alcade (maire), qui, après son dîner et une bonne sieste, se promenait paisiblement sur le grand chemin pour parfaire sa digestion, et se rendre ensuite frais et dispos au sein de sa famille. La vue de la force armée appela son attention.

— Bonjour, mes braves, leur dit-il, vous venez faire quelque bonne prise. Ah! vous êtes toujours les mêmes, infatigables quand il s'agit du bien public.

— Bonjour, monsieur l'alcade. Toujours bon enfant, monsieur l'alcade. Oui, nous allons em-

poigner des gaillards qui ne s'en doutent guère, répondit l'officier.

— Voyons, selon l'usage, exhibez-moi l'ordre du capitaine-général, et allez faire votre besogne.

— Avec plaisir, répliqua l'officier, donnez-vous la peine de vous approcher et de lire. Tenez.

Au moment où notre alcade jeta les yeux sur le papier qu'on lui présentait, un sergent, qui avait mis pied à terre, l'enleva comme un colis quelconque, par le cou et les jambes, le lança dans l'intérieur de la première voiture, où en un clin d'œil il fut bâillonné, garrotté, roulé et pelotté comme un hérisson, et placé sous les pieds de ces messieurs, qui n'étaient autres qu'une troupe de bandits. Avant d'arriver sur le lieu où devait se consommer le crime, on déposa M. le maire dans une broussaille, où l'un des brigands le garda à vue tandis que les autres s'en allaient à Sans faire leur coup.

Le café où se réunissaient les principaux négociants, entre autres un Français, resplendissait de lumières, et exhalait à l'extérieur même un doux parfum de café et de liqueurs. On jouait, on buvait,

riait et on fumait comme au bon vieux temps. Tout à coup la joie fut paralysée, le rire expira sur les lèvres, on aurait dit des hommes pétrifiés, un officier des *Mozos de la escuadra* avait paru.

A cette époque,—il est utile de le faire observer, —l'autorité se faisait souvent amener, et fort arbitrairement, des gens riches capables de faire des avances forcées dans des cas où on avait à parer un coup de main des factieux, à racheter des prisonniers, et tout cela quand les fonds tardaient, comme il arrivait assez fréquemment, à venir de Madrid. Ce sont là des mesures qui mettent dans de singuliers conflits les agents français, dès qu'un compatriote demande, dans des cas de cette nature, justice et protection; mais je ne saurais ici entrer dans ces questions de l'administration espagnole : je n'en finirais pas.

Pour en revenir à nos voleurs, l'officier commandant le détachement des « mosos », déploya un papier, et après avoir embrassé d'un coup d'œil tous les membres de cette réunion, il énuméra lucidement les noms de ceux qui étaient présents, les plus riches surtout, et de par le capitaine-général, — comme

nous aurions dit de par l'Empereur,—cita, requit et somma de le suivre sur-le-champ, messieurs tel et tel; ils étaient, je crois, au nombre de six ou huit.

— Mais enfin laissez-nous prendre chez nous les objets indispensables...

— Rien, dit le chef sans attendre la fin de la supplique, par ordre supérieur on doit vous prendre où l'on vous trouve et conduire sans perdre un instant...

— Comment cela? C'est l'alcade qui doit recevoir l'ordre et nous le transmettre.

— L'alcade a l'ordre entre les mains, il vous attend à la porte de la ville pour vous souhaiter bon voyage.

— En effet, il devait aller se promener de ce côté. Eh bien! en route, Messieurs, dit l'un de ces honorables et inoffensifs pères de famille; c'est une nouvelle vexation du capitaine-général; soumettons-nous à la force; pauvre alcade, nous ne pourrons pas faire sa partie ce soir. Au revoir, Messieurs, et à demain au plus tard, dit-on à ceux qui restaient avec le plus grand calme du monde à achever leur cigarette. Puis on partit.

A deux cents pas du village, nos paisibles ci-

toyens furent bâillonnés, et, pieds et poings liés, on les entassa dans une tartane. Bientôt, à leur grande surprise, on amena l'alcade, qu'on tira de son gîte, plus mort que vif. On prit à travers champs, en laissant les voitures, et on gagna les montagnes. Quant au reste..... je le sus après.

Le fait est que le soir du même jour, on déposait chez un Français de Barcelonne, riche fabricant, demeurant, je crois, dans la rue de San-Francisco, un petit billet doux dont je donne copie ci-après. A la même heure la famille ou l'ami de chacun de ceux qui se trouvaient au pouvoir des bandits, recevait un message à peu près identique :

« Le sieur *** est entre nos mains ; nous exigeons « pour sa rançon 8,000 duros (40,000 francs en- « viron). Tu remettras cette somme à une femme « ou à un enfant. Il est entendu entre nous, et « crois-en notre parole, qu'on ne leur fera aucun « mal : la personne munie de la somme que nous « voulons, sans omettre un maravedi (moins d'un « sou), prendra le chemin de Barcelonne à Sans, « puis la traverse qui conduit à la *quinta* (pro- « priété) dont Antonio Fernandez est le fermier ;

« elle trouvera là un homme menant devant lui un
« âne, qu'il tiendra par la queue. Elle lui présen-
« tera la moitié de carte que je te remets avec cette
« lettre, c'est un roi de *bastos* (roi de trèfle dans les
« jeux de cartes en Espagne) ; ils joindront les
« deux moitiés ; si elles s'ajustent bien, notre en-
« voyé prendra la somme et verra que tu ne nous
« trompes pas. Mais si un des nôtres était sacrifié,
« et si tu nous tendais un piége, nous le sauverions
« d'abord, probablement, ton ami serait massacré
« à la nouvelle de la trahison, c'est-à-dire au bout
« d'une demi-heure au plus tard, et puis malheur
« à toi et aux tiens ; c'est moi, *el Llob* « le loup »
« (nom qu'avait reçu des siens le chef de la bande),
« c'est moi qui me charge de la vengeance : si ce
« n'est aujourd'hui, ce sera dans dix ans. »

M. A., dont le dévouement fut sublime, agit en cette circonstance, avec activité, intelligence et sagesse : il se garda bien d'avertir la police et de perdre notre ami. 40,000 francs en or furent réunis en moins d'une heure ; un envoyé les emporta le lendemain dès le point du jour. Les choses se passèrent comme le « Loup » en donnait l'ordre, et on

espérait le surlendemain revoir notre compatriote.

M. A.... reçut un nouveau message, cette fois un délégué même du chef fut envoyé ; on commençait à avoir confiance dans M. A.... Au dire du messager, « le Loup » était furieux, et se plaignait amèrement de ce qu'on avait voulu le tromper (*enganarlo*) de 20 duros. Comment trouvez-vous cette sainte indignation ? M. A.... métamorphosé en voleur. Certain d'avoir bien compté, et sûr que ce déficit était resté dans les premières mains chargées de recevoir, ce dernier expédia de nouveau les 20 duros réclamés. Le troisième jour nous vîmes arriver notre pauvre négociant français, exténué de fatigue, mourant de faim, sale à faire peur, et venant remercier ses bienfaiteurs.

M. H... nous raconta qu'après avoir été emmenés dans la montagne, à marches forcées, lui et ses compagnons, on les avait enfin reconduits, les yeux bandés, dans un endroit habité. Ils avaient foulé le pavé des rues, avaient été descendus dans un puits et placés dans une excavation pratiquée, à cet effet au milieu de la muraille. On avait tenus là tout le temps de leur captivité, au pain, à

l'eau et aux sardines, six hommes entassés dans un espace de quelques mètres, où ils pouvaient à peine se bouger et n'avaient la faculté, au milieu de leurs souffrances, suivant leur rapport, que d'étendre à tour de rôle leurs jambes meurtries, tandis que les autres se cramponnaient de leur mieux aux parois intérieures du puits pour ne pas tomber dans l'eau. On leur avait donné une lanterne pour la nuit, et notre compatriote traça une croix sur le fer-blanc avec l'un des verres. Il entendait aussi des voix d'enfant, le bruit de gens qui ne faisaient que stationner peu de temps et payer, et il en conclut qu'ils devaient être cachés dans une *venta* (auberge). Il nous fit part de ses observations, qui pouvaient devenir plus tard d'utiles renseignements.

En effet, quand tous revinrent sains et saufs, on se livra à des démarches actives et énergiques. Le brave agent de police Serra, connu déjà par ses autres faits, eut le courage de parcourir tous les villages des environs, ignorant complétement le point où avaient pu se réfugier les coupables, qui avaient eu la précaution, pour éloigner toute poursuite, de

conduire leurs prisonniers de nuit, et les yeux bandés, jusqu'aux portes de Barcelonne.

Enfin, après bien des pas et des démarches, après plusieurs centaines de petits verres et de tasses de chocolat consommés dans toutes les auberges qui avoisinent Barcelonne, Serra fut frappé dans l'une d'elles par la vue de plusieurs objets dénoncés par notre compatriote; il entendit les mêmes bruits, les mêmes enfants. Prenant l'un d'eux par la main et lui offrant une gourmandise, il parvint à l'entraîner et à le faire jaser. Par une singulière circonstance, quand l'enfant eut raconté que la nuit, lorsque tout était fermé, des hommes armés venaient, soupaient et repartaient, se disputant souvent pour de l'argent ou des montres et des effets qu'ils se partageaient entre eux, il ajouta :

« Papa est toujours le plus fort, il les bat souvent, et on obéit toujours à papa; si vous saviez comme il est beau.

— Comment s'appelle ton papa? ajouta Serra.

— Je ne sais pas.

— Mais ses amis qui viennent souper, comment le nomment-ils?

— Ah! je me souviens, ils lui disent tous *El Llob* « Le Loup ».

— Tiens, voilà une dragée.

L'infortuné venait de livrer son père.

Serra avait une bonne jument attachée à un arbre hors du village; il s'enfuit, craignant d'être trahi par ce même enfant, et revint à fond de train à Barcelonne. Le soir, trente hommes décidés, de ces fameux « mozos de la Escuadra » mais des « mozos » *pour de vrai*, cette fois, guettaient dans les environs du repaire du « Loup ». Un coup de sifflet donné par Serra annonça sa rentrée. On attendit le temps nécessaire pour qu'il eût fait déposer à ses compagnons leurs armes, qu'ils eussent tous bien bu et mangé, et qu'alourdis par le vin et le sommeil, on pût les combattre sans tant de danger. Ils étaient huit, tous hommes d'une taille et d'une force à faire peur au plus brave.

Sur les minuit on cerna la maison: il fallut défoncer la porte et faire un siége terrible. Les armes furent déchargées presque au hasard; deux bandits et quatre ou cinq gendarmes ayant été étendus sur le carreau, une lutte terrible s'engagea corps à corps.

« Le Loup » vit successivement tomber, baignés dans leur sang, presque tous ses camarades, d'autres se livrèrent par peur et furent garrottés : bientôt il se trouva seul, armé d'un fusil et de sa baïonnette, conret quinze « mozos » que Serra animait par derrière.

— Sept des miens, s'écriait-il, sont morts, blessés ou attachés comme des poules ; vous en avez quinze par terre, messieurs les « mozos », et moi seul j'en ai renversé dix, il m'en reste quinze, ce n'est pas trop pour moi qui ai déjà réussi à mettre en déroute vingt des vôtres ; en avant donc, drôles (*tunantes*), j'accepte le combat, le vieux « Loup » est prêt, avancez. Serra me conta que cet homme était effrayant vu à la lueur du flambeau de résine allumé pour diriger les assaillants. Il devait dormir quand il fut surpris, car un simple caleçon de toile couvrait ses jambes. Il était enflammé de colère, couvert de sang, ses muscles se dessinaient sur ses bras et sur sa poitrine; il pleurait de rage et sa bouche crachait de l'écume. Sa superbe figure, que je me rappellerai toujours, et sa taille colossale, arrêtèrent un moment les « mozos », ajouta Serra, et sans moi, continua-t-il, ils lâchaient encore la *fiera* (la bête féroce).

— Qu'attendez-vous ! s'écria le Loup. Et comme s'il ployait une plume, il brisa par le milieu le fusil qu'il avait saisi ; dans la main droite il tenait une massue, dans la gauche un canon armé de sa baïonnette. Il se mit alors dans un coin sur la défensive. Quinze hommes se ruèrent sur lui au cri de Serra, les deux premiers roulèrent par terre. Un autre voulut le saisir par les jambes, la crosse du fusil lui brisa le crâne, tout en volant en éclats ; et, d'un coup de poing et d'un coup de lance, *El Llob* mit deux autres « mozos » hors de combat. Mais comme il cherchait à retirer de son arme la baïonnette, engagée trop avant dans le corps de l'un d'eux, ce temps d'arrêt nuisit à ses mouvements.

— Sus ! sus ! maintenant, cria Serra, saisissez-le mort ou vif ; jouez de la pointe et du couteau.

En effet deux blessures vinrent clouer le bandit sur le mur ; il se débattait encore comme un possédé ; mais enfin, dix hommes le garrottèrent et on les vit, avec Serra en tête, arriver à Barcelonne avec leur prise.

Au moment où le « Loup », chargé de chaînes et animant ses camarades à faire bonne contenance,

montait les degrés de la prison, un petit homme se glissa dans la foule.

— *Rey de Bastos*, lui dit-il à l'oreille.

A cette parole magique, qui était le mot d'ordre et le signe de la livraison de l'argent, le « Loup » se retourna, reconnut notre compatriote, et lui dit d'une voix étouffée par la colère :

— *Pega a Dios que me ahorquen* (prie Dieu qu'on m'étrangle). Puis il franchit le seuil fatal.

Je partais pour Palma, je voulus voir cet homme, cet Hercule, ce loup, ce contrebandier, ce voleur. Il me raconta lui-même tous les détails que je viens de consigner, et comme je disais en français à un ami de lui demander comment il se faisait qu'il eût si mal employé son courage et sa force.

— Parlez-moi votre langue, si vous voulez, me dit-il en excellent français, je puis vous répondre. Diable ! vos compatriotes ont eu aussi besoin du « Loup. »

Et il me nomma plusieurs de nos négociants du Midi.

— J'étais contrebandier, et c'était pour moi, qui avait hérité du *trabuco* de mon père, une vraie

peccadille. La marchandise a manqué, et ma foi nous avons fait ce coup de main et quelques autres, tuant seulement pour nous sauver ou reprendre un camarade. Il ne dépendait que de moi, après m'être enrichi dans cette dernière entreprise, de massacrer ceux qui nous avaient juré de ne pas nous trahir, comme j'avais juré de les mettre en liberté après rançon. J'ai tenu ma parole, je ne croyais pas qu'ils pussent mentir, sans quoi je serais déjà en Portugal où j'aurais vécu en honnête homme. J'ai été pris, enchaîné, et n'ayant plus la force d'une poule (c'était son mot), j'ai été amené ici. »

Il me demanda alors une cigarette et lança des bouffées de fumée à Serra qui m'accompagnait.

Cet homme, qui avait une des plus belles figures que j'aie vues et un corps d'athlète, était vêtu comme au moment de sa prise et cachait ses blessures sous une mante de laine. Je le quittai après lui avoir laissé quelques cigarettes.

— *Hasta la visita* (au revoir), me dit-il.

Je le regardai, et une pénible émotion se peignit sur mon visage, car je le savais condamné à mort avec ses complices, parmi lesquels des vieillards et

des femmes saisis sur divers points. Les autres avaient bien l'air de ce qu'ils étaient, de francs misérables.

— Vous paraissez étonné, me dit le « Loup », de ce que je vous dis au revoir, et, me parlant plus bas : « Je me sauverai peut-être, me dit-il, j'ai été pris cinq fois, terrassé deux fois pour être étranglé, et je me porte à merveille. Le jour de l'exécution, je leur ferai voir ce que vaut une poignée d'hommes déterminés.

— Au revoir donc, lui dis-je, si vous devez vous repentir et mieux employer votre temps.

— J'allais le faire, et j'en ai encore l'intention ; mais avant... il n'acheva pas.

Je compris parfaitement la haine qu'il devait vouer à ceux qui venaient de le livrer.

— Quant à vous, me dit-il, comptez sur moi. Vous n'avez pas l'air de désirer, comme tout le monde, de me voir *sacar la lengua* (tirer la langue).

—Adieu ! dis-je, le temps me presse. J'échangeai encore quelques mots avec le pauvre diable, qui ne pouvait me laisser partir et hésitait à me parler, en me retenant, comme s'il eût voulu me confier un secret ; mais les gens qui m'entouraient et Serra

surtout paraissaient le gêner. Une grosse larme s'échappa des yeux de cet homme si indifférent jusqu'alors; il alla la cacher dans le fond de son cachot et moi je partis.

Le soir même je faisais voile pour Palma. Au retour du courrier, j'appris par les journaux, que le brigand, surnommé le « Loup », et douze hommes de sa bande, hommes et femmes, avaient souffert en place publique le *garrote-vil,* supplice pratiqué en Espagne à l'aide d'un tourniquet en fer qui étrangle.

L'un d'eux fut pris d'une singulière façon. Serra, le fameux limier, qui le connaissait, le voyant dans une des rues de Barcelonne, s'approcha doucement de lui par derrière : « *Manos a la cabeza* « les mains à la tête » ou tu es mort! » lui cria-t-il.

Le bandit fit un mouvement pour saisir une arme et s'échapper ; mais Serra lui appliqua sur la tête le canon d'un pistolet, le conduisit ainsi à reculons jusqu'à la maison du gouverneur, où il fut pris, attaché et mis sous les verrous.

Je n'en finirais pas sur ce sujet si je racontais toutes les histoires des audacieux brigands de la Catalogne et des services rendus par Serra pendant

mon séjour à Barcelonne. J'accompagnai plusieurs fois cet homme, doué d'un courage et d'une persévérance à toute épreuve, dans ses expéditions de nuit, sur lesquelles je pourrais écrire un volume assez curieux... mais revenons,—il en est temps,—à notre paisible Majorque.

Ici, disais-je avant cette digression, règne la sécurité la plus complète : en effet, un crime est une chose tellement extraordinaire, qu'on en parle encore après de longues années. On peut donc partir seul le soir, à pied, en voiture ou à cheval, et voyager de nuit sans la moindre crainte. Combien de fois dans mes expéditions, pour éviter la chaleur horrible des mois d'août et de septembre, en me rendant à des parties de chasse, ai-je passé des nuits en compagnie de mon domestique, mes armes déchargées à mes côtés et sans avoir jamais eu lieu de m'en repentir.

Une seule fois mon domestique m'effraya. Nous voyagions à côté l'un de l'autre, dans ma petite voiture de chasse, par une de ces belles nuits dont on ne jouit que dans les pays chauds ; nous causions..... de quoi? l'heure était propice, le site

sauvage : un chemin creux, taillé entre deux montagnes couvertes de landes, nous inspirait sans doute ; nous causions... voleurs.

— Et que fait un voleur, me disait mon poltron, quand il se présente la nuit devant des voyageurs ?

— En général il commence par leur demander leur argent, ensuite, suivant ses goûts ou ses instincts, il leur fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet, ou bien....

Je n'eus pas le temps d'achever.... Au même instant, deux hommes parurent sur la route à nous toucher ; je crois même qu'ils mirent la main sur un des chevaux, et ils laissèrent entendre le mot *doblès* (argent).

— Ah ! senor ! s'écria mon domestique, qui bondit comme s'il eût été piqué par une vipère et s'accrocha à mon bras.

La grande commotion qu'il ressentit se communiqua quelque peu à mon imagination ; j'étendis la main vers mon fusil, tout déchargé qu'il était. Mais nos hommes passèrent leur chemin tranquillement, en continuant leur conversation, sans se douter de l'effet produit par leur rencontre. Voilà

à quoi se bornent les rencontres sur les grands chemins de ce charmant pays.

Ces mœurs patriarcales donnent lieu aux observations les plus curieuses qu'un étranger puisse faire.

J'ai toujours aimé la campagne avec passion. J'avais remarqué dans un village où je passai une semaine, que les portes étaient toujours ouvertes, et que ceux qui s'absentaient ne se donnaient jamais la peine de fermer leur demeure. Il arrive souvent que dans ces cahutes à demi ruinées, au fond d'un vieux bas caché dans une mauvaise paillasse ou dans le coin de la seule armoire du logis, se trouvent vingt, trente ou cent onces amassées à grand'peine par deux ou trois générations. Un jour j'interrogeai un paysan sur cette singulière habitude : il revenait de vendre quelques moutons à une foire voisine et était resté trois jours hors de chez lui, laissant bien entendu, la porte de son logis ouverte.

— Comment ne fermez-vous pas, mon frère? lui dis-je. (Dans les campagnes on ne s'appelle jamais autrement que mon frère.)

— Mon frère, répliqua-t-il, comment mes voisins

feraient-ils s'ils avaient besoin de quelque chose chez moi ?

Le pays, le peuple, les coutumes, tout Majorque est peint dans ces mots. Cette simple et naïve réponse d'un pauvre paysan rend inutiles toute espèce de commentaires. L'on sait maintenant à quoi s'en tenir, et cependant mes lecteurs verront par l'extrait d'une lettre que j'écrivais à un de mes amis, il y a plusieurs années, avec quelle défiance j'arrivais dans ce bon pays, auquel j'achèverai, dans le cours de ces récits de chasse, de rendre la justice complète qu'il mérite.

II

Avant mon départ, afin de mieux connaître le pays que j'allais visiter, je parcourus à la hâte ces lettres sur Majorque dont je vous ai parlé. Elles étaient empreintes d'une certaine originalité, parfois même d'esprit, mais elles avaient toutes un caractère d'ennui, d'inquiétude et de malaise ; elles peignaient aussi des souffrances physiques et morales

qui produisaient plutôt la tristesse que l'intérêt. J'y voyais l'île inanimée, horriblement arriérée comme civilisation, commerce, industrie et agriculture; obstinément aveugle au grand jour et à la lumière du progrès général, et justifiant le blason de sa capitale, une chauve-souris et une tortue.

Ensuite, je voyais cette pauvre Majorque manquant des choses le plus indispensables à l'existence française et à son confortable, douée d'une humidité perpétuelle capable de donner les plus affreux tourments au système nerveux le mieux organisé.

Après cette lecture je pensai,—car mon esprit, naturellement disposé à chercher le bon côté de tout, repousse machinalement les mauvais augures,—que l'auteur de si funestes présages était peut-être un homme maladif, inquiet, comme ceux qui souffrent. J'eus occasion de confirmer mon jugement, et je mis complétement de côté ce témoignage.

Un ouvrage, qui devait être pour moi de plus de poids dans l'opinion que je désirais me former de ma nouvelle résidence, était le livre intitulé : *Un hiver à Majorque*, écrit par madame Sand. Je le lus avec attention, et je découvris une diatribe des plus

fulminantes, à la fois méchante et spirituelle, contre les Majorquins en général et surtout contre ceux avec lesquels l'auteur avait été en rapport.

Ces idées émises par une intelligence semblable, m'impressionnèrent, je l'avoue, très-vivement et d'une pénible façon. A chaque page, à chaque ligne, mon esprit se chargeait de préventions contre des gens au milieu desquels j'étais appelé à vivre. Plusieurs fois je fermai le livre ; mais je dus l'achever, car ce que je lisais était de madame Sand, et sans avoir l'intérêt merveilleux des œuvres plus sérieuses de l'illustre écrivain, c'était si amusant et écrit avec tant d'esprit qu'il me fut impossible d'abandonner ma lecture.

Si bien, qu'après mûre réflexion, je quittai la Catalogne, où je laissais avec un profond regret, des parents et de nombreux amis.

Trois mois passent vite, leur dis-je en les embrassant, et je serai avant peu de retour près de vous.

Je m'embarquai donc au mois de mai, à bord du vapeur-courrier *El Mallorquin*, me séparant avec tristesse de ceux que j'aimais, et regrettant la jolie Barcelonne avec sa Rambla éternellement animée

d'élégantes et belles promeneuses, ses pittoresques murailles, ses magnifiques théâtres, ses concerts, ses bals, sa société aimable et même gaie au milieu des révolutions les plus sanglantes.

Nous partîmes le samedi à trois heures : il y avait à bord plusieurs Majorquins dont je m'écartai, comme de gens inhospitaliers et capables de tout ce qu'il y a de mauvais, les jugeant grossiers, voleurs, dangereux et insupportables sous tous les rapports. Quant à eux, dès qu'ils surent qui j'étais : un voyageur étranger, parlant à peine leur langue, allant habiter une île où forcément je devais être inconnu, ils vinrent aussitôt relancer le boudeur dans son coin et causer avec moi : l'un d'eux parlait un excellent français. Leur amabilité pendant le voyage m'étonna, mais ne me tranquillisa pourtant pas, car tous avaient voyagé en Espagne et en France, et devaient, pensais-je, être forcément plus civilisés.

Le dimanche à six heures nous étions devant Palma après une traversée de nuit magnifique. Un lever de soleil, un peu obscurci par une légère brume de mer, donnait à la côte des teintes superbes.

Bientôt je pus admirer un monument gigantesque, élevé sur le roc, une construction bizarre et grandiose, à laquelle sa position, son architecture, sa couleur dorée, donnent une poésie sublime qui attire l'attention de tous et frappe l'imagination de l'artiste. Ce géant majestueux, voué à Dieu par le roi Jacques Ier d'Aragon, après la conquête de cette province sur les Maures auxquels il servait de mosquée, apparaît comme un gardien du territoire et semble dire à tout voyageur qui va mettre pied à terre : « Respecte les idées, les croyances et les honorables préoccupations de ce peuple auquel tu vas demander l'hospitalité et que tu vas visiter, respecte ses coutumes honnêtes et pures, sinon il te maudira et te repoussera. » J'ai désigné la cathédrale de Palma.

Nous entrâmes dans le port pour y recevoir les visites habituelles des médecins, douaniers, etc. Une fois les formalités en usage terminées, je débarquai et me trouvai enfin dans le pays que l'on m'avait dépeint comme peuplé de sauvages dans les les villes et de voleurs dans les campagnes.

Mon parti d'isolement était pris, l'emploi de ma

vie tout tracé. Je me hâtai de louer une maison que je trouvai toute meublée, pour le temps de mon séjour présumé dans l'île, bien persuadé de n'avoir à ouvrir ma porte qu'aux lettres et aux affaires les plus indispensables, et à passer la majeure partie de mon temps au travail.

C'est alors que je commençai à écrire les impressions de mon voyage en Catalogne, que j'ai publiées plus tard. — J'avais, pour les jours inoccupés, ces trois grandes distractions qui, au su de mes amis, me sont favorites : des chevaux, un album et un fusil, et, pour amis et fidèles compagnons de voyage, mes chiens de chasse.

Il n'est pas étonnant que je sois arrivé dans cette disposition d'esprit à Palma et que madame Sand m'ait fait dire des Majorquins avant de les connaître :

— Quelles vilaines gens je vais voir ici !

Ce fut, je m'en souviens, mon dernier mot en fermant le livre ; car je pourrais citer plusieurs de mes amis qui, eux aussi, ont éprouvé la même impression.

L'année dernière encore, un des héros hongrois de la dernière et malheureuse lutte avec l'Au-

triche, obligé de quitter le champ de bataille avant la défection de Georgey et la défaite du pauvre Kossuth, à la suite d'une chute dans laquelle son cheval lui broya la poitrine, se sentant inutile à ses compagnons, vint se réfugier en Espagne pour oublier ses souffrances morales et rétablir sa santé. Il assista donc d'ici, avec une douleur mal dissimulée par son parti pris de gaieté, à l'agonie de ses frères d'armes, aux dernières palpitations de la liberté étouffée entre les mains d'un géant, auquel le monde viendra peut-être un jour demander compte de son attentat (1850).

Or, comme *Un hiver à Majorque* s'est répandu vite et partout, — c'est la chance de ce que produit notre compatriote, — la mère de ce jeune Hongrois, sachant le voyage projeté de son fils, lui écrivit de Suède de se défier des Majorquins, car il aurait affaire à une nation de pillards, de malfaiteurs, où les gens riches même étaient grossiers et mal élevés, chez laquelle enfin on ne devait voyager qu'armé et défendre sa bourse à chaque pas.—Voyez-vous un peu, comme cette pauvre Majorque, si inconnue jusqu'alors, a été présentée aux générations futures

J'aime à constater que je n'ai pas été le seul à croire — *ojos cerrados* — comme disent les Espagnols, tout ce que raconte l'illustre écrivain.

Peu de mois ensuite, après plus d'un an de séjour, notre Hongrois partit, laissant ici des gens qu'il aimait et appréciait, fort satisfait de son voyage.

Je raconterai d'abord mes premières impressions sur le pays et ses habitants. Je vous nommerai aussi, par un juste sentiment de reconnaissance, ceux qui savent pratiquer les devoirs de l'hospitalité à un plus haut degré, offrir leurs domaines et recevoir avec le plus de courtoisie. Voilà donc qu'en causant de Majorque je suis tout naturellement amené à donner mon jugement sur les Majorquins.

Pour cela je me reporterai à l'époque dont je parlais tout à l'heure, quand, à mon arrivée, je m'étais enfermé chez moi, pensant ne recevoir personne et ne faire aucune visite.

J'avais cependant admis des compatriotes, dont plusieurs voulaient retourner en France et avaient besoin d'une main amie et bienfaisante ; j'avais aussi vu de pauvres Espagnols : quelques-uns d'entre eux

se trouvaient dans la misère, vieux et braves officiers de l'armée, n'ayant pour vivre que leur pension mal payée et, chose étrange! obligés d'avoir recours à la charité publique; tous enfin, indistinctement, Français et étrangers, ayant besoin de moi et, la majeure partie, recourant à ma bourse. Je consolais et j'aidais ces douleurs comme je le pouvais.

Le troisième ou quatrième jour, je rêvais aux douceurs de la solitude et de l'isolement dans un pays si redoutable, lorsque mon domestique Juan entra chez moi. En sa qualité de Majorquin, il m'apprit en très-mauvais espagnol que des hommes armés et portant des masques voulaient me parler et m'attendaient au salon. Tous les hideux tableaux que j'avais lus de Majorque se présentèrent à mon imagination.

— Ah ça! drôle, répondis-je en espagnol plus mauvais celui de Juan, vous auriez dû vous informer si je veux recevoir, avant d'introduire ici le premier venu. D'abord je n'y suis pas : je suis occupé... enrhumé... ce que vous voudrez. Congédiez ces gens-là.

Tout à coup je m'adressai mentalement un reproche de ce premier mouvement d'humeur.

— Que diable! ajoutai-je; je ne puis avoir d'ennemis dans un pays où je suis totalement inconnu. Nous verrons d'ailleurs : qu'ils entrent.

Jugez de ma surprise en reconnaissant mon compagnon de voyage qui, en sortant de la salle d'armes, avait désiré me présenter trois ou quatre de ses meilleurs élèves. Il connaissait, me dit-il, mon goût pour les armes.

J'avais devant moi la première lame de Palma. Il avait voyagé et étudié en France, et, quoiqu'il fût majordome, intendant ou fondé de pouvoirs, — que sais-je? — d'une personne fort riche, il enseignait par amour pour l'art. Il avait même tiré, je crois, avec mes professeurs, les Lozès. Ayant vu mon arsenal de masques, de gants, de fleurets, etc., il s'était lié à la hâte avec moi lors de mon départ de Barcelonne, et il venait me proposer un assaut.

— Le ciel vous envoie, lui dis-je.

J'improvisai à la hâte une salle d'armes et me mis en devoir de faire honneur au souvenir de mon vieux et excellent professeur Lozès.

Je trouvai dans ces messieurs un jeu, sinon redoutable, du moins élégant, et, qui mieux est, de la courtoisie et des bonnes manières. Je renouvelai plus tard avec plaisir ces réunions amicales.

Telle fut ma première entrevue avec des gens du pays. Enfin le dimanche arriva, jour de visites et de mouvement comme dans toutes les villes d'Espagne. Je me disposais à sortir, quand on m'annonça le comte d'A.... Il venait m'offrir sa maison, sa loge, sa voiture, ses terres pour chasser, etc. A chaque mot j'ouvrais de très-grands yeux et paraissais comme étourdi de tant d'amabilité, dans un pays où je m'attendais à trouver un fort mauvais accueil. Puis on annonça M. S..., M. le marquis de B..., M. le comte de M..., etc., etc. Qu'il me suffise de vous dire enfin que dans un moment ma maison fut envahie. Les chaises, les sofas, les fauteuils ne suffisaient pas : j'avais chez moi toute la société, tous les gentilshommes de Palma, me suppliant de profiter largement de ce qu'ils venaient m'offrir : plusieurs parlant un très-bon français. Je remarquai chez eux des bonnes manières, de l'esprit et de l'instruction.

On parla de la France, de voyages, de littérature, on traita enfin ces questions qui fournissent les moyens de causer à des gens qui ne se connaissent pas. Je trouvai MM. les Majorquins extrêmement aimables, pleins de bonhomie et de distinction.

Dire tout l'étonnement que j'éprouvai de cette démonstration d'amitié en faveur d'un étranger, me serait impossible ; je croyais rêver : c'était le contre-pied de tout ce que j'avais lu et entendu.

Le lendemain, le surlendemain, je continuai à recevoir ; le dimanche suivant, il y eut même encombrement chez moi, et cela dura jusqu'à ce que je fus en rapport avec ce que Palma renferme de personnes riches, bien élevées, de familles illustres.

On ne se contenta pas de ces simples visites de politesse : on vint me chercher. On m'invita, à Palma même et dans les châteaux environnants, aux plus beaux dîners. Dès qu'on devina ma passion dominante, j'eus droit de chasse sur toutes les propriétés : toujours et partout on mit les meutes et les piqueurs à mes ordres ; en un mot, je restais confondu.

M. le comte de Montenegro me reçut somptueu-

sement dans une des salles de son musée de peinture; M. Saforteza me fit on ne peut mieux les honneurs de sa délicieuse maison de campagne de Son-Berga, où, après le repas, j'assistai à une fête complète et à un bal de paysans très-pittoresque. Les costumes charmants des hommes avec leurs vestes grecques, leurs pantalons larges et leurs cheveux longs et bouclés ; des femmes, couvertes de bijoux, de chaînes et parées de croix à la ceinture, se laissant entraîner avec une franchise toute naturelle à ces réjouissances en plein air, sous un ciel magnifique; tout cela avait quelque chose de si primitif, de si entraînant, et d'une telle originalité, que je regrettais de ne pas avoir près de moi un de nos bons artistes qui pût photographier, pour l'envoyer à nos amis de Paris, un de ces «baïles» bizarres, dont le caractère national est si bien conservé et diffère tellement de nos fêtes.

MM. Guall et Torella m'ont également traité à Palma, dans leur confortable propriété de Canet, avec toute la prodigalité anglaise. Ils m'ont fait faire dans leurs montagnes de Luck les plus ravissantes chasses.

Enfin je fus, à mon arrivée, hébergé, choyé, fêté de toutes manières ; et, après plusieurs années de séjour dans l'île, c'est un devoir bien doux à remplir pour moi que celui de rendre justice aux habitants de ce charmant pays. J'ajouterai que je n'ai jamais vu se démentir, même un jour, cette disposition innée chez eux, qui leur fait pratiquer si largement et si naturellement, une hospitalité franche et sincère que nous trouvons seulement encore dans nos provinces de France, et que nos pères professaient si bien.

Dire par quelle suite fatale de circonstances Mme Sand a rompu en visière avec Majorque, en a dit tant de mal, et pourquoi elle n'a pas été bien reçue ; pourquoi on a écrit contre elle un ouvrage si violent ; pourquoi elle a laissé ici tant de haines, serait vraiment trop long. Et puis, je n'ai point l'intention de discuter, encore moins de réfuter l'ouvrage de Mme Sand. Qu'on lise son livre plein d'intérêt et de descriptions charmantes, qu'on parcoure la réponse qui lui fut faite à Majorque, et on jugera.

Je me borne à dire les craintes que m'inspirait

son ouvrage. Les événements m'ont démontré jusqu'à l'extrême évidence, que Majorque est sous tous les rapports un des meilleurs pays du monde.

III

GUIDE DU VOYAGEUR DANS L'ILE.

Le touriste ou le peintre qui arrivent dans l'île de Majorque avec l'intention de la visiter, doivent d'abord se familiariser avec l'idée que tous les moyens de transports y sont difficiles, et qu'ils auront à souffrir mille petites contrariétés en route. S'ils interrogent les gens du pays pour savoir quels sont les parages les plus beaux de l'île, on leur citera Valldemosa, Deya, Soller et Lluck, et l'on dira vrai, car bien que les autres parties renferment de très-beaux sites, ils n'égalent pourtant pas ceux-là.

Si le voyageur est désireux de les visiter, il lui sera facile de trouver dans Palma une voiture qui, en trois heures, le transportera à Valldemosa, village gracieusement placé sur le versant d'une col-

line, au milieu d'un vallon, toujours frais, même par les plus grandes chaleurs. C'est au bas de la colline et tout autour que sont étalées ses richesses ; rochers à pic et couverts de grandes variétés d'arbres toujours verts, masses de pierres couronnées d'herbes ou d'arbustes et attachées pittoresquement aux flancs des montagnes, lignes d'un ensemble parfait. Tout cela, éclairé par un beau soleil, offre à la vue un paysage ravissant, qui surprend l'imagination de l'artiste et l'étonne au plus haut degré.

Après avoir visité la Chartreuse et le village, on peut pour aller à Deya faire ses dispositions qui consistent tout simplement à prendre des provisions et à louer un mulet sur lequel, accompagné de son guide, on arrive à destination. Le chemin de Valldemosa à Deya est fort beau et se termine par un sentier tracé parmi des oliviers et des caroubiers au bord de la mer. Au détour du sentier vous apercevez Deya sur un coteau vert, qui s'élève à pic au milieu d'une profonde vallée entourée de montagnes inaccessibles. Une partie de ce village est attachée aux flancs de ces roches ardues et l'on voit blanchir çà et

là les maisons éparses à travers une forêt d'orangers et d'oliviers. Rien de plus curieux et de plus irrégulier que ce petit hameau. Les maisons y sont disséminées sans aucun ordre, bâties sur des fragments de rochers, sur des assises de pierre, sur la pente des ravins ; chaque maison a son petit sentier, son jardin, sa barrière, sa terrasse, et tout cela est coupé, séparé, ombragé par une forêt de chênes, d'oliviers, de citronniers, d'orangers, de noyers, d'arbres fruitiers de toute espèce et de voûtes épaisses de verdure.

Le voyageur ne doit pas s'attendre à rencontrer à Deya une auberge pareille à celle de Valldemosa : il doit faire ses provisions d'avance, pour ne pas se trouver pris au dépourvu.

A Deya on prend la route de Soller, une des plus pittoresques de l'île, et chemin faisant on jouit de l'aspect d'une végétation vigoureuse et de la vue de la mer. Après deux heures de marche environ, on arrive à Soller, grand village situé au milieu d'une large vallée. On y trouve un bon gîte et toutes les commodités désirables pour reprendre des forces et continuer l'excursion dans les montagnes. Soller

est la patrie des orangers; hiver comme été le pays est toujours vert, et offre à l'époque des froids l'étrange contraste de hautes montagnes toutes couvertes de neige et d'une vallée vivante image du printemps. Soller abonde en outre en arbres fruitiers et en jardins parfaitement cultivés. C'est incontestablement le plus joli endroit de l'île.

Après s'être reposé à Soller, le touriste doit changer de monture et en prendre une autre qui le conduira jusqu'à Lluck. Il est essentiel de choisir un fort mulet pour le trajet qui reste à faire, à cause des chemins affreux qu'il faut parcourir dans les montagnes. Ces précautions prises, vous laissez Soller derrière vous et vous arrivez au bout d'une demi-heure au pied des montagnes que vous devez franchir ; elles se nomment *El Carranco* à cause des précipices et des abîmes dont elles sont remplies. Pendant une heure et demie environ que dure le trajet, vous êtes toujours sur le penchant d'un ravin profond, effrayant; mais ne craignez rien, laissez aller votre monture, elle a le pied sûr et la pratique de ce chemin terrible et dangereux. Vous arrivez au sommet; là vous traversez un beau plateau

qui vous conduit au Gork-Blau. C'est une montagne fendue en deux, au fond de laquelle coule un torrent. Ce passage étroit, entre des rochers élevés et escarpés, ne manque pas de pittoresque et il est vraiment étrange qu'à une si grande élévation on trouve de l'eau qui coule avec abondance. Vous passez le Gork-Blau au moyen d'un petit pont et vous êtes sur la route de Lluck.

Vous traversez une forêt de chênes et de pins dont l'irrégularité, les montées et les descentes ne laissent rien à désirer, et, après plusieurs heures de marche, vous arrivez au couvent de Lluck.

Là, pauvres et riches reçoivent une franche hospitalité. Adressez-vous au porte-clefs ou au majordome, il vous donnera une chambre pour vous reposer. Pour le reste, il vous sera aisé de vous entendre avec lui. Si après cela on arrive jusqu'à la mer, en passant par l'Entrefork, on aura fait la plus admirable course qu'un touriste puisse rêver ; rien dans le monde entier ne peut être comparé à l'Entrefork.

Après avoir visité Lluck, vous prenez la route de Laimari ; de là vous allez à Selva et enfin vous

arrivez à Inca, où vous pouvez régler vos comptes avec vos guides, car c'est là que se termine le voyage. Vous trouverez à Inca une fort bonne auberge où vous pourrez attendre très-commodément la diligence de Palma.

Tel est le voyage ordinaire des étrangers qui viennent visiter Majorque. Maintenant si vous êtes désireux de voir les autres parties de l'île et entre autres les grottes d'Arta, il faut prendre la diligence qui part deux fois par semaine pour ce village. Arrivé à Arta vous descendrez à une auberge passable et vous avertirez immédiatement votre hôte de vos intentions. Si vous le laissez faire comme bon lui semble, il se chargera du soin de prévenir le guide, de vous procurer une monture et les provisions de route.

Ces préparatifs terminés, vous partez de bon matin, muni de tous vos bagages, et vous arrivez enfin devant la merveille de l'île. La descente s'opère au moyen d'une longue échelle et à la lueur des flambeaux de résine. Si vous aimez le merveilleux, vous serez tout à fait content. Il est curieux, en effet, de voir cet immense travail de la nature et

l'on reste ébahi devant cette œuvre gigantesque, du temps qu'elle a mis pour former ces immenses colonnes de pierre toutes dentelées et admirablement sculptées. Non certes, on n'a pas perdu son temps, et je ne sache pas un voyageur qui, après son retour des grottes, n'ait raconté avec enthousiasme les détails de son expédition.

Celui qui affectionne les antiquités doit visiter Alcudia, vieille ville Maure et ancienne capitale de l'île, dont la moitié est en ruine. Ses remparts, démantelés et ses fossés à demi comblés par les débris de ses murailles, offrent partout des marques de dévastation et d'abandon.

Du côté opposé de l'île se trouve le village d'Andrax, avec son petit port, l'un des points les plus fertiles en oliviers. C'est un beau pays qui mérite bien d'être vu. D'Andrax vous devez aller par un des chemins les plus variés à Estellenchs, admirablement situé en face de la mer, au pied du pic Galazo, une des plus hautes montagnes du pays. Les ressources alimentaires sont rares au Galazo, aussi il est important de faire ses provisions à Andrax. De là vous allez à Baûalbufar, célèbre par son mal-

voisie ; vous visitez la propriété d'une des célébrités militaires d'Espagne, de l'honorable et brave général Cotoner; vous vous rendez à Esporlas puis à Palma.

Il faut dans tous les endroits que je viens de nommer s'ingénier un peu pour trouver des moyens de transport, des provisions, un gîte, bref ce dont on a besoin, parce que dans ces parages, comme dans beaucoup d'autres, on n'a souvent pour abri que des fermes ou des cabanes de paysans.

Les autres parties de l'île étant ou des plaines ou des terrains cultivés et ne pouvant offrir rien de bien intéressant au voyageur, je bornerai là mon récit, m'estimant heureux si les indications que je viens de donner peuvent être de quelque utilité à mes lecteurs.

J'ai pourtant oublié de mentionner ici une ravissante excursion, qui consiste à voir le même jour le musée de sculpture appartenant aux comtes de Montenegro, formé à grands frais par le cardinal Despuig pendant son séjour en Italie ; Aufabia, à M. Saforteza, et enfin la Granja, propriété de M. George Fortun, merveilleuse union de tout ce

que la nature a de plus capricieux et l'art de plus habile. C'est un lambeau de Versailles, de Fontainebleau, mais désordonné, échevelé, majestueux, et formant un paysage que la main de Dieu peut seule présenter aux regards éblouis de la créature.

IV

DESCRIPTION DU PAYS PAR MADAME SAND.

« Nous partîmes pour Valldemosa, vers la mi-décembre, par une matinée sereine, et nous allâmes prendre possession de notre chartreuse au milieu d'un de ces beaux rayons de soleil d'automne qui allaient devenir de plus en plus rares pour nous. Après avoir traversé les plaines fertiles d'Establiments, nous atteignîmes ces vagues terrains, tantôt boisés, tantôt secs et pierreux, tantôt humides et frais, et partout cahotés de mouvements abrupts qui ne ressemblent à rien.

« Nulle part, si ce n'est en quelques vallées des Pyrénées, la nature ne s'était montrée à moi aussi libre dans ses allures qu'au milieu de ces bruyères

de Majorque, espaces assez vastes et qui portaient dans mon esprit un certain démenti à cette culture si parfaite à laquelle les Majorquins se vantent d'avoir soumis tout leur territoire.

« Je ne songeais pourtant pas à leur en faire un reproche ; car rien n'est plus beau que ces terrains négligés, qui produisent tout ce qu'ils veulent et qui ne se font faute de rien ; arbres tortueux, penchés, échevelés ; ronces affreuses, fleurs magnifiques, tapis de mousse et de joncs, câpriers épineux, asphodèles délicates et charmantes, et toutes choses prenant là les formes qu'il plaît à Dieu, ravin, colline, sentier pierreux tombant tout à coup dans une carrière, chemin verdoyant s'enfonçant dans un ruisseau trompeur, prairie ouverte à tout venant et s'arrêtant bientôt devant une montagne à pic ; puis des taillis semés de gros rochers qu'on dirait tombés du ciel, des chemins creux au bord du torrent entre des buissons de myrte et de chèvrefeuille ; enfin une ferme jetée comme une oasis au sein de ce désert, élevant son palmier comme une vigie pour guider le voyageur dans la solitude.

« La Suisse et le Tyrol n'ont pas eu pour moi cet

aspect de création libre et primitive qui m'a tant charmé à Majorque. Il me semblait que, dans les sites les plus sauvages des montagnes helvétiques, la nature, livrée à de trop rudes influences atmosphériques, n'échappait à la main de l'homme que pour recevoir du ciel de plus dures contraintes, et pour subir, comme une âme fougueuse livrée à elle-même, l'esclavage de ses propres déchirements. A Majorque, elle fleurit sous les baisers d'un ciel ardent, et sourit sous les coups des tièdes bourrasques qui la rasent en courant les mers. La fleur couchée se relève plus vivace, le tronc brisé enfante de plus nombreux rejetons après l'orage ; et quoiqu'il n'y ait point, à vrai dire, de lieux déserts dans cette île, l'absence de chemins frayés lui donne un air d'abandon ou de révolte qui doit la faire ressembler à ces belles savanes de la Louisiane, où, dans les rêves chéris de ma jeunesse, je suivais René en cherchant les traces d'Atala ou de Chactas.

« Pour atteindre la Chartreuse, il faut mettre pied à terre (aujourd'hui la grande route est parfaite et conduit au pied du monastère) ; car aucune charrette ne peut gravir le chemin pavé qui y mène (l'ancien),

chemin admirable à l'œil par son mouvement hardi, ses sinuosités parmi de beaux arbres, et les sites ravissants qui se déroulent à chaque pas, grandissant de beauté à mesure qu'on s'élève. Je n'ai rien vu de plus riant et de plus mélancolique en même temps que ces perspectives où le chêne-vert, le caroubier, le pin, l'olivier, le peuplier et le cyprès, marient leurs nuances variées en berceaux profonds; véritables abîmes de verdure, où le torrent précipite sa course sous des buissons d'une richesse somptueuse et d'une grâce inimitable. Je n'oublierai jamais un certain détour de la gorge où, en se tournant, on distingue, au sommet d'un mont, une de ces jolies maisonnettes arabes, que j'ai décrites, à demi couchée dans les raquettes de ses nopals, et un grand palmier qui se penche sur l'abîme en dessinant sa silhouette dans les airs. Quand la vue des boues et des brouillards de Paris me jette dans le spleen, je ferme les yeux, et je revois comme dans un rêve cette montagne verdoyante, ces roches fauves et ce palmier solitaire perdu dans un ciel rose.

« La chaîne de Valldemosa s'élève, de plateaux en plateaux resserrés, jusqu'à une sorte d'entonnoir

entouré de hautes montagnes et fermé au nord par le versant d'un dernier plateau, à l'entrée duquel repose le monastère. Les chartreux ont adouci, par un travail immense, l'âpreté de ce lieu romantique. Ils ont fait du vallon qui termine la chaîne un vaste jardin ceint de murailles qui ne gênent point la vue, et auquel une bordure de cyprès, à forme pyramidale, disposés deux à deux sur divers plans, donne l'aspect *arrangé* d'un cimetière d'opéra.

« Ce jardin, planté de palmiers et d'amandiers, occupe tout le fond incliné du vallon, et s'élève en vastes gradins sur les premiers plans de la montagne. Au clair de la lune, et lorsque l'irrégularité de ces gradins est dissimulée par les ombres, on dirait d'un amphithéâtre taillé pour des combats de géants.

« La Chartreuse, située au dernier plan de ce col de montagnes, s'ouvre au nord sur une vallée spacieuse qui s'élargit et s'élève en pente douce jusqu'à la côte escarpée dont la mer frappe et ronge la base. Un des bras de la chaîne s'en va vers l'Espagne et l'autre vers l'orient. De cette chartreuse pittoresque on domine donc la mer des deux côtés. Tandis qu'on l'entend gronder au nord, on l'aper-

çoit comme une faible ligne brillante au delà des montagnes qui s'abaissent et de l'immense plaine qui se déroule au midi ; tableau sublime, encadré au premier plan par de noirs rochers couverts de sapins, au second par des montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes, au troisième et au quatrième par des mamelons arrondis, que le soleil couchant dore des nuances les plus chaudes, et sur la croupe desquels l'œil distingue encore, à une lieue de distance, la silhouette microscopique des arbres, fine comme l'antenne des papillons, noire et nette comme un trait de plume à l'encre de Chine sur un fond d'or étincelant. Le fond lumineux, c'est la plaine ; et à cette distance, lorsque les vapeurs de la montagne commencent à s'exhaler et à jeter un voile transparent sur l'abîme, on croirait que c'est déjà la mer. Mais la mer est encore plus loin, et, au retour du soleil, quand la plaine est comme un lac bleu, la Méditerranée trace une bande d'argent vif aux confins de cette perspective éblouissante.

« C'est une de ces vues qui accablent, parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce

que le poëte et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. L'esprit ne suffit pas toujours à goûter et à comprendre l'œuvre de Dieu; et s'il fait un retour sur lui-même, c'est pour sentir son impuissance à créer une expression quelconque de cette immensité de vie qui le subjugue et l'enivre. Je conseillerais aux gens que la vanité de l'art dévore, de bien regarder de tels sites et de les regarder souvent. Il me semble qu'ils y prendraient pour cet art divin qui préside à l'éternelle création des choses un certain respect qui leur manque, à ce que j'imagine, d'après l'emphase de leur forme.

« Quant à moi, je n'ai jamais mieux senti le néant des mots que dans ces heures de contemplation passées à la Chartreuse. Il me venait bien des élans religieux, mais il ne m'arrivait pas d'autre formule d'enthousiasme que celle-ci : Bon Dieu, bénis sois-tu, pour m'avoir donné de bons yeux !

« Notre but était un ermitage situé au bord de la mer, à trois milles de la Chartreuse. Nous suivîmes

le bras droit de la chaîne, et montâmes de colline en colline, par un chemin pierreux qui nous hachait les pieds, jusqu'à la côte nord de l'île. A chaque détour du sentier, nous eûmes le spectacle grandiose de la mer, vue à des profondeurs considérables au travers de la plus belle végétation. C'était la première fois que je voyais des rives fertiles, couvertes d'arbres et verdoyantes jusqu'à la première vague, sans falaises pâles, sans grèves désolées et sans plage limoneuse. Dans tout ce que j'ai vu des côtes de France, même sur les hauteurs de Port-Vendres, où elle m'apparut enfin dans toute sa beauté, la mer m'a semblé sale ou déplaisante à aborder. Le Lido tant vanté de Venise a des sables d'une affreuse nudité, peuplés d'énormes lézards qui sortent par milliers sous vos pieds et semblent vous poursuivre de leur nombre toujours croissant comme dans un mauvais rêve.

« A Royant, à Marseille, presque partout, je crois, sur nos rivages, une ceinture de varechs gluants et une arène stérile nous gâtent les approches de la mer. A Majorque, je la vis enfin comme je l'avais rêvée, limpide et bleue comme le ciel,

doucement ondulée comme une plaine de saphir régulièrement labourée en sillons dont la mobilité est inappréciable, vue d'une certaine hauteur, et encadrée de forêts d'un vert sombre. Chaque pas que nous faisions sur la montagne sinueuse nous présentait une nouvelle perspective toujours plus sublime que la dernière. Néanmoins, comme il nous fallait redescendre beaucoup pour atteindre l'ermitage, la rive, en cet endroit, quoique très-belle; n'eut pas le caractère de grandeur que je lui trouvai en un autre endroit de la côte quelques mois plus tard.

« La seconde promenade eut lieu quelques jours avant notre départ de Majorque, et celle-là m'a fait une impression que je n'oublierai de ma vie. Jamais le spectacle de la nature ne m'a saisi davantage, et je ne sache pas qu'il m'ait saisi à ce point plus de trois ou quatre fois dans ma vie.

« Les pluies avaient enfin cessé, et le printemps se faisait tout à coup. Nous étions au mois de février; tous les amandiers étaient en fleurs, et les prés se remplissaient de jonquilles embaumées. C'était, sauf la couleur du ciel et la vivacité des tons du paysage, la seule différence que l'œil pût trouver

entre les deux saisons ; car les arbres de cette région sont vivaces pour la plupart. Ceux qui poussent de bonne heure n'ont point à subir les coups de la gelée ; les gazons conservent toute leur fraicheur, et les fleurs n'ont besoin que d'une matinée de soleil pour mettre le nez au vent. Lorsque notre jardin avait un demi-pied de neige, la bourrasque balançait, sur nos berceaux treillagés, de jolies petites roses grimpantes, qui, pour être un peu pâles, n'en paraissaient pas moins de fort bonne humeur.

« Comme, du côté du nord, je regardais la mer de la porte du couvent, un jour que notre malade était assez bien pour rester seul deux ou trois heures, nous nous mîmes enfin en route, mes enfants et moi, pour voir la grève de ce côté-là. Jusqu'alors je n'en avais pas eu la moindre curiosité, quoique mes enfants, qui couraient comme des chamois, m'assurassent que c'était le plus bel endroit du monde.

« J'ai dit plus haut qu'au point où s'élève la Chartreuse la chaîne s'ouvre, et qu'une plaine légèrement inclinée monte entre ses deux bras élargis jusqu'à la mer. Or, en regardant tous les jours la mer monter à l'horizon, bien au-dessus de cette

plaine, ma vue et mon raisonnement commettaient une erreur siugulière : au lieu de voir que la plaine montait et qu'elle cessait tout à coup à une distance très-rapprochée de moi, je m'imaginais qu'elle s'abaissait en pente douce jusqu'à la mer, et que le rivage était plus éloigné de cinq à six lieues. Comment m'expliquer, en effet, que cette mer, qui me paraissait de niveau avec la Chartreuse, fût plus basse de deux à trois mille pieds? Je m'étonnais bien quelquefois qu'elle eût la voix si haute, étant aussi éloignée que je la sùpposais ; je ne me rendais pas compte de ce phénomène, et je ne sais pas pourquoi je me permets quelquefois de me moquer des bourgeois de Paris, car j'étais plus que simple dans mes conjectures. Je ne voyais pas que cet horizon maritime dont je repaissais mes regards était à quinze ou vingt lieues de la côte, tandis que la mer battait la base de l'île, à une demi heure du chemin de la Chartreuse.

«La petite fille était crottée comme la petite chèvre eût rougi de l'être ; mais, quand elle eut un peu marché dans le gazon humide, ses pieds nus redevinrent non pas blancs, mais mignons comme ceux

d'une Andalouse, et son joli sourire, son babil confiant et curieux, son obligeance désintéressée, nous la firent trouver aussi pure qu'une perle fine. Elle avait seize ans et les traits les plus délicats, avec une figure toute ronde et veloutée comme une pêche. C'était la régularité de lignes et la beauté de plans de la statuaire grecque. Sa taille était fine comme un jonc, et ses bras nus couleur de bistre. De dessous son rebozillo de grosse toile sortait sa chevelure flottante et mêlée comme la queue d'une jeune cavale. Elle nous conduisit à la lisière de son champ, puis nous fit traverser une prairie semée et bordée d'arbres et de gros blocs de rochers, et je ne vis plus du tout la mer, ce qui me fit croire que nous entrions dans la montagne et que la malicieuse Périca se moquait de nous.

« Mais tout à coup elle ouvrit une petite barrière qui fermait le pré, et nous vîmes un sentier qui tournait autour d'une grosse roche en pain de sucre. Nous tournâmes avec le sentier, et, comme par enchantement, nous nous trouvâmes au-dessus de la mer, au-dessus de l'immensité, avec un autre rivage à une lieue de distance sous nos pieds. Le

premier effet de ce spectacle inattendu fut le vertige, et je commençai par m'asseoir. Peu à peu je me rassurai et m'enhardis jusqu'à descendre le sentier, quoi qu'il ne fût pas tracé pour des pas humains, mais bien pour des pieds de chèvre. Ce que je voyais était si beau, que pour le coup j'avais, non pas des bottes de sept lieues, mais des ailes d'hirondelle dans le cerveau ; et je me suis mis à tourner autour des grandes aiguilles calcaires qui se dressaient comme des géants de cent pieds de haut, le long des parois de la côte, cherchant toujours à voir le fond d'une anse qui s'enfonçait sur ma droite dans les terres, et où les barques des pêcheurs paraissaient grosses comme des mouches.

« Tout à coup je ne vis plus rien devant moi et au-dessous de moi que la mer toute bleue. Le sentier avait été se promener je ne sais où : la Périca criait au-dessus de ma tête, et mes enfants, qui me suivaient à quatre pattes, se mirent à crier plus fort. Je me retournai et vis ma fille tout en pleurs. Je revins sur mes pas pour l'interroger, et, quand j'eus fait un peu de réflexion, je m'aperçus que la terreur et le désespoir de ces enfants n'étaient pas

mal fondés. Un pas de plus et je fusse descendu beaucoup plus vite qu'il ne fallait, à moins que je n'eusse réussi à marcher à la renverse, comme une mouche sur le plafond ; car les rochers où je m'aventurais surplombaient le petit golfe, et la base de l'île était rongée profondement au-dessous. Quand je vis le danger où j'avais failli entraîner mes enfants, j'eus une peur épouvantable, et je me dépêchai de remonter avec eux ; mais quand je les eus mis en sûreté derrière un des gigantesques pains de sucre, il me prit une nouvelle rage de revoir le fond de l'anse et le dessous de l'excavation.

« Je n'avais jamais rien vu de semblable à ce que je pressentais là, et mon imagination prenait le grand galop, Je descendis par un autre sentier, m'accrochant aux ronces et embrassant les aiguilles de pierre, dont chacune marquait une nouvelle cascade du sentier. Enfin, je commençais à entrevoir la bouche immense de l'excavation où les vagues se précipitaient avec une harmonie étrange. Je ne sais quels accords magiques je croyais entendre, ni quel monde inconnu je me flattais de découvrir, lorsque mon fils, effrayé et un peu furieux,

vint me tirer violemment en arrière. Force me fut de tomber de la façon la moins poétique du monde, non pas en avant, ce qui eût été la fin de l'aventure et la mienne, mais assis comme une personne raisonnable. L'enfant me fit de si belles remontrances que je renonçai à mon entreprise, mais non pas sans un regret qui me poursuit encore ; car mes pantoufles deviennent tous les ans plus lourdes, et je ne pense pas que les ailes que j'eus ce jour-là repoussent jamais pour me porter sur de pareils rivages.

« Il est certain cependant, et je le sais aussi bien qu'un autre, que ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve; mais cela n'est absolument vrai qu'en fait d'art et d'œuvre humaine. Quant à moi, soit que j'aie l'imagination paresseuse à l'ordinaire, soit que Dieu ait plus de talent que moi (ce qui ne serait pas impossible), j'ai le plus souvent trouvé la nature infiniment plus belle que je ne l'avais prévu, et je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maussade, si ce n'est à des heures où je l'étais moi-même.

« Je ne me consolerai donc jamais de n'avoir pas

pu tourner le rocher. J'aurais peut-être vu là Amphitrite en personne, sous une voûte de nacre et le front couronné d'algues murmurantes. Au lieu de cela, je n'ai vu que des aiguilles de roches calcaires, les unes montant de ravin en ravin, comme des colonnes; les autres pendantes, comme des stalactites, de caverne en caverne, et toutes affectant des formes bizarres et des attitudes fantastiques. Des arbres d'une vigueur prodigieuse, mais tous déjetés et à moitié déracinés par les vents, se penchaient sur l'abîme, et du fond de cet abîme une autre montagne s'élevait à pic jusqu'au ciel, une montagne de cristal, de diamant et de saphir. La mer, vue d'une hauteur considérable, produit cette illusion, comme chacun sait, de paraître un plan vertical. L'explique qui voudra.

« Entre ces deux promenades, la première et la dernière que nous fîmes à Majorque, nous en avions fait plusieurs autres que je ne me rappelle pas, de peur de montrer à mon lecteur un enthousiasme monotone pour cette nature belle partout, et partout semée d'habitations pittoresques à qui mieux mieux, chaumières, palais, églises, monastères. Si

jamais quelqu'un de nos grands paysagistes entreprend de visiter Majorque, je lui recommande la maison de campagne de la Granja de Fortuny, avec le vallon aux cédrats qui s'ouvre devant ses colonnades de marbre, et tout le chemin qui y conduit. Mais, sans aller jusque-là, il ne saurait faire dix pas dans cette île enchantée sans s'arrêter à chaque angle du chemin, tantôt devant une citerne arabe, ombragée de palmiers, tantôt devant une croix de pierre, délicat ouvrage du quinzième siècle, et tantôt à la lisière d'un bois d'olivier.

« Rien n'égale la force et la bizarrerie de formes de ces antiques pères nourriciers de Majorque. Les Majorquins en font remonter la plantation la plus récente au temps de l'occupation de leur île par les Romains. C'est ce que je ne contesterai pas, ne sachant aucun moyen de prouver le contraire, quand même j'en aurais envie, et j'avoue que je n'en ai pas le moindre désir. A voir l'aspect formidable, la grosseur démesurée et les attitudes furibondes de ces arbres mystérieux, mon imagination les a volontiers acceptés pour des contemporains d'Annibal. Quand on se promène le soir sous leur om-

brage, il est nécessaire de bien se rappeler que ce sont là des arbres ; car si on en croyait les yeux et l'imagination, on serait saisi d'épouvante au milieu de tous ces monstres fantastiques, les uns se courbant vers vous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées ; les autres se roulant sur eux-mêmes comme des boas engourdis; d'autres s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géants. Ici c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe je ne sais quelle hideuse guenon ; là, un reptile sans nom qui dévore une biche pantelante ; plus loin, un satyre qui danse avec un bouc moins laid que lui ; et souvent c'est un seul arbre crevassé, noueux, tordu, bossu, que vous prendriez pour un groupe de dix arbres distincts, et qui représente ces monstres divers pour se réunir en une seule tête, horrible comme celle des fétiches Indiens, et couronnée d'une seule branche verte comme celle d'un cimier. Les curieux qui jetteront un coup d'œil sur les planches de M. Laurens, ne doivent pas craindre qu'il ait exagéré la physionomie des oliviers qu'il a dessinés. Il aurait pu choisir des spécimens encore plus ex-

traordinaires, et j'espère que le *Magasin pittoresque*, cet amusant et infatigable vulgarisateur des merveilles de l'art et de la nature, se mettra en route un beau matin pour nous en rapporter quelques échantillons de premier choix.

« Mais pour rendre le grand style de ces arbres sacrés, d'où l'on s'attend toujours à entendre sortir des voix prophétiques, et le ciel étincelant où leur âpre silhouette se dessine si vigoureusement, il ne faudrait rien moins que le pinceau hardi et grandiose de Rousseau. Les eaux limpides où se mirent les asphodèles et les myrtes appelleraient Dupré. Des parties plus arrangées et où la nature, quoique libre, semble prendre, par excès de coquetterie, des airs classiques et fiers, tenteraient le sévère Corot. Mais pour rendre les adorables *fouillis*, où tout un monde de graminées, de fleurs sauvages, de vieux troncs et de guirlandes éplorées, se penche sur la source mystérieuse où la cigogne vient tremper ses longues jambes, j'aurais voulu avoir, comme une baguette magique, à ma disposition le burin de Huet dans ma poche. »

V

PALMA. GUIDE DU CHASSEUR.

La charmante petite ville de Palma est un des endroits les mieux situés de ce monde, pour procurer à un professeur et à un disciple de saint Hubert intelligent, des journées remplies des plus douces émotions. Pendant les mois de juin et juillet, et après la coupe des blés, qui est complétement terminée vers la Saint-Jean, on commence à chasser les cailles. Dans des champs immenses, autour de Palma même, à une portée de fusil des portes, il est facile d'en tuer plusieurs douzaines par jour. Cette chasse, qui peut souvent se faire à l'ombre d'amandiers, de figuiers et de caroubiers, n'en devient dans ces circonstances que plus délicieuse.

Celui qui se contente de sortir le soir après la grande chaleur et de faire un tour, tue facilement douze, quinze ou vingt cailles, et même plus, de quatre à sept heures du soir. L'endroit appelé Torre

del Reloj (la tour de l'horloge), et Son-Busquets ont été toujours mes centres d'opérations, et je les recommandé aux amateurs qui veulent ne jamais rentrer bredouille au logis.

Palma, dans une direction opposée, est entourée de plaines immenses, couvertes dans certains endroits de landes qui, dans les mois d'août et de septembre, foisonnent de lièvres, de lapins, de perdreaux et encore de cailles. Il est facile au Prat et à Son-Ours, — qui représentent pour les Palmesans la plaine Saint-Denis de nos chasseurs de Paris, c'est-à-dire le point le plus battu, avec la seule différence que le gibier ne tarit jamais ; — au Prat, dis-je, il est facile de tuer, au mois d'août, une douzaine ou deux de cailles, six ou huit lièvres, quelques lapins et plusieurs perdreaux.

Un peu plus loin on trouve les endroits encore plats des bords de la mer, qu'on appelle marines de Llummayor et qui, composées de plaines couvertes de landes arrivant à ceinture d'homme, servent pendant l'été de refuge au gibier ; le terrain plat et les brises de la mer rendent la chasse agréable.

Les marines de Santa-Pouza, du côté opposé,

sont préférables pour l'hiver, car le terrain est montagneux. Dans ces landes à perte de vue de Llummayor, ainsi que sur toute la chaîne de montagnes qui y aboutit et entoure Palma, et placée à l'horizon comme une limite de cette fameuse plaine aux lièvres dont je parlais, on trouve une énorme quantité de perdreaux. Ces montagnes, peu fatigantes et assez fraîches pour la chasse d'été, à la première saison, s'appellent, du côté de la mer, Son-Very, Son-Monge, Son-Guall, Chorrigo, Pontira, Son-Segui, Son-Pelat, Son-Achalo, Portal et Son-Cili. Voilà ce que je conseille pour les mois d'août et de septembre. Ces parages, avec la Marine et le Prat, fort appréciés à bon droit comme chasse en plaine, foisonnent, à cette époque, de toute espèce de gibier très-facile à approcher. Je recommande aussi un joli petit bois de pins nommé Es Caulls, — très-bien gardé et appartenant à un galant homme, qui en donne l'entrée à ses amis, — dans lequel j'ai fait ma plus belle chasse aux perdreaux.

Puis quand viennent les froids, lorsque le gibier ne tient plus, on trouve, à une heure et demie de Palma, les magnifiques montagnes de Valldemosa,

du Tesch, de Son-Cotoner, Son-Roca, où le gibier part toujours sous les pieds du chasseur.

C'est dans ces montagnes de Valldemosa que se trouve la fameuse Molade Son-Patry, appartenant à M. Maroto, qui, non content de me recevoir et traiter en confrère, ne m'a jamais refusé une permission. Là j'ai vu bien souvent dans une seule journée soixante et quatre-vingts bécasses. On est sûr dans cet endroit de toujours remplir son carnier, depuis le milieu d'octobre jusqu'en février.

Enfin, pour terminer le tableau, Palma possède encore des étangs aux eaux basses ou profondes et de vastes prairies aimées des bécassines, qui s'y trouvent en permanence depuis novembre jusqu'à la fin de février.

Cet endroit, entouré de bois de pins, de sables blancs comme la neige, est vulgairement connu sous le nom de *l'estanc blanc :* il fait partie des propriétés du marquis de Campofranco, un de mes amis et un excellent chasseur. Les petits lacs d'eaux profondes servent d'asile à toutes espèces de canards, sarcelles, siffleurs, etc. De grands tamarins qui ont surgi du milieu des eaux donnent aussi

refuge aux macreuses, grosses et petites, aux poules d'eau, râles, etc. Autour de ces marais, dans la plaine, on trouve, pendant l'hiver, avec les cailles, les râles de gênet et quelques lièvres échappés à leurs nombreux ennemis, tout le gibier de hasard; pluviers, courlis, étourneaux, grives, vanneaux, oies sauvages, et même des hérons. Mon domestique en tua deux superbes.

On le voit, Palma, pour le véritable amateur, ne manque pas de gibier toute l'année durant : on y trouve toutes les variétés. Je me trompe, il y manque le roi de la plume, le superbe faisan ; mais pourrait-on l'y acclimater?

Majorque est, à mon avis, le meilleur pays du monde, où celui qui a la passion de la chasse peut le mieux la satisfaire sans être blasé; en effet, il y a assez de gibier pour éprouver, on peut dire, les émotions du joueur, avec toutes les probabilités de gagner cette partie, où, au bout du compte, on n'expose que quelques heures de sa journée, et d'où l'on rapporte toujours tranquillité d'esprit, appétit et sommeil. D'un autre côté, il n'y a pas une assez grande abondance de gibier pour être

certain du succès et on a l'imprévu, l'inattendu, qui donnent à ce plaisir un piquant et un attrait, inconnus dans ces grands massacres féodaux et royaux du continent.

Voilà pour les chasses au chien d'arrêt et autour de Palma; maintenant l'ambitieux qui veut aller loin et n'aime que les charretées de gibier, peut aussi faire de belles tueries à Majorque; j'en ai vu faire et j'en ai fait moi-même.

Ainsi, avec une meute et cinq ou six amis, dans les environs d'Alcudia, à Son-Baulò, Santa-Eulalia, il est facile de tuer soixante et quatre-vingts lapins du matin au soir.

Dans les montagnes Lluck, et surtout à Manacor, le meilleur endroit de l'île, entre trois ou quatre chasseurs on peut abattre à l'arrêt des chiens cinquante, soixante et même quatre-vingts perdreaux par jour.

Enfin, aux grands marais nommés Albuferas, avec cinq ou six camarades, je m'engagerais à charger chaque jour les bateaux de cent cinquante à deux cents pièces, en variant le mode de chasse suivant l'heure; la volée des macreuses pourrait à elle seule fournir ce contingent.

Puis encore l'hiver, à Arta, aux fameuses grottes, on abat chaque jour, si la passe est bonne, des bécasses à en remplir des paniers, qu'on charge à dos de mulets. Ce gibier se vend au marché de Palma à cinq ou six sous français la pièce.

Mais tous ces endroits sont éloignés; les moyens de vivre difficiles, et on ne peut s'y rendre qu'en déplacement et pour une semaine ou deux. Je recommande cependant à mes confrères de ne jamais quitter l'île sans avoir fait en leur temps toutes ces expéditions sur les lieux que j'indique; ils seront très-satisfaits.

Rien ne manque donc à Majorque, qu'une bonne organisation, la connaissance du terrain, du gibier, de bonnes armes, un cicerone, quelques ruses de guerre, comme dit Blaze, et enfin un bon chien; c'est ce que je vais tâcher d'indiquer à mes lecteurs.

V

DU COSTUME. — PLAINE, MONTAGNE, MARAIS.

Les auteurs modernes et anciens ont longuement parlé du costume du chasseur ; les uns recommandent la casquette à larges bords, les autres le chapeau, ceux-ci la blouse de roulier, ceux-là la veste, quelques-uns la botte, d'autres la guêtre, et ainsi de suite. Autant de costumes divers et d'opinions que de professeurs.

Je pense qu'on ne peut parler d'une manière absolue et spécifier un costume pour un exercice si varié. Bien que ces conseils puissent, je crois, être applicables aussi bien à la France qu'à beaucoup de pays, à Majorque du moins, il faut, selon mon avis, et d'après ma propre expérience, être organisé de la manière suivante :

Avant d'entrer en matière, je ferai ici une petite observation. Beaucoup de gens croient et disent que l'élégance est incompatible avec l'habileté, que les chasseurs aux belles armes et au beau costume

sont des « mazettes. » Je prendrai la liberté de réfuter entièrement cette opinion erronée. Oui, Messieurs, c'est comme si pour bien peindre il fallait être barbouillé de la tête aux pieds. On peut peindre et être propre : de même on peut chasser avec élégance. Ayez avant tout l'air de ce que vous êtes, d'un gentilhomme, d'un *caballero*, comme disent les Espagnols.

Ceci me rappelle une anecdote. Un vieux renard de ma connaissance, chasseur de profession, braconnier enragé, assez bon tireur, passionné s'il en fut et le plus fameux trouveur de lièvres que j'aie connu, me goguenardait un jour et me racontait la conversation suivante que son grand-père, chasseur de profession comme lui, avait entendue — très-distinctement — entre une vieille perdrix et ses « pouillards. »

« — Voyez-vous, mes enfants, disait la poule, quand vous apercevrez de loin un beau chasseur, couvert d'une veste élégante, de souliers et de guêtres neufs, d'un beau chapeau blanc et portant un fusil brillant au soleil, chantez, chantez, mes enfants, et ne vous pressez pas : le plomb qui vient de là

n'atteint personne. Mais du plus loin que vous verrez un vieux chapeau, une blouse sale et déchirée, des souliers percés et des guêtres attachées avec des ficelles, le tout accompagné d'un vieux fusil à un coup, bien rouillé et bien laid, gare à vous, mes enfants, taisez-vous, et sauve qui peut. »

Mon vieux renard se trouva vexé, quand je lui dis, après avoir ouï son petit conte : En effet, je ne m'étonne plus de ta bredouille de l'autre jour ; les perdreaux ne t'attendent plus ; pour moi, au contraire, ils partent à l'arrêt de mon chien, et je puis les peloter ainsi avec la grâce que tu me connais ; c'est ce qui m'explique pourquoi je tue davantage et que souvent mon carnier est lourd et le tien trop léger. Je saurai maintenant comment il se fait que moi, un conscrit, un élégant, je donne ces leçons à un vieux de la vieille comme toi.

— C'est vrai, répliqua l'intrépide chasseur de profession, blessé dans son vieil orgueil, mais vous, ça ne compte pas, « *non y a cap a Mallorca*, » (il n'y en a pas d'autre à Majorque.)

Je fis deux parts égales du gibier ce jour-là, et nous nous quittâmes bons amis, comme toujours.

Je pose donc en principe que l'élégance et la propreté ne nuisent point à la chose, et ne servent qu'à faire voir ce que nous sommes. C'est là une chose fort utile en maintes circonstances.

En été donc et en plaine, pour les grandes chaleurs, ayez un chapeau de paille à larges bords; deux mieux encore, l'un que l'on porte et qui se salit, l'autre que l'on blanchit à neuf pour une partie de chasse aristocratique, une réunion d'amateurs, un jour où l'on doit se présenter avec décence devant des dames, et faire un dîner à l'entrée de quelque petit bois où la plus belle moitié du genre humain daignera égayer la journée. Je suis, en fait de chasse, et mes amis le savent, tout ce qu'il y a de plus rustique au monde; mais je sais vivre et accepter de grand cœur une de ces chasses que j'appelle manquées au point de vue de l'art, et où la passion cynégétique doit être sacrifiée aux civilités et à d'autres joies. Il faut ensuite un bon costume très-léger, de toile ou de coton, — je préfère ces cotons de couleur peu voyante, un costume tout de la même étoffe est plus élégant, — costume composé d'un pantalon large, d'un gilet long à un rang de bou-

tons et d'une petite veste de chasse courte, avec quatre ou six poches, — on n'en sera jamais embarrassé, — dont deux doivent être profondes et bien cousues, bien conditionnées, car elles peuvent, au besoin, servir de carnier.

Portez de gros souliers blancs et les guêtres en toile à voiles, qui sont ce qu'il y a de plus frais l'été ; elles doivent monter jusqu'à mi-cuisse et par conséquent bien couvrir le genou.

Et la blouse, diront les partisans du plus horrible des vêtements. La blouse est, à mon avis, incommode, c'est tout ce qu'il y a de plus laid et de plus gênant ; on a l'air de je ne sais quoi sous cet affreux déguisement. On rit encore à Majorque de l'un de nos compatriotes qui, au milieu de nos montagnes, engagé dans les ronces et dans les épines, était tellement gêné dans ses mouvements par un grand sac bleu lui tombant à la cheville, qu'il faillit cent fois se briser la tête ; il revint couvert de blessures, heureusement fort légères, et fut, le jour qu'il accompagna mes amis, en butte à toutes railleries. Avec la blouse on accroche son fusil, on s'accroche soi-même à tous les arbres ; enfin, et pour

trancher la question, c'est là un costume indigne d'un professeur et d'un bon praticien. J'ai voulu en essayer pour savoir à quoi m'en tenir, et je considère son emploi comme un manque d'expérience.

Voilà pour le costume d'été.

Quand le gibier ne tient plus en plaine, que la saison s'avance, si vous voulez continuer vos excursion dans les montagnes, afin d'y rencontrer de nombreuses bécasses, portez le chapeau de feutre ou les deux chapeaux de feutre. Suivant mes principes, le *sombrero* résiste mieux à une averse et est plus chaud. N'oubliez jamais le cordon élastique qui doit le retenir au menton. Un de mes amis, chassant près de la mer, dut emprunter le chapeau plus ou moins suspect d'un paysan pour ne pas attraper un rhume : le vent avait fait du sien une petite nacelle qu'il contemplait du haut des dunes avec un certain désappointement.

L'habillement aura les mêmes formes que celui d'été. Un gilet avec des poches pour les capsules, un pantalon un peu collant d'en bas, d'étoffe élastique, et une veste, de velours vert ou noir, avec deux poches doublées de peau. La chaussure doit être tout

à fait différente. La seule que j'aie reconnu sûre, c'est-à-dire mettant à l'abri des chutes, permettant de franchir les rochers les plus dangereux sans s'exposer, la seule commode, c'est le gros soulier avec une semelle de ce que les Espagnols appellent *alpargata*, semelle de chanvre très-épaisse, fortement tressée et en usage parmi les paysans de la province de Valence. On trouve cette précieuse confection dans toute l'Espagne et on peut la faire appliquer à tous les souliers. Je la recommande pour les pays et les sites où on a à franchir des précipices. C'est absolument indispensable pour la chasse des montagnes. Mon frère, dans une expédition, avait négligé cette précaution, il a dû son salut à un miracle de Dieu : il lui fallut rebrousser chemin et laisser ses amis poursuivre leur route. Il perdit, je me souviens, l'équilibre sur un rocher en pente, fut précipité vers l'abîme, rencontra un de nos compagnons, l'entraîna dans sa chute, et je ne sais quel bon ange leur évita à tous deux une mort qui paraissait certaine. Pour ne pas trouver une fin tragique dans une partie de plaisir, n'oubliez donc jamais mon conseil.

Enfin il faut porter la guêtre en cuir montant au-dessus du genou, cela suffit. A la montagne les mouvements doivent être libres, on doit pouvoir mettre le fusil en bandoulière, s'aider des mains et des pieds et se plier comme un serpent.

Encore un avis : n'ayez pas de sous-pieds, pour éviter un nouveau danger. M. M... chassait à la marine de Son-Véry; il saute un mur, mais son pied s'engage entre deux pierres; il tombe la tête en avant, fait de vains efforts pour se dégager; dénoue les cordons de son soulier, peine inutile, il ne peut aller ni en avant, ni remonter. Sa tête se gonfle, le sang l'étouffe, il crie en vain au secours et perd connaissance. Son fils, étonné de ne plus l'apercevoir, le cherche, l'appelle : rien ne répond. Il le trouve enfin, coupe le fatal sous-pied, arrache son père, le dépose à l'ombre, le frictionne, lui baigne le front d'eau fraîche et parvient à le sauver. Il fallut un marteau pour briser les deux pierres et enlever le soulier de M. M... qui jura, mais un peu tard, de faire... ce que je vous conseille aujourd'hui.

Si l'hiver vous voulez chasser en plaine et éviter l'ennui de boutonner des guêtres, ne pas vous mouil-

ler les pieds dans la rosée et passer une flaque d'eau comme si vous chassiez au marais, adoptez la botte longue et souple couvrant le genou. C'est dans ce cas le meuble le plus précieux que je connaisse.

Pour la chasse au marais, le costume doit être le même, la chaussure seulement variera. On vante les bottes en caoutchouc ; c'est incontestablement ce qu'il y a de plus imperméable, mais la première racine, le premier tamarin vous mettra hors de combat, et puis il s'opère une telle transpiration intérieure que vous êtes bientôt matériellement dans l'eau. Les bas en toile caoutchoutés de gros coutil rayé produisent les premiers jours une chaleur insupportable, puis font eau. La meilleure chose à mon avis, et, après avoir essayé des différents systèmes, c'est une bonne paire de bottes de chez Évrat, arrivant aussi haut que possible, bien couvertes de l'enduit imperméable confectionné par Évrat, suivant les règles qu'il indique : qui plus est, une couche doit être absorbée entièrement par le cuir, à un feu doux, et une autre rester un peu à la surface. En rentrant on lave les chaussures, le soir même, en y remettant les formes, on les fait

sécher au soleil ou à quelque distance du feu, et on recommence chaque fois la même opération. Je conseille, pour garantir le pied de toute humidité, une paire de chaussettes en fil et par dessus de grands bas en cachemire ou en laine bien serrée, couvrant le pantalon collant et arrivant, comme les bottes, jusqu'au ventre, j'ose dire. On ne craindra plus alors les rigoles ; à moins, cependant, que vous preniez un plongeon, comme cela m'est arrivé un jour, avec armes et bagages. Je dus, hélas ! faire sécher ma chemise sur un pont et m'affubler d'un pantalon et de la veste d'un paysan qui resta en caleçon et en manches de chemise.

J'étais ce jour-là en tournée, j'avais des munitions pour plusieurs jours, et cent francs dans ma bourse que je perdis dans la bagarre. Le lendemain j'allai la chercher avec mes compagons. Nous tombâmes sur un passage de bécassines : une sourde se lève ! une grosse la suit ! un bécasseau ! boum !... boum !... puis... pan !... feu roulant de toutes parts. — Mais, la bourse, me crie un compatriote. — J'y vais. Boum ! une bécassine : apporte ! une autre, apporte ! Un vertige s'empara de nous, la poudre

nous monta à la tête, la vue du gibier nous enivra, personne ne parla plus de bourse, moi le premier; et, quand l'obscurité nous saisit, nous rîmes tous de notre folie. Le soir nous arrosâmes quelques bécassines rôties d'un excellent vin de Banalbufar, afin d'oublier ma petite mésaventure. Que de bécassines ! nous n'en avions jamais tant vu, jamais tant tué; tout pauvre que je suis, je me paierais encore une pareille fête, au même prix, une fois ou deux dans ma vie.

La morale de tout cela est qu'il ne faut emporter à la chasse que le nécessaire : un gros cadeau pour le garde récalcitrant, quelques menues pièces d'argent pour soi, et des sous pour les pauvres. Avec quelle joie ne donne-t-on pas après une belle chasse? et avant, cela porte bonheur. Essayez-en, les malheureux y gagneront. Un de mes amis donnait un sou par pièce tuée, et il était persuadé qu'il devait ses succès à ses aumônes; je pense, en effet, que cette conviction avait puissamment contribué à le rendre aussi habile. Le fait est que mon ami est le meilleur tireur que j'aie connu. Chacun entend la charité à sa manière.

Les bas, comme les étoffes qui se portent au marais, devraient être rendus imperméables par le mélange recommandé dans l'ouvrage de M. Joseph Lavallée. C'est une précaution que je n'ai pas encore prise, mais je la mettrai bien certainement en pratique. Voici la recette :

Faites dissoudre dans un litre d'eau de pluie, ou mieux d'eau distillée, quinze grammes de colle de poisson ou de Russie bien pure; faites dissoudre séparément trente grammes d'alun dans un litre d'eau bouillante, et enfin, aussi séparément, trente grammes de savon blanc dans un demi-litre d'eau. Après avoir filtré séparément ces solutions, versez les ensemble dans un vase que vous placez sur le feu. Lorsque la liqueur a jeté un bouillon, on la retire. Toute étoffe trempée dans ce liquide, enduite ou frottée simplement à l'envers, devient impénétrable à l'eau. On peut aussi obtenir des résultats merveilleux pour chasser dans l'eau ou par la rosée. Bien entendu que l'étoffe doit être extrêmement serrée, on n'a pas encore trouvé le moyen de garantir les filets ou les bas à jour du passage de l'eau.

Je recommande, en terminant, et je m'en suis bien trouvé, de se munir toujours, au marais comme en plaine, d'un costume complet de rechange, en toile ou en laine, suivant la saison, partout et pour toutes les chasses; on le laisse à la ferme, à la hutte ou à la chaumière qu'on choisit pour centre d'opération, et où on a les provisions de bouche ou autres, les chevaux, voitures, ou le modeste « panurge », n'importe. Ne vous éloignez jamais, même un seul jour, du logis, sans être à même de changer de la tête aux pieds. La petite valise qui renfermera ces objets avec la réserve de plomb, de poudre et de capsules, contiendra, pour le prendre à l'entrée en chasse, le paletot de caoutchouc, dont on ne doit jamais se séparer; il faut le porter sur soi, dans une des poches du carnier ou le confier à un domestique, Combien de fois ai-je dû la santé à ce meuble précieux. Je me suis vu des heures entières en rase campagne, éloigné de toute habitation, sans un arbre pour refuge, blotti, avec mon fusil, sous mon caoutchouc, que je n'aurais certes pas cédé alors pour dix fois sa valeur. On fait maintenant des paletots en soie imperméable;

ils sont de beaucoup supérieurs aux autres, car, bien que n'ayant pas toute la résistance et la durée des premiers, ils n'en préservent pas moins de la pluie et sont plus commodes à porter.

VI

USTENSILES DE CHASSE

Ce n'est pas tout que d'être habillé, il faut encore savoir où mettre son gibier, faire choix d'une poudrière, d'un sac à plomb, etc.

Le carnier est généralement employé en France pour contenir le gibier, la réserve, les provisions et enfin tout ce que doit porter le chasseur. C'est là un mauvais système, à mon avis, et qui a eu même en France ses réformateurs. Je vous conseille, ami lecteur, d'adopter, comme on le fait ici, l'usage de la ceinture, et vous vous en trouverez à merveille, Elle a le grand avantage de maintenir la taille et d'augmenter même la vigueur de cette partie du corps; elle est percée de trous dans lesquels on a

passé un gros cordon de soie qui forme une série de nœuds coulants au moyen desquels il est facile d'attacher le gibier, si on a les épaules déjà trop chargées.

Cette ceinture devient le *nec plus ultrà* de la commodité et de l'art si on l'organise de la manière suivante : à droite et à gauche sont suspendues deux poches en cuir, l'une pour la poudrière, à mesure détachée, l'autre à gauche pour le sac à plomb, à lunette et à bascule, et enfin, par derrière, un petit sac de voyage où se trouveront le petit flacon contenant le liquide préféré du chasseur, rhum, genièvre, vin, eau-de-vie ou même punch; cette dernière boisson, par les grandes chaleurs, mélangée avec un peu d'eau fraîche, devient, suivant les circonstances et au dire des intelligents, un nectar délicieux. Ma liqueur préférée est l'eau pure; elle m'a servi plus d'une fois à m'humecter la bouche et à ne pas étouffer. Le sac, bien que fort petit, doit contenir, en outre, la permission de chasse, le port d'armes, etc., le couteau-poignard, pouvant servir indistinctement à trancher une daube et à se défendre; les précautions sont tou-

jours bonnes quand on se trouve seul aux champs pendant des journées entières; puis le gobelet de fer blanc avec sa corde, de façon à puiser de l'eau dans les citernes ou les puits les plus profonds; un peu de linge, une compresse, de l'aconit et une lancette pour les coups de sang, de l'arnica en cas de blessures, du taffetas d'Angleterre, une pince à épines et un flacon d'alcali volatil. Le petit gobelet de fer-blanc est, dans les pays chauds — particulièrement à Majorque,— de la plus grande utilité, si ce n'est pour soi, pour désaltérer du moins notre fidèle compagnon. La pauvre bête ne peut pas se protéger contre les rayons de ce soleil de feu qui rend souvent les armes si brûlantes, qu'on les presse difficilement dans la main après plusieurs décharges consécutives. N'oubliez pas non plus la réserve de capsules, le tourne-vis, le tire-bourre et les cheminées de rechange.

Ces petites précautions diminueront les dangers, les déceptions et les souffrances trop fréquents dans la vie d'un chasseur; et si vous êtes assez heureux pour que tout cela vous soit inutile, ce qui me paraît impossible, vous aurez au moins la jouissance

de rendre service à un ami. Le poids de tout cela, suspendu à la ceinture, est insignifiant et ne gêne en aucune manière; nous faisons ainsi l'hiver la rude chasse des montagnes, sans penser à ce que nous portons. De cette manière, la poitrine est dégagée, le carnier est léger comme une plume et peut recevoir, sans nous opprimer la respiration et nous couper l'épaule, le gibier que nous tuons. Si la récolte est abondante en poil et plume, le poil va au carnier, la plume à la ceinture; le fardeau ainsi divisé, nous sommes considérablement soulagés, et capables des plus grandes choses. Les perdreaux, les cailles, les lapins et les lièvres ont, outre leurs ailes et leurs jambes, mille ruses et mille moyens de nous échapper; il faut mettre de notre côté toutes les chances possibles de succès.

J'ai toujours employé la poudrière à ressort simple, celle à mesure détachée et à bascule est un peu compliquée; mais pour ceux qui en ont une grande habitude et ne laissent pas tomber leur poudre, pour ceux qui y tiennent enfin, j'avoue qu'elle offre des avantages : aussi l'ai-je recommandée plus haut. L'explosion du réservoir est

plus difficile. *De gustos no hay que disputar*, dit le refrain espagnol.

Quant au sac à plomb, c'est autre chose : le plus commode, à mon avis, est celui dont la mesure à lunette et à bascule, s'introduit dans le canon du fusil et y laisse tomber la charge.

Enfin pour les capsules le meilleur amorçoir me paraît la poche du gilet et les doigts. Toutes les inventions sont des amusements pour le novice, une gêne pour le vieux chasseur. J'ai, lors de mes premiers pas dans la carrière, fait collection de toutes sortes d'objets qui me sont devenus, avec une longue habitude du métier, parfaitement inutiles. Je m'en tiens depuis nombreuses années aux ustensiles que je viens de conseiller. J'ajouterai la bourre en papier,—de vieux journaux,—qui est celle qui presse le plus mollement la charge et répartit mieux le coup : voilà tout mon attirail. Entendons-nous bien cependant, la chasse aux cailles dans les gerbes de blé exige des bourres incombustibles ; avant tout ne causons de dommage à personne ; les bourres grasses sont excellentes et ont un avantage marqué sur toutes les autres.

VII

DES ARMES.

Le choix d'une bonne arme est chose fort importante ; de là dépendent votre sécurité et vos succès. Nous avons le fusil à baguette et le fusil à culasse mobile ; cette dernière invention, quoique moderne, a donné lieu à une foule de systèmes. Chaque armurier a voulu attacher son nom à une découverte nouvelle et prendre un brevet : ce sont de nobles efforts que loin de blâmer ou de critiquer on devrait récompenser. Tout ouvrier qui travaille au perfectionnement des armes, devrait trouver un encouragement à ses peines et à ses souffrances ; car c'est à ceux qui consacrent ainsi quelques heures de leur journée à la recherche du progrès, que nous devons les grandes découvertes.

Il me semble donc fort inutile de décrire ici les fusils de Pauly, l'inventeur du système à culasse mobile, de Robert, Béringer, Dottet, Édouard, etc.;

d'abord parce que d'autres avant moi s'en sont acquitté à merveille ; et puis, le fusil Lefaucheux étant généralement le plus répandu et au bout du compte le plus commode, nous ne ferons pas mention des autres systèmes qui pourraient au besoin le remplacer.

Le fusil Lefaucheux offre de grands avantages pour la chasse au marais surtout ; c'est là qu'on est obligé de lui reconnaître une véritable supériorité. En effet, dans l'eau jusqu'aux genoux, il est difficile et souvent impossible de charger avec votre fusil ordinaire : vous mouilleriez la crosse, vous la saliriez, et elle vous couvrirait l'épaule de boue. Autrement vous êtes obligé d'aller charger sur les bords, de perdre du temps ; en chemin, un rale, une poule d'eau, une paire de bécasseaux s'envolent, peut-être même un gros canard, votre plus belle pièce de la journée, et vous ne pouvez tirer. Avec le fusil Lefaucheux rien de tout cela n'arrive, vous chargez toujours et partout, et si vous tombez sur un passage de bécassines pendant que vos amis tirent six coups vous en tirez vingt-quatre. Si votre coup d'œil et votre sang-froid vous font profiter

des avantages que l'art a mis entre vos mains, vous êtes appelé, dans un de ces jours privilégiés, à jouir des plus doux triomphes. Pour les chasses aux gabions, à l'affût, quand vous êtes accroupi et que vous avez devant vous du gibier venant s'abattre dès que vous avez déchargé vos deux coups, naturellement si vous avez un fusil ordinaire, vous devez vous lever, faire du bruit et voir votre proie vous échapper. Vous hésitez longtemps ; mais il faut bien charger : vous vous décidez enfin, et, après avoir mal placé le plomb et la poudre dans une arme penchée, le gibier s'effraye de tout cela, il part, et vous avez perdu votre temps et votre peine. Le fusil Lefaucheux vous évitera tous ces ennuis ; il vous permettra même en bateau ou à l'affût d'achever du quatrième, du cinquième ou du sixième coup un canard blessé et que le hasard aura fait longtemps résister. J'ai souvent tiré mes quatre coups à la même macreuse, aux fameux affûts des Albuféras, dont je parlerai plus loin : et puis à la volée des macreuses, où on tire tant, on regretterait les lenteurs d'un fusil ordinaire.

Le fusil Lefaucheux enfin, se salit moins, et il

est si facile à nettoyer, qu'en chasse, même avec la première baguette venue et un chiffon, c'est l'affaire d'un instant ; il n'offre pas le danger comme l'autre d'éclater, car les charges sont toujours les mêmes et il n'est pas possible d'en mettre deux l'une sur l'autre.

On le charge par derrière et on n'a pas l'extrémité des canons tournée vers la poitrine ou la tête. Les plus prudents ont parfois leurs canons dirigés contre eux ; un coup peut se trouver chargé, on est pressé, une distraction fatale vous a fait oublier de baisser le chien, soit à cause d'une branche ou d'une secousse il tombe sur la capsule et vous perdez la main : si vous en êtes quitte pour si peu de chose.

Un fameux chasseur que j'ai rencontré à une ouverture, me faisait part, auprès d'une fontaine où la soif nous avait attirés, de ses projets pour la saison. Il me dit adieu en nous séparant. Le malheureux ne savait pas que c'était pour la dernière fois, car il était bien fier et bien heureux de ses succès à venir. Il devait, je me souviens, aller le jour même voir sa mère, qui demeurait à la campagne. On le trouva

mort au milieu des landes, il avait à ses pieds un perdreau, son fusil était vide, une des deux charges lui avait ouvert la poitrine. Certes, ce n'est pas le moindre éloge à faire du fusil Lefaucheux, en disant que ce danger n'existe plus : je terminerai ainsi une louange si bien méritée et qui aura, je crois, établi tous ses avantages.

Cependant, comme rien n'est parfait dans ce monde, il faut aussi, pour l'intelligence du chasseur inexpérimenté, de celui qui ne peut avoir qu'un fusil, et pour faire bonne justice, parler des inconvénients de ce système.

D'abord, chasser avec un Lefaucheux est chose très-chère, et cette raison suffit à bien des chasseurs rustiques, à bien des petites bourses, pour l'abandonner.

Si vous êtes loin de chez vous et que les cartouches vous manquent, vous n'en trouverez pas dans les villages aussi facilement que du plomb, de la poudre et des capsules. On a les culots en cuivre, me direz-vous, mais vous arrivez aussi insensiblement à porter un poids énorme ; et puis les culots en cuivre se dilatent avec l'explosion, votre fusil

se crasse et vous restez une heure à le retirer, en admettant que vous le puissiez.

Sans être bien éloigné d'un endroit où il y a des cartouches, si elles manquent en chasse, vous ne pouvez demander des munitions à votre voisin si vous êtes seul armé d'un Lefaucheux. On a encore des culots doubles en cuivre, auxquels s'adaptent des capsules ordinaires, alors on charge avec une baguette brisée qu'on a dans le carnier, absolument comme avec un fusil ordinaire; mais si vous perdez cette baguette, comme cela arriva à un de mes compagnons, il vous faut en demander une et des munitions à chaque instant, et ennuyer vos voisins, qui, à bon droit, vous maudissent pendant que vous chargez, ou bien enfin vous êtes obligé de rentrer au logis :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

D'ailleurs, pour employer cette baguette, que de longueurs et d'embarras. A chaque coup de fusil, il faut retirer le culot, y mettre la capsule, le replacer dans le canon, puis bourrer : c'est à n'en plus finir.

On regrette bien alors de pas s'être chargé depuis le commencement de la journée du fusil ordinaire.

Si un Lefaucheux est incontestablement meilleur pour le marais, c'est là sa seule utilité véritable et positive, car pour toutes les autres chasses, qu'a-t-on besoin de charger si vite. Vous tirez vos deux coups sur un lièvre ou sur des perdreaux : le gibier, si vous l'avez manqué, est vite loin, et deux minutes de plus ou de moins, une heure ou deux de moins sur toute la journée, ne signifient rien. Au contraire, cela repose : il est amusant de charger, cela augmente nos jouissances. Avec quel plaisir vous bourrez en attendant votre chien qui vous rapporte un beau lièvre en se dandinant, ou qui revient au galop avec un perdreau, prêt à en aller chercher un autre.

Enfin, pour une chasse d'ouverture ou très-giboyeuse, vous devez porter un poids énorme ; une averse peut mouiller vos cartouches, et alors, adieu la chasse.

Si vous avez de grandes provisions pour aller loin, tout cela peut éclater par le frottement ou par une secousse, et malheur à ceux qui voyage-

raient avec leurs munitions et sur le coffre qui les contiendrait ; la partie inférieure de leur corps, si ce n'est le reste, pourrait en souffrir gravement.

Faites vos cartouches chez vous, me dira-t-on ; n'emportez que les douilles. Mais, si pour économiser une heure de temps il me faut en passer trois chez moi devant une table, à froid, bourrant comme un manœuvre, je préfère cent fois faire cela à la chasse, où la passion me fait oublier l'imperfection du fusil à baguette, y trouvât-on une imperfection. Ce petit inconvénient même aiguise nos désirs, double notre ardeur et nous oblige à un peu de repos, après avoir reconnu la remise d'une pièce à laquelle nous irions en courant et sans un instant de répit, si nous n'écoutions que notre enthousiasme.

Le fusil Lefaucheux, excepté pour le marais, est donc admissible seulement pour les riches amateurs des environs de Paris. S'ils ont à tirer cent cartouches ils les envoient acheter par leur domestique, qui s'en charge et transporte tout cela séparément avec les armes et les chiens. Une fois au rendez-vous de chasse on est suivi par un garde qui porte toutes

vos munitions; on n'a qu'à dire : Jean, une cartouche ; Labranche, dépêchez-vous donc. Oh! dans ce cas le fusil Lefaucheux est possible ; mais, à Paris même, le vrai chasseur rustique et passionné préfère s'aventurer seul, armé de son fusil à baguette, et glaner au hasard sans le secours d'autrui.

Loin de Paris, l'emploi constant d'un Lefaucheux est difficile et rempli d'inconvénients ; à l'étranger, il est radicalement impossible.

Si vous n'avez qu'un fusil, il faut donc au total, et sans hésiter, le choisir à baguette ; si vous pouvez avoir une collection d'armes et vous procurer les jouissances que donne un certain luxe dans l'attirail de chasse, ayez aussi un Lefaucheux, qui est un des éléments indispensables de succès dans maintes occasions. A Majorque, aux Albuféras, et avec le mode de tirer en usage, le chasseur s'en trouvera à merveille. Avis aux confrères cosmopolites, qui désirent savoir ce dont ils doivent se munir avant leur départ ; avis aussi à mes compagnons et amis d'Espagne, partisans du progrès et des sages améliorations.

Je considère donc le fusil Lefaucheux comme un

luxe fort agréable, mais le fusil à baguette est indispensable. Celui qui dédaignerait le fusil à baguette pour une des inventions plus modernes, serait jugé aux yeux d'un professeur : il manquerait au moins d'expérience, et devrait faire ses preuves pour établir que malgré cela il est chasseur.

Le fusil à baguette étant le meuble indispensable d'un vrai chasseur, il faut du premier coup faire une bonne acquisition et ne pas lésiner : on aurait lieu de se repentir plus tard.

Liége, Saint-Étienne, plusieurs villes de France, d'Espagne même, fabriquent de bons fusils tordus, à rubans et à damas. Je ne connais pas les armes d'Allemagne. Les fusils anglais, quoique fort bons, comme tous les objets confectionnés par nos voisins, sont lourds et incommodes. Croyez-moi, si vous voulez un fusil sûr, réunissant autant qu'il est possible toutes les qualités d'élégance, de bonne confection, de pièces admirablement bien ajustées, de portée, d'égalité de tiré, allez chez un de nos premiers fabricants, chez Lefaure, par exemple. Si votre bourse vous le permet, lâchez un billet de cinq cents francs, et, avec la boîte et de bons usten-

siles qu'y placera ce célèbre armurier, dépensez, s'il le faut, six ou sept cents francs. Aucun ornement, point d'arabesques en or et en argent; recherchez la plus grande simplicité, elle est de meilleur goût que les plus belles ciselures. Vous pourrez dire alors : j'ai un bon et beau fusil, me voilà en état de rivaliser, comme tiré et comme mode même, si vous le préférez, avec les chasseurs les mieux équipés de la fashion la plus irréprochable.

Mais tout le monde ne peut pas dépenser une somme aussi élevée. Allez toujours, vous, chasseur rustique par excellence, père de famille, homme rangé, qui limitez vos dépenses et vos plaisirs à vos faibles ressources, allez toujours chez le meilleur armurier, exigez une arme signée et garantie par lui; vous la trouverez dans les prix de deux ou trois cents francs, et, si les canons ne sont pas de Paris, ils seront de Saint-Etienne ou d'une autre manufacture qui offrira des sécurités. Qu'elle soit toujours d'un bon ouvrier et bien éprouvée. Un homme dont la réputation est bien établie ne laissera pas sortir de ses ateliers une arme qui ne sera pas excellente.

Vous n'aurez pas la satisfaction de posséder un fusil de Paris qui, comme le dit un écrivain bien spirituel et fort instructif, M. d'Houdetot, est semblable au cheval anglais et a toujours une valeur ; mais vous aurez un bon fusil. Celui dont je me sers depuis bien longtemps est de ce nombre; un singulier caprice me l'a fait adopter et je laisse reposer une des plus belles et des meilleures armes, de fabrique parisienne, fabriquée sous les yeux et la direction d'un bon chasseur.

Enfin, si vous ne voulez pas dépenser cette somme, vous pouvez encore vous monter au prix de cent cinquante, cent et même soixante et quatre-vingts francs ; vous tuerez la même chose, mais la sécurité ne sera plus la même. Comme pour les mauvais tableaux et les devants de cheminée, personne n'aura voulu les signer ; vous tomberez dans la pacotille. Dans ce cas, soyez connaisseur, faites alors preuve d'intelligence, de discernement, sachez bien voir si le fer n'a pas de défaut, si les canons sont bien joints, bien égaux, etc., etc. Un armurier vous rendra peut-être ce service, il s'en acquittera mieux que vous ne sauriez le faire ; et

encore, Dieu sait si, à la longue, vous ne paierez pas votre économie par la perte d'un ou deux doigts. Et pourtant, dans les prix de cent vingt à cent cinquante francs, le hasard ou une sage étude peuvent vous faire tomber sur une arme excellente sous tous les rapports.

Mais, selon moi, il n'y a rien de pareil aux armes de Paris et de nos meilleurs armuriers les plus en vogue. Accompagné d'un connaisseur, déboursez six cents francs; vous devez rendre grâces à ce petit sacrifice toute votre vie, vie de bonheur et de douces émotions, de dangers, de triomphes et de jouissances sans cesse renouvelées. A l'impossible cependant nul n'est tenu, et à moitié prix vous serez, quant au service, tout aussi bien organisé : au lieu d'un brillant vous aurez au doigt une rose dont la valeur précise n'échappera pas aux yeux d'un connaisseur. Une bonne arme est de la famille des diamants; tout ce qui est faux pourrait, selon la réunion où vous seriez, être reconnu.

Les essais dans les tirs, avec deux ou trois charges, sont à peu près inutiles. D'abord les fusils que je conseille n'ont plus besoin de ces sottes

épreuves. Quant aux autres, ils porteront toujours bien dans un tir et ne crèveront pas. Il faut prendre l'arme qui va le mieux à l'épaule, qu'on a le plus vite en joue, qui plaît davantage, qui nous séduit enfin, et chasser avec elle. Si on tire bien, on doit s'y tenir, l'arme nous convient. Le fusil avec lequel on tire pendant cinq ou six chasses consécutives est celui que l'on conservera. Le hasard m'a fait adopter un petit calibre, et cependant, quoiqu'il soit mon préféré, je n'en conseille pas moins le n° 16.

Les gros calibres, que nous devons encore, comme beaucoup d'autres améliorations, en fait de chasse, à messieurs les Anglais, me rappellent un petit triomphe d'amour-propre national. Je ne voudrais pas terminer ce chapitre sans le raconter, afin de constater, de mentionner, devrais-je dire, deux des plus grandes découvertes modernes, une véritable révolution dans les armes à feu, due au génie souverainement inventeur de la nation française.

J'étais aux chasses des Albuféras. Parti à midi, j'avais pris un bateau pour traverser les étangs et m'étais mis à l'affût pendant une heure. J'avais longé

les bords et, remonté dans mon canot, je regagnais, afin de dîner à deux heures, l'élégant petit rendez-vous de chasse construit aux frais de la société.

Un de mes amis, M. T..., qui venait à force de rames au devant de moi, me cria du plus loin qu'il m'aperçut :

— Quel nombre avez-vous ?

Je ne comprenais pas l'air d'intérêt avec lequel il m'adressait cette question.

— Deux lui dis-je.

— *Caramba !* Et moi la même chose. Les autres, par un singulier guignon ou par paresse, n'ont rien fait de bon.

— Entendons-nous bien, ajoutai-je alors, j'ai deux... douzaines de pièces.

Je rapportais vingt-quatre canards, sarcelles, macreuses et un lapin tué sur les bords, total vingt-cinq pièces. Je montrai à M. T... mon bateau bien chargé.

— Bravo, bravo, mon cher ami, vous avez sauvé l'honneur du pavillon. Deux lords anglais, chasseurs cosmopolites, superbement armés et parfaitement équipés, voyageant dans un charmant yatch,

ont débarqué ici et font un tour de chasse dans ce moment; nous n'avions que des bredouilles, ou à peu près, à leur montrer.

Mon total fut bientôt connu de tous mes compagnons : le bruit en parvint aux oreilles des Anglais qui, laissant le terrain où ils chassaient, demandèrent à me voir et à examiner mon gibier. Je me hâtai de prévenir leur désir et j'allai au devant d'eux. Après force éloges et poignées de main on examina les armes : les leurs étaient vraiment de superbes bijoux. Je leur présentai mon fusil Lefaucheux, et, chose bien singulière que je ne pus comprendre, ils ne connaissaient pas ce système. Après l'avoir ouvert, fermé, vu et revu cent fois, ils restaient dans le doute s'ils devaient l'admirer ou le dédaigner. J'étais le seul de la compagnie qui pût me faire comprendre en anglais.

—C'est à vous que nous devons cela, leur dis-je.

Les Anglais possèdent le sentiment du vrai patriotisme. Leur visage s'épanouit aussitôt, et on fit de M. Lefaucheux les plus grands éloges. Je devinai le quiproquo et je laissai établir bien clairement la supériorité du fusil à bascule.

—Non, non, dis-je alors, l'invention est à nous; elle est toute française: nous vous devons, ai-je voulu dire, les gros calibres comme celui-ci. Ils sont bien préférables aux autres et nous viennent d'Angleterre; mais le fusil se chargeant par la culasse est d'invention parisienne.

La déception fut grande, car cet éloge pompeux avait été public. Un d'eux se permit alors, et je le lui pardonne, car il était de mon opinion, de préférer le fusil à baguette, le système à marteau ordinaire.

—Voyez-vous, leur dis-je, quel singulier hasard; ce fusil, inventé d'hier, qui a remplacé le silex et a fait une révolution complète dans les armes de chasse et de guerre, est encore l'œuvre d'un ouvrier français.

Ces Messieurs, qui s'étaient peu occupés, comme biens des gens, de savoir d'où étaient venus les progrès de l'industrie, ouvraient de grands yeux.

— Oui, dis-je, avec un sentiment d'orgueil bien naturel; M. Prélat, un Français, a réformé le fusil à pierre et inventé le fusil à percussion.

M. Pauly, un Français a, le premier, fait un fusil

à culasse mobile; M. Lefaucheux, un autre Français, y a apporté le dernier perfectionnement. Qui sait si le travail intelligent de nos ouvriers s'arrêtera encore à ce résultat.

Après ces explications, je terminai la chasse avec ces Messieurs. Je fis quelques beaux coups de fusil; eux aussi et nous nous quittâmes fort bons amis. On leur donna des canards de toutes espèces, des lapins, des bécasses, des anguilles sortant de l'eau ; nous fûmes engagés à aller déjeuner le lendemain à leur bord. Une affaire m'appela chez moi et je dus partir quand mes amis se rendaient à l'invitation de la veille. Les Anglais me firent exprimer tous leurs regrets et promirent, disaient-ils, de passer à Palma, car ils désiraient beaucoup voir mes armes, mes chiens, mes cheveaux arabes, tout mon attirail de chasse ; mais un vent contraire a dû changer leurs projets, car je ne les ai jamais revus.

VIII

LE CHIEN D'ARRÊT

Nous touchons ici à une grave question. De quel discernement et de quelle sagacité ne doit-on pas faire preuve, quand il s'agit de notre compagnon, de celui qui doit contribuer si puissamment à nous rendre plus agréable une partie de notre existence, celle consacrée au plus noble des délassements.

Si l'on est devenu un chasseur passionné, un professeur, on peut, dans ce cas, après plusieurs années d'expérience, se permettre,—le mot n'est pas assez fort,—d'élever un jeune chien, et alors on verra plus loin comment j'entends cette éducation ; mais si l'on ne réunit pas les qualités et la patience nécessaires pour cette œuvre importante, ou si l'on est un simple débutant, il faut faire l'acquisition d'un sujet déjà formé, se rapprochant le plus possible de la perfection fort difficile à atteindre en ce monde.

Si l'on n'a pas une assez grande connaissance des différents genres de chasse, il faut se confier à

un ami, à un ami intelligent, et se servir, à défaut d'esprit, de celui d'un autre : plus tard on pourra rendre le même service. Puis, après tout cela, quand vous aurez trouvé, — chose rare partout, — un très-bon chien, ne craignez pas, si vous êtes en France, de débourser 250 ou 300 francs ; en Espagne, 150 ou 200 francs, et à Majorque enfin, 80 ou 100 francs ; en un mot, de bien payer suivant le pays où vous êtes et dans les prix que j'indique, car tout ce qui dépasse ces chiffres devient du caprice et acquiert une valeur de convention, témoin ce fameux pointer anglais qui, mis aux enchères à Versailles, fut si chaudement disputé. Offert pour 300 francs, un de nos compatriotes, pour terminer vite l'affaire et ne pensant pas trouver de lutteur, comptait déjà la somme, pensant être l'heureux propriétaire de l'animal, lorsqu'un lord anglais, qui assistait à cette vente de chevaux, de chiens, d'objets précieux, etc., etc., séduit par les formes élégantes et la réputation du célèbre pointer, doubla la somme.

Monsieur C... fut piqué au vif : sa fortune d'ailleurs lui permettait une fantaisie.

— Douze cents francs, dit-il.

Lord M..., du ton le plus flegmatique du monde et plus froid encore que notre compatriote, se tourna vers le crieur, et sans laisser percer la moindre émotion :

— Ce chien est à moi si personne n'en donne plus de deux mille quatre cents francs, dit-il.

— Trois mille francs, répliqua l'autre.

— Trois mille cinq cents.

— Trois mille six cents.

Cependant les forces de Monsieur C... baissaient et sa pâleur indiquait son émotion ; il trouvait devant lui la résolution énergique d'une monomanie anglaise et d'une fortune à l'abri d'une folie faite avec tout le sang-froid du monde. En effet, le caprice se paya cher.

Au moment où l'on croyait notre lord vaincu, ou hésitant au moins, il ajouta :

— Trois mille sept cents francs du chien.

— Trois mille huit cents, dit l'autre.

— Ce chien, dit lord M..., est magnifique ; il retournera à Londres ; j'en donne cinq mille francs.

Devant ce chiffre fabuleux, toutes les rivalités

cessèrent, et l'heureux Anglais fut mis en possession de son *cher* animal. Honneur à lui, il défendait l'honneur du pavillon.

Mais, pauvres et fragiles vanités de ce monde ! j'ai su depuis que ce fameux chien, cette bête admirable et qui avait si vivement excité l'envie, retourna en effet dans la mère-patrie, et sauta du haut d'une diligence quand les chevaux partaient. Une des roues n'eut aucune pitié de lui, et il termina ses jours où il les avait commencés.

Choisissez donc bien, et souvent même, sans arriver aux sommes que j'ai fixées plus haut comme maximum, vous trouverez un sujet vraiment remarquable. En Espagne surtout, vous vous en tirerez à bon marché.

Quels bons chiens on trouve à Minorque, à Majorque surtout ; l'Angleterre, si habile à fabriquer des animaux remarquables, elle qui a su faire des bœufs et des moutons sans jambes, des chevaux sans chair ; de même qu'elle a su, avec le sang arabe et normand, créer la première race du monde, a été chercher les lévriers de la Manche et les braques majorquins ; et, par une suite de croisements

successifs et bien dirigés, a obtenu son « pointer », qui a le jarret du lévrier, l'élégance de ses formes, l'arrêt et le nez des braques les plus fins, ce qui n'est pas peu dire ; car, après bien des essais et après avoir vu travailler les espèces les plus généralement répandues en France et en Angleterre, je déclare hautement que les chiens de Majorque sont les meilleurs qui existent en Europe.

En effet, notre épagneul français et le « setter » anglais, sont bons pour le marais, j'en conviens, quoique un peu ardents et même inquiets pour la chasse en plaine. Ils sont délicats sur de mauvais terrains, et ont généralement ce qu'on appelle la patte grasse : leurs longues soies les font étouffer lors des fortes chaleurs. Ajoutez à cela une assez grande répugnance pour les landes et les fourrés, et vous vous trouverez, dans certaines localités, avec un chien sur la paille ou marchant sur vos talons, ce qui revient au même.

Le griffon, animal insoumis, rapporte difficilement, et il est long et ennuyeux à dresser en admettant qu'on y parvienne.

Le « pointer » est une des erreurs de ce grand peu-

ple, qui, pas plus qu'un autre, ne saurait toujours et en toutes choses produire la perfection. Les Anglais ont obtenu, il est vrai, de plus belles formes, plus de vigueur, ce qui devient un défaut; mais cet excès de forces devient complétement inutile, car le chien majorquin a toute l'énergie et la résistance qu'il est possible de désirer.

Le «pointer» chasse pour lui; c'est un animal indomptable, ardent jusqu'à la folie, parcourant une plaine en un instant. Il travaille pour son compte, sans s'inquiéter de son maître, et, s'il convient à nos voisins qui ont fait de la chasse au chien d'arrêt une chasse à courre, qui laissent battre des lieues de pays à fond de train par leur « pointer», dont l'arrêt est, il faut le dire, superbe, et qu'ils vont servir à cheval, il ne convient nullement à un vrai chasseur, à un homme entendu, qui veut jouir avec paix et intelligence, qui veut chasser tranquillement, devant lui, en croisant ses pas, de façon à marcher et à ne pas être obligé de faire de ce grand amusement un véritable steeple-chase.

Il y a temps pour tout, Messieurs, et quand vous faites des tueries à cheval ou en courant à

toutes jambes avec vos deux « pointers », vous ne vous doutez pas de ce que c'est que la chasse au chien d'arrêt.

Du reste, qu'il me soit permis de le dire, et il est facile de le voir, je rends justice à chacun selon ses mérites. A notre tour, Français, de réclamer le premier rang, la plus belle place ; car nous sommes les meilleurs chasseurs et les premiers tireurs. Voilà bien des siècles que cela dure, et nous ne paraissons pas vouloir nous arrêter en si bon chemin. Nous avons un bel exemple à suivre ; car *celui* qui réunit aujourd'hui tant de qualités et de pouvoir sait aussi, dans ces distractions de second ordre pour lui, nous être, comme en bien d'autres choses, supérieur à tous. Ce n'est pas la première fois que nos souverains ont été les plus habiles chasseurs de notre belle France, si riche en fervents disciples de saint Hubert.

Revenons à notre sujet. Le braque français est bon ; mais il réunit seulement à un degré bien inférieur quelques-unes des qualités du braque majorquin.

Donc, je me résume et je persiste à dire que le

chien d'arrêt de Majorque est le meilleur et le plus complet qu'il soit possible de trouver. Pour expliquer à ceux qui veulent faire un choix ce que j'entends par un bon chien, je ne ferai qu'énumérer ses qualités ; on verra après jusqu'à quel point on peut devenir exigeant quand on a vécu dans un pays où existe une race aussi excellente.

M. Viardot dit, en parlant des chiens espagnols, qu'ils vont à la chasse comme les moutons vont aux champs : M. Viardot a raison.

Le chien dont je parle, assez facile à trouver, a :

Du nez par les plus effroyables chaleurs,

Un jarret qui ne faiblit jamais ;

Un arrêt à toute épreuve.

Il chasse près et gaiement ;

Il est obéissant et timide, croise sans cesse, froidement, et bat continuellement à droite et à gauche du chasseur ;

Il arrête de près ; mais il pointe et évente à deux et trois cents pas ;

Il suit une piste sans emportement ;

Ne perd presque jamais une pièce blessée ;

Il chasse aussi bien en plaine que dans les landes

et à la montagne ; enfin il est parfait pour le marais. Combien de fois l'ai-je vu à la nage, tomber en arrêt, comme s'il eût été en rase campagne, sur une bécassine cachée dans une touffe de joncs.

Patient, froid et sage devant les perdreaux, il devient ardent et courageux au marais ; pénètre dans les joncs, les fourrés inextricables, et arrache au milieu des tamarins les poules d'eau et les râles, comme ne le ferait pas le meilleur épagneul.

Je ne terminerai point ce chapitre sans parler ici de ma fameuse chienne, la célèbre Mona, dont la réputation est connue, à Majorque, dans le plus petit village, la dernière cabane du pauvre chasseur. Elle réunissait au plus haut point tous les avantages déjà mentionnés, et chassait avec la même perfection la caille et le perdreau, le lièvre et le lapin, la plume et le poil. Son instinct la mettait toujours au niveau des circonstances. J'ai vu de bons épagneuls, amenés de Paris et de Brest, perdus de réputation à tout jamais pour s'être trouvés au marais à côté de Mona. Que d'arrêts sur des bécassines ! Que de râles et de poules d'eau obligés, malgré leurs ruses, de prendre leur vol ! Que de

canards blessés et retrouvés après un quart d'heure de recherches obstinées ! Combien de fois ai-je vu mes compagnons mettre quelques instants le fusil à l'épaule, et, étonnés d'une semblable perfection, suivre avec un intérêt plein d'émotion le travail intelligent et parfait de ma chienne ! Je n'ai jamais rien vu, je ne trouverai plus rien de semblable !

Mais on est porté à abuser des bonnes choses : Mona, toujours en chasse, en tout temps et partout, hiver comme été, à la montague et à l'eau, ayant produit et nourri un nombre incroyable d'illustres rejetons, prêtée même souvent contre mes principes, est aujourd'hui épuisée avant l'âge. Mona fait des efforts inouïs pour conserver une réputation sans tache ; mais l'œil d'un ami ne s'y trompe pas, et il faudra bientôt la réserver pour les grands jours, pour les épreuves solennelles ; car l'âge et les fatigues ébranlent les constitutions les plus vigoureuses, appauvrissent le sang le plus pur. Elle est bien du reste par le physique, comme elle l'est par l'instinct, le vrai type du braque majorquin : blanche et mouchetée de rouge, basse sur jambes, petite, carrée et trapue, une tête de bull-dog, de

grandes oreilles et la queue courte en naissant. Ce portrait, fort exact, pourrait presque ici s'appliquer à tous les bons chiens du pays. D'ailleurs, il existe à Majorque plusieurs races de chiens, et on ne saurait conseiller telle ou telle espèce ; car dans chacune j'ai trouvé des sujets vraiment remarquables. Une erreur presque générale, à Paris surtout, est de croire qu'on ne possède à Majorque qu'une race de petits braques rouges, à poil long et dur, allant parfaitement à l'eau.

Il y a, en effet, une race de chiens entièrement rouges, ou rouges et blancs ; une autre grise, ou grise et blanche ; une autre encore tout à fait noire; qui est fort bonne ; et enfin une quatrième jaune. Naturellement ces races, pures dans leur origine, ont produit des mélanges à l'infini, qu'on peut aussi choisir en toute confiance. C'est ainsi qu'on trouve ici une quantité de chiens noirs et gris, gris et jaunes, jaunes et noirs, noirs et blancs, blancs et jaunes, etc., etc., qui ne sont pas du tout à dédaigner ; mais les races pures de Majorque sont, je le répète, rouges, grises, noires et jaunes, mélangées parfois de blanc. Par une singulière

préoccupation et sans avoir aucun motif à alléguer, je préfère les chiens rouges aux autres.

Pour une centaine de francs, on a ici un de ces pur sang remarquables qu'il serait impossible de rencontrer ailleurs. Avis aux amateurs : un chien pareil vaut seul le voyage.

Il est donc permis, à ce prix-là, de s'éviter les inconvénients des jeunes chiens et de faire immédiatement l'acquisition d'un sujet tout formé. Comme partout, c'est là, selon moi, le meilleur parti à prendre, on s'évitera ainsi bien des mécomptes et des déceptions. Un chien ne répond pas à nos espérances, l'autre peut mourir de la maladie. A ce sujet, je donnerai plus loin un petit conseil. Celui-ci, gracieux dans sa jeunesse, devient laid et défectueux en grandissant ; celui-là laisse à désirer comme rapport, comme arrêt ou quête, ou bien il craint un peu l'eau, entame vos bécasses, perd vos bécassines, vos perdreaux, vos poules d'eau, vos canards même; enfin a mille défauts. Celui pour lequel vous vous êtes donné tant de peine et avez souvent usé votre patience, n'est pas ce que vous aviez lieu et droit d'attendre ; donc,

après une longue expérience, je suis d'avis qu'il vaut mieux acheter sans hésiter un chien de deux à trois ans, et, après huit jours d'essai, s'il convient, ne pas trop marchander les soins, les ennuis, les difficultés de toute nature que l'on a eus à élever et à bien dresser cet animal.

On peut tout au plus acheter un chien de douze à quatorze mois, qui a déjà vu le feu et dont il est facile à cet âge de reconnaître les penchants et les dispositions ; alors, avec un peu de patience et de tact, on développe les qualités naissantes, on corrige les petits défauts, et on achève, en un mot, son éducation. C'est ce que je fis avec la célèbre Mona. Mais prendre un élève qui vient de quitter la mère, est une imprudence que l'on paie souvent par une année de soins complétement inutiles.

Cependant, si on tient à une race qui a rendu de grands services et que l'on veuille conserver le fils d'une chienne qui vous a été utile pendant plusieurs années; si la bête a produit de bons rejetons et si on a confiance en soi-même pour élever, on peut bien entreprendre cette tâche difficile. J'ai eu six fois ce courage, et, malgré une constance et une

persévérance à toute épreuve, mes tentatives n'ont pas été couronnées du plus entier succès. Comme j'ai le feu sacré, les obstacles ne me rebutent pas et j'applique en ce moment tout mon savoir à un septième élève. Il faut dans ce cas s'y prendre de la manière suivante pour obtenir une bonne éducation :

La lice entre en chaleur deux fois par an ; il est très-heureux de pouvoir la faire couvrir en janvier. Les petits qui sont nés en mars peuvent faire leurs premières preuves dans les derniers mois de la saison suivante, et alors la chaleur ne pourra les dégoûter à leur début. Ils se trouveront ainsi préparés pour les cailles de juin et de juillet de la saison suivante. Cette chasse aux cailles, une des plus agréables, où l'on tue toujours beaucoup, est la meilleure école pour un jeune chien. Quand vient l'ouverture, après deux mois d'essais, on doit connaître s'il faut conserver son élève ou s'en défaire.

Pendant les derniers vingt ou vingt-cinq jours de la grossesse de la lice, il ne faut plus la faire chasser ; une promenade d'une heure par jour lui suffit et lui est même nécessaire. Pendant cette époque et tout le temps qu'elle nourrit, — soixante-

deux ou trois jours, — on doit lui donner le matin et le soir une bonne soupe de pain à l'huile et tiède. La promenade est encore nécessaire.

Quand les jeunes chiens mangent seuls et n'ont plus besoin de leur mère, on les en sépare pendant trois ou quatre jours, et alors commence le travail de l'homme ; car, dès ce moment, il y a à faire pour celui qui ne veut pas employer plus tard des moyens barbares, moyens n'aboutissant presque jamais à de bons résultats.

A ce sujet, qu'il me soit permis de me prononcer pour l'école de la douceur et de la patience. Cela est facile, dira-t-on, avec les chiens espagnols, ils font tout bien et naturellement. J'ai dressé aussi des chiens braques, des épagneuls français et anglais. Je condamne de toute mon expérience le collier de force, comme un moyen barbare, cruel et donnant de mauvais résultats. On peut, j'en conviens, obtenir le rapport d'un chien avec un collier de force ; mais cela l'abrutit et lui donne pour toujours un air tremblant et de mauvais vouloir qui lui ôte tout mérite ; jamais on n'a la satisfaction de voir son chien revenir gaiement et en se dandinant avec

un beau lièvre, ou courir avec un perdreau à la gueule. Non, l'école a été trop dure ; il met presque toujours la queue entre les jambes et semble, au moment de votre triomphe et de votre joie, comme un remords vivant de vos brutalités.

On obtient cependant ainsi le rapport, c'est un fait. On jette le chevalet, on amène le pauvre animal en lui ensanglantant le cou ; on lui met la peau de lapin, ou simplement le morceau de bois, dans la gueule ; s'il refuse, on les lui attache de manière à ce que de petites secousses lui fassent bien mal ; puis on l'amène jusqu'à soi bridé et torturé. On répète ainsi huit, dix, quinze et trente jours, jusqu'à ce que l'élève ne lâche plus le chevalet et apporte bon gré malgré. On l'a mis au supplice.

Les partisans du collier de force, — quelques-uns seulement, pas tous, il faut l'avouer, — soutiennent que l'on fait même quêter et arrêter un chien avec cette méthode. Faire arrêter avec le collier de force, cela me paraît tellement *fort* et impossible, que quoiqu'on m'ait expliqué les moyens, je n'ai encore vu personne qui ait obtenu ce résultat ou qui ait osé l'avancer. On va aux champs, dit-on, quand l'élève

s'emporte ou bourre, on donne une bonne secousse, puis une autre en criant : tout beau ! et l'animal s'habitue ainsi à attendre le chasseur. Voyez-vous ce professeur avec un cordon attaché à sa ceinture ou ailleurs, faisant une parodie de la plus noble des passions, emporté par son chien, le secouant et lui déchirant les chairs pour lui enseigner l'arrêt, quand il ne possède pas cet instinct depuis sa naissance. Pour opérer de semblables métamorphoses et faire violence à une nature si peu en harmonie avec le but que l'on veut atteindre, je préférerais jeter à l'eau, les uns après les autres, tous ces chiens courants et chercher un vrai chien d'arrêt, c'est-à-dire une bête possédant naturellement cette qualité.

L'arrêt doit être inné ; oui, je le répéterai cent fois ; ceux qui admettent le contraire ne penseraient pas plus faux, à mon avis, s'ils soutenaient que la ligne courbe est le plus court chemin d'un point à un autre. Un bon et jeune chien arrête trop; il faut, au contraire, combattre cette trop grande disposition, car il tombe immobile devant un moineau, un rat, n'importe quoi : j'en ai vu arrêter comme un pieu un os trouvé en rase campagne.

Je condamne donc le collier de force et je suis assez heureux pour n'être pas seul de mon avis.

Qui aime bien châtie bien. Cette douceur que vous employez avec les animaux, vous ne sauriez l'appliquer à vos propres enfants pour obtenir une bonne éducation, ai-je entendu dire. Mais, tout en excluant les cruautés capables de rebuter la meilleure nature et de faire seulement des esclaves tremblants et hébétés, il ne faut point pour cela reculer, au besoin, devant une correction bien entendue ; loin de là. On ne doit pas poser en principe, pour l'éducation d'un élève, l'adoption d'instruments de torture ; mais il faut des châtiments appliqués à temps et avec tact, et encore en use-t-on dans quelques cas seulement.

Si votre chien s'emporte sur le gibier, plusieurs coups de fouet ou de cravache le corrigeront ; s'il part sur le coup de fusil d'un chasseur et ne revient pas ou ne s'arrête point à votre voix, châtiez bien ; si enfin il mange une pièce, corrigez-le d'importance, en lui montrant les restes ou une autre pièce intacte. S'il revient à la charge et prend goût à la chose, recommencez ; qu'il se souvienne

toujours de ce que mérite une faute si grave ; mais encore, faites cela seulement quand votre chien rapportera et trouvera bien le gibier blessé ; car avant ce moment vous le dégoûteriez, et au lieu de chercher la pièce tuée, vous auriez beau l'exciter, il refuserait de quêter et vous n'auriez jamais que la moitié d'un bon chien.

Pour bien faire rapporter un jeune chien, il faut s'y prendre dès sa plus tendre enfance, s'amuser avec lui, et lorsqu'il est disposé à tout mordre et à jouer, lui jeter un gant, un chiffon, le lui reprendre, puis l'appeler, renouveler cela deux ou trois fois par jour. Dès qu'il rapporte bien, ce qui s'obtient toujours assez vite de cette manière, avec un chien de race surtout, alors, au retour de la chasse et quand on a du gibier encore chaud, on lui jette une caille dont la dimension est en proportion avec sa mâchoire ; il la déchirera peut-être avec rage et la pièce sera compromise ; ne le frappez pas, vous perdriez le fruit de vos peines, ce serait à recommencer. Au contraire, réjouissez-vous ; le chien n'aura pas senti pour la première fois un parfum préférable pour lui aux plus douces odeurs ;

il n'aura pas vu une pièce de gibier avec indifférence. Recommencez l'épreuve, il deviendra raisonnable sans se blaser ; peu à peu vous augmenterez le volume, et bientôt, tout jeune encore, il vous rapportera poil et plume, perdrix, bécasses, faisans, lapins, lièvres et entraînera des pièces plus grosses que lui.

Ce système tout de douceur m'a parfaitement réussi et je ne l'ai jamais vu employer sans le plus entier succès. Mais il faut avoir le soin de ne pas confier cela à un garde ou à un domestique dont le zèle serait douteux, et de ne jamais laisser passer l'occasion, c'est-à-dire les premiers mois. En perdant l'occasion, on le sait, on peut ne plus la retrouver, et pour la faire naître il faut se donner une peine souvent inutile. Le « Lovelace » de Blaze pratiquait ce principe, si mon souvenir est fidèle, et il s'en trouvait à merveille.

Plus tard, quand votre jeune élève vous connaît bien, voyez si l'eau lui fait peur. Dans ce cas, quoique jeune encore, tâchez qu'il vous accompagne ; après avoir fait le difficile pour vous suivre, il prendra le sage parti de barboter à son tour : vous le ferez alors rapporter, et la vue d'une

pièce de gibier abattue devant lui achèvera cette partie essentielle de son éducation. Si ces moyens ne suffisaient pas, il faudrait employer la rigueur, le faire jeûner un jour ou deux, le conduire près d'un étang et lui jeter des morceaux de pain sur les bords, puis un peu plus loin, et enfin très-loin. En répétant cette leçon plusieurs jours de suite, vous aurez vaincu les premières répugnances.

Quand vous le menez à la chasse plus tard, un très-bon système est de le faire travailler à côté d'un chien déjà formé : rien ne remplace un tel exemple; ce moyen peut même aider à faire rapporter. Si, trop violent, il se lance sur l'arrêt et effraye le gibier, s'il suit une piste avec trop d'ardeur, jetez-lui en l'appelant une petite pierre ou une motte de terre dans le....., dans le cul, aurait dit Blaze sans se gêner, et Blaze aurait bien fait. De toutes manières il faut viser aussi loin que possible de la tête, afin de ne pas le blesser ; plus tard, s'il a été bien cinglé, la seule action de pencher la main à terre équivaudra, pour le faire revenir, à tous les coups de sifflet du monde. Enfin, si votre élève vous a levé une compagnie de perdreaux les

uns après les autres, malgré vos cris et vos menaces, le corriger devient alors nécessaire et la leçon doit être énergique. Frappez-le hardiment en l'appelant à chaque coup et en répétant : « Viens ici, viens ici ! derrière, derrière ! » et tapez dur. Mais pour peu qu'il s'écarte après ces grandes leçons, un simple et léger avertissement de langue suffira ; vous devez même n'avoir jamais à l'appeler par son nom : cela fait trop de bruit.

Si vous parlez à votre chien, c'est une preuve de sa mauvaise éducation ; car il ne doit pas vous donner cette peine. Cela pourrait gêner vos voisins et vous faire effrayer le gibier, qui n'a souvent pas besoin de cela. Le chien doit, au moment où il entend un petit sifflement du bout des lèvres, se retourner et vous attendre. Le sifflet d'argent ne doit jamais servir pour le chien ; usez-en pour rallier les compagnons ; un appel imperceptible doit suffire pour que la bête obéisse, et un signe de la main doit la conduire comme si vous la teniez attachée par le plus terrible collier de force.

Vous devez aussi, pour lui apprendre à bien battre, croiser vous-même sans cesse, et quand

vous êtes bien certain de son attachement pour vous, lorsque vous remarquez une tendance à pointer droit devant lui sans motif et sans être sur une piste, tournez-lui le dos, marchez vite en vous cachant si c'est possible. Il vous cherchera alors, très-inquiet, et reviendra tout essoufflé. La leçon est donnée : répétée plusieurs fois elle est des plus salutaires.

Votre chien arrête, naturellement, bien entendu ; laissez-le, ne lui dites jamais de bourrer, ne l'excitez pas ; si le gibier tient, profitez-en, et si vous vous fatiguez d'attendre, marchez sur l'arrêt et faites partir vous-même en frappant le taillis ou en faisant du bruit. Mais que votre chien reste impassible dans cette admirable immobilité.

Appliquez-vous surtout à ne pas manquer dans les commencements, il est essentiel de lui tuer le gibier sous le nez. Il vous est permis alors d'assassiner un lièvre, un lapin, voire même un perdreau ou une caille ; la grande question est de tuer. Si le chien court sur la plume tirée, châtiez-le : quant au poil, les opinions sont partagées. Lorsque je ne tire pas, j'enseigne au chien à revenir ; dans le cas contraire, je laisse poursuivre : cela m'a valu un

nombre infini de pièces blessées. Sur ce point chacun fera donc comme il l'entendra. Si la bête rapporte, caressez-la, témoignez-lui votre satisfaction et laissez-la jouir un peu : ne lui arrachez pas à l'instant la pièce, il vient de vous la faire tuer.

Si vous avez démonté un perdreau, blessé un lièvre ou un lapin, jetez-lui une pierre à l'endroit où le gibier est tombé ou atteint, et attendez les événements. Une des qualités les plus essentielles et les plus rares est celle de retrouver une pièce blessée, et cela ne s'apprend pas. Je suis étonné que le collier de force n'ait pas inventé cette fois un moyen. Si le chien est bon et bien dressé, il se précipitera à l'endroit indiqué par vous; il posera le nez par terre, puis lèvera la tête, prendra le vent, et partira dans une direction. Ne dites rien, ne bougez pas; il s'agit de trancher une grave question, surtout si c'est par la grande chaleur. Le chien revient tout penaud, honteux et l'oreille basse, tant pis pour vous, il lui manque un sens, une qualité essentielle, sinon indispensable. Mais, ô bonheur, vous avez entendu de loin le petit cri poussé par le lièvre une seule fois en sa vie, quand il va mourir, ou l'agonie de la per-

drix qui va être prise : votre chien, victorieux, revient après trois ou quatre minutes avec la joie et l'orgueil du vainqueur. Comme il ne manquait plus que cela à votre élève, vous pouvez vous vanter alors de posséder un sujet accompli.

Au marais on peut donner plus de latitude, plus de liberté à l'ardeur de son chien, et même l'exciter, si on veut avoir un sujet parfait. Mais il est si difficile après cela de le modérer en plaine, que je suis porté à vous conseiller la prudence. Continuez donc à appliquer au marais les bons principes, pour ne pas avoir à vous repentir plus tard en maintes circonstances. On trouve cependant des animaux d'un tel instinct, qu'on peut tout leur permettre sans danger. La célèbre Mona, que mon affection et mon admiration m'ont fait mentionner si souvent, ce type du bon chien, avait dans l'eau une telle ardeur qu'aucun obstacle ne l'a jamais rebutée. Elle laissait entendre un certain gémissement derrière les tamarins et les joncs, et elle m'indiquait ainsi l'endroit où elle se trouvait, me disant, à sa manière, par les intonations qu'elle donnait à ce petit grognement : « Il y a là une poule d'eau, un râle ou

une macreuse ; ou bien encore un halbran ou une cane qui ne veut pas laisser son nid : je poursuis le gibier, je le tiens, il va partir, il part, gare à toi ! » Et, en effet, elle ne mentait jamais.

Dans le cas où on serait assez heureux pour tomber aussi bien, on pourrait se permettre, contre les bons principes, de faire bourrer et poursuivre le gibier comme cela est souvent nécessaire au marais ; mais pour agir ainsi il faut avoir une confiance énorme dans son chien.

Je chassais un jour dans des marécages ; la saison était avancée, et je ne trouvais plus guère que des poules d'eau et des râles fort difficiles à lever dans des tamarins épais. Cette chasse aux poules d'eau est très-amusante ; mais il faudrait un chien dressé tout exprès pour entrer dans les fourrés, attaquer avec vigueur, donner même de la voix. Un de mes compagnons me regardait avec un sourire de pitié animer ma chienne, et me plaignait en la voyant travailler avec cette perfection dans de semblables circonstances : il ne pouvait croire à une transformation assez complète pour qu'elle fût même passable partout ailleurs qu'à l'eau. « Ce monsieur

gâte sa chienne, » devait-il dire intérieurement.

A quelques jours de là, nous chassions le perdreau rouge sur le Tesh, l'une des plus hautes montagnes de l'île. Ma chienne tombe en arrêt, un perdreau se lève, il est peloté. Mona me l'apporte ; mais au moment où elle le ramasse, une émanation nouvelle vient frapper ses sens, et la voilà, la gueule pleine, pointant et faisant des demi-arrêts.

—Vous allez juger mon chien, dis-je alors en faisant entendre un léger sifflement. Je levai la main, fis un signe ; Mona rapporta le perdreau. Je rechargeai : pendant ce temps la bête était repartie et nous la voyons tenir un arrêt des plus fermes. Je fis le même appel muet ; elle vint se placer en rampant à mes pieds. Je mis la capsule, fis durer toutes ces opérations pour faire briller ses qualités, puis prenant le vent, je marchai. Mona, le ventre à terre, se pliait comme un serpent : elle arriva au même endroit, me regarda, fit deux pas de plus et tomba dans la plus parfaite immobilité. Mes amis, mon compagnon de marais et moi-même, dans notre enthousiasme, laissâmes échapper un bravo qu'entendit probablement le second perdreau, car il partit

de son vol bruyant et fut peloté comme le premier ; quelques pas plus loin, sur un nouvel avertissement de Mona, un troisième tombait encore à son arrêt.

Voilà ce qui s'appelle le *nec plus ultrà* du bon chien. Mais que de soins et de dispositions naturelles ne faut-il pas pour obtenir de semblables résultats ! C'est cependant ce que l'on trouve à Majorque où fréquemment et à vil prix bien des races sont supérieures à toutes celles de France et d'Angleterre.

Maintenant il faut, pour ne point avoir de regrets, préserver votre élève contre la maladie, la malpropreté et ses suites, la gale, les boutons, le roux vieux, etc., etc.

Les puces s'acharnent tellement contre ces pauvres bêtes et se multiplient avec tant de rapidité qu'elles produisent la maigreur d'abord et ensuite des irritations de peau, amenant des maladies dangereuses. Plusieurs ouvrages de chasse conseillent des moyens de destruction qui ne m'ont jamais réussi. Le seul remède efficace, que j'aie appliqué avec un entier succès et que je n'ai vu mentionné nulle part, c'est le savon noir. Il faut en frotter le

chien, puis l'étendre avec de l'eau et produire une mousse bien blanche et très-épaisse qu'on laisse sécher au soleil : plus tard on peut le laver. Ce moyen est infaillible et on voit tomber morts après ce savonnage tous ces vilains petits animaux qui tourmentent tant les chiens. Il n'y a qu'à frictionner l'animal avec un linge ou une brosse.

C'est une opération essentielle lorsque la lice a élevé ses petits; car son chenil, elle et les jeunes chiens sont criblés de vermine, ils en sont souvent tout noirs, et on ne saurait s'en approcher sans être soi-même fort maltraité.

Le meilleur remède aussi pour éviter la maladie et ne pas perdre ainsi un élève après lui avoir donné tous ses soins, c'est de mélanger chaque jour dans sa soupe une pincée de fleur de soufre délayée dans de l'huile d'olives ; un seul des jeunes chiens élevés par moi et par mes amis a été attaqué, et encore si faiblement qu'il n'en a conservé aucune trace. Je n'ai jamais vu ce préservatif consigné dans un livre, et c'est pourtant le seul reconnu, par tous ceux qui l'ont employé à ma connaissance, qui ne manque jamais son effet bienfaisant.

IX

LE CHASSEUR DE PROFESSION.

Il est à Majorque une race d'hommes, chasseurs intrépides s'il en fut jamais, que n'effrayent ni le froid ni la chaleur les plus terribles. Ils ont une connaissance parfaite du terrain et sont les meilleurs compagnons qu'il soit possible de trouver. Je conseillerai toujours à mes confrères qui viennent à Majorque pour y passer une saison de chasse, de s'enquérir d'un de ces hommes de fer, en qui ils peuvent avoir entière confiance, même dans les parties de l'île les plus reculées et les plus sauvages. Ils tueront double et pourront se décharger du poids de leurs munitions, de leur nourriture, du manteau imperméable, etc., afin de jouir davantage de leurs expéditions. Combien de fois ai-je vu des étrangers, voyageurs, artistes et chasseurs, parcourir l'île, l'album sous le bras, le fusil sur l'épaule, en se réjouissant en mainte circonstance de ne pas avoir négligé cette précaution.

Majorque autrefois, — il y a encore peu d'années de cela, — ne connaissait ni gardes, ni défenses de chasse ; le gibier était alors d'une abondance fabuleuse, et chacun, le plus petit paysan même, pouvait chasser en toute liberté. On cite plusieurs chasseurs de profession qui purent alors se faire une petite fortune et vivre dans leur vieillesse, eux et leur famille, du produit de leur terre. Ces hommes, passionnés pour leur art, n'auraient pas servi pour tout l'or du monde ; ils préféraient leur indépendance à la plus belle livrée. Certes, ils avaient bien raison, et nous pourrions, dans leur exemple, puiser de bien sages leçons.

Mais aujourd'hui, le gibier a diminué, et depuis la nouvelle loi sur la propriété, on a fait des réserves, loué des terrains, vendu des permis. Le pauvre, dont les instincts ont survécu et résisté aux nouvelles difficultés, est obligé de se placer. C'est pour cette raison qu'en trouvant un de ces précieux compagnons, il vous fera voir en huit jours plus de gibier que vous n'en découvririez en huit semaines.

Le premier venu peut néanmoins chasser sur une

grande étendue de terrain, et la défense de chasser est bien loin d'être aussi stricte à Majorque qu'en France. Un grand nombre de propriétés fort giboyeuses appartenant à des particuliers sont encore accessibles à tous, et si les couvées ont réussi, le chasseur de profession peut soutenir encore sa famille. Mais si le gibier manque, et qu'il se trouve sans place, il redevient *Gros-Jean* comme devant, c'est-à-dire maçon, savetier, scieur de bois, laboureur, n'importe quoi. L'on voit souvent une illustration cynégétique condamnée aux travaux les plus grossiers et les plus prosaïques. Ne craignez pas, au milieu des landes et des montagnes, les manières rudes de ces hommes : à mesure qu'ils vous rendront des services, vous les apprécierez bien plus que le plus élégant jockey de bonne maison.

Le chasseur de profession est un être bien singulier et vraiment curieux à étudier Sa paie va à sa femme ou à ses enfants, ou lui sert après plusieurs années de service à l'achat d'une petite maison et d'un morceau de terre, où il passe ses dernières années nourri de pain noir, de fèves et d'eau claire. Encore, pour en arriver là, combien de fois a-t-il

dû revenir bredouille chez son maître, laissant sa chasse à un débutant, qui a payé fort cher le plaisir d'entrer en ville avec son carnier bien rempli. Combien de fois aussi, a-t-il donné en revenant au logis, à sa femme ou à son ami, vieux loup comme lui, un lapin, un lièvre, des perdreaux, deux ou trois bécasses, souvent plus, pour être vendus le lendemain au marché.

Son maître a-t-il besoin d'un chien? Le vendeur surcharge de dix ou quinze francs, qui vont tomber dans sa poche; il faut que tout le monde vive. Si son maître envoie du gibier, il y a toujours une pièce pour lui, car il est protégé et aimé de tous.

Sa conscience se plie à ces petits larcins; mais il n'oserait pas vous dérober le moindre cigare; et cependant il fume, et pour cela il fait provision de tous les bouts qui lui tombent sous la main. Aussi méfiez-vous de ses largesses: ses cigarettes sont confectionnées par lui-même.

Son costume est formé d'un mouchoir de couleur élégamment noué sur la tête, et surmonté d'un vieux feutre trouvé il ne sait plus où ; d'une blouse avec les manches d'une couleur et le dos d'une autre ; de

pantalons garnis de pièces aux genoux et à un certain endroit ; de vieux souliers ; d'une paire de guêtres achetée à vil prix chez un mauvais fripier ; d'un carnier qui a trois générations et plus de trente pièces ; et enfin d'un fusil à un coup bien souvent troué. Mais ses jambes sont d'acier ; sa vue pénètre au beau milieu des taillis ; il voit toutes les remises, et distingue le gîte d'un lièvre à cinquante pas. Il n'a jamais soif, jamais faim ; il tire toujours à coup sûr et avec un sang-froid qui ne se dément pas. Il ne pardonne à rien : ce qu'il veut, c'est faire chasse. Peu lui importent les moyens, il assassine sans remords. Et combien de fois le voit-on, les premières semaines d'ouverture, s'arrêter, faire trois pas en arrière et tirer sur un lièvre ou sur un lapin au gîte, parfois sur un perdreau, même sur une caille qui court devant son chien.

Son chien ! existence problématique ; pauvre animal, vivant de ce qu'il trouve ou de ce qu'il peut dérober, à ses risques et périls, à l'étalage appétissant des boutiques d'épiciers. Quand il suit son maître à la chasse, il en est réduit aux tripes de perdreaux. Aussi jamais la graisse ne le gêne : il a au

moins l'avantage de ne pas souffrir de la chaleur. Eh bien ! cet animal maigre, laid, roussi par le soleil, misérable, l'homme vous le refusera souvent pour cent francs ; et, si vous doublez cette somme et que le gain l'engage à se défaire de son compagnon, il le regrettera et parlera bien longtemps avec enthousiasme de ses hauts faits, car il faudra peut-être deux ou trois ans pour le remplacer. Souvent aussi il dresse pour autrui, et moyennant une quarantaine de francs il rend son élève au moment où il commence à lui rendre de bons services. Mais à bien prendre. il n'a guère besoin de chien, car il arpente en un jour des étendues immenses de terrain, frappe tous les buissons à l'aide de son mauvais fusil, embrasse toujours, dans sa course furieuse, une centaine de pas, en jetant des pierres à droite et à gauche, et fait enfin dans la perfection l'office d'un bon chien.

Ce chasseur de profession, séché et jauni par le soleil et l'air de la mer, a quelque analogie avec les touffes de ces landes brûlées où il passe sa vie : maigre à faire peur, vêtu des défroques qu'on lui donne, silencieux, serviable, buvant peu, très-sobre, recevant toujours et ne donnant jamais, c'est

un type à part qui tient un peu de notre braconnier ; car, le gibier manquant, il sait aussi entrer dans une propriété réservée, tendre les collets pendus à sa ceinture, faire courir un garde toute une journée, sortir et rentrer, se blottir dans une cépée, et s'en retourner chez lui après avoir fait chasse ; c'est enfin un être assez curieux et assez précieux pour le recommander à l'attention et à l'étude toute particulière du chasseur-voyageur.

Un de mes amis, privé d'un bras et cependant tirant fort bien, et qui plus est, sachant même s'habiller sans le secours d'aucun domestique, mettant sa cravate et son gant, se coupant les ongles de son unique main, vint un jour me voir et emporta de charmants dessins, portraits très-exacts de ces rustiques enfants de saint Hubert, dignes de figurer dans les illustrations du *Journal des Chasseurs*.

Un des plus célèbres individus de cette race, fut un nommé Misseret, dont tout le monde vous parlera encore dans le pays.. On cite de lui une chasse fabuleuse, à trois heures de distance de Palma. Il accompagnait son maître, et à une heure il avait tué cinquante-quatre perdreaux. Son maî-

tre étant tombé accablé de chaleur, il le chargea sur ses épaules, et arriva ainsi portant ses cinquante-cinq pièces, par un soleil tropical, à une lieue plus loin, pour donner les secours nécessaires à M. M., qui se mourait. — « J'aurais tué cent perdreaux ce jour-là, » contait-il depuis. On montre encore au voyageur, sur les bords de la mer, une hutte qu'on appelle la baraque de Misseret ; c'était son centre d'opérations, et c'est là que, ses provisions achevées, il restait deux et trois jours sans manger, ne retournant à Palma que poussé par la faim. Son maître conserve encore son fusil, comme le glorieux souvenir d'une illustration nationale, d'une célébrité cynégétique.

X

LES CAILLES

On a, à Majorque, les jouissances pleines d'intérêt et d'émotions de deux ouvertures. De sorte qu'un chasseur cosmopolite et habile pourrait se procurer trois fois ce plaisir ; car la première ouver-

ture a lieu ici vers le 15 juin, époque où il est permis de chasser les cailles, et dure jusqu'au 1er août : la seconde, celle qui nous permet, sans contrainte et sans empêchements, de remplir notre carnier de toute espèce de gibier, commence au 1er août et finit le 31 mars. Donc, celui qui est assez heureux pour chercher à combler les vides d'une douce oisiveté, *assez heureux pour s'ennuyer*, comme disait un spirituel écrivain, peut venir à Majorque en juin pour la caille, attendre août, le mois le plus beau, le plus abondant en perdreaux et en lièvres, et retourner en France pour l'ouverture de septembre. Le voyage est maintenant si facile avec les nouvelles lignes de chemin de fer et les bateaux à vapeur, que l'on pourrait multiplier sans peine bien des plaisirs en peu de temps.

La caille arrive à Majorque en avril, époque de la reproduction ; elle se réfugie dans les orges et les blés encore verts, et y dépose sa couvée en mai. Dans le courant de juin, les cailletaux commencent à voler ; vers la Saint-Jean, quand les blés sont coupés, ils méritent déjà le coup de fusil, car les premières nichées ont acquis une telle grosseur qu'on

les distingue même difficilement de leurs grands parents. On en trouve une quantité assez grande dans les blés qui avoisinent Palma, et on passe rarement quelques minutes sans avoir son chien à l'arrêt devant ces petites ombres formées par les gerbes sous lesquelles elles cherchent un refuge contre la chaleur. Il est facile d'en tuer, comme cela est arrivé, qui pourraient même tomber dans les fossés de la ville : les plombs allaient rebondir sur le mur d'enceinte.

On attribue l'abondance des cailles aux portes de Palma, au chant de leurs compagnes qui, pauvres prisonnières prises au filet, avant la Saint-Jean, sont en cage et font retentir de leurs cris, le matin et le soir, toutes les rues de la ville.

A une autre époque, — plus tard, en octobre et novembre,—on tombe aussi sur de grands passages aux bords de la mer surtout ; c'est ce qu'on appelle la seconde passe. Les cailles ne font que s'arrêter pour reprendre leur voyage, et là où on en trouve aujourd'hui à chaque pas, on n'en rencontrera pas une le lendemain. Ici cependant on en tue toute l'année et elles ne disparaissent jamais entièrement.

Relativement aux migrations de ces intéressants petits animaux, je citerai un fait qui m'a été rapporté. Un officier espagnol en service, il y a peu d'années, à Mélilla, sa patrie, m'a affirmé avoir vu pendant plusieurs saisons, à l'époque du départ des cailles, des vols considérables s'abattre en mer, ouvrir une aile en guise de voile et diriger ainsi merveilleusement leur frêle petit bateau, qui arrive, nous le savons, presque toujours à bon port tous les ans ; ce fait m'a été confirmé depuis par plusieurs capitaines de la marine marchande ; des marins m'ont assuré aussi avoir trouvé après de gros temps, de grandes quantités de ces oiseaux qui avaient péri en mer.

Pour un chasseur amateur comme nous, ne calculant pas ses plaisirs à la valeur de ses pièces et au poids de son carnier, mais bien à son tiré et au nombre de jolis coups de fusil qu'il a tirés dans sa journée, et enfin au travail de son chien, quelle distraction ravissante que la chasse aux cailles! Notre chien est toujours à l'œuvre, toujours animé par les émanations qui lui arrivent constamment, il tombe en arrêt tous les vingt ou trente pas, et

trouve du gibier à chaque instant. Quel spectacle enivrant pour l'homme passionné, pour celui qui possède le feu sacré.

Il ne faut pas s'attendre à trouver à Majorque ces quantités innombrables que l'on rencontre en Afrique, qui permettent, comme cela est arrivé à un habile tireur de ma connaissance, d'abattre dans sa matinée cent quatre cailles, le forçant à laver trois fois son fusil. Non, ici, suivant les sites où l'on se trouve, on peut dans sa matinée et sa soirée, tuer cinquante et soixante cailles; mais le plus souvent on n'atteindra pas la moitié de ce chiffre.

Un homme de talent, meilleur écrivain que véritable enfant de saint Hubert, grand aventurier en fait de chasse et fort intéressant du reste, disait, en parlant de la grande abondance de cailles qu'il trouvait en Espagne et fort ennuyé de ne pas varier de gibier. «*Des cailles, toujours des cailles,*» etc., etc. Il s'en plaignait; c'est qu'il n'était pas chasseur. En effet, il cherchait l'imprévu, l'étrange, un terrain, un gibier inconnu, ou de grandes tueries, ou des animaux différents de ceux de France, et préférait abattre un élan derrière un buisson, que de

tuer, pendant un mois ou deux, plusieurs douzaines de cailles par jour et de menu gibier à l'arrêt de son chien. Cet homme-là n'a jamais été bien certainement ce que nous appelons un vrai chasseur, l'art n'était rien pour lui.

Ce qui le prouve bien, c'est que j'ai toujours vu lire avec cent fois plus d'enthousiasme le récit d'une de ces petites chasses et les conseils spirituels de Blaze et d'Houdetot sur ces parties dédaignées par l'auteur en question qui les trouvaient trop connues, que les plus beaux exploits cynégétiques qu'il racontait.

Oui, Blaze a raison quand il dit : « La caille est « l'espèce de gibier qui donne au chasseur le plus « d'agrément ; une plaine garnie de cailles est « une source de plaisirs toujours nouveaux, sans « cesse renaissants. »

On la chasse le matin avec succès jusqu'à l'heure de la grande chaleur, car alors les chiens n'ayant plus le nez aussi fin, la caille se blottit et se laisserait prendre à la main. Elle se cache même dans les gerbes de blé, où elle sait grimper à merveille et déjouer ainsi la quête du meilleur braque. Bref,

quand le soleil brûle les champs de ses rayons de feu, là où on tirait à chaque minute, on ne trouve plus rien jusque vers les trois heures. Alors la fusillade peut recommencer. C'est le meilleur moment de la journée : plus le jour disparaît et plus on trouve de gibier à cette chasse ravissante. La nuit vient toujours vous surprendre comme un fâcheux visiteur pour vous obliger à regagner le logis. Vous vous consolez vite, car votre carnier est bien garni, et puis vous savez que le jour suivant, sans fatigue et sans peine, vous pouvez, au même endroit, retrouver les mêmes plaisirs.

Si la caille file droit à l'arrêt du chien, c'est un des coups de fusil les plus faciles, et on peut être assez heureux pour en abattre douze ou quinze de suite ; mais je ne saurais affirmer, comme on l'a fait, que de trente cailles partant bien, on doit en toute circonstance en tuer vingt-huit si ce n'est trente ; non, mon collègue et confrère lui-même, qui a avancé cette opinion, serait incapable de tenir le pari. Je dis plus, en attachant par un fil une caille, ou même un perdreau, à vingt-cinq ou trente pas, il peut arriver de ne pas tuer la pièce assez

raide pour qu'elle n'aille pas mourir hors de toute portée.

Surpris un jour d'avoir manqué deux cailles à l'arrêt de mon chien, je résolus d'aller au champ où je les pensais remisées et, en franchissant un chemin creux qui séparait les blés fraîchement coupés, je les trouvai toutes deux étendues mortes. Combien de fois cela arrive-t-il avec les perdreaux.

Le vol de la caille est en général assez lent pour la tirer en la suivant, et je juge fort inutile de lancer son coup devant, dessous ou dessus comme cela peut être fait sur le perdreau rouge. Du reste, et c'est mon opinion, quand vous avez le gibier dans le canon du fusil, lâchez le coup froidement et sans secousse. En suivant bien vous tuerez toujours.

Il faut, disent plusieurs auteurs,— et je suis loin de les blâmer, car machinalement j'ai pratiqué ainsi souvent,— que la pièce aille se jeter dans le coup : mais le moindre changement de direction peut déranger vos calculs, et si cela réussit pour les coups de longueur, il suffit, dans les autres cas, de ne pas avoir bien mesuré la distance pour que le gibier en soit quitte pour la peur : le coup lui passe devant le

nez, et cela ne suffit pas. Et puis, ainsi on apprend à s'arrêter; car, naturellement, en tirant devant, dessus ou dessous, si on continuait l'impulsion donnée à l'arme, on n'atteindrait jamais ou bien ce serait un grand hasard. Je préfère de beaucoup la méthode qui consiste à suivre la pièce et à lâcher la détente sans s'arrêter, lorsque le guidon est en plein corps.

« On ne voit jamais que le bout des canons, » dit certain auteur ; je soutiens le contraire. Pour bien tirer, il faut que l'œil, le point de mire et la pièce soient dans une même ligne; alors on n'a pas besoin, soyez-en sûrs, de tirer à droite ou à gauche.

Maintenant, si la caille part en zigzags, c'est absolument comme pour la bécassine ou le lapin dans les fourrés : il faut tirer quand on peut, en suivant l'impulsion du coup d'œil et du jugé : c'est alors qu'on peut faire preuve d'habileté.

A la caille on a aussi des jours heureux, comme à toutes choses; là où on n'avait trouvé la veille que de jeunes cailletaux, on rencontre le lendemain huit ou dix vieux couples, et on fait cinq ou six coups doubles. Quelquefois le chien tombe

en arrêt devant une grosse gerbe ; une jeune caille part, on la tue, elle est rapportée ; Médor revient à la même place, dans la même attitude et la même immobilité : une autre caille part et est de nouveau jetée bas. Nouvel arrêt de Médor; à peine a-t-on le temps de charger. Combien de fois ai-je ainsi tué sept ou huit cailles parties de la même gerbe et assez complaisamment pour me donner le temps de charger tout à mon aise. Mais cela arrive seulement au commencement de la chasse, quand les champs n'ont pas encore été bien battus et les couvées dispersées.

La caille à cette époque est un mets délicieux ; car elle se nourrit dans les blés et est couverte d'une couche de graisse jaunâtre digne des palais les plus fins. On en fait des pâtés qui ne manquent pas de charmes ; d'autres la mangent à la sauce, mais c'est une erreur des plus graves. La meilleure manière de la présenter, c'est rôtie, couverte d'une couche de lard et entourée d'une feuille de vigne qui empêche le parfum de s'en dégager. Du reste, tout gibier de plaine et de montagne est préférable rôti ; mais il faut bien varier, et pour cela passer

même du bon au mauvais. Il en est ainsi de tout dans ce pauvre monde ; tel a une jolie femme qui éprouve une passion pour un laideron : le besoin seul du changement lui donne mauvais goût.

Après les mois de juin et juillet on peut encore chasser la caille. Les champs et les jardins potagers des environs de Palma ont été exploités dans tous les sens, les gerbes sont levées, la moisson est rentrée ; on a beaucoup tué, et la terre sechée, blanchie par le soleil, ne donne plus ni assez de nourriture, ni assez de fraîcheur et d'ombre à ces oiseaux. Vers le 15 ou 20 juillet, jusqu'au commencement de septembre, les cailles se réfugient dans les landes et on en trouve partout.

La loi permet de chasser les cailles, à dater du 15 juin, dans les blés et dans un certain rayon fort restreint autour des villes. Mais vers le 20 juillet, par une louable condescendance, l'autorité étend un peu plus loin la permission aux environs de Palma, et autorise à explorer les épaisses landes du Prat dont j'ai déjà parlé.

On fait au commencement d'août une chasse fort amusante. Comme alors les lièvres abondent, le

matin on bat les fourrés et on tire les cailles; dans la journée on cherche un lièvre en plaine, et on peut fort bien en tuer cinq ou six; puis, le soir, on retourne aux landes et on achève ainsi sa journée.

Vers le 20 juillet la récolte en cailles et en lièvres serait bien meilleure, mais il faut respecter les lois : n'avouons pas aussi scandaleusement nos petits délits de chasse. J'ai cependant ouï dire qu'à cette époque, la caille est le prétexte, le lièvre la réalité. Que chacun juge à sa manière, ce n'est, au bout du compte, que peu de jours de plus ou de moins et puis on ne va plus aux galères pour un lièvre, et il n'y aurait pas de déshonneur à être pris *flagrante delicto*. Quant à moi, je suis un peu comme Blaze, une pièce de vingt sous mal acquise m'empêcherait de dormir; mais une demi-douzaine de perdreaux, trois ou quatre lièvres, pris sur le terrain d'autrui ou en temps prohibé, me font grand plaisir et me paraissent avoir un goût exquis.

Ne faisons cependant jamais le métier de braconnier. Il suffit que, par hasard, une noble ardeur nous fasse commettre, de loin en loin, un petit délit, sans être surpris ; car alors la chose serait, suivant

le pays où on se trouverait, beaucoup moins comique. A Majorque, ce pays des douces libertés et de l'indulgence, le châtiment, en pareille matière, est presque inconnu. Il faudrait être coutumier du fait pour exciter la rigueur de la justice et l'application des lois.

XI

L'OUVERTURE

Enfin le grand jour est arrivé ; la seconde, la plus belle ouverture, celle qui n'oblige pas à épargner et qui permet d'étendre aussi loin que l'on veut le cercle de ses explorations, en toute liberté de conscience. Le 1er août est arrivé ; on a bien par ci par là raccroché quelque lièvre, en ne cherchant que des cailles bien entendu ; mais maintenant plus d'entraves. Les préparatifs sont faits d'avance ; on a des provisions de plomb et l'on a abandonné les nos 8 et 9, pour prendre le 6 bien préférable pour peloter un perdreau ; les armes sont en état ; votre chien est fait à la fatigue ; on a pu fixer son choix déjà dans

de nombreux essais et l'on possède enfin un animal plein de brillantes qualités ; on est habitué à ses armes, accoutumé à la chaleur, allégé par les nombreuses transpirations, un peu brûlé même et séché par le soleil, « entraîné » en un mot. On est organisé suivant les circonstances ; la main est faite par d'abondantes récoltes de cailles ; le coup d'œil est sûr. On peut, en un mot, entrer en campagne avec toutes les chances de succès.

Rien n'est bon comme cette première préparation de plusieurs semaines de la chasse aux cailles ; elle vous a endurci vous et votre chien à la fatigue, aux privations ; elle vous a habitué de nouveau au maniement de vos armes que vous pouviez avoir un peu oublié pendant plusieurs mois d'abstinence.

Celui qui dédaigne la chasse aux cailles a un grand désavantage. D'abord s'il a le sang-froid d'entendre la fusillade des après-midi sans émotion et sans se joindre à ses confrères ; si, pour l'arracher à sa paresse il lui faut du gros gibier, s'il n'aime que l'époque où il en trouve en abondance, le mois d'août, celui-là n'est pas chasseur ; il pourra peut-être tirer passablement, mais le relevé de son année

sera toujours médiocre. Qui plus est il débute avec les effroyables chaleurs du mois d'août, son chien est bientôt sur ses talons, souffrant dans sa graisse : l'homme et le chien sont, après quelques heures, sur les dents, au moment des plus beaux jours de l'année ; la main est rouillée, le coup d'œil moins prompt et moins sûr : or, celui qui repousse ces premiers plaisirs en est souvent puni.

Mais si vous êtes dans les bons principes ; si votre passion vous a entraîné depuis longtemps hors des murs de la ville, et si vous vous êtes fortifié et exercé jusqu'au 1er août, vous êtes véritablement bien en état de vous présenter devant « Mesdames les cailles » sans trop de désavantage. Vous avez fait ce que ne doit pas négliger tout bon et vrai chasseur, qui veut se tenir en haleine pour cette époque : c'est de ne jamais rester trop longtemps sans sortir après la fermeture de la chasse. Un bon chasseur est comme un bon soldat, il doit toujours être prêt à combattre ; jamais une indigne paresse, un coupable repos ne doivent engourdir ses membres et diminuer ses forces.

On prend son chien et sa canne, on part de grand

matin, absolument comme un jour de chasse ; on rencontre bientôt un lièvre, un lapin, une caille : le chien tombe en arrêt, le gibier part, vous mettez en joue, vous maudissez les rigueurs d'une loi que le soir, chez vous, vous trouverez fort sage, et vous recommencez. Vous déjeunez comme quatre, vous dînez comme huit, et vous dormez en conséquence. Vous avez rapporté au logis la santé et la gaieté, et certes vous n'êtes pas revenu bredouille. Ces petites promenades, répétées une fois tous les quinze jours seulement, sont délicieuses et d'une utilité incontestable ; on s'en trouvera toujours à merveille.

XII

LE PERDREAU

La chasse au perdreau,—au perdreau rouge surtout,— est la plus noble, la plus difficile, la plus belle qui existe ; c'est, sans contredit, celle qui exige le plus d'intelligence dans les manœuvres, le plus de savoir, le meilleur coup d'œil et le plus de sang-froid.

En chassant aux cailles, aux bécassines, dans les marais, ou aux lapins dans les bois, vous vous promenez : votre chien arrête ou n'arrête pas, le gibier part, vous tuez ou vous ne tuez pas ; il vous suffit, pour réussir, de bien tirer, toute la science consiste à avoir la main heureuse et à connaître les lieux les mieux peuplés. Il n'en est pas de même pour le perdreau ; ces deux qualités ne suffisent pas : il faut d'abord, bien entendu, flairer d'instinct les endroits giboyeux, avoir une connaissance parfaite du terrain, posséder des jarrets d'acier, une tête à l'abri des coups de sang, une constitution herculéenne, et savoir à la fois bien diviser son temps et diriger la chasse. Sans cela, on tuera bien par-ci par-là un perdreau au départ de la compagnie, quelque autre séparé de la bande ; mais on ne fera pas partout et toujours de belles chasses.

On peut obtenir de brillants succès, en plaine et dans les environs de Palma, pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre. Passé cette époque, on doit aller à la montagne : les froids de l'arrière-saison permettent les ascensions et les descentes sans d'excessives fatigues ; mais encore faut-il des

poumons et des membres à toute épreuve pour cette chasse de géants.

Au mois d'août, en arrivant sur le terrain de bonne heure, on entend les perdrix qui rappellent leur couvée ; les petits répondent ; c'est là un bruit fort agréable. Les premières fois que ces doux sons frappent vos oreilles, après tant de mois de privations, le cœur bondit souvent à rompre la poitrine. J'ai vu des chiens, vieux vétérans, lever la tête, regarder leur maître, marcher dans la direction et sembler dire : « Allons, sonnons l'atta-« que, la journée se présente bien. » Toute la famille réunie s'envole, guidée par la mère, pour chercher un abri contre la chaleur dans les endroits les plus frais. On est averti, il faut commencer sa manœuvre.

Un bon chasseur qui a l'habitude du champ de bataille, doit connaître la direction que prennent les compagnies qu'il fait lever. Elles se dirigent ou vers la mer, ou vers tel ravin ou tel fourré, tantôt tournant le coteau comme le ferait un cheval de manége, tantôt passant de la plaine au bois et du bois à la plaine. Alors il marche droit sur la compagnie,

ou la prend à droite, à gauche ou par derrière, suivant les circonstances, afin de ne pas la contrarier, au premier vol, dans sa direction accoutumée, ne point la diviser ni détruire les chances de succès. Il marche résolûment, précédé du chien qui l'avertit et semble dire, par les mouvements saccadés de sa queue, comme le font les enfants dans certains jeux : « Tu brûles, tu brûles, tu approches ! » L'animal exprime à sa manière, en rampant sur le ventre, qu'il faut se préparer aux plus beaux résultats. Il craint lui-même de faire du bruit, et ose à peine poser ses pattes par terre. Bientôt il se retourne comme pour demander à son maître s'il va le seconder dignement et ne pas répondre par une déception à toute son intelligence et sa peine. Le chasseur retient sa respiration, son cœur bat. Sur un signe d'aller en avant, son chien obéit, rampe encore, met le nez au vent, regarde son maître comme pour le questionner de nouveau, fait trois pas de plus ; puis, comme un ressort qui s'arrête subitement, le voilà immobile, la patte en l'air, dans l'attitude d'une véritable statue. Son regard jette du feu ; ses membres se sont raidis ; il ne respire plus ;

il est tombé en arrêt. Quel spectacle! votre sang s'est refoulé vers le cœur; votre souffle que vous retenez ne ternirait pas la glace d'un miroir: votre cœur seul fait du bruit. L'homme, le chien, le gibier, forment alors un tableau qui n'attend plus que le photographe..... Fussiez-vous triste, pauvre comme Job, tourmenté, amant infortuné, époux malheureux en ménage; eussiez-vous tous les ennuis et toutes les contrariétés de la terre, vous avez tout oublié : les petites misères et les grandes vicissitudes humaines n'ont plus la moindre prise sur vous.

Ce n'est pas tout. Afin de donner un beau dénouement à cette scène, vous vous approchez davantage de votre chien, vous passez devant si vous préférez : un auteur le conseille, mais telle n'est pas mon opinion. Je suis encore moins d'avis de faire bourrer, un bon chasseur ne fait jamais bourrer son chien ; mieux que tout cela, vous prenez une pierre, une branche, une motte de terre, n'importe quoi, que vous jetez devant l'arrêt ; ou bien vous dites : « Allons, partons, alerte! » ou toute autre apostrophe à votre guise. « A la cuisine! à la broche!

à la broche, gredin ! » s'écriait Blaze en marchant sur un lièvre. Le gibier se lève : vous ne vous pressez pas alors. Toute la compagnie part. Si la mère fuit seule, tant mieux, vous l'ajustez froidement à vingt pas. Je préfère encore, quoi qu'on en dise, tirer à quinze pas qu'à trente ; mais, quand on a la faculté de choisir, vingt ou vingt-cinq pas sont de bonnes distances, et la pièce tombe raide. Si vous tuez la mère, vous aurez facilement raison de toute la bande. Tous partent-ils ? choisissez-en un seul au milieu, celui qui vous paraîtra le plus gras, mais un seul. En tirant vos deux coups précipitamment dans la compagnie, sur dix fois vous manquerez neuf.

Avez-vous été heureux, c'est que vous ne vous êtes pas pressé. Vous avez abattu un perdreau et même deux au croisé ; le cri *apporte!* doit suivre le succès. Surtout ne bougez pas, les perdreaux rouges laissent toujours des retardataires, même au premier départ. Recevez la pièce tuée de la gueule de votre chien, caressez-le. J'ai vu des chasseurs, dans les transports des premières impressions, embrasser ce fidèle compagnon de chasse. Puis ne chargez pas

encore, faites un demi-cercle, conduisez votre chien par un signe de la main. Un traînard n'attend même pas l'arrêt : tout ce bruit l'avait effrayé. Il part, mais vous étiez préparé, il est abattu. S'il fait très-chaud, vous videz votre perdreau, en introduisant un petit bâton dans un certain endroit, et vous enlevez tout ce qui pourrait gâter la pièce. Un chasseur prévoyant est toujours muni d'un crochet *ad hoc*. Allons, votre journée commence bien, mais ce n'est qu'une préparation aux événements qui vont se succéder.

Vient maintenant la partie scientifique et théorique, qui, mise en pratique, ne fait presque jamais défaut. On réfléchit à part soi, pour agir avec connaissance et discernement, et je citerai seulement un des cent cas qui peuvent arriver. On se dit, par exemple : « Le terrain va en pente, j'ai levé ma compagnie au sommet, elle sera descendue. Un torrent coupe les deux plans inclinés ; après avoir volé sur ma droite, les perdreaux sont là bas sous les touffes d'herbes : la remise est dans la lande. Mais le gibier est effrayé, en allant plus loin et en continuant toujours dans la même direction,

suivant ses habitudes, il passera sur un terrain dont je n'ai pas l'entrée ou bien qui n'est pas accessible, ce qui revient au même ; il faut donc lui couper la retraite et sauver, pour mon compte, ce que je pourrai. » Et au lieu de marcher droit sur la remise comme dans le premier cas, — ce qui ferait lever de loin le gibier qui se tient sur ses gardes et qui, se souvenant de l'effet produit sur « ses nerfs » par les détonations et par de légères blessures peut-être, sait qu'il ne fait pas bon attendre, — l'on fait un détour et on marche contre la direction présumée de la bande. Les perdreaux, habitués à descendre ou à tourner, rencontrant justement un obstacle qui leur coupe la retraite, sont étonnés, paralysés par la peur ; ils se blottissent et ne partent qu'à la dernière extrémité ; c'est ainsi qu'on peut quelquefois les tirer tous, les uns après les autres, à l'arrêt de son chien.

Un de mes amis, grand chasseur,—le hasard fait que si tous les grands chasseurs n'ont pas été mes amis, mes amis ont presque toujours été grands chasseurs ; — M. Juan Villon, nommons-le, qui avait probablement étudié à la même école que moi, se

trouvait sur une plage couverte de landes, dans ce fameux Son-Very dont j'ai parlé au chapitre où j'ai nommé les meilleurs cantons de chasse. Il fait lever une compagnie, lâche ses deux coups de fusil, la laisse s'éloigner tranquillement en lui souhaitant bon voyage et s'avance en abandonnant la remise derrière lui.

— «Que faites-vous ? lui dirent ses compagnons novices dans l'art : nous les avons vus, ils sont là, à deux portées de fusil.

— Très-bien, répondit mon ami ; ne suis-je pas votre chef aujourd'hui ? Obéissance passive.

On l'écouta. Une autre compagnie se lève, même manœuvre : une autre la suit, puis une autre.

— Cela ne s'appelle pas chasser, lui criait-on déjà de toutes parts.

— C'est ce que nous allons voir, mes maîtres, » répondit-il avec la dignité du talent méconnu.

On fit alors un détour immense. Il faut dire ici que les perdreaux de ce canton ont pour habitude, au premier départ, d'aller se remiser à cinq ou six cents pas de la mer et des berges ; au second vol, ils prennent un grand parti et s'en vont aux falaises,

où le diable avec ses ailes n'irait pas les dénicher.

L'habile stratégie de mon ami réussit pleinement. On descendit, on tourna le dos à la mer, on marcha alors sur les remises ; nos perdreaux désappointés attendirent l'arrêt, on les leva à coups de pierre, à coups de pieds, la récolte fut abondante.

Voilà ce que j'appelle bien manœuvrer. S'il me fallait décrire les différentes manières de chasser le perdreau, en tous lieux et en tous temps, j'écrirais facilement un volume au lieu d'un chapitre, car, de toutes les chasses, c'est celle qui nécessite le plus d'entente et d'habitude. J'ai, du reste, l'intention de faire un jour ce livre, car c'est là ma chasse favorite, celle que j'ai pratiquée davantage et qui m'a donné le plus de jouissances.

Règle générale : au premier départ d'une compagnie de perdreaux, il faut, autant que possible, lui laisser prendre sa direction habituelle, et, quand on va à la remise, au contraire, lui couper la retraite.

Voilà plus que jamais le cas de recommander de tirer par dessous si la pièce descend, et si elle monte de tirer par dessus : si elle va à droite ou à gauche on

tire à la tête, si elle vient à vous il faut tirer devant, afin qu'elle se jette dans le coup. Mais, ici comme ailleurs, je soutiendrai quand même mon opinion : en suivant bien une pièce, et sans point d'arrêt, on tue toujours. Tel est mon système, et je m'en trouve à merveille.

Vers les mois d'octobre et de novembre surtout, les perdreaux de la plaine deviennent inabordables ; il faut aller à la montagne. Là, il ne leur a pas été possible d'apprendre à courir ; ils partent toujours et en tout temps, sous les pieds du chasseur. J'ai indiqué les montagnes les plus fréquentées par ces « messieurs », par ces « dames », je devrais dire, puisque, suivant un de mes spirituels collègues, un chasseur qui se respecte ne peut plus, à cette époque, parler d'autre chose que de perdrix, les petits ayant toute leur croissance et toute leur force.

Dans l'arrière-saison cependant, les perdrix se laissent encore approcher ; en février surtout, quand elles s'accouplent, c'est-à-dire un mois avant la fermeture des chasses. Alors les femelles et les mâles sont tellement occupés de leurs amours nais-

sants, qu'ils oublient même l'instinct de leur conservation. Ils ne veulent pas se quitter; c'est à qui ne partira pas le premier : souvent il est alors trop tard, l'arrêt est marqué, la distance est bonne et le carnier reçoit le couple infortuné. Le mâle, fort galant à cette époque, part presque toujours le dernier, ne voulant pas abandonner sa compagne. Plus tard, quand les petits commencent à voler, il partage les soins du ménage et des enfants; mais, comme il n'a rien de mieux à attendre, il plante là sa famille et part le premier. Avis aux chasseurs conservateurs.

Il paraît qu'en France ce n'est qu'en septembre seulement que les perdreaux valent le coup de fusil. Il n'en est pas de même à Majorque : chez les hommes comme chez les animaux, la nature est plus précoce ; au mois d'août on rencontre rarement des « pouillards », et si cela arrive, c'est une couvée qui aura été dérangée. Les premiers œufs auront servi à faire une omelette ou les petits auront été pris à la main par des enfants. La perdrix aura alors, quoique un peu tard, fait une seconde ponte. Respectons toujours ces pauvres innocents encore sans

défense : les tuer est une destruction barbare et inutile, indigne d'un bon chasseur.

Une des plus belles jouissances de ma vie a été une chasse heureuse aux perdreaux, effectuée un 2 août, à l'ouverture : j'explorais le fameux bois de pins des Caulls, appartenant à un de mes amis dont j'ai déjà parlé et je levai à l'arrêt de mon chien trente-trois perdreaux. J'ai pu seulement en tirer vingt-cinq, et j'en vis tomber vingt-trois. Douze me furent rapportés par la fameuse Mona, trois par les chiens d'un chasseur qui se trouvait avec moi; mais la chaleur était excessive, les chiens n'avaient plus de nez et mouraient de soif. Je fus obligé moi-même de m'arrêter plusieurs fois pour respirer : je perdis huit pièces. Le lendemain matin deux paysans en retrouvèrent sept, total vingt-deux perdreaux en un jour. Depuis le matin je manœuvrais aussi habilement que possible contre deux compagnies nombreuses; je parvins à les acculer contre un mur, puis je cherchai les vieilles, et ne pouvant les joindre, je tuai de guerre lasse un jeune adolescent. Enfin elles partirent ensemble, un coup double me rendit maître désormais des deux bandes.

La chaleur m'asphyxiait, il était onze heures, je m'en allai déjeuner et dormir. A une heure je me levai en sursaut, croyant déjà faire une assez triste chasse pour un jour d'ouverture. Je marchai dans la direction de la jeune famille, qui appelait de son mieux les grands parents ; je débutai par un coup double, puis mon chien tomba en arrêt, en fit un autre, et ainsi de suite. De une heure de l'après-midi à cinq heures et demie je tuai consécutivement dix-neuf perdreaux. C'est une des plus jolies chasses qui se soient faites depuis plusieurs années aux environs de Palma ; elle est et sera probablement la plus belle de ma vie.

Aux mois d'août et de septembre le perdreau est jeune et fort tendre ; on dit avec raison, en Espagne, que c'est un morceau de roi. Un peu *attendu* et cuit à point, sa chair, blanche et ferme, est exquise, et, si on n'oublie pas la barde de lard et la feuille de vigne, c'est un rôti digne des tables les mieux servies.

Plus tard, il faut une sauce faite suivant les règles de l'art ou des choux bien tendres pour manger les perdrix de l'arrière-saison, qui sont devenues

coriaces et ont besoin, pour être encore appréciées, de tout le talent culinaire d'un chef habile.

Mais je borne ici ce chapitre, et pour tous les détails gastronomiques, je renvoie mes lecteurs au célèbre Brillat-Savarin, qui a su faire d'un livre de cuisine un des plus charmants ouvrages. Excellent gastronome, l'auteur était en même temps spirituel et instruit, et il nous l'a prouvé en nous laissant un ouvrage qui nous apprend à la fois à bien manger et à bien écrire.

J'ai mentionné un fameux chasseur de profession qui, à une heure, avait tué cinquante-quatre perdreaux; aujourd'hui ce serait un tour de force impossible : celui qui, dans les bons endroits et dans les premières semaines d'ouverture, en tue de quinze à vingt, peut passer pour être un tireur de premier ordre.

Je dois dire cependant que près de Felanitch, petit village situé à plusieurs lieues de Palma, un jeune homme a tué trente-huit perdreaux dans un jour. Mais le pauvre diable paya bien cher cette brillante victoire; le poids du gibier, la chaleur, lui causèrent une fatigue et un épuisement tels, qu'il expira

dans la nuit. Soyons plus modérés, moins ambitieux, et, si nous n'avons pas de semblables trophées à inscrire dans nos annales cynégétiques, du moins nous vivrons plus longtemps et nous prolongerons davantage nos jouissances.

Il faut, en ce monde, savoir s'arranger pour faire durer le plaisir autant que possible, et pour cela il s'agit d'avoir seulement un peu de prudence et de raison. En toutes choses, si vous voulez conserver votre santé et vous tenir longtemps au niveau des circonstances, songez à modérer vos passions, c'est là la véritable sagesse, comme dit Méphistophélès dans *Faust*. En chasse surtout, n'oublions jamais ce grand principe qui ne saurait être trop profondément gravé dans notre esprit.

XIII

LE LIÈVRE

Par une singulière fatalité, le lièvre engendre une première fois en janvier et février et une autre en août et septembre : de sorte que, la chasse étant

ouverte à ces deux époques, on détruit avec les meutes une quantité énorme de levrauts et de femelles pleines, ce qui est bien pis. Quel dommage que ce bel animal, le plus beau « coup de fusil » qu'un chasseur puisse rêver, ne soit pas, par des habitudes de reproduction tout à fait bizarres, à l'abri de la mort et des poursuites des chiens au moment de la propagation de son espèce. Il faut donc en prendre son parti ; et je me résigne moi-même tout le premier, moi qui ai tué un nombre fabuleux de hases au moment de mettre bas et de mères nourrissant leurs petits.

La chasse aux lièvres, pour être faite avec succès, exige des qualités que nous ne possédons pas tous. Il faut s'armer de patience et ne pas économiser ses marches et contre-marches ; celui qui a besoin, pendant les deux premières heures de chasse, de rencontrer et de tuer pour ne pas perdre courage, doit renoncer à chasser le lièvre ; car si, dans un jour, il vous est possible, comme je le disais, de tirer dix ou douze lièvres et d'en tuer huit ou dix dans certaines plaines, à Majorque, et partout du reste, en exceptant toutefois les réserves

féodales, on revient harassé de fatigue et bredouille sans avoir déchargé son fusil, ni aperçu le plus petit gîte. D'ailleurs ces mêmes difficultés augmentent d'autant le plaisir et l'émotion que l'on éprouve toujours en tuant un de ces quadrupèdes.

Le lièvre se tient, à l'époque des grandes chaleurs, à l'abri d'une touffe d'herbe, d'un fourré, sur un monticule qui le laisse jouir de la brise du matin et du soir. Un peu plus avant dans la saison, on le trouve en plaine, en rase campagne, dans les terres labourées et les endroits pierreux. Après les pluies d'automne, quand les champs sont inondés, il cherche un terrain plus élevé, se tient à mi-côte ou sur les hauteurs, et s'endort à l'abri du vent : c'est sur les collines qu'on doit le chercher.

Il faut bien battre le champ que l'on veut exploiter, s'arrêter souvent, regarder à droite et à gauche, frapper du pied, faire du bruit, examiner tous les trous et toutes les anfractuosités de terrain où l'animal a pu se gîter, et y jeter des pierres. Le travail de l'homme à cette chasse est plus important que la quête du meilleur chien d'arrêt qui, pendant les temps chauds surtout et dans les endroits

un peu couverts, passera, sans s'en douter, sur un lièvre ou à dix pas de lui. Le chasseur, dans cette circonstance, a donc et doit avoir toute la peine : il ne doit négliger ni fatigue ni soins s'il veut réunir toutes les chances de succès, Combien de fois ai-je fait chasse derrière des impatients qui parcouraient à grands pas des plaines immenses, marchant sur des lièvres sans les voir, ni les faire partir, et entraînant leurs chiens découragés dans cette espèce de course au clocher.

On ne doit pas laisser sans être battu le plus petit coin de terrain que l'on sait fréquenté par un lièvre ; il peut ne plus y être, il peut avoir été tué la veille et l'on ne trouvera que ses anciens gîtes. Mais pour réussir à ce métier c'est ainsi qu'il faut agir ; les buissons, les épines, les mottes de terre doivent être soigneusement explorés... J'ai la plus grande difficulté à découvrir une pièce de gibier posée, aussi n'ai-je jamais tué un lièvre ou un lapin au gîte, pas même un perdreau rasé ; mais j'ai vu un vieux chasseur de profession, dont je publie le nom, car il le mérite, c'est Juan Menorca, ce même rusé compère dont j'ai déjà entretenu mes

lecteurs, et qui, depuis mon arrivée dans le pays et trois ou quatre visites que je reçus de compatriotes de mes amis, professe la plus grande admiration pour nos chasseurs de France : — eh bien ! Menorca découvrait un lièvre au gîte à trente pas, ou un lapin dans une broussaille, son œil d'aigle ne le trompait jamais. Combien de fois l'ai-je vu s'arrêter subitement, faire un détour ou reculer s'il était trop près de la pièce, puis l'assassiner froidement.

J'ai avancé que nous jouissions à Majorque, nous autres Français, d'une réputation de bons tireurs ; cependant, j'avouerai aussi qu'il éxiste dans l'île des chasseurs fort habiles. Je citerai un exemple. M. M***, riche propriétaire et grand amateur, avait acquis une telle renommée, qu'elle franchit bientôt les mers et arriva dans nos provinces du midi de la France. Un jeune et enthousiaste Gascon, que l'on citait aussi, avec motif, à plusieurs lieues à la ronde pour son coup d'œil, désira connaître ce rival étranger et se rendit à Majorque avec ses armes. Il alla tout droit frapper à la porte de l'hôtel de M. M***, se fit annoncer, expliqua le but de son

voyage et de sa visite. Il fut emmené à la campagne, hébergé, choyé, comme tout étranger qui met le pied sur ce sol hospitalier.

On convint d'un jour de chasse et on partit. Les professeurs se séparèrent et notre compatriote fut accompagné d'un garde. Avant le déjeuner on trouva de part et d'autre fort peu de gibier. Cinq perdreaux furent tirés dans chacun des deux camps, et cinq perdreaux furent tués. Notre Gascon voulait prendre sa revanche dans la soirée pour voir qui resterait maître et vainqueur sur le champ de bataille.

— Vos perdreaux, s'il vous plaît? dit M. M***. Notre Gascon les lui passa.

— Ils sont criblés de plomb numéro six, ajoute M. M***.

— Qu'importe le plomb, répondit notre jeune chasseur.

—Ah! mais, fit M. M***, ce détail importe beaucoup, regardez plutôt mes pièces.

Elles n'avaient qu'une blessure, mais large et profonde, en plein corps. M. M*** avait tiré et tué cinq perdreaux à balle.

Inutile de dire que notre compatriote, doué d'un esprit de justice assez commun chez nous, reconnut à M. M*** une telle supériorité, qu'il jugea la lutte inutile et retourna chez lui.

Quand il racontait qu'un monsieur de Majorque tuait les perdreaux à balle, on ne le croyait pas; mais à Palma on rapporte encore ce fait avec orgueil.

Ce qui est pardonnable pour un homme qui vit du produit de sa chasse est indigne d'un autre. Si votre chien arrête un lièvre ou si vous le découvrez au gîte, marchez sur lui, faites-le partir, arrivez assez près de lui s'il le faut, pour le pousser du pied, si toutefois le terrain est plat et si aucun obstacle ne peut le dérober à vos yeux avant de l'avoir tiré. En agissant ainsi vos jouissances seront doublées et vous n'aurez pas un assassinat sur la conscience. Maintenant, si vous ne pouvez pas tirer la pièce à votre aise, si vous êtes sous bois ou dans un fourré, tuez sur place, mais visez à la tête.

Le lièvre, au départ, fait deux ou trois crochets, puis prend un grand parti et file en ligne droite. Il vaut mieux attendre ce moment pour l'ajuster à mi-corps s'il passe à droite ou à gauche, en tête s'il

continue tout droit, aux pattes de devant s'il revient à vous. A Majorque, comme dans les autres contrées, c'est la plus belle pièce de gibier, celle qui fait le plus de plaisir, satisfait davantage l'amour-propre et remplit le plus agréablement le carnier; pas autant toutefois qu'en France, car le lièvre majorquin est de la taille d'un fort lapin, quelquefois un peu plus gros, c'est-à-dire qu'il n'a guère que la moitié de poids de ceux de Catalogne, de France et d'Allemagne. Du reste, s'il est plus petit, en revanche il n'en court que mieux. Quand on a tué un lièvre il faut le faire pisser, autrement il se gâterait. Voyez les effets de la passion ; cette opération, qui n'a rien d'agréable, devient un plaisir pour le chasseur heureux, que ses compagnons regardent avec envie.

Là où vous avez tué un bouquin, cherchez bien, au temps des amours surtout, vous devez trouver la femelle; si vous tuez une hase, cherchez plus longtemps encore, vous pourrez rencontrer trois mâles acharnés à sa poursuite, lesquels, souvent blessés dans leurs luttes de nuit, se lèveront avec peine. Ces combats à outrance sont parfois si vio-

lents, et les champions si maltraités quand ils en réchappent, qu'il est à peine permis de dire j'ai tué un lièvre. Si vous trouvez un levraut, attention, son compagnon ne sera pas loin.

Un de mes amis, qui, à l'instar de Brillat-Savarin, a écrit ses impressions gastronomiques, disait avec raison que les jeunes levrauts sont parfaits rôtis et bardés. Quant aux vieux lièvres, il faut les servir en civet : c'est la seule manière, ajoutait-il, d'en apprécier la saveur et d'en rendre la chair délicate. Un râble de lièvre, — c'est toujours mon ami qui parle, bien entendu, — piqué de lard fin, couvert de son jus et rôti à point, est un mets des plus exquis, digne des palais les plus difficiles. Un pâté de lièvre peut aussi figurer sur la table des rois, et des rois les plus gourmands.

Un dernier précepte : si on a tiré un lièvre et s'il continue son chemin, il est prudent, — ce qui prouve qu'il n'y a pas de règles sans exception, — de laisser courir son chien. Plusieurs fois, étonné d'avoir manqué, j'ai entendu, au bout d'une minute ou deux, ce joli petit cri qui ressemble aux vagissements d'un nouveau-né et réjouit l'âme du vrai

chasseur en lui prouvant que son chien lui ménage une surprise. Ces cas imprévus augmentent les joies et donnent un peu de piquant à la chasse. Vous étiez harrassé, vous succombiez à la fatigue, vos jambes ne pouvaient plus vous porter : vous voici avec un lièvre dans votre carnier; il pèserait dix livres que,peu importe : Allons! en marche, les forces sont revenues!

XIV

LA CHASSE AUX LÉVRIERS.

J'ai dit que l'espèce de lièvres que possèdent les îles Baléares est de moitié plus petite que la nôtre, mais court beaucoup plus vite. Il existe à Majorque une variété fort rare nommée *esquirola*, plus petite encore, pas plus grosse qu'un lapin; elle est à la course d'une rapidité sans pareille. Cette faculté du lièvre de ce pays a donné l'idée d'importer une chasse qui se pratique en Espagne et en Afrique : la chasse aux lévriers. On amène chaque

année, à Majorque, des chiens superbes de la patrie de Don Quichotte; d'autres naissent dans le pays. Les premières portées sont bonnes si on les élève avec soin, mais ensuite la race dégénère.

J'ai pratiqué fort peu cette chasse, car je suis trop exclusif, j'en conviens, et je ne m'occupe que de celle au chien d'arrêt, que je place en première ligne. Et pourtant cette chasse ne manque cependant pas d'intérêt; elle a aussi ses dangers et ses émotions courtes, mais violentes.

Il faut quatre ou cinq levriers de pure race et un autre croisé de ces chiens à lapins, naturels du pays et nommés *tricencos*, dont nous parlerons plus tard longuement, ou même de cette dernière espèce. Ce dernier a du nez et il sert à trouver. Dès qu'il est à l'arrêt, le chasseur réunit les lévriers, lesquels, quoiqu'ils aient peu de nez, lèvent aussi parfois le gibier; on fait ensuite partir le lièvre, et avec des cris terribles on anime les braves animaux, qui pendant les cent premiers pas restent toujours distancés. Ils arrivent bientôt au lièvre, le détournent et passent sur lui au moment des ruses qu'il emploie alors pour échapper à cette poursuite ef-

frayante, ruses qui consistent à se raser à temps et à faire un crochet. Le lévrier est-il lancé? pour s'arrêter et reprendre son élan a-t-il perdu du terrain? il faut le rejoindre. Il n'est pas étonnant de perdre un lièvre lorsqu'une remise se trouve près du point de départ. Dans une plaine étendue et sans obstacles, cette chasse offre un superbe spectacle. Celui qui a un bon cheval ne craint pas les chutes et les sauts des fossés. S'il est bien monté et bon cavalier il tient toujours la queue des chiens et, s'arrêtant sec sur les crochets, il remet les lévriers sur la voie. La plus belle chasse de ce genre que j'ai faite a été à Santa-Pouza, avec le fils du marquis de B. et plusieurs amis. Nous prîmes neuf lièvres; un seul au déboulé, tous les autres bien courus. J'étais alors admirablement monté, et j'arrivai neuf fois assez à temps pour arracher l'animal vivant de la gueule des chiens. Nous fûmes assez heureux pour trouver un de ces lièvres diaboliques (*esquirolas*), que je fis prendre aux lévriers après les avoir ramenés à fond de train quatre fois sur la voie.

XV

LE LAPIN.

Les lapins se reproduisent avec une telle rapidité et dans de telles proportions, que si on n'employait pas les grands moyens de destruction, tels que le furet en France et les meutes à Majorque, ils ne laisseraient pas croître, dans certains endroits où ils ont élu leur domicile de préférence, le plus petit brin d'herbe à une lieue à la ronde, et causeraient les plus grands dégâts aux moissons. En France l'on obtient des permis de destruction au furet à de certaines époques, et à Majorque on a des meutes qui font bonne justice de ces maraudeurs de nuit.

Le lapin se trouve dans les landes, dans les bois, un peu partout; celui qui possède une réserve bien peuplée, a un trésor pour l'arrière-saison. Le lapin se laisse arrêter par le chien, part même difficilement : dans un fourré, c'est un tiré diabolique; on ne fait souvent que l'apercevoir et il

faut le tuer au juger, c'est-à-dire calculer sa coulée dans la direction qu'il a dû prendre et viser à tout hasard. Comme la bécassine, le lapin est l'écueil de bien des chasseurs. Tiré en plaine ou bien dans une éclaircie, c'est un des coups les plus faciles. On peut aussi faire des battues : les tireurs se placent à cent pas l'un de l'autre dans une allée ; les traqueurs partent alors d'un point opposé, battant les broussailles, criant à qui mieux mieux, imitant mille bruits bizarres, et conduisant ainsi devant eux le gibier qui veut franchir la ligne, retourner en arrière ou suivre le chemin. C'est alors un vrai feu de file très-amusant et très-productif. J'ai assisté à plusieurs de ces battues, et le soir chacun était toujours content de sa journée.

Quelques gastronomes dédaignent le lapin ; là c'est une erreur de leur goût, car il peut subir telles préparations qu'un bon cuisinier en fera un manger délicieux. Quand il est jeune, sa chair tendre, blanche et bien piquée, doit être apprêtée à la sauce et préparée habilement comme des blancs de volailles N'y a-t-il rien de meilleur qu'une gibelotte

faite par un garde ou un braconnier? Quoi de plus appétissant qu'un lapin farci, un lapin aux oignons ou au riz? Si vous vous arrêtez en chasse et que vous ne sachiez que manger de chaud et de nourrissant, faites vite écorcher un lapin, que vous placez bien découpé dans une marmite où cuit du riz, assaisonné de bonne huile, de safran, d'épices, de légumes hachés et de saucisses si faire se peut : vous aurez là un excellent plat, et, l'appétit aidant, vous pouvez joindre à ce mets de bons œufs et du fromage arrosés par une bouteille d'excellent bourgogne.

Je ne veux pas terminer ce chapitre sans narrer un fait qui arriva à un de mes bons amis, anecdote digne certainement de figurer avec succès dans un vaudeville, et qui eût fourni le thème d'une des pages les plus spirituelles et les plus amusantes des voyages d'Alexandre Dumas ; car cet auteur émérite sait mieux que personne faire de l'esprit sur les plus petites mésaventures de la vie, sur les événements les plus insignifiants.

La chasse était fermée : un mari, chasseur forcené et professeur habile, était après déjeuner

assis, les pieds sur les chenets, jetant les dernières bouffées de son cigare.

— Chère amie, dit-il enfin à sa compagne, je suis malade.

— Bon ami, c'est que tu ne chasses plus.

— Chère amie, si nous allions faire un tour.

— Allons, bon ami.

— Chère amie, si j'emmenais mon chien ?

— Bon ami, emmène-le.

— Chère amie, si nous allions dans ce petit bois qui fourmille de lapins, tu verrais de beaux arrêts.

— Bon ami, c'est bien loin ; mais si tu veux, allons.

— Chère amie, si j'emportais une bonne canne, j'assommerais un lapin.

— Bon ami, quelle idée ! mais si tu le veux emporte une canne.

— Chère amie, je vais en acheter une.

Et « bon ami », descendant les escaliers aussi vite qu'il peut, arrive tout essoufflé chez son marchand et demande une canne plombée. — Puis-je assommer mon homme raide, ajouta-t-il devant

plusieurs personnes. — Oui, assura le marchand... — Si je puis tuer avec cela, j'achète. » Ce qui fut dit fut fait. Il retourna chez lui, retrouva sa moitié en costume de promenade et on partit.

On marcha deux bonnes heures et on arriva enfin au lieu tant désiré, endroit fort solitaire, éloigné de toute habitation. On chassa un peu, ou plutôt on vit chasser les chiens. On leva un lièvre, quelques perdreaux, puis enfin, au bout d'un quart d'heure de quête, on s'extasia sur un bel arrêt ; pour le coup c'était un lapin. Notre amateur oublia sa compagne, que dis-je, le monde entier, devant cette scène palpitante d'intérêt pour lui ; sa femme partagea son enthousiasme, le couple s'extasia et admira. Notre homme fait quelques pas en avant, prend sa canne, la balle de plomb la fait plier, il l'agite dans l'air, il est à portée du lapin endormi, il prend son élan avec l'arme, et, dans un dernier effort qui doit mettre fin à cette petite scène burlesque, il lève le bras avec vigueur. Mais la balle de plomb, dans le demi-cercle qu'elle décrit, rencontre en arrière un obstacle : un cri épouvantable se fait entendre... il avait

atteint le crâne de la jeune femme qui attendait, derrière son « bon ami », un dénouement quelconque. Elle chancelle, jette encore un cri, cherche à saisir un objet qui la soutienne, et puis tombe à la renverse.

Se retourner épouvanté, jeter un cri d'effroi et de douleur et presser dans ses bras ce qu'il avait de plus cher au monde ; tout cela, « bon ami » le fit en moins de temps que je n'en mets à l'écrire. Il courut à un lac voisin, baigna d'eau fraîche les tempes et le crâne de sa femme qui, grâce au ciel, reprit ses sens au bout de quelques instants. Ils revinrent chez eux se consolant et riant de l'aventure, qui n'eut heureusement aucun fâcheux résultat.

Mais l'heureux ménage parle encore avec terreur des suites que pouvait avoir ce petit drame passé en plein air, sans autre témoin que Dieu, et chacun frémit des conséquences qu'il aurait entraîné. Mon ami était le meilleur père de famille du monde, mais il avait acheté une arme qui pouvait tuer raide un homme, et cela devant témoins. Il conduisait sa femme dans l'endroit le plus isolé

des environs de la capitale où ils habitaient, et cela un jour de fête où personne n'a jamais l'habitude de sortir de la ville. S'il l'eût tuée sur le coup, comme cela était possible, qu'avait-il à faire? Les preuves, les moindres circonstances l'accusaient. Il m'a avoué que cette idée lui vint en tête au retour de cette malencontreuse expédition, et qu'il ne voyait qu'un moyen d'échapper à une horrible accusation : celui de se suicider en se noyant dans ce même lac qui rendit la vie à sa femme.

— Et on aurait lu dans les journaux, lui dis-je en riant, « que *bon ami*, qui jusqu'alors avait « fait preuve d'être un homme de sens et un bon « mari, etc., avait assassiné sa femme le jour de *** « et s'était suicidé après le crime. On ne peut « attribuer, aurait-on ajouté, cet acte de bar- « barie qu'à une attaque d'aliénation mentale; le « corps de la victime et de l'assassin ont été re- « trouvés à peu de distance l'un de l'autre. Ils « laissent une famille nombreuse. » Et voilà comme on écrit souvent l'histoire.

XVI

LA CHASSE A COURRE

Il existe à Majorque une chasse à courre que l'on ne pratique dans aucune autre partie du monde. L'on se sert à cet effet d'une espèce de chiens indigènes et provenant probablement d'Ivice dans le principe, puisqu'on les appelle encore *Ivicencos* ou *galgos podencos*. Ce sont des lévriers de la même dimension à peu près que ceux à poil ras employés pour le lièvre, avec cette seule différence qu'ils sont à long poil, qu'ils ont plus de nez, et moins pourtant qu'un chien d'arrêt proprement dit. Ils ont presque la quête des braques, arrêtent comme eux, lèvent le lapin, le chassent à voix et à vue, suivent sa piste s'ils le perdent et ne donnent plus de voix qu'après l'avoir détourné de nouveau. Enfin s'ils le prennent, ils le rapportent à leur maître.

Dans les bons endroits une meute de douze ou quinze chiens, — c'est le nombre accoutumé, — en tue jusqu'à soixante et quatre-vingts dans un jour.

Il m'est arrivé, devant des amis venus de France pour assister à ce curieux spectacle tout nouveau pour eux, d'en prendre trente et quarante dans une après-midi. Un chien de la meute trouve le lapin, l'arrête, le lève et le poursuit à voix. S'il le perd, aussitôt un autre le retrouve, car au premier appel toute la bande s'est réunie; puis, s'il se rase ou s'il ruse, un troisième chien le remet sur pied, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'étourdi ou fatigué il se blottisse une dernière fois. S'il n'est pas pris dans ses crochets, la meute entoure alors le buisson où il s'est refugié, l'oblige à partir encore et celui qui le saisit le rapporte à l'homme qui dirige la chasse. Celui-ci a besoin encore d'une certaine habileté pour bien faire manœuvrer son personnel.

En suivant cette chasse à cheval et sans fatigue, au pas même, on peut assister à toutes ses péripéties. Les chiens franchissent avec une incroyable énergie tous les obstacles qui, dans la poursuite, peuvent leur cacher le gibier. Je vais en donner un exemple. Un jour, à une chasse à laquelle j'assistais, un lapin pressé de trop près saute du haut d'un rocher, le chien le suit, le saisit au cou; mais, lancé

comme il était, en retombant la tête se trouve engagée sous le corps, et il est tué raide. Nous accourons pour lui prêter secours, le levons, et le lapin part entre nos jambes ; il était dessous notre lévrier mort comme un brave.

Cette chasse, qui sort encore de mes habitudes et de mes goûts, peut cependant procurer des plaisirs à ceux qui craignent la fatigue, ou auxquels l'âge ne permet plus les grandes marches et un exercice violent. On offrit ce spectacle au duc de Montpensier lors de son voyage à Majorque. Comme tout ce qui est nouveau plaît, il excita vivement son intérêt et sa curiosité. Je suis convaincu que si on introduisait ce genre de chasse en France, il s'implanterait vite sur notre sol et se pratiquerait dans bien des localités.

On raconte que le marquis de Bellpuig, envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du roi Louis XVI, fit venir de Majorque une meute et un piqueur. Cette chasse plut tellement au roi, que le Majorquin lui offrit les seize chiens et le paysan majorquin qui entra au service de Sa Majesté. La révolution ne laissa aucune trace de cela, comme de bien d'autres

choses. Dans le midi de la France on envoie encore chercher des lévriers à Majorque et ils servent pour chasser le lapin au fusil.

XVII

LA BÉCASSE

Le passage des bécasses a lieu vers la Toussaint. Elles arrivent alors fatiguées, épuisées par le voyage, se répandent, ou pour mieux dire tombent partout, et il est facile de les chasser avec succès. Elles tiennent bien l'arrêt, et on peut encore passer d'agréables journées quand les perdrix sont difficiles à approcher, que les lièvres et les lapins sont détruits. Telle est la vie à Majorque, où l'on peut toujours remplacer des jouissances perdues, par d'autres qui ajoutent à nos plaisirs le piquant de l'inconnu ou de la nouveauté.

Les bécasses stationnent plusieurs jours à l'endroit où le hasard vient de les jeter, même dans les lieux les plus secs. Plus tard elles se réunissent dans les terrains humides, les bas-fonds, les bois,

et si l'humidité manque elles cherchent les élévations. J'ai cité la Mola de Son-Patz comme le meilleur endroit des environs de Palma. L'arrondissement d'Arta est aussi un pays où elles se plaisent le plus. L'ami dont j'ai déjà parlé au chapitre du perdreau, ce bon chasseur, M. Juan Villon, en tua quarante-sept en un jour.

C'est dans une chasse aux bécasses et à cette même Mola de Son-Patz, que je fis connaissance avec un bon chasseur, le plus grand original que la terre ait porté. Chacun sait qu'au bois on ne se voit guère ; le gibier part à droite et à gauche dans toutes les directions. Il faut être prudent et savoir tirer pour ne pas blesser un camarade et se rendre coupable de meurtre. On doit convenir d'un signe de ralliement, siffler ou appeler de temps en temps : on sait ainsi où est le voisin, et on agit en conséquence. Mais il y a des gens, — et mon compagnon était du nombre, — qui ont à un tel point la double peur, toujours exagérée, de se faire blesser et de se perdre, qu'ils sont des voisins fort incommodes.

M. V., brave homme s'il en fut et qui devint plus

tard un de mes bons amis, était tellement enfant dans de pareilles circonstances, qu'il faisait un vacarme à ne plus s'entendre et avait le talent de faire vider le bois, je ne dirai pas aux bécasses, mais à toute espèce de gibier. J'avais entendu ces cris et été témoin de scènes qui me firent rêver aux moyens de me débarrasser d'un compagnon aussi incommode, et je finis, après maints essais, par le corriger de ses petits défauts. Je dus m'y prendre de la façon suivante dont je recommande la recette à tous ceux qui seront exposés à un pareil fléau.

Qu'on se figure un petit homme sec, nerveux, au sourire sardonique, mais qui, au besoin, laissait couler ses pleurs et grinçait des dents. Il était armé d'un immense fusil plus haut que lui, du plus gros calibre, et dont la détonation s'entendait à une lieue à la ronde ; sa chienne, folle et emportée, lui donnait plus de mal à diriger qu'une meute et, dans ses colères, il avait tiré la bête par les oreilles dès sa plus tendre enfance, avec une telle énergie, que, semblable aux chevaux d'Hippolyte, elle était complétement sourde à la voix de son maître.

Ces circonstances aggravantes faisaient de M. V., fort aimable homme du reste, un voisin qu'à tout prix il fallait écarter. Il avait épuisé ma patience en maintes occasions, lorsqu'une chasse ayant été organisée nous nous trouvâmes tous deux invités. Il se montra ce jour-là plus désagréable que jamais. Après plusieurs coups manqués, il se mit à battre sa chienne, à siffler, à la rappeler, à gronder contre le temps, contre ses compagnons, contre le guignon : je filai alors sous bois et m'éloignai dans une direction opposée : les autres en firent autant.

Dès lors il poussa des cris terribles ; c'était un tonnerre d'injures contre les chasseurs du jour, contre les mauvais amis. Après avoir fait retentir les échos d'alentour de ses imprécations, qui ne m'arrivaient plus qu'à l'état d'aboiements, il commença à tirer en l'air pour rallier les fuyards. c'était peine perdue : notre parti était pris.

Le hasard me ramena près de lui dans le courant de la journée : il avait usé une partie de sa poudre en détonations inutiles. Il entendit un coup de feu à quelques pas et sa fureur recommença. Je me cachai et j'attendis les événements. J'assistai alors

à une des scènes les plus étranges. Il appela, vocіféra, et comme rien, pas même le bruit des feuilles, ne trahissait ma présence, il tira encore plusieurs coups de feu.

— Eh bien ! s'écria-t-il, me voilà seul, sans munitions, advienne que pourra ; on peut m'attaquer maintenant, on aura beau jeu. Je suis en danger et je jure bien de ne plus chasser avec ce coureur, cet animal, cet enragé, qui oublie tout pour le gibier, même les égards dus à un ami. Canaille ! va..... Holà ! au secours ! Monsieur C., par ici ! Toi aussi, Fidela, tu t'éloignes.

La pauvre Fidela, qui chassait à courre et à voix toute espèce de gibier, fut alors rossée d'importance.

— Eh bien ! mordieu ! s'ils veulent me trouver ils me chercheront. Et il se roula par terre en trépignant. Je le laissai au milieu d'un tourbillon de sable et de feuilles qu'il soulevait autour de lui et m'enfuis à toutes jambes, car je pouffais de rire.

Le soir nous nous trouvâmes au rendez-vous, il était plus calme et je l'abordai, non sans faire les plus violents efforts sur moi-même pour ne pas

partir d'un éclat de rire homérique. Cette scène se renouvela encore une fois. A la troisième, mon homme prenait son parti de tout, même de se trouver seul : il commença à comprendre pourquoi il m'arrivait de le planter là au début de la chasse. Je remarquai qu'il faisait son possible pour se vaincre : je ne doutai plus alors de la guérison.

Un jour, après quelques explications amicales, je lui parlai un peu raison et lui fis voir avec politesse les inconvénients de ces désespoirs, de ces découragements. Le fait est que je lui rendis le service de le corriger du seul défaut qui l'empêchait d'être un parfait chasseur : nous n'en fûmes pas moins bons amis, et je pus lui avouer par quels moyens j'étais arrivé à faire de lui un de mes meilleurs compagnons, de façon à ne jamais l'oublier dans mes expéditions. Nous rîmes, l'un et l'autre, d'un si bon cœur, quand je lui donnai les détails, qu'il n'eut pas la force de me faire le plus petit reproche. Revenons à notre sujet.

La bécasse reste tout l'hiver à Majorque et on la trouve jusqu'à la fermeture de la chasse, qui a lieu le premier mars. C'est un bel et bon gibier très-

apprécié des gourmands et des chasseurs; elle est pour ces derniers une grande ressource à cause de l'époque où elle arrive. Elle se plaît surtout dans les bois de chênes et particulièrement aux environs des mares, où le terreau formé par la couche de feuilles mortes lui fournit sa subsistance. Dans un endroit découvert c'est un tiré des plus faciles; mais comme la bécasse recherche toujours les fourrés les plus épais, il faut avoir une grande habitude de tirer dans d'aussi mauvaises conditions pour ne pas revenir bredouille. La chair de cet oiseau est tendre et délicate, le moindre grain de plomb lui enlève toute énergie et il est bon de la tirer avec du 8 ou du 9. Comme elle part de près et qu'on peut difficilement la laisser filer, une demi-charge suffit : ce système m'a toujours très-bien réussi.

La bécasse est tellement sensible, que touchée légèrement elle tombe aussitôt. Si le chien ne la rapporte pas immédiatement, elle reprend parfois courage, bat des ailes et disparaît, jouissant d'une parfaite santé, jusqu'à ce qu'un autre la tue raide. Une bécasse échappée à la gueule de votre chien peut vous faire courir toute une journée.

Un jour nous chassions en ligne. Une bécasse part sur un bel arrêt : je la jette bas. Un autre chien la prend et s'en va vers mon compagnon de droite. Rien de mieux jusque-là ; à mi-chemin je la lui fais lâcher pour la faire rapporter à mon chien qui me l'avait fait tuer; mais l'oiseau bat des ailes et va se poser à quinze pas. Je la relevai deux fois et nous ne la retrouvâmes plus.

Un chasseur de Valdemosa, rapportait chez lui plusieurs bécasses ; il les tire du carnier et les étale orgueilleusement sur un banc à l'entrée de sa maison. — Tiens, en voilà une qui remue encore, dit la cuisinière, et l'on n'y fit plus attention. L'oiseau remua si bien, que le grand air aidant, il se remit sur ses pattes, ouvrit les ailes, prit son élan, voltigea deux ou trois fois au-dessus de la famille étonnée, fit un denier effort et disparut bientôt au grand désappointement de l'assemblée. Il y a beaucoup d'exemples d'un fait semblable.

On chasse aussi la bécasse en battue ; mais cette chasse n'est pas pratiquée à Majorque où chacun travaille pour son compte d'une façon rustique et plébéienne. Dans ce pays, qui conserve presque

intactes toutes les coutumes de l'ancienne noblesse, les habitudes aristocratiques sur ce point n'existent pas comme sur le continent où, de nos jours, on emploie souvent encore plusieurs rabatteurs pour la jouissance d'un seul chasseur.

Il n'y a pas de belles réserves, pas de gardes à riche livrée, pas de rabatteurs, pas de ces charmants rendez-vous de chasse si bien approvisionnés, si confortables. Dans les chasses majorquaines, l'égalité parfaite règne. Le grand seigneur doué du feu sacré doit, pour satisfaire sa passion, devenir un chasseur de profession.

Autant, au dire de quelques auteurs, la bécasse ressemble à la bécassine par la forme et la couleur, autant elle en diffère par les habitudes. Ils ajoutent qu'aux lieux aimés des bécassines on ne trouve pas de bécasses. C'est une grande erreur. Là où j'ai tué des bécassines, dans les lieux qu'elles fréquentent le plus et où elles stationnent davantage, j'ai toujours raccroché quelques bécasses qui, fuyant probablement par instinct les endroits secs où elles étaient venues s'abattre lors de la passe, s'étaient refugiées aux environs des étangs, dans les tama-

rins et sur les terrains fangeux ou inondés. Il serait plus vrai de dire que là où abondent les bécasses, il n'y a pas de bécassines, et encore ce ne serait pas une règle sans exception; car dans des bois éloignés des marais et même très-secs j'ai tué des bécassines qui paraissaient vivre en fort bonne intelligence avec les bécasses.

D'où viennent les bécasses, où font-elles leur couvée? On les trouve dans toutes les parties du monde. Même, sur quelques montagnes de France, on voit des nichées par-ci par-là. Mais où stationnent-elles au temps de leurs amours et d'où nous arrivent-elles périodiquement et à jour fixe? C'est là un problème qui n'ont pu résoudre encore, ni les professeurs, ni les naturalistes qui ont le plus approfondi la question.

« Ce qu'il y a de certain, » dit à ce sujet mon ami le gourmet dont j'ai cité plusieurs pages, c'est qu'une bécasse mangée toute fraîche est un triste morceau, qui a même un faux goût de macreuse, et est très-mauvais. Faisandée et cuite à point au moment de la décomposition, servie sur sa rôtie couverte du foie et des intestins, arrosée de bon

vieux médoc ou de chablis, c'est un mets des plus exquis, de la plus haute saveur — après le faisan. Servie en salmis, elle peut être succulente, mais elle perd considérablement au dire des experts en gastronomie.

Si le chien arrête bien la bécasse, il ne la rapporte pas avec la même facilité. Il se vautre souvent sur elle, la déchire et consent difficilement à la saisir. Pour cela il doit s'y être accoutumé. Il faut cependant persister à cet égard et obliger votre bête à ne pas être en défaut sur ce point, car un bon chien doit bien agir partout et en toute circonstance.

Il y a des passages de bécasses sans pareils à Majorque. Elles arrivaient à Arta, il y a longtemps de cela, en telle abondance, qu'un lord anglais demeurant dans l'île pour satisfaire sa noble passion et qui y vécut plusieurs années, en tua cinquante-quatre dans une journée.

Mais il y a de fameux mécomptes à cette chasse comme en bien d'autres choses. Un de mes amis, chasseur forcené, se promenait dans un petit bois en compagnie d'un général avec lequel je fus aussi

lié, et qui mourut au champ d'honneur après une chasse, au moment où il allait repartir. A onze heures et demie ils avaient tué vingt-trois bécasses, et s'arrêtèrent pour déjeuner.

— Cela va bien, dit le général au moment de se remettre en marche, on parlera de cette chasse-là. Combien tuerons-nous aujourd'hui; nous arriverons au moins aux deux douzaines?

— Aux trois douzaines vous voulez dire, répondit son compagnon.

A peine avait-il parlé que les chiens tombent en arrêt : une bécasse part à belle portée, dans une clairière, on lui décoche deux coups de feu et on la manque; on redouble, elle ne s'en porte que mieux. Les chasseurs se regardent étonnés et vont à la remise. Même arrêt, même déception; elle reçoit trois coups et continue « son petit bonhomme de chemin ». On la retrouve encore, et on la manque de nouveau. On ne la revit plus de la journée, et, chose bizarre, on ne brûla plus une seule amorce. Bien certainement un sorcier avait passé par là.

Certaine année il y eut un passage si considérable de bécasses à Majorque, qu'on les apportait à Palma

par chargements de mulets, dans ces grands paniers placés de chaque côté de l'animal et comblés jusqu'aux bords. On les vendait dix sous français, puis huit et enfin cinq. Je ne pus pas, comme mes amis; profiter d'une semblable manne du ciel. Cloué chez moi par les fièvres qui me retinrent au lit dix mois, je souffrais plus encore des effets du mal et de mon inaction que de la maladie elle-même : mais les forces me manquaient et il m'eût été impossible de marcher deux heures sans perdre connaissance. J'ai voulu à d'autres époques regagner le temps perdu ; mais si j'ai été assez heureux pour faire de brillantes récoltes, je ne me suis jamais trouvé à de pareilles fêtes.

XVIII

CHASSES AUX MARAIS.

Il y a quatre espèces de bécassines, qui toutes ont une grande analogie avec la bécasse. La grosse, dite double, équivaut pour son volume et son poids au tiers d'une grosse bécasse ; la moyenne

ou la bécassine proprement dite : puis la petite, nommée bécasseau ou sourde parce qu'elle part sous les pieds du chasseur, va se placer à quelques pas plus loin et se lève avec la même difficulté. C'est la plus amusante à chasser, car on peut la tirer deux ou trois fois si on l'a manquée. Il y en a enfin une autre variété qu'on appelle *finor* dans le Midi de la France : c'est celle qui se laisse approcher le plus difficilement. Elle a le dessous du ventre blanc, les ailes presque noires, le bec plus court et est fort rare. Elle ne part pas en poussant, comme l'autre, ce petit cri qui ressemble au bruit d'une botte qui se dégage d'un terrain bourbeux, mais bien en sifflant trois ou quatre fois. Un grand nombre de chasseurs ne la connaissent pas, même après plusieurs années passées à fréquenter les marais les plus giboyeux. Si j'en ai tué deux ou trois, j'en ai à peine vu six ou huit.

La bécassine s'éloigne des grandes flaques d'eau, des grands étangs : on la trouve tout au plus sur les bords. Elle fréquente principalement les terrains fangeux, les plaines inondées. Là seulement on peut en faire d'abondantes récoltes.

C'est le tiré le plus difficile. Au commencement de la saison, quand elle arrive, elle se laisse arrêter par le chien presque comme la sourde, et alors il faut un excellent coup d'œil pour la tuer. Plus tard, si elle a vu le feu et n'est plus trop fatiguée par le voyage, c'est une autre affaire : il faut pour réussir être un professeur consommé. Elle n'attend point l'arrêt fait par le chien, part hors de portée, se lève avec effroi, fait deux ou trois crochets et file avec une rapidité effrayante. Souvent elle s'élève comme une fusée. Mais lorsqu'elle est hors de l'atteinte du chasseur, si par hasard, levée par un compagnon, elle passe devant vous ou sur votre tête, épouvantée d'une nouvelle rencontre, elle a la vélocité d'une balle. Tirée dans ces circonstances, au coup du roi, ce serait un miracle de l'abattre.

Les uns recommandent de chasser la bécassine à contre-vent comme tout le gibier, afin de ne pas être entendu, de donner plus de puissance de nez au chien et d'agir ainsi dans toutes les règles générales de l'art. Les autres veulent qu'on suive la direction du vent ; car, disent-ils, la bécassine se

retourne pour piquer dans le vent et on l'aura ainsi plus facilement au bout de son fusil. Un autre ajoute : « Ce sont là des contes : la bécassine n'a jamais eu l'heureuse idée de se retourner sur le tireur. » Moi, je conserve toujours le respect dû au talent et à l'expérience.

Voici bien des années que je chasse au marais : j'ai une prédilection toute particulière pour la bécassine ; j'en ai même tué, certaines années, autant que de perdreaux. Mais je l'avoue, les plus beaux calculs du monde, que j'ai lus et mis en pratique, car je ne veux rien condamner sans essayer, ont toujours été en défaut. A bon ou mauvais vent, les bécassines partiront contrairement à toutes les prévisions et malgré toutes les précautions, bien ou mal, suivant le temps lourd ou sec, suivant même l'époque où on les chasse. Je dirai même plus, contrairement à certaine opinion, je n'en ai jamais vu revenir sur le chasseur, à bonne portée, pour piquer dans le vent. Si par hasard elles agissent ainsi, et cela arrive en effet, c'est à deux ou trois cents pas et hors de tout danger. Si on marche le vent au dos, l'oiseau profite de cela pour s'éloigner

avec plus de rapidité. Dans le cas contraire, à bon vent, elle pique en effet plus vite : ses crochets mêlés à ses oscillations doublent les difficultés et l'élèvent à perte de vue avant même qu'on ait pu tirer.

Je le répète, la bécassine est très-alerte, et toujours sur le qui-vive dans toutes les saisons et quel que soit le temps, excepté en automne, où on peut l'approcher. Elle court devant le chien, part de loin et dans des circonstances tellement inattendues que son tir est l'écueil des meilleurs tireurs, car elle s'éloigne toujours du chasseur et se place en un clin d'œil hors de portée. La seule manière de tirer la bécassine est au cul-levé et avant les crochets, au départ, en un mot, car après elle est trop loin.

Celui qui tue bien une bécassine et un lapin en toute circonstance est, — je me plais à le reconnaître, car il faut lui accorder un immense mérite, — un tireur de premier ordre ; mais il tire mal la caille et le perdreau pour se consoler, dit-on. Je proteste ici de toute l'énergie de ma longue pratique et de mon savoir. Je déclare que qui peut le plus peut le moins. Celui qui a un assez bon coup

d'œil, une main assez sûre et assez rapide pour bien « rouler » un lapin au déboulé, dans la proportion de sept à huit sur dix, ou de « peloter » aisément huit ou dix bécassines sur douze, celui-là, s'il tire un peu vite à la caille ou au perdreau, n'en manquera pas, j'ose le dire. Il pourra les cribler, les meurtrir, enfouir souvent ses bourres dans leur ventre, mais le gibier tombera, et, si le chasseur est doué des qualités nécessaires pour être vraiment très-adroit, il saura ralentir la promptitude de son tiré, et garder en joue le gibier pour assurer son coup. En ayant l'habitude de tenir au départ la pièce dans le canon, il lui sera facile de presser la détente une seconde plus tard. Soyez certain que tout bon tireur de bécassines laissera échapper bien peu de cailles.

La bécassine, difficile à abattre, est, sans contredit, un mets délicieux. J'ai connu un amateur qui commençait par le bec et finissait par les pattes. Je recommande le fameux « salmis des Bernardins » dont Blaze a donné la recette, c'est, sans contredit, avec la fondue de Brillat-Savarin, le Suprême résultat de l'art culinaire.

Il y a deux espèces de poules d'eau : la grosse, d'un noir grisâtre, et la petite d'un gris foncé, aux ailes un peu jaunâtres. Elles se tiennent dans les fourrés les plus épais, les joncs et les tamarins. La poule d'eau très-difficile à lever, court longtemps, se cache sous l'eau, ne laissant passer que son joli petit bec rouge, pour respirer. Lorsqu'elle est pressée et que ses ruses sont déjouées, elle monte sur les touffes de ronces, sur un arbre, et regarde « en riant » passer le chien et le chasseur inexpérimentés. Les vétérans, quand ils perdent la piste, lèvent le nez et l'aperçoivent, regardant avec « un sang-froid britannique » à droite et à gauche, et se penchant même d'un air narquois. On la tire alors au posé, et bien qu'à demi-cachée par les branches elle tombe, car le plus petit grain de plomb a raison d'elle et anéantit toutes ses forces. Et pourtant, si elle est seulement blessée, on la perd vite, car elle se blottit dans un fourré et rien au monde ne l'en ferait sortir. Il faudrait brûler des touffes énormes de racines entrelacées de ronces pour la déloger, et encore dans son entêtement la trouverait-on peut-être toute rôtie,

prête à être servie et accommodée en salmis, ou à la sauce piquante, comme on la mange. Un bon cuisinier peut tirer parti de ce gibier, mais si la science ne se mêle pas un peu de l'assaisonnement, c'est un triste morceau.

Une poule d'eau est cependant encore un très-joli coup de fusil. Cet oiseau arrive en plus grande abondance dans les marais au commencement et à la fin de la chasse. Il reste quelquefois dans nos climats, fait son nid, et l'été, en passant près des lacs et des cours d'eau, les chiens s'emparent des petits qui, comme les halbrans, ont atteint à cette époque toute leur grosseur et ne peuvent pas encore éviter le danger.

Le vol de la poule d'eau est lourd, difficile, et quand elle part dans une éclaircie on ne doit pas la manquer. Un bon tireur doit toujours la tuer raide, quand elle est levée par le chien et qu'il n'a pas d'obstacles devant lui.

Cette chasse, faite en son temps, est fort amusante. Si vous avez d'excellentes bottes, si vous possédez un bon chien qui ne craigne pas les ronces et l'eau, si vous vous armez de patience, la récolte sera

bonne et vous passerez d'agréables journées. Mais il faut souvent rester en place les pieds dans l'eau pour animer son chien ; cette immobilité est à craindre pour certaines natures. L'exercice que l'on fait aux bécassines contre-balance un peu l'effet de l'humidité et des miasmes qui se dégagent de la vase. Quand on est jeune, en bonne santé et bien organisé, si on ne craint ni les rhumes, ni les rhumatismes, ni l'asthme, ni les douleurs, si on a le le feu sacré enfin, on peut se risquer, et, tout en fumant un bon cigare, braver tous les dangers de la chasse au marais.

Le râle d'eau est un charmant petit oiseau qui ressemble quelque peu à un jeune poulet : il a le corps gris tirant sur le jaune sous les ailes, un peu blanchâtre sous le ventre et son bec est très-petit. Il est aussi rusé que joli. On le trouve partout, dans les joncs, dans les tamarins, les lieux inondés : il se lève difficilement, comme la petite poule d'eau dont il a les formes, les allures et presque le plumage. Il part presque toujours sous les pieds du chasseur, se cache et met tant d'obstination à se lever seulement à la dernière extrémité, que, bien

souvent, le chasseur perd patience et y renonce, à moins que le chien ne prenne le râle vivant. Cet oiseau part lourdement et en ligne droite : il est presque impossible de le manquer. Sa chair est plus délicate que celle de la poule d'eau, mais à mon goût elle ne vaut pas grand'chose.

Le tir du râle repose un peu : il calme le coup d'œil et la main pendant le passage des bécassines. Cette chasse réconcilie un peu avec le marais un jour où les oiseaux d'eau, canards et autres, sont inabordables ; elle prouve que tous les coups ne sont pas aussi difficiles. Le râle contribue, en un mot, à faire apprécier la chasse au marais si variée et si pleine d'intérêt.

On trouve à Majorque toutes les espèces de canards : le gros col bleu, le col vert (*anas ferina, anas rufa*), les pilets, milouins, tadornes, morillons, etc., etc., etc. Les grandes tueries se font aux Albuféras, dont nous parlerons plus loin : mais dans les petits étangs qui avoisinent Palma, on tue parfois quelques canards. Ces oiseaux se laissent difficilement approcher et pourtant j'ai vu quelquefois à leur arrivée, au commencement de l'hiver, mon

chien inquiet, chasser comme s'il était à la poursuite d'un râle, revenir sur la piste, la laisser, y retourner encore et, au moment où je m'attendais à voir un oisillon filer devant moi, un énorme canard de la plus grosse espèce partait tout à coup du milieu des joncs. Je le tirais à découvert à quinze ou vingt pas avec de la cendrée destinée au menu gibier, et je l'étendais raide mort.

Les meilleurs moments pour faire bonne chasse sont le matin et le soir. On se place dans les roseaux ou au bord des étangs, dans un bon affût, à la tombée du jour surtout, lorsque les canards viennent de la mer dans un pays comme Majorque, et s'abattent sur les étangs par un beau clair de lune. On fait alors des chasses superbes parmi les plus belles pièces. Il faut charger son fusil avec de la bonne poudre et du gros plomb, et on les tire au vol quand ils passent sur votre tête ou quand ils se posent. On rapporte toujours du beau et bon gibier, car le canard sauvage est meilleur et bien plus tendre que le canard domestique. Il faut le conserver deux ou trois jours pour lui faire perdre une petite odeur de mer qui le rendrait désagréable.

Le canard est un morceau de haut goût. On le mange rôti, en salmis, en daube ou assaisonné aux olives : c'est un plat qui peut nourrir toute une famille de gourmands.

Il existe une autre chasse aux canards fort productive, qui ne se fait ni de jour, ni à l'affût. On la pratique la nuit, par un beau clair de lune, accompagné d'un bon chien. C'est, sans contredit, un des plus agréables *sports* auxquels puisse se livrer un amateur. Un de mes amis, un compatriote, voulut bien m'initier aux plaisirs mystérieux de ces expéditions nocturnes.

Il faut surtout être accompagné à cette chasse ; tout seul on s'exposerait à trop de dangers. Un bourbier où l'on enfoncerait, un faux pas, une rigole trop profonde où l'on disparaîtrait, tout ce qui de jour est facile à éviter, pourrait la nuit donner une fin tragique à une partie de plaisir. On se réunit au nombre de deux ou de trois, pas plus, car pour éviter les périls du terrain, il ne faudrait pas non plus s'exposer aux coups de fusil de compagnons emportés souvent par leur ardeur. Or donc, deux chasseurs s'entendant bien, qui ont une

parfaite connaissance du marais, des endroits à éviter, de ceux où abonde le gibier, peuvent retourner au logis chargés des plus belles pièces.

Je me souviendrai toujours de la première nuit où je pris part à cette chasse : jamais plaisir ne m'a causé de semblables émotions. Cette promenade fantastique, ces oiseaux énormes qui partaient à mes pieds et que j'entendais tomber dans les flaques d'eau, les coups de feu qui résonnaient à mes oreilles sans voir le tireur, la lueur produite par la détonation, les cris d'encouragement aux chiens pour retrouver les pièces démontées, tout cela m'impressionna tant, me donna de telles émotions en me transportant tout à coup dans un monde si nouveau pour moi, que je souris encore au souvenir de ce que j'éprouvai cette nuit-là. Pratiquez ce genre de chasse et vous verrez que j'ai bien raison. Vous deviendrez tellement passionnés pour cette chasse offrant des dangers de toute nature, des obstacles, des triomphes, des coups inespérés, des épisodes inattendus, lorsque vous frappez de votre plomb des oiseaux invisibles qui, rapportés par votre chien, demandent pour être reconnus à être

examinés au grand jour, que toutes les autres chasses paraîssent monotones et vulgaires.

Il faut partir par une belle nuit bien claire, se rendre vers des eaux basses dans le voisinage des étangs, ne pas laisser une seule flaque d'eau sans la visiter et marcher contre la lune. Comme on ne voit pas le bout de son fusil, on y met un gros guidon en papier, en mastic ou en pâte quelconque, de la grosseur d'une amande et bien saillant, — une demi-figue sèche se colle sur les canons et s'y adapte à merveille ; — on peut ainsi viser aussi bien qu'en plein jour. Les canards de toutes espèces, si difficiles à approcher le jour, partent alors à dix ou quinze pas, vont même se poser plus loin s'ils sont manqués ; et vous voilà chassant les plus gros oiseaux comme si vous étiez dans un champ de blé tuant des cailles, car ils sont tout aussi faciles à aborder.

Le gibier se lève de si près que le bruit émeut les plus vieux chasseurs. Pendant une seconde on n'entrevoit qu'une ombre ; le guidon, l'oiseau, tout est noir : le chien passe et s'éloigne comme une vapeur obscure devant les yeux du maître ; les com-

pagnons, si on les aperçoit un instant, disparaissent aussitôt. Tout cela paraît être une scène de fantasmagorie, un vrai conte de revenants. Une imagination romanesque pourrait bâtir sur une de ces nuits étranges, une rêverie fantastique qui transporterait le lecteur dans un monde inconnu.

A Majorque, la chasse aux macreuses peut être comparée à celle qui se pratique sur les étangs de Cette et de Berre, dans les Bouches-du-Rhône. Elle a lieu aussi aux grandes Albuféras près d'Alcudia. Dans les autres marais on trouve parfois des vols considérables de macreuses. Dans les endroits où il y a peu d'eau, elles se cachent à l'approche du chasseur, au plus épais des joncs et des tamarins, et on les fait partir à grand'peine. Souvent le chien les saisit vivantes : lorsqu'elles prennent leur vol, elles évitent d'une façon toute particulière ce qui pourrait les dérober à la vue du tireur. Elles partent du milieu des tamarins en rasant l'eau et en volant lourdement. Ces oiseaux offrent une énorme surface au coup de fusil ; le chasseur a donc une facilité inouïe à les abattre ; mais elles sont si vivaces que si le chien ne les rapporte pas ou qu'on

néglige de les recueillir immédiatement, elles reprennent force et courage et disparaissent bientôt sous les joncs où elles échappent infailliblement à la vue. Ces oiseaux ne font souvent que perdre connaissance, et le grand air, la fraîcheur de l'eau leur rendent la vie. Dans nos chasses des Albuféras, combien de fois ai-je vu des macreuses, cinq minutes après le coup de fusil qui semblait les avoir étendues raides mortes, être poussées par le vent hors de portée, gigotter tout à coup, battre des ailes et échapper à la vigilance du canotier chargé de les ramasser.

Chose bizarre, ces oiseaux fort difficiles à approcher quand ils sont en grand nombre sur des eaux profondes et étendues, se trouvent-ils dans de petits étangs couverts d'épais fourrés, se blottissent dans les fouillis et le chasseur en a toujours raison. Dans ces conditions si on tombe sur un vol de vingt ou trente on en tuera toujours vingt ou vingt-cinq, si ce n'est la compagnie entière. Un de mes amis en aperçut un jour en passant devant une flaque d'eau où il avait l'intention de chasser toute la journée : il en compta dix-huit. Descendant de

voiture, il chaussa ses bottes, et l'eau ne lui arrivait qu'à mi-jambe. Il barbotta du matin au soir, ne bougea pas de place, et tua les dix-huit macreuses. C'est une bonne aubaine de trouver ainsi une volée un peu considérable dans un étang où l'on peut s'aventurer avec ses bottes : le succès est certain et la chasse est convertie en un exercice à feu qui dure toute la journée.

La macreuse est d'une taille au moins double de celle de la grosse poule d'eau ; son plumage est d'un noir bleu et son bec très-acéré est blanc. La description que fait Chateaubriand de la poule d'eau citée par Blaze est une erreur : il a sans doute confondu avec la macreuse.

Je suis de l'avis de M. Joseph Lavallée : aucun cuisinier n'a jamais su assaisonner ce gibier d'une façon qui m'ait paru mangeable. Je crois que bouilli, parfumée d'herbes aromatiques avec force vinaigre et épices et dépourvue de toute saveur naturelle, on pourrait l'avaler dans une excellente sauce piquante aux truffes, mais ne pourrait-on pas déjeuner avec de la peau de rhinocéros ainsi apprêtée. Un chasseur de Cette m'a pourtant assuré qu'on

vendait les macreuses fort cher dans le Midi, où tout le monde s'en régalait, et que lui-même, fin gourmet, les faisait préparer chez lui et les trouvait succulentes; mais j'avoue, qu'à chaque épreuve, les émotions de mon estomac muni d'une forte dose d'émétique auraient été un badinage auprès de ce que j'éprouvais.

J'avouerai avoir dévoré un jour une macreuse passée par feu, à peine flambée, je pourrais dire comme l'eût fait un anthropophage. J'avais chassé a plusieurs lieues de la capitale, dans les marais fort giboyeux de Santa-Pouza; à trois heures nous dînions de nos provisions, en laissant heureusement par hasard au fond du carnier quelques morceaux de pain. Il y avait une quantité sans pareille de gibier : la tentation était forte. Or comme j'aime beaucoup les tentations et que je préfère encore y céder, je restai à l'affût avec un peintre de mes amis, enragé chasseur comme moi. Quand la chasse fut finie, il était fort tard : nous allâmes nous abriter dans une mauvaise baraque.

Le lendemain nous étions sur pied à cinq heures du matin et de nouveau à l'affût. Comme le gi-

bier continuait à se présenter à nous dans une abondance aussi merveilleuse que la veille, la chasse durait encore sur les deux heures. Notre faim fut telle, que nous fîmes rôtir assez superficiellement une macreuse, du corps de laquelle le sang jaillissait de toutes parts. Jeunes et vigoureux, nous avions l'estomac vide, n'ayant pris aucun aliment depuis vingt-quatre heures, et nous nous serions entre-dévorés, je crois. Le pain dur de la veille aidant, nous mordîmes à pleines dents sur notre affreux repas.

— Voilà une bien bonne macreuse, disait l'un.

— Excellente, répondait l'autre.

Ce n'est pas étonnant, du reste ce jour-là nous aurions, j'en suis convaincu, dévoré des souris. Ajoutez à cela que dans les étangs de Santa-Pouza, les plus dangereux du monde, j'avais trois fois disparu entièrement sous l'eau dans des trous de trois mètres de largeur cachés par des herbes. Mon ami coula à fond quatre fois : je le crus un moment perdu, des paysans nous avaient trompé et nous fûmes leurs victimes : il fallait alors vider nos bottes et recommencer de plus belle.

Nos camarades étaient partis, nous avions plusieurs lieues à faire, les pieds mouillés. Épuisés par la faim et la fatigue; nous ne pouvions arriver et nous allions maudire les vicissitudes et les misères de la chasse, lorsque ma voiture arriva sur ces entrefaites, envoyée par ma famille.

Le soir même, les pieds enfouis dans de bonnes pantoufles bien chaudes, placés sur les chenets devant un bon feu, nous dînâmes gaiement après avoir orgueilleusement étalé notre chasse sur les tables. Peu de temps après avoir savouré un verre de bonne anisette de Bordeaux, fumé un cigare et pris du café, nous dormions du sommeil du juste. Tout était oublié et nous ne nous en portions que mieux. Mais on était plus jeune alors et on pouvait supporter en riant de semblables fatigues, de pareilles épreuves. Il faut pour se jouer de tant de dangers avoir vingt-cinq ans et un tempérament de fer.

Si dans l'arrière-saison les lièvres ont diminué, si les perdreaux partent hors de portée, et que les bécasses aient cherché les hauteurs et certains parages de leur prédilection, on peut encore être

assez heureux pour faire de jolies chasses en plaine. Voici d'abord la grive : je ne sais si on doit la considérer comme gibier de hasard, puisqu'elle se trouve dans les bois et les landes en telle abondance, que c'est là une chasse assurée et productive. Le fait est que la grive n'est pas à dédaigner faute de mieux. C'est un mets exquis, et j'ai vu des gourmets la préférer au perdreau. On en prend des quantités incroyables à Majorque, au moyen de grands filets tenus à la main par deux joncs, et tendus entre deux arbres dans les bois ou les champs d'oliviers. C'est le matin une chasse très-amusante, et qui rapporte beaucoup aux paysans majorquins. La chasse au fusil est un tiré fort difficile, plus difficile peut-être que la bécassine : ne tue pas qui veut une grive. Un jour où tout manque et où on craint d'être bredouille, si l'on revient avec une brochette de douze ou quinze grives, je déclare que l'on est sauvé; on a fait chasse. Dans mon esprit, une seule grive proprement tuée au vol exclut la bredouille : que dirai-je si on en rapporte une douzaine !

Ensuite on peut rencontrer un de ces vols d'é-

tourneaux qui obscurcissent le soleil tant leur nombre est considérable, et, si on les aborde, on en tuera trente ou quarante. Cela est arrivé, non pas à moi, car je n'ai jamais fait, ni vu faire aucun tour de force de ce genre-là, mais je crois le fait. Un de mes domestiques en tua dix d'un seul coup de fusil.

Si le bonheur vous fait encore abattre deux ou trois vanneaux, voilà la bredouille sauvée et la cuisinière satisfaite ; car, vous le savez, le proverbe assure que c'est « un bon morceau ».

Que de fois aussi vous pouvez approcher, derrière une haie, une bande de pluviers dorés qui se délecte dans les jeunes pousses de blé et s'engraisse tout exprès pour vous. Vous tirez votre premier coup au posé, — il est toujours permis d'assassiner sans pitié le gibier de passage, — puis le second coup au vol, et la récolte peut être fort brillante, suivant les circonstances.

Le roi de cailles, enfin, cette espèce de râle de terre, de la même grosseur et à peu près de la même couleur que l'autre, se trouve à cette époque. Il a les mêmes allures que son congénère et fait endiabler

votre chien. Il ne part qu'à la dernière extrémité, soit dans les landes, soit dans les jeunes pousses de blé et d'orge; mais il est si délicat, sa graisse est si parfumée, que rapporter un seul râle, disait un de mes oncles, vieux baron normand très-amateur de bonne chère, c'est avoir fait chasse. Ce gibier mérite la patience dont vous aurez besoin pour le faire entrer dans votre carnier; il est si rare que, même avec cette seule pièce, vous exciterez non-seulement l'envie des gourmands, mais même celle de vos confrères en saint Hubert.

La tourterelle abonde aussi dans certaines localités. Le pigeon sauvage, le gros ramier, vivent toute l'année en grand nombre à Majorque ; on en fait de grandes tueries à l'affût, auprès des endroits où ils vont boire. Pendant la saison prohibée, en côtoyant en canot les rochers qui bordent les côtes de l'île, on peut tirer sur des bandes énormes qui, sortant des anfractuosités, vont se remiser plus loin et se joindre à d'autres. On n'oublie pas ainsi tout ce que l'on sait et l'on a acquis de l'habileté pour l'ouverture. C'est du reste un excellent moyen de raviver le souvenir de ses jouissances cynégétiques.

—

Cette réflexion me rappelle la réponse d'un des hommes qui a le plus d'esprit en France, quoiqu'il soit académicien, aurait dit Voltaire : moi je ne me permettrais pas des plaisanteries de ce genre-là. Je lui disais en philosophant un peu et en m'instruisant à sa conversation : « De tout cela il reste la mémoire, le souvenir, ce doit être encore beaucoup de pouvoir vivre de souvenir. — Ce que vous dites là est bien jeune, me répondit-il ; à mon âge vous trouverez que ce n'est rien.

Au marais, à l'affût, en plaine même, on a encore de beaux coups de fusil à tirer, c'est un quine à gagner, comme dit Blaze ; une oie, un cygne, un héron, une outarde et même des oiseaux que nous sommes habitués à ne voir seulement qu'empaillés dans les cabinets d'histoire naturelle. Cela tient du hasard, et peut devenir cependant un triomphe de plus pour celui auquel ces bonnes chances arrivent. Les amis apprenant votre succès viennent examiner la pièce, et on peut, dans sa vie de chasseur, raconter un événement en dehors de ce qui se passe tous les jours.

XX

LES SOCIÉTÉS DE CHASSE DES ALBUFÉRAS ET DE SON-PAULO.

Il existe à Majorque deux sociétés de chasse seulement, amodiataires de terrains loués, et organisées comme celles de France et d'Angleterre.

L'une de ces sociétés a la jouissance des plus beaux lacs du monde, au point de vue cynégétique, auxquels on ne peut comparer les maigres étangs des environs de Paris où j'ai eu l'occasion de chasser pendant mon dernier voyage en France. On les appelle : Albuféras à Majorque comme à Valence, et ils sont couverts d'une si grande quantité de gibier, qu'au départ des canots d'attaque, on croirait entendre un feu d'artillerie ou le roulement de milliers de tambours.

L'autre société, qui ne possède que des landes, des terrains incultes, des semis de pins au bord de la mer, se réunit à la première, et toutes deux font

ensemble un échange de bons procédés, qui doublent les jouissances de chacune d'elles.

Tout étranger arrivant à Palma est invité et conduit sur le champ d'honneur par les équipages de ces messieurs : hébergé, choyé par les membres des deux sociétés, il n'a qu'à se laisser faire pour voir jusqu'à quel point on est aimable à Majorque. Qu'il soit Espagnol, Français, Italien, Américain ou Anglais, peu importe sa nationalité ; pour peu qu'il soit chasseur, il est sûr d'être accueilli avec une cordialité et un sentiment des devoirs qu'impose une hospitalité bien entendue, tout aussi « écossaise » qu'en Angleterre, accompagnée de ces mille petites attentions de bon goût qu'on sait si bien prodiguer dans nos provinces de France.

La journée se divise de la manière suivante :

Le matin, les plus passionnés partent avant l'aube ; on les conduit dans des forêts de joncs, au milieu des eaux, on les fait placer en ligne hors de la portée des coups de fusil, chacun dans un canot : on les poste pour le départ des canards qui, à la première décharge, après bien des hésitations et plusieurs passages au-dessus de la tête des tireurs,

s'en vont gagner la haute mer. On éteint les fanaux qui ont servi à diriger la marche silencieuse des chasseurs, puis, sur un signal donné, on entend au milieu de l'obscurité la décharge d'une arme à feu. Aussitôt succède au silence le bruit confus et terrible des cris bizarres de toutes les bandes d'oiseaux aquatiques les plus variées et les plus étranges. La faible clarté du jour qui commence à poindre, laisse voir ces grands fantômes ailés qui viennent siffler à vos oreilles en fendant l'air et voltiger au-dessus de vos têtes sans rien voir.

Le feu de file commence, et au bout d'un instant on n'entend plus que le bruit de corps tombant dans l'eau, souvent près de votre bateau, tués par un voisin. Les cris des chasseurs, une fusillade nourrie sans interruption, les paysans qui animent les chiens à la poursuite des fuyards, tout cela forme un vacarme effroyable qui va *crescendo* pendant plus d'une heure. Ce tumulte dure jusqu'à ce que le jour naissant permette de voir la forme exacte et les couleurs mêmes des animaux que l'on tire. Jusqu'à ce moment, il était impossible de juger l'espèce de ses victimes ; mais avec le jour, les der-

nières bandes de canards de toutes variétés, de macreuses, d'oies, de cygnes, de hérons, ont pris un grand parti et se sont réfugiées à plusieurs lieues en mer. Les macreuses parties, — et c'est le petit nombre, — reviennent au bout d'une heure ; mais un gros temps peut seul obliger les canards à regagner les étangs.

La chasse du matin est terminée ; on ramasse les morts, on fait prendre les blessés par les chiens ; on remplit les canots, puis on se fait débarquer sur une langue de terre qui sépare les étangs de la mer. Chemin faisant, on tue quelques lapins, des bécasses, et on est de retour, sur les neuf heures, à la petite maison des Albuféras, dont la façade se mire dans les eaux, tandis que la partie opposée a vue sur de vastes plaines, des montagnes et des parties boisées. Là vous attend un excellent déjeuner, composé toujours, outre les perdreaux, bécasses, lapins, lièvres, canards, — produits de la chasse, — de poulets et de dindes magnifiques, redevance accoutumée des fermiers et enfin de poissons d'eau douce, pêchés dans les Albuféras par ceux qui préfèrent cette distraction à la chasse.

Du thé, des œufs frais, du lait et du beurre, sont servis pour ceux qui veulent un repas frugal. Des vins exquis, de ces bons vins d'Espagne, si chauds et si utiles en semblable circonstance et en pareil lieu, sont aussi fournis par chacun des membres possesseurs de vignobles. Le café, les liqueurs, les cigares ne font pas faute non plus. Or, avec tout cela et en compagnie de gens aimables, on conviendra sans peine que la vie doit être fort supportable.

Le déjeuner terminé, on va vers onze heures faire la « volée des macreuses »; c'est le grand amusement de ces expéditions : tout le monde veut prendre une part active à la bataille qui va s'engager. Chasseur ou non, chaque bon ou mauvais tireur, s'en mêle. J'ai même vu des gens si peu habitués à décharger une arme, qu'ils détournaient la tête à chaque coup de fusil, tellement la détonation les impressionnait. Il va sans dire, par exemple, que ceux-là revenaient bredouilles, sans rien comprendre à leur guignon.

Ce second départ est charmant. Toutes ces barques, tous ces rameurs, tous ces chasseurs en

gaieté, le cigare allumé; le miroitement des armes (on se munit souvent de deux et trois fusils), et tous ces petits bateaux à la suite les uns des autres, conduits par des hommes au costume étrange et pittoresque, dans cette grande rigole enfermée entre deux parapets de terre molle, où pousse une forêt de joncs et d'herbes aquatiques, et d'où se lèvent à chaque pas des bécassines et des poules d'eau effrayées : tout cela forme un tableau des plus délicieux, une des scènes les plus ravissantes du monde.

On arrive en silence au grand étang ; on se place en ligne et sur un rang; puis on commence l'attaque. L'eau est couverte d'une foule noirâtre, formée par des milliers de macreuses, canards, sarcelles etc., etc. A l'approche des canots, tous ces oiseaux prennent leur volée avec un bruit d'ailes qui, comme je l'ai dit, ne peut être comparé qu'à un roulement de tambours. Alors la manœuvre se dessine : elle consiste à tuer au vol tous les oiseaux acculés contre les berges et qui passent au-dessus des barques. C'est pour un vrai chasseur le moment le plus agréable : il tire de près, de loin, toujours ;

il n'a pas le temps de charger ; il peut mesurer ses coups, la portée de son arme : c'est le triomphe du fusil Lefaucheux.

Après cela vient le tour des « mazettes ». Des affûts sont préparés pour eux près des joncs et des langues de terre qui avancent. Les canards, à cette seconde opération, ont disparu et gagné la pleine mer ; les macreuses restent, mais en tel nombre qu'il faut avoir vu cela pour y croire. Devant chaque affût on place avec une ingénieuse symétrie, des macreuses en bois ou en liége ; il faut être prévenu pour ne pas commettre des erreurs à faire pouffer de rire les railleurs. Nous avons trouvé, un jour, les appeaux tout criblés de plomb *liégicide* de l'un de ces apprentis chasseurs qui se retournent pour tirer leur coup de fusil.

Les tireurs une fois postés, assis sur de bons tabourets, cachés dans les joncs, sur leur affût composé de pierres et de branches d'arbre, les canotiers reprennent le large, attaquent de nouveau la ligne des macreuses, poussent des cris, tirent à tort et à travers, et le gibier, effrayé, vient près des berges se jeter à quinze pas du chasseur, au

milieu de ses compagnons immobiles. A peine est-il posé, qu'il est massacré à bout portant; les bons fusils, en une heure ou deux que dure cette opération, tuent jusqu'à quarante ou cinquante macreuses; d'autres brûlent cent ou cent cinquante cartouches sans rien abattre; mais il faut pour cela n'avoir pas la moindre habitude du tir. Le roi de la chasse est celui dont l'affût est le mieux placé; on tire sans cesse et l'on revient noir de poudre et tout étourdi de tant de détonations. Des rameurs vont toutes les dix minutes recueillir les morts et les blessés; chacun en rapporte un canot chargé jusqu'aux bords, et si on n'a pas grand mérite à ces tueries, on a, du moins, bien employé son temps et gagné avant dîner l'appétit nécessaire pour bien fonctionner à table.

L'affût terminé, on va encore tenter une nouvelle attaque : l'on ajoute d'autres victimes au tas de gibier qui s'élève déjà en pyramide au milieu de la barque; on tire aussi sur les bords quelques bécassines, et on arrive enfin à heure fixe pour le dîner, pendant lequel l'urbanité des hôtes double les plaisirs d'un repas composé des mets les plus

exquis. Aux vins de ces parages viennent se joindre nos vins de France qui ne sont pas les moins fins du repas; car si, dans cette partie sauvage de l'île, on ne peut pas vivre comme on le ferait en plein pays, on profite du moins de ce qu'il y a de bon et de beau, en joignant à cela tout ce qui est capable de compléter le comfort le mieux entendu.

Chacun est ensuite rendu à la liberté; c'est l'heure de l'indépendance jusqu'au départ pour la pêche. On joue, on se délassse, on prend des liqueurs, on fume, on cause de chasse, on chante et l'on rit : voilà pour ceux qui restent au logis. Ceux qu'entraînent une noble ardeur et qui veulent se préparer à se « comporter dignement » au souper, prennent leur fusil et vont dans les bois qui avoisinent la mer, dans les landes de la Société de Son-Paulò, chasser au chien d'arrêt, le lapin, la bécasse et le perdreau ; c'est le plus agréable moment pour le chasseur au fusil. Ceux qui désirent respirer l'air des champs sans fatigue, ont la meute de la Société à leur disposition, et vont, en compagnie d'un paysan piqueur, chasser le

lapin à courre. Des chevaux et des mules servent de montures. On prend ainsi avec les chiens, dans une après-dînée, quarante ou cinquante lapins.

On retourne au rendez-vous de chasse pour attendre la nuit, et, vers les neuf heures, on vient vous annoncer que les canots sont prêts et les feux allumés. On se couvre alors de paletots, de manteaux, on s'enveloppe les pieds dans des couvertures de laine, et, allumant le cigare de rigueur dans ces endroits humides et dangereux pour ceux qui ne prennent pas les plus grandes précautions, on va encore assister à l'un de ces spectacles bizarres qui frappent vivement la curiosité et l'imagination. Un homme guide la barque et la pousse avec une perche, tandis qu'un autre, placé à l'avant, éclaire l'eau au moyen d'un panier en fer où brûlent continuellement de gros morceaux de bois résineux. Il est armé d'un trident de fer, et c'est avec cette arme qu'il surprend le poisson endormi au fond de l'eau et le harponne avec une habileté surprenante. Cette manœuvre, pour qui ne l'a pas essayée, paraît on ne peut plus facile ; mais si vous

prenez ce long bâton et que vous aperceviez une anguille au repos, au moment où vous aurez touché l'eau, elle aura disparu. Il faut une grande habitude pour réussir à cette pêche. Les paysans qui naissent et meurent dans ces marécages sans faire d'autre métier, peuvent seuls arriver à la perfection. J'ai vu cependant plusieurs Majorquains, véritablement passionnés, s'en tirer assez bien après quelques années de pratique. Les barques se séparent enfin, puis, arrivées au grand étang, au bout d'une heure ou deux, elles se rapprochent; on s'appelle, on rit de votre maladresse, les pêcheurs énumèrent avec orgueil le nombre de paniers qu'ils ont remplis, et l'on revient en chantant retrouver attablés les paresseux et les frileux. Un jeu à bon marché et qui ne fait de mal à personne, termine la soirée. A dix heures on prend le thé, accompagné de tout ce que peut engloutir l'estomac le mieux organisé; on cause des événements de la journée, et on va dormir du sommeil du juste pour réparer ses forces et se lever le lendemain disposé à de nouveaux plaisirs.

Ainsi s'écoulent les sept ou huit jours consacrés

ordinairement à ces délicieuses expéditions, qui font ressortir à la fois les ressources cynégétiques de ce charmant pays et le caractère hospitalier des Majorquains.

Adieu, Majorque ! ou plutôt au revoir !

CHASSEUR ET DUELLISTE

—

NOUVELLE

I

BONHEUR COMPLET

Au premier étage d'un hôtel de la rue Richelieu et dans un appartement élégamment meublé, se trouvait un jeune homme en costume du matin, fumant près d'une table sur laquelle était placé un service en argent à côté des débris d'un déjeuner succulent, accompagné ou suivi, — cela va sans dire, — du thé, boisson désormais indispensable même aux véritables Parisiens.

A droite, à gauche et à ses pieds on apercevait pêle-mêle des malles, des coffres, un énorme né-

cessaire, une boîte à fusils, un étui en cuir contenant un Lefaucheux, et enfin tout le désordre qui annonce une arrivée ou un départ : c'était l'un et l'autre à la fois.

Tout d'un coup on frappa à la porte et la voix d'un domestique de bonne maison se fit entendre :

— Monsieur le vicomte...

— Entrez, Charles, répondit le jeune homme.

Un valet de pied en habit noir et en cravate blanche se présenta et referma la porte.

— Un monsieur est là qui désire voir monsieur le vicomte.

Le jeune homme, son maître, répondit d'un ton de contrariété et de l'air d'un homme vexé d'être arraché à quelque douce rêverie :

— Que me veut-on à cette heure ; je ne suis pas vêtu de façon à recevoir personne, et il appuya sur ce mot. Allez voir si c'est un fournisseur et dans ce cas seulement faites entrer.

Le domestique sortit et revint au bout de quelques minutes présenter une carte.

Après y avoir jeté les yeux, notre voyageur se leva tout joyeux.

— Alfred Lavallée ! s'écria-t-il, qu'il entre, qu'il vienne ; et, seul dans sa chambre, le jeune homme fit quelques pas qui trahissaient une légère émotion. — Quel bon cœur ! reprit-il à voix basse : Alfred, mon ami, mon camarade de collége ! ce brave garçon a pensé à moi.

La porte s'ouvrit, il y courut, et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

— Mon cher de Tracy, dit le nouveau-venu, que je suis heureux de te revoir.

— Et moi donc, après six ans de séparation. Que de choses se sont passées, que d'événements, ah ! mon Dieu, si nous voulions tout nous raconter, nous ne saurions par où commencer, tant il se présenterait de souvenirs divers à notre esprit. Six ans ; — mais le monde change en six ans. Parlons plutôt de nos bonnes années, de nos succès et de nos revers de collége, de nos batailles à coups de boules de neige.

— Oui ! certes, comme aussi de nos batailles avec des armes : car tu te rappelles sans doute ton fameux duel de collége quand nous étions en philosophie, hein ? avec..... attends donc..... avec

Malfrey. Dans la salle d'armes, il niait que tu l'eusse vaincu et il t'a proposé de déboutonner les fleurets. Séance tenante tu lui fis, ma foi! une blessure à la cuisse qui lui valut un mois d'infirmerie ?

— Ah ! c'est vrai, tu te souviens de tout cela, toi? Nous pensions aussi tous alors à devenir de grands hommes et à conquérir le monde par l'épée comme Bonaparte, ou bien encore par la science, par quelque chose de grand enfin.

— Oui, mon cher Jules, nous pensions ainsi.

— Quels beaux souvenirs! mais que d'amertume maintenant, pour ceux qui ont découvert que tout cela n'était qu'un rêve d'enfant et qu'aujourd'hui ils ne sont bons à rien.

— Pour plusieurs les rêves se sont réalisés, en partie du moins, et ils ont eu au moins leur utilité. Toi ! par exemple, tu as réussi ; je vois là sur ta cheminée des rosettes à plusieurs couleurs, une croix de commandeur, etc. Corbleu ! mon cher, tu as fait rapidement fortune.

— Ah ! mon Dieu, tous ces hochets de la vanité, tu le sais, s'obtiennent souvent très-facilement.

— Pas de fausse modestie, mon cher ami, je con-

nais ta vie aussi bien que toi depuis que tu es parti : tu as agi en bon et habile diplomate, tes missions ont été couronnées de succès au dire de tous les journaux, et, qui mieux est, de tous ceux que je sais te porter envie, eu égard à quelques rancunes de ministère qui les faisaient enrager. Je sais qu'outre cela tu as su à l'occasion être bon militaire et tenir courageusement ton épée au milieu de la révolution et des barricades ; ah ! tu ne le nieras pas, j'ai encore chez moi l'article qui en fait mention.

—Allons, mon cher, n'exagérons rien, j'ai fait mon devoir, j'ai eu ce que nous appelons de la chance, et, entre nous soit dit,—vois si je suis franc,—j'ai travaillé mes succès comme le recommande un spirituel écrivain, presque autant que mes écrits. Mais assez sur ce sujet-là, mon cher Alfred, parlons un peu de toi ; que deviens-tu ? que fais-tu ? es-tu heureux ?

— Ah ! mon pauvre ami, quelle différence, quel parallèle veux-tu me faire établir. Cela n'est pas généreux.

— Telle n'est pas mon intention.

— J'en suis persuadé; mais tu viens sans le vou-

loir d'ouvrir une de mes plaies. — Je ne fais rien mon cher, je n'ai rien voulu faire. Je n'ai pas fini mon droit. J'ai été attaché d'ambassade à Vienne, j'ai fait des folies pour une danseuse et j'ai renoncé à la carrière, car on criait au scandale autour de moi. J'ai été successivement inspecteur d'un chemin de fer que je visitais les jours où j'allais en partie fine à Saint-Germain, et employé chez un agent de change qui m'a fait perdre 30,000 francs à la condition de ne pas dire à mon père que je ne mettais jamais les pieds chez lui ; voilà mon passé. Mon présent consiste à me lever à onze heures, à déjeuner à midi, à fumer jusqu'à deux heures ; à faire un tour de bois ou des visites au demi et quelquefois au quart de monde ; à dîner à sept heures parfois avec le demi ou le quart, à entrer dans un théâtre ou à aller dans la haute société, ce qui pour moi est fort rare ; puis à avaler un souper sans faim en compagnie de femmes sans amour. Que dis-tu de cette vie ?

— Elle est triste, en effet.

— Aussi je suis las de tout, ennuyé de tout, usé jusqu'à la corde, et je n'ai plus qu'à en finir avec la

vie! me ruiner et me faire sauter la cervelle, ou bien me marier.

— Diable, ce serait un fâcheux présent que tu offrirais à une femme en lui apportant une dot d'ennui et de découragement; mais, écoute-moi, il ne faut pas se dépiter ainsi. Que diable, il y a des ressources à tout, et il est encore temps. Je me charge de toi et de ta guérison!

— Encore temps? Ah bah!... à vingt-six ans, tu plaisantes; avec huit ans de Paris, au Château des fleurs, à Mabille, aux Frères Provençaux, à la Maison-Dorée surtout; il y a de quoi empoisonner l'homme le mieux constitué au moral et au physique, surtout si cet homme est assez absurde, comme cela m'est arrivé à moi, de ne pas faire grand'chose et d'être désœuvré du matin au soir. Non, non, mon cher, plus de remède, je suis enterré vivant; c'est horrible à penser, mais cela est vrai! Tu m'as demandé si j'étais heureux, je t'ai dépeint mon bonheur! C'est toi qui dois être heureux? Dis-moi ton présent, voyons, puisque je connais ton passé. Allons, grand homme, ton présent, je tiens à le connaître?

— Ne perds pas courage, te dis-je, nous ferons notre possible tous les deux et tu verras. Mais, puisque tu l'exiges, je veux bien parler de moi. J'arrive d'Espagne, comme tu sais; j'ai quitté ce pays avec regret, car j'y ai laissé des amis; mais ce petit chagrin a été bien compensé, je t'assure. Mes succès, comme tu les appelle, ont enchanté mon père et je jouis chaque jour de sa joie en l'embrassant. J'ai une carrière bien commencée; me voilà enfin de retour en France au milieu de mes parents et de mes amis; j'ai une constitution de fer qui me permet d'entreprendre des voyages lointains, un travail quelquefois même excessif pour ne pas négliger les exigences de ma position et puis enfin de me livrer au plaisir de la chasse que j'adore. Je profite enfin de la vie dans une juste et prudente mesure, en chargeant ma balance d'un poids égal de travail et de plaisir. Je me contente du lot qui m'est échu dans ce monde, sans exiger plus, sans consentir à moins, et recherchant au contraire tout ce qui peut utiliser et adoucir notre existence; voilà mon présent et en même temps ma philosophie. Es-tu satisfait.

— Certainement; mais avec ces idées-là, tu personnifies le bonheur sur la terre.

— Oui, mon cher Alfred, je suis, je l'assure, l'homme le plus heureux du monde : rien n'altère et ne peut, je crois, ternir mon bonheur en ce moment.

— Tu le crois, et tu as toutes les raisons possibles pour cela; mais ne te fies pas trop à la vie, mon ami; c'est un océan de plaisirs et de chagrins sur lesquels nul n'est à l'abri d'une tempête.

— Qu'importe, en attendant l'orage, je m'abandonne avec confiance à son calme peut-être trompeur, mais d'autant plus agréable pour le moment que je pars demain pour une magnifique partie de chasse et que je vais sans gêne me livrer à ma passion favorite.

— Tiens, tu vas à chasse, et moi aussi.

— Et j'y trouverai des femmes charmantes, en commençant par la fille de la maison que mon père me conseillerait d'épouser si j'avais le bonheur, dit-il, de lui plaire; car c'est, assure-t-on, une personne accomplie.

— Ah bah! mais c'est encore comme moi.

— Mon avis est que, faire la cour à une personne sans éprouver pour elle un penchant sincère, sans amour, disons le mot, tout ridicule que l'amour paraisse aujourd'hui, est chose impossible. Or, comme ce serait un hasard par trop extraordinaire que j'aimasse une femme jeune, belle, riche et dotée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et qu'elle ressentît pour moi le même sentiment, je resterai très-probablement garçon, jouissant en paix de ce bonheur dont j'éprouve aujourd'hui la sensation dans toute sa plénitude.

Le domestique entra en ce moment et remit une lettre au vicomte Jules de Tracy.

Ce visage il y a un instant si gai et si tranquille se rembrunit, un tremblement nerveux fit vaciller le papier.

— Lis cette lettre, dit-il à son ami, voilà le bonheur en ce monde et de quoi dépend-il? vois, Alfred.

Celui-ci lut avec étonnement et à haute voix les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Vous en avez menti; tout a été fait par moi et
« pour moi. Je ne me suis point servi de vos notes
« et de la part que vous prétendez faussement
« avoir prise à ce travail. Toute relation d'amitié
« étant rompue entre nous par votre conduite et
« ma manière de l'envisager, je resterai chez moi
« toute la journée à vos ordres si bon vous sem-
« ble, pour entendre vos témoins et savoir votre
« détermination. Passé ce temps je procéderai à
« la publication de mon œuvre et sous mon nom
« seul, si tel est mon bon plaisir.

« Je vous salue :

« ÉMILE GORDON. »

— Morbleu, mon bon ami, fit Alfred, te voilà une affaire sur les bras. Mais explique-moi donc ce que tout cela veut dire.

— C'est une infamie. J'avais toute confiance en ce Gordon, et lui avais confié,—n'ayant pas le temps de le mettre au net et de le revoir avec soin, — un

travail sur les consulats et la diplomatie, qui m'a occupé une année. Je lui avais laissé toutes mes notes; car il a l'esprit facile, la plume brillante, et j'étais convenu avec lui de faire paraître cela sous son nom et le mien. On m'a annoncé il y a quelques jours que Gordon allait publier seul. Je ne voulus pas croire à ces propos, je demandai des explications et le drôle me répondit qu'il n'avait point de notes à moi. J'insistai, et voilà la réponse écrite qu'il m'envoie.

— Eh bien ! ta réputation de maître d'escrime et ton habileté à manier les armes de toute espèce va te servir en cette occasion; fais savoir à ce monsieur, que tu boutonnes vingt fois un prévôt de salle sans qu'il te touche une; que tu mets vingt-cinq balles à vingt-cinq pas dans une pièce de cinq francs, et tout cela s'arrangera sans coup-férir.

— Gordon connaît mon adresse, et je ne comprends pas comment.... Le plus embarrassant dans toute cette affaire, c'est que je pars demain pour le château de Moraine.

— Bah ! mais c'est aussi là ce que je vais. Eh

bien, je te propose ceci : va à Moraine, moi je resterai, et à ton retour, ou tu te battras ou j'aurai arrangé l'affaire.

—Je n'accepte pas ton offre, dont je te remercie. Tu sais que j'ai du cœur comme il en faut à un homme qui a le sentiment de sa dignité, à un gentilhomme; mais franchement, je ne veux point conserver un pareil poids sur la poitrine dans une maison où je vais pour la première fois. J'ai par devers moi certaine coquetterie d'esprit, et ne voudrais pas présenter le mien distrait, préoccupé ou triste. Je désire que cette sotte affaire soit vidée sur-le-champ. J'exige donc une réparation immédiate par un écrit dont l'usage sera laissé à ma générosité, et qui renfermera une rétractation complète, conforme à la véracité des faits. Dans le cas contraire, je veux un duel aujourd'hui ou demain matin de très-bonne heure.

—Peste, comme tu y vas! N'importe, mon ami, je suis à tes ordres et j'espère que tu comptes sur moi.

— Merci mille fois, j'accepte de grand cœur. J'allais te le demander : qui prendrai-je pour second témoin.

— Valder, si le tu veux : tu le connais, c'est un homme sage, un ami sûr.

—Très-bien. Et maintenant voici la lettre. Ne reviens ici qu'avec une réponse de Gordon ou l'acceptation du duel. Quant au choix des armes et aux conditions, j'abandonne tout cela à mon adversaire pour éviter les questions de droit du choix et terminer cette affaire immédiatement, sans retard.

II

UN DUEL A BOUT PORTANT.

Jules de Tracy défendit sa porte à tout autre qu'à M. Lavallée, même à son père, et attendit chez lui toute la journée avec la fièvre de l'impatience de l'honneur outragé.

Un homme de cœur, quoique brave et même accoutumé à ces sortes d'affaires, ne peut, par suite de son caractère ou d'un hasard malheureux, se défendre d'une certaine émotion dans un moment où il s'agit de sa vie ou de celle d'un autre avec lequel souvent il a été lié. On a toujours quelque regret

d'abandonner une existence même précaire, à plus forte raison lorsqu'elle semble nous sourire et quand on est entouré d'une famille pour laquelle notre perte serait une éternelle douleur.

A six heures du soir personne n'était encore venu. Le vicomte de Tracy se fit servir à dîner dans sa chambre. Au moment où il se mettait à table, on sonna; il se leva, et persuadé que ses témoins revenaient, il se présenta a la porte de l'antichambre. Il entendit la voix de son père. Il rentra aussitôt, et le laissa s'expliquer avec Charles, qui un instant après vint lui dire que M. le comte était inquiet de ne pas avoir vu son fils comme chaque jour.

Il l'avait tranquillisé en lui assurant qu'on était venu chercher son maître de très-grand matin pour une partie de campagne; en ajoutant que lui, Charles, était en défaut, car il avait oublié d'en informer M. le comte.

— Tu as bien fait, répliqua Jules, qui se mit à table après avoir essuyé une larme et passé la main sur son front comme s'il eût voulu chasser un souvenir. Il mangea, avouons-le à la louange ou à

la perfection de sa nature, avec appétit, ne supprima rien à son ordinaire, et, après avoir dégusté une tasse de café et un verre de liqueur, alluma son cigare.

L'ennui d'une journée à huis-clos fit place à la première impression qui l'agitait à peine avant le dîner, et il éprouva, pour la soirée au moins, le besoin de sortir et d'agir qui s'empare de nous quand nous sommes restés longtemps en face d'une même idée et particulièrement lorsque cette idée n'a rien eu d'agréable.

Il était dans cette disposition d'esprit quand on sonna de nouveau.

— Ah ! pour le coup, j'espère que c'est Alfred.

En effet, le jeune vicomte entendit la voix de son ami : il se précipita au devant de lui avec une joie indicible.

— Allons donc ! s'écria-t-il, quelle faction tu m'as fait faire ; elle peut compter celle-là. Diable, tu as mis ma patience et ma parole à l'épreuve. De midi à sept heures sans bouger, c'est dur, avoue-le. Sortons ensemble, tu me conteras le résultat de tes démarches sur le boulevard ; j'ai soif de mouve-

ments, j'ai hâte de voir remuer quelque chose autour de moi.

— Mon très-cher, répondit Alfred, j'ai de mauvaises nouvelles à te donner.

— N'importe, donne-les-moi dans la rue ; je ne veux pas rester plus longtemps chez moi, mon logis me pèse sur les épaules.

— Partons donc si tu le veux. Diantre, tu prends gaiement les choses.

Les deux amis sortirent aussitôt, et, arrivés sur le boulevard, après avoir apaisé la joie de se trouver à l'air libre ; Jules de Tracy dit à son ami Alfred :

— Voyons, de quoi s'agit-il maintenant ? Mauvaises nouvelles, m'as-tu dit : un duel alors et comment ? Allons-nous nous battre ce soir ou demain de très-bonne heure ? J'entends être de retour chez moi à huit heures, car j'espère bien donner un coup d'épée à ce drôle de Gordon, et pouvoir prendre le train à neuf heures. On m'attend sans faute à Moraine, pour déjeuner à onze heures, et je veux m'entendre ce soir avec mon père, qui est au cercle, pour convenir de l'heure de notre départ.

— Tu pourras être prêt demain à neuf heures si les choses se passent bien pour nous. Mais avant de rien dire de plus, si tu as la folie d'accepter les propositions de M. Gordon, tu chercheras d'autres témoins : Valder et moi nous ne pouvons permettre le duel dans de pareilles conditions.

— Quelles conditions ? mais explique-toi. Est-ce à coup de canon qu'il veut se battre?

— Non, mais à bout portant.

— A ce mot, Jules pâlit, mais bientôt il répondit d'un ton ferme.

— J'accepte, et vous ne serez pas j'espère, assez mauvais amis pour m'abandonner dans cette occasion et m'obliger à avoir recours à des gens qui me sont inconnus. Le duel aura lieu, je t'en donne ma parole d'honneur. J'ai laissé le choix des armes croyant avoir affaire à un gentihomme raisonnable et non à un écervelé : je me suis trompé. J'accepte donc toutes les conséquences de ma faute. Dis-moi le lieu, l'heure, et surtout apprends-moi de quelle façon vous n'avez pas pu arranger cela d'une autre manière. Comment se fait il que je ne puisse pas châtier d'un coup d'épée un impertinent, et

comment moi, l'offensé, moi le volé, moi qui n'ai aucun tort, vais-je peut-être dans quelques instants être tué par un misérable, ou plutôt non, par un ami égaré auquel l'ambition d'arriver vite et seul a tourné l'esprit un moment : ce qui lui causera des regrets éternels.

— Voilà, dit Alfred, comment la chose a eu lieu. C'est bien simple, et cependant quelque simple que soit cet arrangement, il m'a fait faire plus de courses forcées et m'a engagé dans plus de pourparlers que jamais affaire sérieuse dans ma vie. En te quittant je suis allé chercher Valder, qui n'a pas mieux demandé que de te servir. Nous nous sommes présentés chez M. Gordon qui, à notre vue, a paru extrêmement troublé. Il nous a nommé ses témoins en nous disant qu'ils devaient arriver dans peu d'instants ; qu'il était inutile de nous déranger en allant chez eux. En effet, à peine étions-nous assis et avions-nous fait ces quelques compliments de politesse que l'on se doit toujours entre gens bien nés, surtout quand on a une ambassade comme la nôtre, que ces messieurs arrivèrent, M. Gordon nous a fait passer dans son salon, et là ces mes-

sieurs se sont prêtés comme nous à arranger l'affaire. Ils sont allés parler à Gordon, sont revenus, retournés de nouveau près de lui; mais enfin toutes les tentatives ont été infructueuses. Il s'est montré inflexible et a déclaré qu'il voulait se battre en duel avec toi. Obligés alors d'en arriver à la question du choix des armes, Gordon a déclaré que le sabre et l'épée te sont trop familiers et qu'il y aurait lâcheté de notre part de proposer ce duel. Nous lui avons dit qu'il pouvait prendre le pistolet et que tu lui laisserais choisir des armes et les conditions du combat. C'est alors qu'il a opté pour le duel que nous ne voulons pas admettre.... Tiens, j'entends Valder qui arrive chez toi, il t'en dira autant que moi sur cet entêtement absurde, sur cette bravoure aveugle qui fait si peu de cas de la vie.

En effet, M. Valder, survenant sur ces entrefaites, répéta à M. de Tracy les mêmes paroles qu'Alfred, en ajoutant qu'il était encore allé trouver les témoins chez eux, que ces messieurs étaient retournés chez M. Gordon, et que rien n'avait pu convaincre ce dernier.

— C'est à prendre ou à laisser, avait-il dit, d'un ton hautain.

— J'accepte le duel, Monsieur, répondit de Tracy, pour quelle heure est-il désigné.

— Pour demain matin sept heures, au bois de Boulogne. Mais ni M. Lavallée ni moi...

— Messieurs je prends sur moi toute la responsabilité de cette affaire, et je compte sur vous deux. Nous pouvons donc prendre M. Gordon à six, et de cette manière, si Dieu me conserve en sa sainte garde, nous serons libre de partir, vous pour vaquer à vos affaires, M. Valder ; Alfred et moi pour nous trouver au chemin de fer pour le convoi qui part à dix heures, car nous allons ensemble à la chasse. Allons, ajouta de Tracy, j'ai l'honneur de vous saluer, et j'entre au cercle afin de convenir avec mon père de l'heure de notre départ pour demain ; je suis déjà en retard.

M. de Tracy passa la soirée avec son père, qui avait été très-attristé de l'oubli du domestique. Il avait tendrement embrassé son fils, dès qu'il s'était présenté devant lui. En quittant ce dernier, le comte lui donna rendez-vous pour le lendemain

à la station du chemin de fer de Lyon, à dix heures moins un quart.

Jules de Tracy retourna à son hôtel vers onze heures, prit quelques dispositions, partagea, en cas de malheur, la fortune qui devait lui appartenir, entre son frère plus jeune et sa sœur, légua une somme de 10,000 francs à son domestique, quelques bijoux à des amis, écrivit une lettre à son père en lui demandant, comme dernière preuve d'affection, de partir pour l'Espagne et de remettre à la Duchesse de *** un portrait, des cheveux et quelques lettres dont il fit un pli soigneusement cacheté ; puis il se mit au lit et recommanda à son valet de pied de le réveiller à cinq heures précises.

— Monsieur sait, répondit le serviteur, que le train part seulement à dix heures : j'ai préparé la valise de monsieur le vicomte, fourbi son fusil : tout est prêt.

— Très-bien, Charles, répliqua le vicomte, je ne me lèverai pas moins à cinq heures, allez.

Jules de Tracy s'endormit profondément et fut réveillé le lendemain matin simultanément par son valet de pied et par M. Lavallée, qui, très-

préoccupé de cette affaire, n'avait pu fermer les yeux. Il arrivait en voiture avec une paire de pistolets et des épées, espérant toujours au dernier moment changer encore les conditions de ce duel absurde.

Jules s'habilla à la hâte, prit en compagnie de son ami une tasse de café, alluma un cigare et partit.

— Si je n'étais pas à neuf heures chez moi ou à dix heures à la station, dit-il à son domestique, vous iriez dire à mon père qu'il peut partir seul, qu'une affaire m'a mis en retard, mais que j'irai le rejoindre. Si vous ne me voyez pas ici avant onze heures, vous partirez par le train de midi : vous irez au château de Moraine et vous direz à mon père que je suis tombé gravement malade et qu'il n'a pas de temps à perdre ; là se borneront toutes vos explications. Quand mon père arrivera chez moi, vous lui remettrez ces papiers déposés dans ce tiroir. Je vous connais assez, Charles, pour savoir que vous remplirez fidèlement la mission que je vous confie.

— Monsieur va se battre, répliqua Charles ; je désirerais alors l'accompagner.

— Non, restez ici : votre présence chez moi me rendra un grand service que je n'oublierai jamais et dont vous serez récompensé. De cette façon, ajouta Jules, le coup sera moins fort pour mon père : il ne sera frappé qu'après une première secousse, un voyage et des inquiétudes qui l'auront amorti : partons !

Les deux amis montèrent en voiture et arrivèrent à six heures chez M. Gordon, dont le visage offrait l'aspect du calme le plus grand. Il prenait en ce moment une tasse de chocolat et se leva courtoisement en offrant des siége, à Jules, à Alfred et à Valder qui les avait rejoint.

A six heures et quart on partit pour le bois. Chacun des deux combattants avait rempli les conditions du combat et avait donné aux témoins de son adversaire une lettre dans laquelle il déclarait que : fatigué de la vie, il avait songé à s'en défaire par un suicide.

Une pluie, fine d'abord et qui se changea bientôt en déluge, accompagna les voyageurs jusqu'à Sablonville, où les cochers demandèrent à entrer un instant dans cette auberge même où fut recueilli

plus tard la pauvre duc d'Orléans, auberge remplacée aujourd'hui par une chapelle ; leur but était d'attendre que le mauvais temps se calmât, afin de pouvoir continuer leur route.

— C'est impossible, fit Jules, nos moments sont comptés.

— Comment impossible, dit l'un d'eux en élevant la voix, mais nos vêtements sont traversés ; donnez-nous seulement dix minutes, le temps de boire et d'allumer une pipe.

On entra, on s'échauffa un peu ; mais la pluie augmenta de telle manière, que tous, sans oser se l'avouer, désiraient au moins remettre la partie à un autre jour, ou à attendre, sauf à dépasser l'heure convenue.

Une demi heure s'écoula de cette manière.

— Morbleu ! Messieurs, s'écria tout d'un coup Jules, nous n'avons pas pensé que le duel dont il s'agit n'a pas besoin d'un grand espace de terrain ; nous pouvons, dans la première chambre venue de cette auberge, mettre fin à cet état de choses qui est pénible et deviendra peut-être ridicule si nous sommes cloués ici toute la journée.

— Rien n'est plus juste, répondit M. Gordon ; finissons-en.

On entra alors dans une salle assez vaste, ornée d'un papier en lambeaux, imprégnée d'une odeur de pipe et de victuailles, et l'un des témoins demanda un punch pour motiver cette installation nouvelle. Pendant que le rhum brûlait, Jules ferma les portes. Les témoins examinèrent les armes, brûlèrent une amorce en dirigeant le canon sur un fètu de paille, et, après avoir constaté qu'elles étaient toutes deux en parfait état, chargèrent aux yeux de tous un seul pistolet. On mit des capsules à tous deux, et on demanda à MM. Gordon et de Tracy s'ils n'avaient aucune recommandation à faire.

— Aucune, fit M. Gordon dont la voix tremblait; aucune, ajouta-t-il en faisant un effort sur lui-même sans pouvoir réprimer son émotion.

Les regards des deux adversaires se croisèrent, et si on avait pu lire dans leur cœur on aurait vu que tous deux se seraient volontiers donné la main dans cet instant suprême.

Il était trop tard ; on était sur le terrain, et l'on

sait que là toutes les tentatives, tous les arrangements sont impossibles.

— Êtes-vous prêts? leur dit M. Lavallée.

— Oui, répondirent les deux adversaires.

— Eh bien! que le sort décide. Mais pourtant, Messieurs, s'il était encore possible de modifier ce duel, ajouta Alfred, j'ai des épées, et je vous conseillerais plutôt un duel au premier sang; le voulez-vous?

Aucune des personnes présentes ne dit oui, mais personne ne dit non.

— J'ai choisi le combat, dit M. Gordon, dans de semblables conditions, parce que je tire un peu l'épée, et que Monsieur de Tracy est un professeur d'escrime.

— Monsieur, reprit Jules, ce mot de professeur, tout honorable qu'il soit pour ceux que nous appelons des maîtres, est maintenant une insolence.

— J'ai choisi, reprit M. Gordon, ce mode de duel, parce que Monsieur de Tracy a mis devant moi vingt-cinq balles à vingt-cinq pas dans une pièce de cinq francs.

Jules se sentait réellement blessé.

— Allons, s'écria-t-il, assez de paroles ; choisissons nos armes et terminons.

— Il n'y a donc pas d'arrangement possible, objecta encore M. Lavallée.

— Non, répondit Jules d'un ton brusque et impatienté.

Lavallée prit les pistolets, les plaça dans un des paletots, les changea de place, les secoua même, et demanda aux témoins de M. Gordon lequel des deux adversaires devait choisir et mettre la main le premier dans le sac.

— Nous tirerons au sort, répondirent ces Messieurs.

— Face ! dit Jules.

— Pile ! murmura M. Gordon, tandis que la pièce de cinq francs roulait sur le plancher. Jules avait gagné et devait prendre son arme le premier. Il s'avança résolûment, saisit un pistolet et l'arma.

— Bonne chance, lui dit Valder avec son sang-froid et son indifférence habituelle.

— Merci, répondit Jules.

M. Gordon avait dans les mains l'autre pistolet ; son visage s'altéra de nouveau.

On prit un mouchoir au moyen duquel on sépara les deux adversaires, qui se présentèrent chacun le côté gauche en se touchant le pied, et attendirent le signal, le pistolet dirigé sur le cœur l'un de l'autre.

— Messieurs, s'écria tout à coup M. Gordon, je vous demande quelques minutes ; j'ai oublié une clause importante à mon testament, clause dont je me souviens en ce moment. Permettez-vous, toutefois ?...

— Comment donc, répondit Jules ; mais certainement, faites, Monsieur, je vous attendrai.

M. Gordon remit son arme aux témoins qui l'accompagnaient, et sortit de la salle pour écrire sur le bureau de l'auberge.

On attendit ainsi une demi-heure.

Jules regardait sa montre à chaque instant. Le voyage, le mauvais temps, les pourparlers, les préparatifs, toutes ces minutes auxquelles on ne songe pas, avaient employé trois heures ; il était alors neuf heures.

— Qu'importe, se dit-il à lui-même, si j'arrive

trop tard au chemin de fer, je prendrai le convoi de midi, j'ai le temps.

Une demi-heure s'écoula encore silencieuse : on vida quelques verres de punch qui, à force de brûler, s'était éteint. Jules s'impatientait ; les témoins se regardaient avec étonnement. On proposa d'aller savoir ce qu'était devenu M. Gordon.

— Attendons encore, répondit Lavallée.

— Il est dix heures, objecta Jules, et si mon domestique partait à midi sans moi, je ne me consolerai de ma vie du chagrin que j'aurais fait à mon père.

— Tu as tout le temps, une heure te suffit pour te rendre chez toi ; nos chevaux vont vite.

Jules se résigna encore et resta tout pensif pour la première fois devant ces armes ; ses réflexions le reportèrent sans doute vers son existence passée, cette existence douce et dorée qui lui promettait des années si heureuses. Ces pensées l'absorbèrent longtemps. Quand il revint à lui, il regarda de nouveau sa montre, qui marquait dix heures et demie.

— C'est trop fort! s'écria-t-il en s'adressant aux témoins de M. Gordon ; je n'attends plus. Veuillez,

Messieurs, savoir ce que fait mon adversaire ; on ne doit pas manquer aux égards, quelque bonne que soit la raison qu'il nous a donnée, et Monsieur Gordon y manque.

Ce mouvement d'impatience était trop naturel pour qu'aucun songeât à le relever. Les deux témoins allèrent demander à l'aubergiste des nouvelles de M. Gordon.

— Ce Monsieur qui est venu avec vous ? répondit le bonhomme ; mais, il y a bientôt deux heures, il a écrit un billet pour vous, et il est parti à pied... par un temps ! ah ! bon Dieu ! quel temps ! On lui a offert une voiture, il n'en a pas voulu, et il a filé en vrai zouave.

Les deux amis désappointés prirent cet étrange billet, qui était conçu en ces termes :

« Messieurs,

« Au moment de me battre pour une cause in-« juste, je ne me suis senti ni la force ni la loyauté « de faire des excuses à M. de Tracy ; le cou-« rage m'a manqué, mais uniquement pour cela, « je vous en fais le serment. Ma conscience seule

« m'a empêché de mettre à exécution un duel dans « lequel un des deux adversaires devait forcément « périr, et cet adversaire pouvait être M. de Tracy. « Il trouvera chez lui, en rentrant, ses notes et ses « manuscrits. Paris est sévère pour celui qui refuse « de se battre : je le sais. Je n'échapperai aux chan- « ces de ce combat que pour être tué sans miséri- « corde par le ridicule. Aussi je pars pour l'étran- « ger, où je vais, par mon travail et mon exil « volontaire, m'efforcer de réparer la faute que j'ai « commise, et expier des torts que j'ose au moins « avouer franchement. J'ai, du reste, évité un « crime ; car si le sort m'avait favorisé, je me se- « rais tué ensuite.

« Je suis, Messieurs, votre dévoué et reconnais- « sant, etc.

« E. Gordon. »

Le plus profond silence, un étonnement général, succédèrent à la lecture de cet écrit singulier.

— Que faire maintenant ? dit M. Lavallée.

— Se taire sur tout cela, répondit Jules ; faire atteler et partir ; il est bientôt onze heures, et je

crains fort que cette journée ne me devienne funeste.

On donna des ordres pour préparer immédiatement les voitures, et on rentra dans la salle, afin d'y prendre les vêtements et un pistolet laissé par les témoins de M. Gordon.

— Parbleu ! fit Lavallée, j'ai bien envie de savoir devant vous, Messieurs, qui était condamné à mort ; et, en même temps, il tira de sa poche l'arme choisie par de Tracy.

— Voyons, répliqua celui-ci, je suis curieux de connaître si le bonheur accompagnait le bon droit ; et, prenant le pistolet des mains de M. Lavallée, il ouvrit une fenêtre en ajoutant : Messieurs, je vise cet oiseau perché sur la corniche de ce grenier à foin.

Il fit feu ; mais on n'entendit que le bruit de la capsule.

Pour la seconde fois, et malgré son courage, Jules pâlit légèrement.

— Le pistolet a peut-être raté, fit-il ; allons, donnez-moi l'autre, nous verrons bien. Je vise

maintenant cette branche de lierre qui pend toute seule sur le mur.

Jules fit feu pour la seconde fois; la branche avait disparu, et l'aubergiste, qu'on nommait alors le père Cordier, arriva tout effrayé au bruit de la détonation.

— Quelle chance, dit Valder; nous l'avons échappé belle.

Les cinq personnes montèrent dans leurs voitures. Jules promit un bon pourboire à son cocher s'il hâtait le pas, et l'on partit.

Les chemins étaient affreux : hommes et bêtes avaient été trempés. L'impatience et l'inquiétude de Jules allaient croissant à mesure que le temps s'écoulait, car il voyait qu'il n'atteignait pas le but.

Quand il aperçut l'aiguille fatale marquer presque midi à sa montre au moment où il arriva à la station, une sueur froide inonda son visage. Ce que n'avaient pu les ennuis de la veille et de la journée, l'amour filial le produisit; ses traits s'altérèrent considérablement.

Il était midi moins cinq minutes à la gare; on ne délivrait plus de billets au bureau. Le domes-

tique de Jules devait être au nombre des voyageurs; aussi se précipita-t-il comme un fou dans la salle de départ; il n'y avait plus personne. Il donna une poignée d'or pour arriver jusqu'au train à un homme qui lui barrait le chemin, et qui, effrayé, le laissa passer. Il arriva enfin devant les wagons, les vêtements en désordre, en appelant : Charles; personne ne répondit, on partait.

Le train commençait à se mettre en marche avec sa vélocité naturelle; il s'accrocha au dernier wagon, criant toujours : Charles, Charles, êtes-vous ici? Puis il roula par terre; il avait perdu connaissance.

On le transporta dans la salle qu'il avait franchie malgré tous les obstacles, et il reprit ses sens au milieu des hommes de service, entre les bras de MM. Lavallée et Valder; un tremblement nerveux agitait convulsivement le pauvre Jules de Tracy.

— Courage, lui dit Lavallée, j'ai deux chevaux anglais dont je réponds. Nous arriverons avant Charles ou peu après en les crevant; je te fais cadeau de mes bêtes, partons vite.

— Dis-tu vrai? répondit Jules. Oh! tu es mon

sauveur ; compte sur mon dévouement à la vie et à la mort ?

— Allons, allons ! ajouta Lavallée.

— Mais je puis à peine marcher, fit Jules qui se traîna comme il put jusqu'à la sortie. On prit une voiture et on arriva chez M. Lavallée.

En un instant tout fut prêt.

— Je conduirai ! s'écria Jules, et je monte à côté du cocher.

— Non pas, dit M. Valder en plaçant son ami à côté de Charles ; vous resteriez en route, ou pis encore, vous vous tueriez, et la mort ne veut pas de vous.

Valder s'adressant au cocher avec le sang-froid qui ne l'abandonnait jamais, lui cria :

— Au château de Moraine, à fond de train : allez pendant cinq minutes au pas, puis un quart d'heure au trot : crevez les chevaux, mais arrivez.

III

LES DEUX AMIS

Le château de Moraine est situé près de Paris; on s'y rend en une heure par le chemin de fer de la Méditerranée, mais comme il est assez éloigné de la station, les jours de réception, c'est-à-dire les jeudis et dimanches en temps ordinaire, et tous les jours à partir de l'ouverture de la chasse, un omnibus élégant, attelé de quatre chevaux percherons, conduits par un cocher portant la livrée de la maison, comme le laquais assis à ses côtés, attend les invités à l'arrivée des deux premiers trains du matin et les reconduit pour le départ du soir. Le domestique de M. de Tracy, ayant pris le troisième train de midi, dut faire la route à pied. Pendant ce long trajet, il n'était distrait de la grande préoccupation qui l'agitait et de la triste mission qu'il avait à remplir, que par le vol d'une compagnie de perdreaux, le bruyant départ de quelques faisans qui se trouvaient à la lisière du

bois, ou le passage d'un cerf, ou d'un chevreuil qui bondissait devant lui.

Une heure sonnait à l'horloge du manoir. Tous les hôtes du château se trouvaient réunis au salon.

Le déjeuner était à peine terminé et la conversation languissait ; chacun enfin pensait à se retirer un instant dans ses appartements pour vaquer à ses occupations privées, se reposer des plaisirs du matin, ou se préparer à ceux de la soirée.

On avait pris le café à sept heures, les dames et quelques paresseux dans leur lit ; les chasseurs et les amateurs de pêche, au rez-de-chaussée, dans la magnifique salle à manger ornée des trophées d'animaux tués par le maître du logis, par l'aimable amphitryon avec lequel nous allons faire connaissance. On était rentré à dix heures, abandonnant les costumes de campagne ou de chasse pour une tenue de ville, et on s'était assis à onze devant la table somptueusement servie du grand, du vrai déjeuner. Après le repas, on avait fumé, causé, joué au billard, puis enfin, pris place dans le grand salon, et une douce causerie achevait de compléter

ce bien-être qu'on éprouve après une matinée employée à accumuler les jouissances de la vie, dans un château somptueux rempli de tout le confort imaginable et en face de la plus belle nature.

Sans passer en revue les uns après les autres tous les élus qui prenaient part à cette douce existence, nous allons cependant vous faire connaître quelques-uns des principaux acteurs de ce récit :

M. de Monjeard, le propriétaire, était un homme d'environ cinquante ans, bien conservé, d'une physionomie agréable, aimable, jeune de caractère et vigoureux de corps. Sa femme, qui avait dû être fort belle, était un type de douceur, de bonté et d'esprit. Leur fille, une belle créature pleine de distinction, d'une éducation parfaite, était svelte, avait le pied un peu grand, quoique bien fait, mais une main, un bras et une taille à faire pâlir la blonde Vénus elle-même ; elle causait en ce moment avec un Monsieur nommé Georges Alban, grand, maigre, blanc et sec, couvert de vêtements anglais, affectant des manières anglaises, et qui, sans un sourire sur les lèvres, levant à

peine les yeux vers sa charmante interlocutrice, lui parlait sèchement et semblait cependant lui faire une cour des plus assidues.

Ce jeune anglomane, quoique fort calme jusqu'alors, parut tout à coup éprouver un sentiment de contrariété ; et une rougeur, qui fut remarquée, lui monta au visage accompagnée d'un mouvement d'impatience. Une amie de Mademoiselle de Monjeard, placée derrière elle et paraissant fort occupée à un de ces ouvrages qui servent de maintien ou de contenance, comme on l'aimera mieux, fut seule à même de connaître le motif de cette querelle. Comment la moindre altercation pouvait-elle exister entre ce jeune homme si froid et cette personne si douce ? C'est que Marie de Monjeard venait de dire résolûment à ce dernier :

— Monsieur, brisons-là, je vous en supplie : vous vous êtes battu une fois, et mon père m'a répété souvent qu'il ne donnerait jamais sa fille à un duelliste, à un joueur ou à un malade ; et puis vous êtes un chasseur forcené, et moi j'ai une telle horreur des hommes qui nous laissent seules, six ou huit mois sur douze, que j'ai fait le serment,—par-

donnez-moi cette faiblesse de jeune fille, — de ne point épouser un chasseur.

— Mais votre père et votre frère sont pourtant chasseurs, objecta Georges Alban.

— Ils font ce qui leur plaît, Monsieur, et je respecte leur volonté.

— Cependant, Mademoiselle...

— Pas un mot de plus, répondit Marie; soyons bons amis, nous ne serons jamais autre chose que cela.

Georges se mordit les lèvres de dépit et ne put cacher le bouleversement de sa physionomie, qui ne montrait pourtant pas dans ce moment la douleur d'une passion contrariée. On ne lisait sur son visage que l'orgueil et l'amour-propre froissés ; cette dernière impression n'embellit jamais en pareil cas : les femmes ne s'y trompent pas, et elle les rend inflexibles, tandis qu'elles se laissent souvent attendrir et quelquefois fléchir par la première.

Cinq ou six dames et autant d'hommes de différents âges se trouvaient près de la cheminée, écoutant avec des regards de sympathie M. le comte de Tracy parler avec enthousiasme de la prochaine

arrivée de son fils, des succès de cet enfant qu'il chérissait, disait-il, par dessus tout au monde. Le père avait su avec le tact et le bon goût qui le caractérisaient, rendre le fils intéressant et faire désirer à chacun de le connaître.

Le comte de Tracy comptait quarante-huit ans : il avait seulement vingt années de plus que son fils. Marié à dix-neuf, riche, élégant et passant pour un des hommes les plus spirituels de Paris à une époque où l'anglomanie ne nous avait pas encore envahie et où l'on s'efforçait de plaire : il avait souvent plu en effet et avait été jeté dans une existence de plaisirs à laquelle il commençait avec peine depuis plusieurs années à renoncer, pour ne pas jouer le rôle de « vieux beau » comme dit un auteur de talent, et pour diriger avec autorité et prestige les premiers pas de son fils dans le chemin difficile de la vie.

Mais il était résulté de son existence mondaine et presque orageuse, une certaine indulgence et une grande expérience qui servirent à Jules de Tracy, tout en l'attachant à ce père qui conseillait si sagement, n'irritait jamais, cédait ou fermait les

yeux à temps et évitait ainsi parfois à son fils des ennuis, des embarras et même des dangers.

Le comte avait aussi développé chez son fils un respect et une affection qui ne se démentaient point, et jamais Jules de Tracy n'avait été heureux et fier de ce qu'il avait acquis par son mérite, sans que sa pensée ne se fût reportée vers ce père auquel il devait tant, et dont le seul bonheur aujourd'hui reposait tout entier sur celui qui était digne de sa sollicitude et de son affection.

Il était résulté de ces rapports entre le père et le fils un amour mutuel à toute épreuve, une confiance illimitée qui les rendait inséparables, si bien que lorsqu'ils se présentaient ensemble dans le monde on disait partout : voilà les deux amis.

M. de Tracy avait achevé cette petite description des voyages, des dangers ou des travaux de son fils ; il se leva enfin et dit, tout en jetant un regard du côté de Mademoiselle Marie de Monjeard.

— Vous voyez bien, mes amis, qu'il faut aimer mon Jules.

M. et Madame de Monjeard accueillirent ces paroles avec un sourire d'amitié, et le comte sortit du

salon après en avoir demandé l'autorisation, afin d'aller écrire quelques lettres, en priant qu'on le fît avertir aussitôt que son fils arriverait.

Dès qu'il fut parti, M. Alban s'éloigna de Mademoiselle de Monjeard, et dit en se levant avec un sourire de mauvaise humeur sur les lèvres.

— Enfin nous allons voir ce beau vicomte, ce brave, ce savant, cet homme si habile dans le maniement des armes, ce chasseur extraordinaire. Que diable ! un homme complet est une rareté ! Nous allons l'étudier et le voir à l'œuvre, ce sera une distraction de plus.

Le comte sortait à peine du salon que la sonnette du château se fit entendre à la porte d'entrée ; il y courut pour voir son fils le premier et l'embrasser ; il se trouva en face de Charles, qui arrivait seul.

Celui-ci, tremblant et bouleversé, lui apprit la funeste nouvelle.

— Ah ! mon Dieu, qu'est cela ! dit M. de Tracy épouvanté ; vous me trompez, un grand malheur est arrivé ; répondez, je vous l'ordonne.

Cet homme, qui n'écoutait que son amour et son désespoir, avait pris Charles dans ses bras, le pres-

sant contre lui comme s'il eût voulu lui arracher la vérité et l'accablant de questions. Il l'emmena vers le château, le ramena vers la grille du parc, paraissant hors de lui, n'étant plus maître de ses actions.

Charles, impassible et fort devant ce chagrin qu'il partageait, remplit avec dévouement ses instructions.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ? reprit M. le comte de Tracy, parlez donc, morbleu ! ou je vous étrangle ; parlez, ou je vous brise la tête contre ces barreaux.

— Monsieur Jules, dit Charles, m'a assuré qu'il était malade, et m'a ordonné d'aller en toute hâte chercher M. le comte.

— Il n'a rien de grave au moins, Charles ? vous m'en répondez ?

— Rien que cela, j'en réponds, dit Charles avec fermeté.

— Venez, venez, faites atteler sur-le-champ et partons pour Paris.

— Monsieur veut-il que je fasse ses malles avant ?

— Mes malles ? êtes-vous fou ? partons au plus vite, allons, en route !

— Monsieur oublie qu'il n'a pas ses chevaux ici ; faut-il aller à la poste ?

— Faites atteler ceux de M. de Monjeard ; je cours le prévenir de ce qui arrive.

Charles obéit.

Le comte de Tracy se dirigea vers le salon les yeux égarés et tâchant de maîtriser son émotion ; mais dès qu'il entra chacun comprit le désordre extraordinaire qui se manifestait dans la physionomie de cet homme si calme et si heureux quelques instants auparavant.

Il s'expliqua, les larmes aux yeux, la voix entrecoupée, la poitrine brisée et le visage inondé d'une sueur froide,

M. de Monjeard sonna aussitôt, et un laquais impassible, poudré, tiré, comme on dit, à quatre épingles, se présenta sur l'huis du salon.

— Attelez à mon briska les deux irlandais, et surtout hâtez-vous.

Le domestique sortit en toute hâte pour trans-

mettre ces ordres, étonné de voir la joyeuse société bouleversée de cette façon.

M. de Tracy attendit cinq minutes assis et la tête plongée dans ses deux mains.

Il fut tiré de cet état par ces paroles prononcées par le même domestique :

— La voiture est prête.

— Marchons un peu, dit alors M. de Monjeard, cela vous fera du bien, vous êtes tout en nage.

— Volontiers, répondit le comte, allons jusqu'à la grille et pardonnez-moi d'être venu troubler votre joie.

Tout le monde accompagna M. de Tracy : le briska se trouvait devant la grille sur la grande avenue qui conduisait au château,

Chacun voulut sortir et mettre M. de Tracy en voiture.

— Voyez donc là-bas cette américaine lancée à fond de train ! s'écria M. Alban.

Tous les yeux se dirigèrent vers l'avenue où roulait un équipage conduit par deux che-

vaux, blancs d'écume et roulés, comme on dit en terme de course, ce qui consiste, on le sait, à soutenir avec les rênes et le fouet les pauvres animaux qui ont donné tout ce qu'ils avaient de vitesse et de fonds.

En ce moment le cheval de gauche trébucha, se releva et tomba de nouveau entraînant celui de droite.

Un cri s'échappa des poitrines de toutes les dames déjà très-émues ; les hommes se disposaient à courir au secours, lorsque deux voyageurs s'élancèrent hors de la voiture.

L'un d'eux, vêtu de noir et en tenue de ville, l'autre en négligé de campagne.

Le premier prit bientôt les devants, et franchissant en une seconde les deux cents pas qui le séparaient de la grille du parc, arriva haletant, épuisé, hors de lui, regardant comme un insensé tout le monde. Puis il alla en poussant un cri et les yeux baignés de larmes, se jeter dans les bras de son père, qui l'avait reconnu et s'était précipité à sa rencontre.

Jules et le comte restèrent ainsi embrassés pen-

dant quelques minutes, se séparant et réunissant encore leurs bras tremblants.

Disons-le à la louange de la société du château de Moraine, tous sentirent une larme couler de leurs yeux à la vue de ces deux amis. . . .

. . . .

Bientôt le jeune homme put parler et, s'adressant à son père :

— Tu as vu Charles, dit-il.

— Ah ! quel mal tu m'as fait, répondit le père.

Et tous deux, par un mouvement involontaire, s'excusèrent auprès des assistants ; car généralement, de notre temps, on est peu habitué à laisser paraître devant le monde de pareils sentiments et de semblables transports du cœur dont on se faisait gloire à une autre époque.

La première émotion passée, M. de Tracy fils se fit présenter aux maîtres du château, à chacun séparément, puis il s'arrêta un instant comme ébahi devant Mademoiselle de Monjeard, qu'il salua courtoisement comme tous ceux qui l'entouraient.

— Quelle belle personne, dit-il tout bas à M. Lavallée.

— Quel charmant jeune homme, murmura Marie à l'oreille de Mademoiselle Eugénie Maffret, et quel dommage qu'il soit chasseur.

— Lui adresse-tu ce reproche d'une façon aussi sévère que tu le faisais à M. Georges ce matin.

— Qui sait? cela dépend...

Le père et le fils, désireux d'échanger au moins quelques explications, devançaient, en se rendant au château, les personnes venues ainsi par un singulier hasard à la rencontre de Jules. Celui-ci avoua en quelques mots, pour se justifier aux yeux de son père, tout ce qui avait eu lieu la veille et le matin même.

— Tu as bien fait, dit le comte à son fils; une autre fois, prends-moi pour confident, ou du moins sois plus heureux dans tes calculs.

Et il l'embrassa de nouveau.

Pendant ce temps, Alfred Lavallée, que cette journée venait d'arracher à ses ennuis habituels et mieux encore de surexciter quelque peu, racontait les événements dans leurs plus petits détails. Il

ajouta le récit du duel de collége, et n'oublia pas, naturellement, de constater sa générosité et le service rendu, en faisant remarquer qu'on rapportait sa voiture à bras, et qu'il savait et pouvait au besoin crever une paire de chevaux de dix mille francs. Il se donnait ainsi un peu de mérite et augmentait bien davantage celui de Jules de Tracy qui prenait, sans le savoir et malgré lui, le caractère du héros de cette histoire.

En arrivant au château, Marie, qui avait dit à M. Lavallée :

— Savez-vous bien, Monsieur, que c'est tout un roman que vous nous contez là, se mit à songer sans plus dire une parole.

M. de Monjeard se retourna alors du côté de sa femme, et lui dit :

— Comme il est bien ! Allons, nous n'avons pas de chance. Si M. Alban a eu un duel, — un seul passe encore, — celui-ci en a eu deux, et il fait profession de se battre.

— Oui, et c'est un point sur lequel nous ne transigerons jamais, vous le savez ; quant à moi, je suis inflexible.

— Quel dommage que ce jeune homme soit un duelliste !

IV

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE

L'événement du jour avait assez occupé et préoccupé tout le monde pour qu'on ne songeât pas à autre chose. Chacun parlait de cette affaire et la commentait à sa manière, se reposant ainsi des émotions que cet incident avait fait naître.

M. et Madame de Monjeard étaient fort prévenus contre Jules; M. de Tracy, brisé de fatigue, mais content de son fils; M. Georges Alban, froid de caractère, mais incisif et mordant d'esprit et même querelleur, était fixé à l'égard du cœur et du courage de Jules ; quant à Marie, elle.........

Toute cette brillante société d'élite se trouva de nouveau réunie au salon. Personne ne pensait ni à la chasse ni à la pêche, encore moins à monter à cheval ou à courir en voiture pour ce jour-là ; mais dès que les derniers mots eurent été échangés sur

l'affaire de Jules, et quand ce dernier eut satisfait à certaines demandes curieuses relatives aux détails, lorsque M. Lavallée eut aussi pris la parole pour ne pas laisser oublier le rôle qu'il avait joué avec loyauté et dévouement, du reste, on sentit un vague besoin d'action et de distraction, et chacun traduisit à sa manière cette impression générale par un mouvement quelconque.

M. de Monjeard, qui remarqua cela, s'avança vers le nouveau-venu, qu'il chercha d'abord des yeux, car il n'était point auprès de lui, mais bien en face de Marie qui échangeait probablement avec lui un de ces regards qui décident souvent de la vie entière, un de ces regards dans lesquels l'âme s'enchaîne et le cœur se donne. A l'appel de son père, Marie baissa la tête et fit un mouvement involontaire ; le sang afflua violemment pour la première fois vers son beau visage, et elle parut fort troublée en se voyant observée.

— Allons, Monsieur de Tracy, dit M. de Monjeard à Jules ; vous ne connaissez pas mon domaine, je veux que vous fassiez avec moi le tour du propriétaire.

— Volontiers, répondit le jeune homme en se retournant avec précipitation.

— Que voulez-vous, c'est le faible de tous ceux qui ont créé. Si Dieu lui-même nous a donné de bons yeux, c'est, parbleu, parce qu'il a eu l'orgueil de vouloir nous faire admirer les merveilles sorties de sa main. Ces dames nous accompagneront si bon leur semble. Venez, cela nous mènera jusqu'au dîner, et, en revenant, vous choisirez votre chambre ; de cette façon, vous serez obligé de visiter tous les coins de notre maisonnette.

Chacun des hôtes accepta l'offre avec empressement, et après avoir pris des rafraîchissements accompagnés de gâteaux, de sandwichs, et arrosés de Madère, la bande joyeuse, parfaitement lestée, prit son vol vers le parc.

Jules, placé en avant avec M. de Monjeard, trouvait toujours admirables et dignes d'être considérés avec plus d'attention, les châlets, les berceaux, les cascades et les points de vue dans la direction desquels se trouvait Marie.

Moraine, dont nous avons encore peu parlé, était autrefois un rendez-vous de chasse seigneurial,

placé dans un endroit privé d'eau, au milieu de bois épais fort giboyeux, lesquels bois, par suite de ventes successives et de modifications territoriales apportées par nos révolutions, sont devenus propriétés de l'État ou de divers particuliers, voisins de chasse de M. de Monjeard.

Moraine n'a donc pas aujourd'hui une grande extension comme chasse, aussi M. de Monjeard a-t-il affermé, par un bail qu'il renouvelle tous les neuf ans, les bois de l'État qui entourent les siens et réuni ainsi un magnifique et immense terrain de chasse. Il avait trouvé ce qu'il appelle « sa maisonnette » dans un état déplorable de vétusté et de délabrement, et, après l'avoir rasée, il en a fait une élégante maison de campagne, qu'il abattit quelques années plus tard pour construire le château d'aujourd'hui, dans lequel nous l'accompagnerons plus tard.

Un parc à l'anglaise entoure ce bijou féodal, et comme l'eau manquait on a été la chercher à plusieurs lieues. Là où tout était sec et aride, il y a des prairies, des fleurs, une rivière artificielle qui sillonne toute la propriété; des lacs, des jets

d'eau et des cascades tombant sur des rochers transportés également pour embellir ce ravissant paysage. Enfin de grands arbres, de longues avenues dans la forêt, des éclaircies bien ménagées, des points de vue magiques, le rustique admirablement combiné avec l'art, donnaient à Moraine un tel attrait d'imprévu pour le nouveau visiteur, qu'il se demandait tour à tour ce qu'il préférait : des travaux et des embellissements de M. de Monjeard, ou de la partie la plus sauvage de son domaine, pour laquelle la nature avait tant fait et où il n'avait eu qu'à percer des routes et dégager les points sur lesquels la vue pouvait s'étendre.

Il y a dans la vie certains moments où nous nous sentons émus et transportés devant les merveilles de la création. Que l'homme le plus indifférent, le plus froid, le plus usé, le plus fatigué du monde, se trouve par hasard seul sur une montagne gigantesque, dominant un site immense, sans rien qui puisse le rappeler à la cohue des villes, aux luttes, aux travaux et aux actes de ces grandes fourmilières, sans rien d'humain autour de lui ou sous lui ; eh bien, il éprouvera, sans aucun doute, ce vague

sentiment de son impuissante et imparfaite organisation en même temps que le respect religieux qui l'élèvera vers Dieu, quand il verra sa misère en face d'un morceau infime de cet univers incompréhensible. En abandonnant souvent notre âme à cette extase, elle nous rapprocherait involontairement, irrévocablement peut-être, de ce Dieu dont le souvenir a été effacé de notre budget intellectuel, dans ce tourbillon de la vie au jour le jour.

. . . .

Sans posséder des sites capables de produire de semblables impressions, Moraine à un certain endroit devenait presque cependant, dans sa splendeur, un lambeau sublime de la nature.

M. de Monjeard donnait le bras à Jules et le conduisait depuis quelque temps sous bois, en dirigeant son attention vers un châlet encore éloigné et construit pour un garde. Tous ceux qui étaient curieux de voir l'effet que produirait la surprise que ménageait M. de Monjeard à Jules de Tracy, les suivaient, et naturellement Marie était du nombre.

— Retournez-vous, dit tout à coup M. de Monjeard à Jules qui resta cloué sur place et ne put rete-

nir une exclamation d'étonnement et d'admiration ; il pâlit même à la vue d'un si beau spectacle devant lequel tous restèrent un instant silencieux. Puis ses joues décolorées un moment prirent de nouveau une subite animation. C'est qu'en ce moment, où tous également enthousiasmés se pressaient pour voir, sa main venait pour la première fois de rencontrer celle de Marie.

Si cette admiration avait duré, Dieu sait où elle aurait conduit nos deux amants ; mais l'ordre du retour fut donné par le « Cicérone », enchanté de son nouvel hôte. Celui-ci avait profité des avantages que lui donnait sa position dans cette course improvisée en son honneur, pour faire si bien et si à propos un éloge intelligent, intéressant même et toujours instructif, de la propriété de Moraine, qu'il avait au bout d'une heure achevé la conquête du père de Marie. En homme du monde il comprit son avantage et prépara ses batteries contre la maîtresse du château ; car il pensait bien que Madame de Monjeard, qui n'avait pas voulu être de la promenade, était restée uniquement pour tout préparer de manière à ce que son hôte trouvât tout le

confortable nécessaire dans la chambre qu'on lui destinait.

V

LA FAIBLESSE D'UNE BONNE MÉNAGÈRE.

Quand on arriva, après avoir traversé de nouveau le parc et fait lever force faisans et compagnies de perdreaux qui allaient se remiser sans trop s'effrayer jusque dans les rosiers et les camellias qui bordaient les murs du château ; quand on eut de nouveau tout admiré, on trouva Madame de Monjeard qui, pimpante et parée, attendait le retour de la société.

— C'est maintenant vous, Madame, lui dit son mari, qui conduirez M. de Tracy ; je vous l'abandonne.

Jules offrit son bras à la maîtresse de maison, et tous deux seuls cette fois, à son grand regret, commencèrent à parcourir ce vaste domaine moins curieux quoique d'un autre genre.

Jules s'arrêta dans le vestibule pour contempler des têtes de cerfs, de chevreuils, de daims et de sangliers symétriquement disposées au-dessus des râteliers bien garnis de fusils des deux systèmes. Il admira ces magnifiques produits sortis des ateliers de Lepage, d'Albert Bernard, de Lefaure et de Lefaucheux.

A droite se trouvait la salle à manger avec la table préparée pour le dîner, et si bien ornée qu'elle donnait à cette partie du château un air de fête et de richesse qui fait toujours plaisir après une longue promenade, un voyage ou une chasse. D'immenses tableaux de bons maîtres représentant des sujets de chasse, de pêche ou des natures mortes couvraient les murs, mais ils étaient peu nombreux. Plus loin un boudoir, dont les murs et les meubles étaient recouverts de nattes d'Espagne, était destiné aux fumeurs.

A gauche s'ouvrait le salon, coupé en deux par une cloison de cristal; dans la première pièce tout était disposé à recevoir un prince et même une tête couronnée; dans la seconde, il y avait un billard et des tables de jeu. Les personnes bien enfermées

dans le salon, pouvaient sans même percevoir l'odeur du cigare, assister aux luttes de ces Messieurs et s'intéresser à leur jeu. Un seul portrait était appendu à cette paroi de verre; c'était celui du père de Madame de Monjeard.

La maîtresse du logis et Jules montèrent au premier étage. Ils pénétrèrent à gauche dans un grand salon plus luxueux que celui d'en bas et ne servant que pour les jours de réception et de grands bals; à droite étaient situés les appartements de Monsieur, de Madame et de Mademoiselle de Monjeard.

Au second étaient disposés les chambres d'amis au nombre de douze : jamais on ne dépassait ce chiffre, qui se renouvelait sans cesse et était toujours au complet, depuis septembre jusqu'en décembre, époque du retour à Paris.

Dans chaque chambre les maîtres de Moraine avaient placé une grande glace, deux fauteuils, un canapé, six chaises; un grand meuble servait de secrétaire et sur lequel on avait eu soin de disposer des ustensiles de chasse et les munitions dont chacun pouvait avoir besoin, un lavabo auquel rien ne manquait, et sur une table un service à thé en

argent ; enfin, dans un cabinet près du lit, il y avait une baignoire en marbre.

Tant de confort et de prévoyance firent pousser plus d'une exclamation sincère au vicomte de Tracy, qui venait d'Espagne et avait presque oublié cet excès de bien-être qu'on ne rencontre qu'à Paris, ou à Londres.

Il insista en homme bien appris pour visiter les offices, les cuisines, et commença alors à étonner Madame de Monjeard par ses remarques économiques et même par certains conseils d'amélioration ou de réforme auxquels l'excellente dame ne s'attendait certes pas ; aussi prit-elle à cette excursion, sollicitée par Jules, un intérêt tout particulier, et fit-elle durer la séance au delà du temps prévu par son monde, dont les bâillements mal contenus annonçaient que l'heure du dîner était de beaucoup dépassée.

Madame de Monjeard l'avait oubliée, si bien qu'elle serait restée longtemps encore au bras de Jules, si on n'était venu lui demander de la part de son mari ses ordres pour le dîner.

— Nous causerons encore demain de tout ceci

si vous le voulez bien, et surtout de votre projet de réforme des fourneaux, fit-elle ; partons, sans quoi M. de Monjeard nous gronderait, lui, l'homme exact par excellence.

— Je comprends, Madame, répliqua Jules, que votre mari ne puisse se passer longtemps de vous, qui avez su joindre à tant de bonté, — ceci soit dit sans flatterie, puisque tout le monde en convient, — le don de plaire et de savoir diriger merveilleusement un intérieur aussi splendide et aussi grandiose. Moraine est un prodige d'ordre, d'économie et de bon goût. Le bonheur de M. de Monjeard me ferait presque revenir sur mon parti pris contre le mariage, si je trouvais une femme qui vous ressemblât. Cet oiseau rare me paraît si difficile à rencontrer, qu'il vaut mieux, je le crois, m'en tenir à mes premiers plans...

— Comment donc, Monsieur, vous avez ainsi des partis pris en faveur du célibat ? cela est fort mal, répondit l'excellente dame, qui ne put réprimer un de ces mouvements imperceptibles d'hésitation probablement soulevé par un élan involontaire d'orgueil maternel. Certes, cela eût peut-être com-

blé de joie l'amour naissant de Jules s'il s'en fût aperçu. — Vous vous trompez, Monsieur, le bonheur en ménage n'est pas si difficile que vous vous l'êtes figuré. Avec votre caractère et les dispositions que vous avez et que vous ne soupçonnez peut-être pas, je vous réponds qu'en cherchant bien vous trouverez une femme qui vous conviendra, et, qui plus est, que vous rendrez heureuse. Telle est du moins mon opinion.

— Ah ! je crains bien, Madame, que votre cœur vous rende trop indulgente pour l'humanité : comment trouver, sans la chercher longtemps, pour ne la trouver jamais peut-être, une femme belle et bonne, élégante et excellente ménagère à la fois; ayant enfin un sentiment religieux, profond et gardien sévère de ses devoirs pour les transmettre à ses enfants comme vous avez su le faire ? Permettez-moi, Madame, de croire que cette perfection est très-difficile à découvrir.

— Eh ! mon Dieu, non, il suffit de bien chercher, voilà le mystère.

— En êtes-vous bien sûre ?

— J'en suis persuadée.

VI

LA PREMIÈRE SOIRÉE AU CHATEAU.

Le dîner fut très-brillant et fort gai. Madame de Monjeard avait placé Jules à côté de sa fille, et tous deux s'entendirent bientôt, à la grande satisfaction des grands parents et en dépit des facéties parfois un peu incisives de M. Georges Alban, qui, en qualité de prétendant acharné, avait été le seul peut-être parmi les hôtes de Moraine à remarquer la parfaite harmonie qui régnait entre Marie et celui qu'il considérait déjà comme un rival heureux.

Au dessert, il s'adressa directement à Jules de Tracy, qui jusqu'alors avait à peu près gardé le silence, et le provoqua légèrement, quoique en homme de bonne compagnie, il faut l'avouer, à déployer cet esprit dont on avait tant parlé, et que lui Jules, n'avait songé jusqu'alors à mettre en jeu qu'auprès de la famille de Monjeard. Du reste Marie, à ce moment du repas, où un peu de cau-

serie devient agréable, paraissait parfaitement convaincue de l'amabilité de son voisin.

Jules comprit parfaitement ce que cherchait M. Alban, et, tout en se mettant en scène, il fut resplendissant d'esprit, de bon goût et d'instruction. Georges se mordit les lèvres, et passant subitement d'une conversation pleine d'intérêt et que tous désiraient continuer, à un sujet indifférent, perdit encore du terrain sur son adversaire en croyant se venger, par une fausse sortie et de mauvais sarcasmes, sur ce qu'il appelait le *sentiment*, comparé à ce qu'il nommait le *sens commun* d'aujourd'hui.

Il s'écarta tellement des croyances et du for-intérieur de chacun, quand il déblatéra contre l'amour, qu'il fit pleuvoir sur lui une averse de sourires ou de murmures.

On songea d'abord à tenir tête à l'imprudent; mais comme il avait de l'esprit, il établit une lutte de paradoxes qui tourna à son avantage en ridiculisant cet amour, niant son existence ou le matérialisant, de telle sorte qu'il amena enfin les rieurs de son côté.

— Vous êtes bien cruel, Monsieur, envers ce

pauvre amour, lui dit pourtant M. de Tracy, en s'adressant personnellement à lui pour la première fois. Que vous a-t-il donc fait ?

— Rien ; mais je ne veux point de lui.

— Permettez : ou vous le connaissez ou vous ne le connaissez pas. Dans ce dernier cas, vous ne pouvez parler de l'amour, vous êtes aveugle.

— Parfait, parfait ! s'écrièrent de toutes parts ceux qui avaient lutté avec désavantage.

— Et dans le premier cas, dit Georges, j'ai peut-être assez connu l'amour pour en parler ?

— Attendez. Alors, en étant si sévère, vous feriez croire qu'il vous a mal traité, Monsieur ; et vous allez, sans le vouloir, nous laisser tous dans cette erreur, car je suis persuadé que ce serait une erreur.

— Bravo ! bravo ! s'écria Madame de Monjeard, ainsi que l'amie de Marie, qui, ayant assisté à la conversation du matin, ne put s'empêcher d'applaudir de ses deux petites mains.

M. Alban se mordit les lèvres et balbutia quelques paroles qu'on entendit à peine. Ce nouvel adversaire était désarmé, mais d'une autre façon.

On passa dans le salon pour prendre le café et les liqueurs : quelques-uns se rendirent au fumoir; d'autres restèrent auprès des dames, et tous, une demi-heure après, étaient de nouveau réunis.

On joua d'abord ; ensuite on dansa au piano. Bientôt la causerie devint générale et on finit par causer des projets du lendemain.

M. Alban, passé maître, il faut l'avouer, dans tout ce qui est « sport, » parla chasse et proposa pour le dîner du lendemain de boire à celui qui serait roi. Toutes les dames furent de son avis; car cette petite scène, qui a souvent lieu après les grandes journées de chasse, est ordinairement si gaie qu'elle est toujours la bienvenue.

— Voilà une charmante proposition, fit M. de Monjeard; mais vous prêchez pour vous qui êtes toujours le roi. Prenez garde, nous avons ici un habile tireur, mon cher M. Alban, et vous serez peut-être battu par M. de Tracy, qu'on dit être un vrai trappeur de l'Amérique du Nord.

— Oh! en France, répliqua M. Alban, nous ne craignons pas les sauvages.

— Eh bien! dit M. le comte de Tracy, moi, je

parie en faveur de Jules; les paris sont-ils ouverts?

— Parbleu, j'accepte, murmura Georges, enchanté de l'occasion et comme sûr de lui.

— Acceptes-tu, dit M. de Tracy à son fils, devant lequel Marie, en ce moment, étalait tous les albums de la maison sur une table placée à l'une des extrémités du salon.

— De quoi s'agit-il? demanda Jules.

— Mon cher ami, on ouvre des paris sur la journée du lendemain et les avis sont partagés sur celui qui sera roi. M. Alban jette le gant, je l'ai relevé pour toi.

— Bravo, je tiens la gageure : celui de nous deux qui tuera le moins versera à boire et évitera cet ennui réservé toujours à un innocent qui ne mérite pas les moustaches au charbon et les quolibets qu'on devrait adresser à l'un de nous, vieux chasseurs, qui, malgré notre expérience, commettons encore parfois bien des fautes.

— Pardon! ajouta M. Alban, il faut intéresser la partie, et je propose une fête de village donnée aux frais du perdant.

— J'accepte, dit Jules, un peu distrait, car il tenait en ce moment un livre que lui présentait Marie, et leurs mains s'étaient rencontrées pour la deuxième fois.

On applaudit au pari des deux champions, et comme onze heures sonnaient, M. de Monjeard donna le signal de la retraite. On s'adressa les adieux d'usage et chacun se prépara à sortir du salon.

— A propos, dit Madame de Monjeard au vicomte de Tracy. Je suis impardonnable ! Croiriez-vous que je n'ai point donné d'ordres pour préparer votre appartement ; nous étions pourtant montés pour cela. Mais ce sera fait à l'instant ; la gauche ou la droite du château, peu vous importe, n'est-ce pas ?

— Pardonnez-moi, je préfère la droite qui a vue sur la forêt, répond Jules en regardant Marie, il y a longtemps que je n'ai vu de si beaux bois verts ! Je ne jouissais pas d'un pareil coup d'œil en Espagne, et l'idée seule de les contempler à mon aise me réjouit d'avance.

— A vos désirs, Monsieur, on va vous conduire

dans la dernière chambre qui a un balcon : celle de la tour.

— Merci, Madame, pour la chambre de la tour, ajouta Jules : c'est précisément celle-là que je désirais occuper, sans oser le dire.

— Et pourquoi cela, mon cher? remarqua M. de Monjeard, vous êtes chez vous ici.

— Oh ! mon Dieu, parce que je craignais d'être indiscret et de déranger peut-être quelqu'un.

Monsieur, dit Marie à haute voix, vous ne dérangerez personne ; et un peu plus bas, au moment où l'on se séparait, elle ajouta : Si vous ne faites pas trop de bruit, cependant, car je demeure près de vous.

— Je le savais.

VII

PREMIÈRE NUIT AU CHATEAU.

Jules prit possession de la chambre qui lui était destinée. Il y trouva son domestique Charles, revenu depuis quelques instants de Paris, où il l'avait en-

voyé en toute hâte chercher quelques effets indispensables au séjour de son maître à Moraine. Charles avait étalé des habillements sur des chaises et préparait le fusil qui devait servir le lendemain à son maître. Il tira aussi des cartouches d'une petite valise en cuir.

— Quel plomb désire Monsieur, dit-il au vicomte de Tracy.

— Du numéro huit : nous sommes à l'ouverture ; mettez-moi seulement du côté droit de ma ceinture deux cartouches à balles, et deux douilles en cuivre pour charger avec la baguette si j'en avais besoin. Du reste vous m'accompagnerez avec un supplément de cinquante coups.

Charles exécuta ces ordres et, continuant à défaire la malle de M. de Tracy, il rangea le linge et les habits dans les armoires. Il plaça ensuite sur deux chaises un costume du matin et un habit complet de chasse en velours marron, puis attendit que son maître fût prêt afin de le déshabiller et le mettre au lit comme d'habitude.

— C'est bien, lui dit pourtant Jules : j'ai à écrire, vous pouvez vous retirer.

Charles prit un nécessaire qu'il sortit de son étui ; plaça du papier aux armes du vicomte, des enveloppes et une plume sur le bureau, quelques flacons sur son lavabo et sortit.

Quand il fut parti, Jules, après avoir passé l'inspection de tous ses effets mis en ordre et fait jouer les batteries d'un magnifique Lefaucheux, se jeta dans un fauteuil et poussa un long soupir.

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-il, je puis enfin goûter quelque repos. Ouf ! quelle journée ! Qu'elle est belle ! ajouta-t-il, et, après une pause : qu'elle est belle ! Je crois, ma parole d'honneur, que j'en suis amoureux.

Tout en parlant ainsi il se prit à songer et il récapitula toutes les émotions du jour ; mais sa pensée revenait sans cesse vers Marie ; il tomba bientôt dans une rêverie qui dura près d'un quart d'heure.

— Allons, dit-il, se levant tout à coup, il faut me coucher, sans quoi je ne vaudrai rien demain.

Il s'avança cependant vers le balcon de la tour, et regarda ; puis il revint près de son lit, déposa sa montre, l'argent qu'il portait, s'arrêta machinalement et pensif, et reprit le chemin de la croisée.

— Je ne sais ce que j'éprouve, fit-il, mais j'étouffe ce soir.

Tout en parlant ainsi il ouvrit cette fenêtre dont il ne pouvait s'éloigner, et se penchant dehors il aperçut Marie au-dessous de lui, à droite. Probablement la jeune fille avait aussi éprouvé le besoin de respirer l'air frais et embaumé du parc avant de dire adieu à cette journée et d'attendre le lendemain.

Elle entendit le bruit fait par Jules, dont les pas retentirent jusqu'au fond de son cœur qui battit avec une force inusitée, mais elle ne bougea pas : la passion naissante, la dissimulation de la femme ou la timidité de la jeune fille, étaient en lutte pour la première fois.

De son côté, Jules se sentit agité par une véritable émotion ; il resta immobile, la figure radieuse et retenant sa respiration. Naturellement sa pensée se reportait à la conversation du soir.

— Comment, se dit-il, peut-on blasphémer contre l'amour et crier bien fort qu'il n'existe pas. Hélas ! messieurs les hommes positifs, vous me faites pitié.

Les deux voisins restèrent ainsi quelques instants.

— Tout est prêt, Mademoiselle, dit une voix à l'intérieur de la chambre de Marie.

— C'est bon, j'y vais, répondit celle-ci, rangez en attendant le linge qu'on m'a apporté.

Jules toussa légèrement, fit même quelque peu de bruit, mais aucun changement ne se produisit dans l'attitude de Marie.

Enfin il chercha un moyen quelconque pour l'obliger à lever la tête ; il aurait voulu avoir une fleur sous la main : il regarda vainement autour de lui, fouilla partout dans sa poche et, songeant enfin à la rosette qu'il portait à sa boutonnière, il la détacha précipitamment et la laissa tomber à côté de Marie.

— Ah ! mon Dieu, s'écria la jeune fille, vous m'avez fait peur.

— Vous avez, en effet, la voix émue, Mademoiselle, répondit le jeune homme.

— Qu'avez-vous laissé tomber, M. de Tracy ?

— Oh ! rien, un objet sans conséquence que je tenais à la main et qui m'a échappé dans un mouvement nerveux.

— Mais je vais le chercher. Le voici : c'est une décoration ; comment vous la rendre ?

— Gardez-la jusqu'à demain vous me la rendrez au retour de la chasse.

— Mademoiselle, dit encore la voix qui avait parlé dans l'intérieur, le linge est serré, et si Mademoiselle veut se mettre au lit.

— Quel mal de tête j'ai ce soir, Joséphine, répondit tout bas Marie, je souffre vraiment ; vous seriez bien gentille d'attendre quelques minutes. Et tout en disant cela elle s'appuya sur la balustrade en fer.

Jules et Marie échangèrent encore quelques-uns de ces mots qui n'ont de valeur que pour ceux qui les prononcent ou les entendent.

— Mademoiselle se sent-elle mieux ? demanda la femme de chambre sur un ton qui laissait entrevoir un certain désir de s'en aller.

— Oui, Joséphine, beaucoup mieux, me voici, et elle ajouta au moment de fermer la fenêtre : adieu, Monsieur, à demain !

En disant ces mots elle disparut.

VIII

UNE PARTIE DE CHASSE

Jules resta une demi-heure dans l'attitude où l'avait laissé Mademoiselle de Monjeard.

Le froid de la nuit vint l'arracher à ses réflexions et ramener à la réalité sa pensée qui voyageait déjà dans l'avenir. Il rentra chez lui et après s'être promené longtemps encore dans sa chambre, il se coucha. Il demeura étendu au lit près d'une heure, la tête appuyée sur son coude, et après avoir caressé les riantes images de son imagination, il s'endormit en souriant.

Trois heures du matin sonnaient.

— La journée de demain sera mauvaise, en chasse du moins. Telle fut sa dernière pensée.

A six heures, il était déjà sur pied quand Charles se présenta.

— Je crains que Monsieur n'ait passé une nuit blanche, dit celui-ci.

— Non, Charles, seulement j'ai peu dormi.

— En effet, Monsieur est pâle : il aura trop écrit et va mal tirer. On a fait hier soir à l'office de gros paris pour et contre Monsieur.

— Soyez tranquille, Charles, vous savez que je n'ai pas de jours, comme on dit, et j'espère que mon habileté au tir ne va pas se démentir aujourd'hui. J'aimerais mieux payer le double de la gageure plutôt que de verser à boire à ce faux Anglais dont la présence m'agace. Mettez-moi ces guêtres neuves, je chausserai ces vieux souliers d'Espagne, où mon pied est à l'aise : avec des neufs, je pourrais être gêné.

Le costume de M. de Tracy était à la fois simple, commode et élégant ; des guêtres, un pantalon large, un gilet long, ouvert à la ceinture et à un rang de boutons ; une veste avec une large poche derrière servant de carnier, un chapeau vert à large bord, et enfin une ceinture contenant les cartouches et cachée sous la veste. Aucun objet sur ce costume ne rappelait le chasseur ; Jules paraissait avoir oublié l'attirail dont on est affublé, surtout à Paris.

Il descendit à l'heure indiquée par l'amphitryon, et attendit dans la salle à manger.

M. Alban arriva le dernier, mis aussi avec élégance et vêtu de velours, car depuis quelques jours, le temps était devenu presque frais ; seulement il avait une poudrière à lunettes, un sac à plomb à bascule, un carnier, un lorgnon, un fouet, etc., etc., tout cela suspendu autour de lui. Il échangea avec Jules une poignée de main et prit comme lui place à table.

On servit le café, on parla, moins toutefois que la veille, car le moment critique approchait où allait être décidé le fameux pari. Enfin, après qu'on eut distribué les cigares, M. de Monjeard donna le signal du départ. On amena les chiens ; Jules prit celui de son père, un bel et bon animal envoyé par lui d'Espagne. M. Alban appela ses deux pointeurs; on donna un marqueur à chacun de ces Messieurs et l'on se mit en route.

M. de Monjeard recommanda à ses hôtes de ne point tirer les oiseaux privilégiés du parc et de réserver leur plomb pour ceux de la plaine et des bois, en respectant seulement les poules faisanes

qu'on ne devait jamais tuer, et des chevreuils dont la mise à mort était remise au mois suivant.

Les chasseurs longèrent d'abord la petite rivière qui scinde en deux la propriété, traversèrent le pont, et après vingt minutes de marche se trouvèrent placés en ligne par les gardes, à l'entrée d'une grande plaine. M. de Monjeard tenait l'aile droite.

— Messieurs, vous êtes en chasse, dit-il enfin.

Le mot d'ordre parcourut la file de ces fervents disciples de saint Hubert, placés à cinquante pas l'un de l'autre.

Un véritable feu de peloton commença, car on exploitait, par ordre du propriétaire et par une attention délicate dirigée toute à l'adresse de M. de Tracy, les meilleurs endroits, les remises les mieux garnies et les réserves des grandes occasions.

A la première battue, M. de Tracy avait tué onze pièces et en avait manqué trois. M. Alban n'avait que dix pièces sur onze coups de feu.

On fit une halte avant de s'aventurer dans une grande pièce de luzerne, et le résultat des deux champions donna lieu à une discussion des plus

animées. Fallait-il simplement compter les pièces tuées ou le nombre de coups tirés? Les débats devenaient très-vifs, car malheureusement l'intérêt, qu'il faudrait toujours éviter, se montrait au grand jour en cette circonstance.

— Messieurs, dit M. de Tracy, comptons nos coups et nos pièces. J'avais trente cartouches à ma ceinture y compris deux balles et mon domestique en porte cinquante; que M. Alban me donne sa parole de s'arrêter après quatre-vingts coups. On fera alors l'addition des pièces tuées et le plus gros chiffre aura gagné.

— Soit, dit M. Alban, et on se remit aussitôt en marche.

Dès lors, chacun mesura ses coups, car c'était un jour d'épreuve solennelle.

On battit tour à tour la plaine et les fourrés, les blés fauchés, les luzernes, toutes les verdures et les bois les mieux garnis. L'amour-propre et l'intérêt s'en mêlant, les deux rivaux firent comme les joueurs qui fixent une heure devant le tapis vert en prolongeant leur agonie jusqu'au matin. En effet, on chassait d'ordinaire jusqu'à neuf heures et demie,

or, il en était bientôt onze et on ne songeait pas encore à la retraite.

M. de Monjeard donna cependant le signal du départ; le déjeuner attendait et la chaleur devenait excessive, grâce à un de ces revirements subits de la nature à cette époque de l'année.

On compta enfin les pièces. Le marqueur de M. de Tracy en étala cinquante-huit et celui de M. Alban cinquante-cinq : mais tous deux avaient encore des munitions. On calcula alors le nombre de coups tirés; M. Alban avait manqué dix fois et Jules cinq. Ce dernier fut proclamé vainqueur sur le champ de bataille.

Comme un loyal adversaire, il offrit au vaincu une revanche pour le lendemain.

— Quitte ou double, alors, dit M. Alban.

— J'accepte, répondit M. de Tracy.

— Voulez-vous vider le différend sur l'heure, ajouta M. Alban? Nous chasserons seuls, avec notre chien devant nous et jusqu'à ce que vous ayez achevé vos munitions. Vous avez encore dix-sept coups.

— Mais ces dames vont nous trouver bien peu

galants si nous laissons, pour un misérable pari, ces Messieurs retourner seuls au château.

— Bah ! ce n'est pas un si misérable pari, ma foi ! que deux fêtes de village au lieu d'une, et si vous gagnez...

— Oui; mais si je perds, partie nulle, et les pauvres villageois..,

—Alors, la belle d'ici à ce soir, et nous jouerons le double si cela vous va.

— Soit, Monsieur, puisque vous y tenez, répondit M. de Tracy pour en finir ; je suis à vos ordres, continuons.

Les hôtes de M. de Monjeard s'éloignèrent et rentrèrent au château, abandonnant les deux rivaux en chasse et en amour, qui commençaient tous deux à avoir assez l'un de l'autre.

Ce fut là une nouvelle faute ; car on ne sait jamais où la vanité, l'amour-propre blessé et l'envie peuvent conduire des hommes jeunes encore et, par conséquent, assez peu sûrs d'eux-mêmes pour donner un dénouement tragique à une partie de plaisir.

M. de Tracy et M. Alban laissèrent leurs compagnons s'éloigner, et après avoir partagé un mo-

deste repas que ce dernier fit durer assez longtemps, ils se levèrent et se disposèrent à continuer. M. Alban était déjà incommodé par la chaleur, car il avait peu l'habitude de chasser plus d'une matinée, ou d'une après-midi.

Quant à Jules de Tracy, habitué à la chasse des montagnes, où souvent, pendant les mois d'août et de septembre, exposé aux chaleurs qui tuent les commençants et foudroient les chiens, il avait gravi les cimes les plus escarpées, le fusil en bandoulière, les souliers dans son carnier pour atteindre les perdreaux rouges, ayant les mains et les pieds ensanglantés, et faisant parfois ce métier-là douze et quinze jours de suite ; Jules de Tracy, disons-nous, trouvait que la chasse à Paris était un jeu de demoiselles et qu'il faisait frais à midi.

Les meilleurs endroits avaient été exploités, le gibier était dispersé, et il aurait fallu changer de canton sans la permission du maître du logis, pour pouvoir tirer vite dix-sept coups ; on se contenta d'explorer les mêmes lieux déjà battus depuis le matin.

La chaleur était devenue accablante pour un Pa-

risien ; mais elle réjouissait un chasseur méridional qui, après quatre ou cinq heures d'exercice dans une si belle garenne, commençait à retrouver toute l'élasticité de ses membres. Jules arpentait d'un pas ferme ce vaste terrain où il devait manœuvrer pour la deuxième fois ; il était beau à voir s'acharnant sur un perdreau, lui faisant faire quatre, cinq ou six vols, le domptant à force de rapidité ; et, grâce à ce coup d'œil sûr qui ne lui faisait jamais perdre de vue la remise, tuant l'oiseau à l'arrêt de son chien aussi vigoureusement que lui.

M. Alban s'était débarrassé de ses vêtements, et son chien se tenait derrière lui : il s'arrêtait tantôt sous un arbre, tantôt marchait suffoqué, harassé et de mauvaise humeur, regardant son adversaire avec étonnement. Il eût commencé à l'admirer s'il n'avait pas songé au retour au château, et aux rires des dames pour qui, en sa qualité de vaincu, il devait servir de distraction au dessert.

Enfin, à quatre heures, après neuf heures de chasse, M. de Tracy avait tiré quatre-vingts coups et avait manqué une seule pièce sur ses dix-sept dernières cartouches. Six coups seulement avaient

été mal placés, il rapportait soixante et quelques pièces, faisans, cailles, perdreaux et lièvres.

M. Alban avait manqué vingt fois et rapportait cinquante-huit pièces ; il lui restait seulement deux coups à tirer.

— J'ai perdu, dit-il, et je vais décharger mon fusil.

— Non pas, objecta M. de Tracy, attendons ; chemin faisant, nos chiens tomberont en arrêt.

Ils partirent sur ces paroles, et au moment où ils allaient franchir les limites tracées pour ce jour-là par M. de Monjeard, ils virent toute la société du château de Moraine, y compris les dames, qui venait à leur rencontre. On commençait sérieusement à s'inquiéter d'eux au manoir.

Dans cet instant solennel, les chiens tombèrent en arrêt.

— Achevez votre victoire, dit alors M. Alban à son rival ; voilà mon fusil.

— Pas du tout, Monsieur ; montrez votre supériorité à ces dames, répondit Jules.

A ces mots, Georges reprit courage ; il s'avança vers les chiens et fit un magnifique coup double

sur deux perdreaux à vingt-cinq ou trente pas.

— Bravo ! s'écria-t-on de toutes parts, et les éloges furent distribués au tireur.

Marie, en ce moment, sentit un mouvement de dépit, et, ne comprenant pas grand'chose à tous ces défis dont on parlait devant elle depuis le matin, elle crut que Georges était le vainqueur ; la contenance modeste de Jules l'avait trompée.

Tous se groupèrent autour des chasseurs.

M. Alban avait fait un dernier et sublime effort ; mais, pâle à cette heure, les yeux enfoncés dans leur orbite, les joues creuses, la lèvre pendante, sans veste, le gilet ouvert, la chemise noircie par la poudre et la sueur, il faisait peine à voir.

— Les forces me manquent, dit-il ; pardon, Mesdames, mais.....

Sans dire un mot de plus, il tomba anéanti sur un des bancs placés à la sortie du bois, à l'entrée du parc.

— Une voiture ! s'écria M. de Monjeard.

— Ce n'est rien, répondit Georges ; un moment de faiblesse, la chaleur, le manque d'aliments et l'obligation de suivre M. de Tracy. Ne dérangez

personne : j'irai à pied au château, je me sens déjà mieux.

Se dirigeant vers Jules, il ajouta :

— Monsieur, vous n'êtes point un chasseur, vous êtes un Peau-Rouge transplanté sur notre territoire, et je ne connais pas de garde capable de lutter avec vous.

Tous les yeux se tournèrent alors vers Jules qui, debout, ne paraissant pas fatigué, s'entretenait déjà avec Marie qui le pressait de questions multipliées au sujet de cette chasse heureuse dont il n'avait nullement l'air d'être le roi. Le coup double de M. Alban, son indisposition, avaient fait oublier le pari et croire même à son triomphe.

— Mais, au fait, demanda M. de Monjeard, le vainqueur, quel est-il ?

Tous les assistants entourèrent de nouveau les chasseurs, et les marqueurs se présentèrent.

— Monsieur Alban, sur quatre-vingts coups, a tué soixante pièces, dit l'un d'eux.

— Et Monsieur le vicomte, sur le même nombre de cartouches, en a soixante et quatorze, fit l'autre.

Des applaudissements unanimes retentirent au

même instant, et Marie, comme mue par un mouvement fébrile, se rapprocha du Jules, objet en ce moment de toutes les félicitations. On eût dit qu'elle souhaitait tout à coup se placer sous l'égide de cet homme si brave, si bon, si adroit et à la fois si plein de noblesse dans tous ses actes, de ce gentilhomme qui semblait lui-même déjà vouloir lui offrir son amour avec cette puissance que tout esprit remarquable a bien vite acquise à Paris dans ce monde sévère, moqueur, cruel parfois, mais toujours juste et enthousiaste du mérite, quel qu'il soit.

On se remit en marche ; Jules donnait le bras à son père, qui avait grand'peine à contenir sa joie de vieux veneur, et marchant à côté de Marie appuyée sur le bras de son amie, Mlle de Maffret. Les autres venaient après cette avant-garde radieuse qui, par un hasard singulier, représentait dignement un triomphateur suivi de son cortége.

Ce fut dans cet ordre de marche que l'on arriva devant le château.

Les gardes s'y étaient donné rendez-vous avec les porteurs du gibier. On avait étalé les cent trente-quatre pièces sur une des pelouses, et l'on put ad-

mirer les chapelets symétriquement disposés de ces trophées sanglants.

— Morbleu ! s'écria tout d'un coup M. de Monjeard, regardez là bas quel beau spectacle : vos deux chiens sont en arrêt devant ce massif; c'est probablement sur une compagnie, qui s'y réfugie tous les jours pendant la chaleur.

— Quel dommage, fit M. Alban, que nos armes soient déchargées, M. de Monjeard permettrait peut-être à M. de Tracy d'amuser ces dames et de tirer sur ces pauvres oiseaux.

M. de Monjeard ne parut pas être fort content de la proposition, car il ne tirait jamais, comme on l'a vu, dans son parc ; mais en homme bien élevé, il ne dit mot.

— Voyons, continua M. Alban, voulant sans doute faire diversion à cette fin de journée désastreuse pour lui, et attirer l'attention de Marie qui était alors devant le marqueur de Jules et examinait deux faisans superbes dont l'un était un faisan de Chine tout blanc.

— Voyons, M. de Tracy, vous aviez deux balles : montrez-nous votre habileté ; M. de Monjeard per-

mettra bien une infraction en l'honneur de la nouveauté.

— Je ne les ai plus, Monsieur, répondit Jules.

— Mais vous aviez bien, outre vos quatre-vingts coups, deux cartouches à balles.

— Non, Monsieur, les deux cartouches étaient comprises dans le nombre.

— Qu'en avez-vous donc fait alors? demanda M. Alban qui pâlit.

— M. de Tracy s'en est servi de cette façon, s'écrièrent à la fois le marqueur de M. de Tracy et Marie qui tenait deux faisans tués à balle.

— Je disais bien, moi, ajouta le garde, que ces deux oiseaux-là n'étaient pas tués avec du plomb. Je l'aurais parié rien qu'en voyant la blessure.

— Et vous auriez gagné, fit M. de Tracy, qui glissa plusieurs pièces d'or dans la main du brave homme.

Il régna alors, dans cette assemblée si bruyante, un de ces moments de silence qui disent tant de choses en pareils cas, et tous les yeux se tournèrent vers le jeune homme.

Cette nature simple et habituée au succès, ne put s'empêcher d'un mouvement d'orgueil ; il lança pour la première fois à M. Alban et à Marie deux regards de feu, bien différents l'un de l'autre et qui étaient inconnus à tous les deux.

Malgré les misères de notre organisation et le peu de valeur que nous avons, pauvres êtres chétifs de cet univers impénétrable, il y a certains moments dans la vie où Dieu envoie à nos souffrances des compensations qui sont comme un contre-poids au doute de nous-mêmes. Le Créateur nous permet par la force intellectuelle ou physique qu'il nous a donnée, de nous grandir à nos yeux et d'avoir en nous une idée de sa toute-puissance par un instant de supériorité sur tout ce qui nous entoure. Mais nous retombons bien vite du faîte de notre orgueil, et nous nous trouvons en face de nous-mêmes; c'est-à-dire devant la réalité de notre véritable valeur, de la lutte contre la vie.

Le triomphe complet de M. de Tracy une fois proclamé, M. de Monjeard inviva ses convives à aller se préparer pour le dîner.

— Je garderai un de ces oiseaux, dit-il, et le

ferai empailler pour l'exposer chez moi, comme un des plus beaux trophées du château.

— Et moi je demande l'autre, ajouta Mademoiselle de Monjeard, qui se dirigea vers Jules et lui présenta la décoration en rosette tombée la veille sur son balcon.

— Gardez ce premier souvenir des plus beaux jours de ma vie, lui dit Jules, si toutefois vous avez pensé aux absents : ce que je n'ose espérer.

— Aux absents, répondit Marie ; puisque vous parlez ainsi, j'ai bien envie de vous rendre cet objet.

— Pensé à moi alors, ajouta tout bas le jeune homme d'une voix émue !

— Voilà qui est mieux ; en ce cas, je conserve votre présent.

IX

ESPOIR DE VENGEANCE

Le dîner, plus brillant que celui de la veille, fut très-animé vers la fin, et cela grâce aux plaisanteries, aux rires et aux bons mots que provoquaient

les nouvelles fonctions de M. Georges Alban, qui, fatigué, le visage pâle et défait, versait d'assez mauvaise grâce le champagne aux dames. Jules le remarqua et s'abstint de toute démonstration. Il se leva, servit à son tour, et fit si bien qu'il adoucit le rôle vraiment un peu ridicule du compagnon malheureux de sa journée de bonheur. Tous les hommes, tour à tour, imitèrent cet exemple, et la gaieté, après cette politesse généreuse, devint générale, à l'exception toutefois chez Georges qui, même en fait d'esprit, était à cette heure peu sûr de lui-même. Il adressait à M. de Tracy des regards dans lesquels un bon observateur pouvait facilement découvrir des éclairs de haine et des secrets désirs de vengeance.

Il prononça même quelques mots assez blessants au moment où il servait Mademoiselle de Monjeard, de façon à faire comprendre à Jules qu'un nouvel orage planait sur sa tête.

Celui-ci, dans les circonstances où il se trouvait et se rappelant l'horreur qu'avaient les parents de Marie pour les affaires d'honneur, résolut d'éviter à tout prix M. Alban.

Enfin on se leva de table et, comme d'habitude, les fumeurs se retirèrent dans le boudoir tapissé de nattes attenant à la salle à manger, tandis que les dames allaient s'asseoir devant le perron du jardin où étaient symétriquement alignés des fauteuils et des sofas rustiques.

Jules se disposait à accompagner ces dames et offrait déjà son bras à Marie, lorsque M. Alban lui adressa la parole.

—Vous ne venez donc pas avec nous, Monsieur? lui dit-il.

— Non, je fumerai en plein air.

— Mais vous allez incommoder ces dames, ou bien alors vous serez obligé de vous éloigner d'elles; suivez-nous donc.

— Merci, répondit Jules, je vais achever de raconter à Mademoiselle de Monjeard une anecdote de voyage qui paraît l'intéresser.

— Oui, fit Marie, à qui l'instinct délicat de la femme, et de la femme qui aime, faisait tout comprendre surtout quand elle se rappelait les paroles sèches prononcées par M. Alban pendant le dîner;

oui, dit-elle, allons, Monsieur de Tracy continuez votre récit.

— Eh ! quoi, Mademoiselle, objecta George, vous arrachez ainsi à notre société son plus bel ornement ? Mais nous ne vous demandons votre aimable conteur que quelques minutes. Vous êtes cruelle pour vos amis, au nombre desquels j'ose me compter ; car vous m'avez promis ce titre, vous le rappelez-vous ?

M. Alban appuya sur ces derniers mots en laissant errer sur ses lèvres un sourire qui jeta un germe de fiel et de jalousie dans le cœur de Jules ; il ajouta ensuite en se tournant vers lui :

— Adieu donc, Monsieur, puisque vous désertez le camp des hommes.

— Pardon, dit M. de Tracy à Marie, je vais prendre le café avec ces messieurs : j'allume un cigare et je reviens.

La jeune fille aurait désiré retenir M. de Tracy ; mais le ton dont il prononça ces paroles l'effraya, elle pâlit sans oser insister, et s'éloigna en disant au jeune homme :

— Je vous attends, Monsieur, revenez vite ; car je vous permets de fumer près de moi.

— Merci, répondit Jules en prenant le bras de M. Alban.

— Diable ! mon cher monsieur, observa celui-ci, je vous fais mon compliment, vous allez vite en besogne.

— Que voulez-vous dire ? répondit Jules d'un ton de colère concentrée.

— Mais vous me comprenez très-bien.

— Soit ! trève de plaisanterie sur ce sujet : laissons à chacun le secret de ses affaires privées.

— Je suis désolé, Monsieur, d'assombrir votre joie, ajouta M. Alban qui partit d'un éclat de rire peu convenable en examinant l'attitude de M. de Tracy.

— Ah ! vous êtes mauvais joueur, fit celui-ci d'un ton railleur et le dédain sur les lèvres.

Alban se contint cependant et il entra en riant de mauvaise grâce dans la salle des fumeurs.

— Je vous ramène un transfuge, dit-il à ces messieurs. De quoi parliez-vous ?

— Oh ! de rien, répondit M. de Monjeard, j'an-

nonçais pourtant à mes commensaux qu'ils auraient demain un nouveau compagnon de chasse, qu'un de mes amis est venu me présenter aujourd'hui.

— Comment se nomme-t-il? demanda M. Alban, si toutefois il est permis de le connaître d'avance.

— Mon Dieu, je n'ai demandé aucun renseignement sur son compte ; c'est l'ami de mes amis, cela m'a suffi. C'est assez vous dire, Monsieur, que vous pouvez à l'avenir m'amener vos protégés. Tout ce que j'ai appris, c'est qu'il se nomme M. Orzoaga et j'ai remarqué qu'il était décoré.

— Orzoaga, fit Jules, c'est là un nom espagnol.

— Il est décoré, dit M. Alban, ce doit être un Français ; il n'y a que les Français qui aient, même à la campagne, la « décoratiomanie ». Ils trimballent leurs rubans partout, même dans les pays où on s'abstient de le mettre à la boutonnière. Quant à moi je fais peu de cas de ces honneurs depuis surtout que les Français ont été décorés en masse. Il n'y a pas de caporal et de rapin qui ne porte aujourd'hui un arc-en-ciel à la boutonnière, et cela est si bien ainsi, qu'à Londres, par exemple, pays

type du bon ton, quand on voit un ruban, on dit en riant : c'est un Français.

M. de Tracy, seul décoré parmi les hôtes de Moraine, portait sa rosette à la boutonnière, habitude que lui avait donnée sa qualité de représentant de la France à l'étranger; il regarda involontairement M. Alban et réprima ce mouvement de colère, car M. de Monjeard était là.

— Vous êtes sévère, dit-il à Georges ; certaines décorations sont bien acquises et vous avez tort d'en faire peu de cas.

— Je le sais, Monsieur; cependant je n'en persiste pas moins dans mon dire.

Jules sentait que le courage allait lui manquer pour assister de sang-froid à cette discussion déplacée; cependant, comme il vit debout devant lui le père de Marie, il se contenta de répondre :

— Vous faites donc peu de cas même des honneurs décernés à M. votre père, Monsieur ?

— A chacun ses affaires et ses considérations privées, Monsieur de Tracy ; ce sont là vos paroles.

— C'est juste, Monsieur. Et le vicomte de Tracy garda le silence.

Tous les auditeurs se regardèrent étonnés d'une pareille modération.

— Il évite le combat, pensa Georges.

M. de Monjeard allumait son cigare ; il eut le bon esprit d'interrompre cette conversation.

— Allons fumer dehors, dit-il à M. de Tracy.

Jules lui laissa ouvrir la porte du boudoir et parut prêt à le suivre ; mais, en passant, il surprit un sourire de M. Alban, et quand M. de Monjeard fut sorti, il lui dit tout en demeurant sur le seuil :

— Attendez-moi un instant, Monsieur, je prends un verre de curaçao et je suis à vous.

Il rentra aussitôt, ferma la porte et se plaça en face de M. Alban. Il n'était plus le même, cette fois ; le lion blessé se retournait plus irrité que jamais. La colère l'étouffait, et le front haut, dans l'élan d'une noble et sublime arrogance, il adressa à M. Alban un de ces regards qui terrifient, car ils renferment le feu que produit le sang bouleversé de l'honneur en danger.

Le provocateur se troubla légèrement devant cette rentrée inattendue de Jules : il fit deux pas en arrière; puis, reprenant contenance, il dit ces mots :

— Déjà de retour ; ah ! c'est vrai, la conversation vous a fait oublier de prendre votre verre de liqueur.

— Oui, Monsieur le philosophe, répliqua M. de Tracy en prenant nonchalamment un flacon dont il ne regarda pas même l'étiquette. Aussi, je reviens prendre l'offensive..... contre la bouteille, comme disait ce duc anglais, ivre comme... un Anglais, et qui finit par s'ensevelir dans un tonneau de malvoisie. Oui, mon cher Monsieur, savez-vous bien que vous êtes un vrai philosophe, en chasse, à table et même en présence des rubans, ces hochets de la gloire, pour lesquels des millions de Français ont combattu pendant des siècles et accumulé, dans les fastes de l'histoire, hauts faits sur hauts faits, de façon à éclipser les annales les plus glorieuses de l'antiquité.

— Cela se passait autrefois, fit M. Alban ; mais aujourd'hui la décoration.....

— Aujourd'hui ! mon cher Monsieur, vous en parlez comme tous ceux qui n'ont rien à leur boutonnière. Accomplissez dans votre vie une belle et bonne action, et croyez-moi, si vous obtenez un

honneur pareil, au lieu de parler comme tous les déclassés et les faux dédaigneux de cette classe ignorante, paresseuse et stupide enfin de notre société, vous embrasserez ce ruban, Monsieur, qui vous rappellera qu'un seul jour vous avez valu quelque chose.

M. de Tracy parlait à la fois avec tant de simplicité, de franchise et d'énergie, qu'un murmure d'approbation accompagna ces derniers mots.

Mais cette satisfaction ne lui suffisait pas, il avait été obligé de baisser la tête ; il la relevait maintenant, libre d'entraves et plus fière que jamais. Depuis le commencement de la soirée, M. Alban l'avait impitoyablement harcelé, sans égard pour sa modération. Jules était donc arrivé à ce point où toutes les ressources de la patience de l'homme sont épuisées : c'était maintenant à son tour de parler.

— Que voulez-vous, fit M. Alban, moi je préfère la méthode anglaise, qui consiste à ne pas laisser traîner les croix dans la boue.

— Oh ! c'est bien différent, et vous voilà déjà sur un terrain plus raisonnable ; mais écoutez bien

ceci : nos jeunes gens de France étaient, il y a quelques années, possédés de ce qu'on appelait l'anglomanie ; ils avaient tort, et, grâce à Dieu, cette mode a passé ; ils sont redevenus français et ont, ma foi ! bien raison. A l'époque dont je parle, ils imitaient les costumes, les manières, la froideur, le silence, l'égoïsme de nos voisins ; ils prenaient même cet air que je ne qualifie pas et qui sied à un Anglais comme l'habit le plus excentrique dont il s'est affublé. Mais ce genre est devenu absurde chez nos compatriotes, dont il faisait des grossiers ou des crétins.

— Avouez, ajouta Georges, que les Français sont parvenus à ressembler aux Anglais.

— Certainement, ils y ont réussi à force d'avoir l'air bête.

— Eh bien ! fit Georges en voyant que M. de Tracy ne cédait plus cette fois et voulait avoir le dernier mot, étant d'ailleurs enchanté de l'avoir amené là ; eh bien ! j'avoue que je suis Anglais, et je m'en vante. D'ailleurs, parlons sans parti pris ; demandez à tous les étrangers ce qu'ils préfèrent de Londres ou de Paris, de la France ou de l'Angle-

terre ; sur cent personnes, quatre-vingts au moins seront Anglaises.

— Parbleu, Monsieur, répliqua Jules de Tracy, quel bel argument que celui-là ! Je crois bien que telle sera leur pensée; car il faut moins d'esprit pour vivre à Londres qu'à Paris. Or, comme la société de tous les pays se compose de plus de sots que de gens d'esprit, il n'est pas étonnant que l'on préfère Londres dans la proportion de quatre-vingts sur cent ; je vous trouve même indulgent dans vos calculs.

— Monsieur, s'écria Georges hors de lui, vous me direz j'espère dans quelle classe vous me placez, moi, car votre ton d'ironie ressemble fort à une insulte.

— Eh ! mon Dieu, Monsieur, répondit de Tracy, trève de sottises, vous soutenez une mauvaise cause.

— Enfin, Monsieur, répondez !

— Eh bien ! morbleu, je ne vous classe pas du tout, Monsieur ; que diable, nous ne sommes pas au Jardin-des-Plantes.

— Vous me rendrez raison de tout ceci, Monsieur de Tracy.

— Comme il vous plaira! Vos torts envers moi vous vaudront demain un coup d'épée. Vous, Messieurs, gardez, je vous prie, le silence le plus absolu sur ce qui vient de se passer. Monsieur Alban prétextera demain un voyage à Paris, s'il le veut bien, et se trouvera avec des témoins et des armes à l'endroit qu'il lui plaira de m'indiquer, endroit où je me rendrai à cheval dans l'après-midi, sans éveiller de soupçons.

— Je me trouverai, répondit Georges, avec mes épées, au carrefour Châtillon, entre le poteau des Trois-Seigneurs et le poteau des Ivelines.

— Je sais, ajouta Jules, à la Croix-du-Grand-Veneur.

— C'est cela même ; à trois heures si vous voulez.

— C'est convenu, dit M. de Tracy; et maintenant, allons retrouver ces dames.

Toute la société s'était réunie au salon. Jules ne trahit aucune émotion et alla joyeux au devant de Marie qui venait à sa rencontre.

— Comment tout cela a-t-il fini ? demanda-t-elle.

— Que voulez-vous dire ? fit Jules qui ne put

s'empêcher de se souvenir des anciennes paroles de M. Alban, à cause desquelles la patience avait commencé à lui échapper.

— Je vous parle de votre discussion avec ce mauvais plaisant, avec Monsieur Georges.

— Ah ! oui, votre ami, je l'oubliais.

— Mon Dieu ! que dites-vous là ! Si vous saviez combien vous êtes injuste ; et deux larmes donnèrent encore plus de limpidité et d'innocence au regard de Marie, qui se fixa d'un air suppliant sur les yeux de Jules.

— Suis-je vraiment injuste ? fit-il ; pourriez-vous le jurer ?

— Mais certainement.

— Eh bien ! alors, je veux savoir comment il se fait que cet homme vous ait parlé de la sorte ? Enfin, je réclame une explication.

— Vous l'aurez, reprit-elle d'un ton angélique et non sans un sentiment de joie intérieure en voyant qu'un seul mot avait pu rendre Jules inquiet et malheureux.

— Je l'aurai; mais quand ?

— Quand vous voudrez ; mais me promettez-vous

à votre tour de me dire ce qui s'est passé entre vous et M. Alban?

— Nous verrons. En quel moment, en quel endroit me conterez-vous tout cela? dit Jules.

— Demain, répondit innocemment Marie.

— Demain, c'est trop tard.

— Pourquoi cela? vous m'effrayez.

— Telle n'est point mon intention, il n'y a aucun motif pour cela; je veux dire que, généralement, le lendemain, ces petits événements de notre existence laissent peu d'empreinte dans le sillage de la vie, recouvert sans cesse par le jour nouveau qui efface les labeurs de la veille, et qu'ils n'ont plus le même intérêt; il faudrait, Mademoiselle, nous retrouver ensemble avant demain.

— Eh bien! alors, quand on dansera, invitez-moi à la contredanse, et je vous dirai tout.

— Mais n'étiez-vous pas invitée?

— Hier, oui; mais aujourd'hui je suis libre, dit-elle en riant.

— Que vous êtes méchante! vous savez qu'il n'y a qu'un quadrille, et vous l'auriez donné sans ce

hasard qui m'oblige à me souvenir et à vous adresser une invitation officielle.

— Non, non, reprit la jeune fille avec un charmant sourire ; je vous gardais la place, j'ai refusé à votre ami, M. Lavallée; demandez-le lui.

— Vous êtes aussi bonne que belle ; à bientôt.

Jules se rendit à la salle de billard, puis il joua un whist d'un air fort distrait avec M. de Monjeard, et quand le moment arriva de danser, — car au château de Moraine la danse terminait toujours la soirée, — il attendit avec impatience le quadrille désiré.

Dès qu'il se vit à côté de Marie, il éprouva un tel bonheur en récapitulant les phases de cette journée, quel que fût l'épisode dont nous avons parlé, qu'il oublia tout ce qui s'était passé entre lui et M. Alban, et ne songea plus qu'à plaire à Marie. Il déploya donc tous les replis de sa féconde imagination et de son cœur pour se faire aimer. Au moment de la dernière figure, Jules et Marie s'aperçurent qu'ils ne s'étaient rien dit, quoiqu'ils n'eussent cessé de causer.

— Vous ne m'avez point expliqué comment

M. Alban a le droit de prétendre être votre ami ? demanda Jules.

—C'est vrai; mais vous ne m'aviez point rappelé le désir que vous aviez de le savoir.

— Soit; mais à cette heure, je vous prie, Mademoiselle, de dissiper tous mes doutes.

— Vos doutes? savez-vous que vous êtes terrible.

— Oui! j'avoue même que je suis ridicule; dites-moi tout, ou vous me rendrez bien malheureux jusqu'à demain.

— Mais cela est impossible! mon Dieu! la contredanse est finie et il faut nous séparer.

—Eh bien, répondit Jules d'une voix suppliante, accordez-moi un seul instant aussi court que vous voudrez, mais un instant, un seul, accordez-le moi aujourd'hui ou plutôt ce soir, à l'endroit où je vous ai dit adieu hier, à cette même place où vous aviez recueilli et emporté ce premier souvenir que j'appelais ma pensée.

— Mais, Joséphine pourra s'apercevoir.

— Aussi, la congédierez-vous.

— Mais alors....

Marie de Monjeard, en songeant à cette démarche hasardée, la première de sa vie, balbutia, hésita et rougit.

— Vite, vite, fit Jules, je vous en conjure. La veille d'un jour où je vais courir un danger, j'ai besoin d'entendre un mot qui décidera peut-être de ma vie, car il dépend de vous que je sois invincible.

— Ah! vous voyez bien que vous me cachiez quelque chose; mon Dieu! mon Dieu! comment faire pour vous dire tout ce que je voudrais.

— Eh quoi! vous me refusez, lorsque vous devinez que ma vie, peut-être, est suspendue à vos lèvres.

— Eh bien, non. A onze heures et demie, soyez au balcon, à l'heure où tout dormira dans le château.

Les deux jeunes gens se saluèrent aussi froidement, en apparence, que leur cœur le permettait, et chaque hôte du manoir se retira dans la chambre qu'il occupait au château.

Dès que M. Alban fut seul, il s'écria :

— Enfin, je vais me venger, M. de Tracy paiera cher son triomphe d'un jour!

Jules avait renvoyé son domestique comme la veille, et, la tête appuyée dans sa main, assis devant la table de sa chambre, il se disait :

—Si elle m'aime, prenez garde à vous, M. Alban; nous nous battons à l'épée...

De son côté, Marie de Monjeard s'était mise au lit et avait renvoyé sa femme de chambre. Après le départ de celle-ci, elle se dit à elle-même. Il est jaloux, il me regarde avec des yeux passionnés. Sa voix tremble quand il me parle ! sainte Vierge, il m'aime donc bien. Merci, mon Dieu !

X

PREMIÈRES LARMES

Marie évoquait ainsi avec bonheur tous les incidents de la journée qui l'avaient émue, effrayée ou rendue heureuse. Elle allait, comme d'habitude, attendre le sommeil calme qui visitait chaque nuit le lit de la jeune fille, ce repos d'une âme innocente et tranquille, quand, tout à coup, le souvenir de sa promesse lui revint à la mémoire.

Elle se sentit agitée et tremblante, comme si elle allait commettre une mauvaise action. Il se fit en son cœur une lutte, car sa vie de chaque jour ne lui reprochait rien, et elle craignait de faire mal en cédant aux instances de Jules de Tracy.

Celui-ci, de son côté, attendait dans la plus grande anxiété, les yeux fixés sur sa montre et en comptant les secondes.

Que les sentiments qui nous agitent et nos situations donnent parfois d'importance aux actes de notre existence ! Combien nous hésitons souvent à faire ce qui, dans d'autres circonstances, nous paraîtrait naturel, et quelle valeur n'attachons-nous pas à ce qui nous serait indifférent la veille ou le lendemain,

A l'heure fixée par Marie, Jules entr'ouvrit son balcon avec précaution et appuya son front brûlant contre le fer, éprouvant une angoisse difficile à décrire, car il allait voir celle qu'il aimait et juger par lui-même de cet amour naissant. Il désirait presque que Marie manquât à sa promesse ; car il luttait, lui aussi, entre la curiosité, le doute, la vanité d'obtenir d'une femme si belle la première fa-

veur sollicitée, et sa conscience, qui lui reprochait d'enseigner le premier la feinte à une nature exempte de reproches et d'afflictions.

Minuit sonnait, et Jules serait certainement resté là jusqu'au lendemain, lorsqu'un bruit se fit entendre à la fenêtre de Marie ; son ombre se glissa légère et silencieuse, et vint s'appuyer sur l'extrémité opposée à la tour habitée par M. de Tracy.

— Est-ce vous? murmura-t-il.

Personne ne répondit.

— Est-ce vous, Mademoiselle? répéta Jules, venez-vous tranquilliser mon cœur et écouter ainsi mes confidences. Dès ce soir, je veux tout vous dire. Plus de contrainte ; nous ne devons plus feindre ; ce serait éloigner le bonheur qui nous convie à ce sublime et divin banquet de la vie, si beau quand deux existences peuvent se comprendre et s'unir par la seule volonté du cœur et la sympathie des belles intentions qui naissent du désir de bien faire. Mademoiselle, un seul mot encore.

— Ah! Monsieur Jules, vous avez exigé de moi une chose au-dessus de mes forces. Je trompe ma mère ; je devine à cette heure que je fais mal, que

vous en êtes la cause, et je me sens moins heureuse qu'hier.

— Pourtant, hier, je vous ai vue ici et nous avons parlé ensemble.

— Cela est vrai ! Mais le hasard avait amené cette entrevue : c'était presque en présence de tout le monde. Je ne me sentais pas seule comme à présent : je n'ai jamais rien caché à ma mère, et demain je ne lui donnerai plus le même baiser de chaque jour. Que ce rendez-vous soit le dernier, je vous en supplie.

— Je vous le promets, si vous l'exigez ; mais écoutez-moi bien, car j'ai beaucoup de choses à vous apprendre.

— En effet, vous m'avez dit cela, et sans l'inquiétude qu'a fait naître en moi ce nouveau désaccord avec M. Alban, je ne serais pas ici, je vous assure.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous le savez bien ; n'avez-vous pas eu une affaire le jour de votre arrivée, un duel à..... je ne sais comment vous appelez cela, mais il paraît que c'est effrayant, et si pareille chose se renouvelait encore ici avec une personne presque de la maison,

mon père ne consentirait... je veux dire que mon père ne vous le pardonnerait jamais.

— Mademoiselle, pourquoi cette émotion, pourquoi, si je le dois, ne punirai-je pas ce jeune homme de ses insolences et des paroles blessantes prononcées devant vous, devant votre père lui-même, et enfin devant tous les hommes qui sont au château et qui sourient déjà de ma faiblesse. Ah! Mademoiselle, vous aimez M. Alban, et vous voulez m'empêcher de le tuer.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria la jeune fille avec un accent d'orgueil et de dignité blessée à la fois par l'injustice, le chagrin et l'amour; vous êtes fou, Monsieur.

— Fou! pourquoi cela? M. Alban n'est-il pas un parfait gentilhomme, un beau garçon et un homme de cœur, m'a-t-on dit. Qu'y aurait-il de surprenant que vous eussiez de la sympathie pour lui, et pourquoi vous en défendre ainsi?

— Pourquoi, Monsieur, parce que je n'aurais fait que feindre depuis que vous êtes ici; parce que je jouerais un rôle odieux; parce que je serais une coquette; parce que je viendrais à ce balcon à mi-

nuit au risque d'être aperçue par ma mère qui dort à côté de moi, ou par tout autre, sans pouvoir expliquer ma conduite. Ah ! Monsieur, malgré vos rares qualités, vous ne comprenez pas la vie simple d'une jeune fille.

Une reine offensée n'eût pas donné plus d'expression à ces dernières paroles, et Jules de Tracy comprit au maintien de Marie, éclairée par la faible lueur de la lune, qu'elle devait en ce moment être resplendissante de fierté et plus belle qu'il ne l'avait jamais vue.

Un moment après, la jeune fille cacha sa tête dans ses mains et s'efforça d'arrêter une larme qui s'échappait de ses yeux et un sanglot qui étouffait sa voix.

— Pardon, pardon, Mademoiselle, murmura Jules; je suis fou, je l'avoue; mais avouez aussi que les paroles de M. Alban ont dû jeter le trouble dans mon esprit.

— Je n'avoue rien de pareil, reprit-elle d'un ton empreint de froideur et d'énergie que Jules ne lui connaissait pas encore ; je n'avoue rien, Monsieur. Vous pouviez demander, mais non pas accuser.

— C'est encore vrai, je suis coupable ; ah ! pardon, je vous en conjure à genoux.

Marie de Monjeard ne put réprimer un mouvement d'orgueil en voyant cet homme entouré de prestige, admiré de tous, la supplier et implorer son pardon. Son amour-propre de femme était satisfait et sa passion allait renaître plus forte après cette lutte d'un instant où la faiblesse et la force, — la jeune fille et l'homme, — étaient en présence, et où celui-ci mettait à ses pieds son passé et son avenir, tout ce qu'il savait enfin si bien faire respecter.

— Je vous pardonne, répondit-elle.

— Eh bien ! prouvez-le moi en m'expliquant la conduite de M. Alban envers vous, ou plutôt envers nous, car il savait bien me blesser aussi, et c'est à moi qu'il s'adressait.

— Sachez donc, Monsieur le curieux, fit Marie, que M. Georges, mû par un sentiment de préférence dont je ne pouvais qu'être flattée, comme je le lui ai avoué, s'est fait mon chevalier ; qu'il a même, le jour de votre arrivée, poussé son insistance ou ses espérances, appelez cela comme vous voudrez, jus-

qu'à devenir importun. Pour mettre un terme à une situation qui devenait fausse pour lui, embarrassante pour moi, je lui ai offert mon amitié simplement et avec franchise : voilà donc de quel droit M. Alban m'appelle « son amie ». Aimeriez-vous mieux qu'il me nommât sa femme ?

— Non pas, non pas, certes ; mais quels motifs avez-vous fait valoir pour excuser une pareille détermination ; car on ne dit jamais à quelqu'un : vous ne me plaisez pas, je ne veux pas de vous. Pourquoi vous déplaisait-il d'abord ? Je suis étonné de vous entendre dire cela, car il est bien de sa personne, il a de la fortune, et c'est un des amis de votre famille ?

— Vous voulez le savoir ?

— Oui, certainement.

— On dit que les femmes sont curieuses ; savez-vous que vous ne nous le cédez en rien.

— Oui ! mais nous agissons ainsi seulement quand nous éprouvons un tendre sentiment pour quelqu'un.

— Eh bien ! je lui ai dit ceci : qu'il était chasseur, que je n'aimais pas les chasseurs, entendez-

vous bien, et enfin que mon père et ma mère avaient en horreur les duellistes.

— Comment, dit Jules d'un air effrayé, vous lui avez dit que vous n'aimiez pas les chasseurs, et cela sérieusement ?

— Très-sérieusement... Mais alors...

— Pardon ; mais j'entends du bruit chez ma mère qui s'éveille souvent à deux heures; je lui donne d'habitude une potion qui la fait dormir jusqu'au matin ; si elle allait m'appeler, fit-elle effrayée ; je pars, adieu.

— Encore un mot, je n'ai pas achevé ; vous m'avez donc pardonné ces deux défauts que vous reprochiez à M. Alban ?

— Vous le voyez bien.

— Ah ! que je suis heureux et que vous m'avez fait du bien.

La jeune fille rentra précipitamment dans sa chambre.

Jules resta immobile, pouvant à peine croire qu'elle eût disparu.

— Êtes-vous encore là, dit Marie en reparais-

sant, je vous croyais parti. Je suis allé écouter; ma mère s'était endormie. Voyons! vous ne m'avez pas tout dit. Comment a fini cette discussion avec M. Georges?

— Oh! mon Dieu! nous nous sommes bien quittés : il a été plus poli à la fin. Je vous ai trompée, je ne cours aucun danger, je vous assure.

— Me le jurez-vous sérieusement?

— Sérieusement? Je n'aime jamais à jurer, mais je vous le promets, Mademoiselle.

— Vous me le promettez, mais alors? Ah! mon Dieu! ma mère m'appelle. Mon Dieu! que faire?

— Ne vous troublez pas ainsi, vous allez vous trahir.

— Mais cette fenêtre;

— Ne la fermez pas tout de suite.

— Adieu!

— Adieu. Un seul mot, le dernier. Tant d'intérêt, tant d'inquiétude, vous m'aimez donc aussi?

— Adieu!

— Un dernier mot, je vous en conjure.

— Oui! depuis que je vous ai vu.

— Et moi, depuis que je vous ai connue, répondit Jules, qui porta la main à ses lèvres, au moment où elle poussa la fenêtre.

Nous saurons ce qui se passa entre Marie et sa mère. Le fait est que la jeune fille rentra bientôt chez elle radieuse, referma la fenêtre avec précaution, se mit au lit, et qu'après avoir élevé son âme à Dieu, elle lui adressa des prières qui toutes la rappelaient sur cette terre, que nous aimons en dépit de tous les sentiments religieux naturels ou inculqués, qui nous disent de ne pas vivre pour elle. Elle subissait la tendance irrésistible de notre organisation et accomplissait les devoirs que nous impose son essence divine et matérielle.

Elle rêva quelques instants tout éveillée ; son amour et sa joie débordant de son cœur, s'épanchèrent enfin dans des larmes ; mais cette fois c'étaient des larmes de bonheur.

XI

UN DUEL AU PREMIER SANG.

Jules de Tracy se jeta tout habillé dans un grand fauteuil et songea longtemps encore à sa passion naissante. Fatigué par la chasse de la journée précédente, après une nuit sans sommeil, il s'endormait insensiblement, en ayant devant les yeux cette charmante image de Marie, la seule qui occupait sa pensée.

Le souvenir de sa rencontre lui vint enfin à l'esprit ; le jour commençait à poindre, il reconnut la faute qu'il avait commise en n'ayant pris aucun repos, car, dès le matin, il devait se mesurer avec un adversaire d'une force digne de la sienne.

Il tira avec rapidité la sonnette qui correspondait à la chambre de son domestique ; puis il se dirigea vers son bureau, prit un portefeuille en peau de chagrin fermé à clef et portant ses armes, et, l'ayant ouvert, en tira divers papiers.

— Quand j'assurais à Lavallée, qu'il n'y avait pas de bonheur complet dans ce monde, j'avais vraiment raison. Ces dispositions que j'ai faites le jour de mon affaire avec Gordon vont me servir aujourd'hui ; quoique j'espère bien qu'elles ne me serviront pas davantage. Mais bah ! à quoi bon les relire, ajouta-t-il en souriant; elles sont en ordre : laissons-les là.

— Monsieur est-il malade? demanda Charles en entrant sans frapper, tant il était effrayé d'être ainsi appelé à pareille heure.

—Non, Charles, seulement j'ai beaucoup travaillé cette nuit et j'ai besoin de dormir. Vous ne me réveillerez pas à six heures et vous préviendrez M. de Monjeard que je ne chasserai pas ce matin. A neuf heures vous entrerez chez moi et vous me préparerez un bain tiède. A deux heures vous ferez seller trois chevaux, car je veux faire le soir une promenade avant dîner, avec M. Lavallée et un autre de ces messieurs : rien de plus.

— Puis-je me retirer ? Monsieur n'a plus d'ordres à me donner?

— Non, allez, et surtout soyez exact pour ce que

je vous ai recommandé. Bonsoir, Charles, ou plutôt, bonjour.

— Monsieur le vicomte peut être tranquille ;

Sur ces paroles, le domestique remonta chez lui.

Jules se mit enfin au lit. Il dormait profondément quand Charles entra de nouveau chez lui ; il avait reposé cinq heures : c'est autant qu'il en fallait à une nature robuste comme la sienne. Il prit son bain, se coucha de nouveau et enfin s'habilla pour le déjeuner. A onze heures il était au salon et saluait ces dames, qui s'étonnèrent de ce qu'il n'était pas allé à la chasse. Jules prétexta le travail de la nuit et une promenade à cheval qu'il avait à faire pour aller rendre visite à un de ses amis qui habitait dans les environs.

— La chasse s'est prolongée assez tard aujourd'hui, observa Madame de Monjeard, et voilà seulement ces Messieurs qui viennent d'arriver et sont allés s'habiller. Je les entends descendre pour se mettre à table; mais cette partie n'a pas eu l'intérêt d'hier, car vous et M. Alban n'y avez pas assisté.

— Quoi? M. Alban non plus? demanda Jules, avec étonnement.

— Non ! il est parti ce matin pour ne revenir que dans deux ou trois jours. Une affaire imprévue l'a rappelé à Paris.

—Ah ! très-bien, lorsqu'il reviendra, fit Jules en offrant son bras à Madame de Monjeard, nous recommencerons ensemble un nouvel assaut d'adresse.

— Soit, mais point de paris; je ne les permettrai plus à Moraine, je l'ai dit à mon mari.

— Oh ! Madame, vous avez bien raison, passe pour une fois, mais une fois seulement. Désormais nous serons raisonnables, je vous le promets.

Après le déjeuner la journée se passa comme d'habitude. Marie fut enchantée de la résolution prise par Jules, et le décida à se joindre aux promeneurs en bateau. Cette partie improvisée sur le lac en miniature fut très-gaie. Jules et Marie auraient attendu de la sorte le dîner, s'ils n'avaient pas été forcés de se séparer, grâce à l'usage invariable de la retraite qui avait lieu vers une heure.

Chacun rentra chez soi, et Marie s'installa près de sa mère qui écrivait. M. de Monjeard donna des ordres pour les chevaux que Jules lui avait deman-

dés, et celui-ci, après avoir revêtu un pantalon de couleur sombre et un habit noir, descendit les escaliers et trouva devant le perron un fort beau cheval tout sellé :

— Voilà une bête magnifique, dit-il à M. de Monjeard qui se trouvait là ; c'est un cheval anglais demi-sang.

— Non pas, dit celui-ci, enchanté de pouvoir relever la méprise de son hôte ; c'est un de nos produits normands, de ceux que l'on achète en France pour les conduire à Londres, et que l'on vient nous revendre comme des chevaux anglais, puisque nous ne voulons que des chevaux anglais, et que nous n'oserions pas avouer en nous promenant aux Champs-Élysées ou au Bois, que nous avons des chevaux normands. percherons ou limousins. Quelle absurdité ! je vous le demande un peu, ajouta-t-il en s'animant de plus en plus, comme si les Anglais avaient des races de chevaux à eux. Leur pur sang, qui n'a jamais été pur, leur demi-sang, toutes ces races ne proviennent-elles pas d'une jument normande et d'un cheval arabe. Nous leur avons pris ou acheté ce qu'ils avaient pris ou acheté eux-

mêmes, et dans ce qu'ils appellent leur sang nous avons introduit celui des races-mères. Puis, au moyen de nos croisements normands ou arabes, nous avons régénéré, amélioré leurs races, et nous sommes maintenant vainqueurs à Londres ou à Paris. Oui! Monsieur, nous avons obtenu, sachez-le bien, la plus grande vitesse connue jusqu'à ce jour.

— Comment, cela serait possible?

— Je m'explique. *Moustique*, un cheval français appartenant à M. le comte d'Hedouville, a parcouru le Champ-de-Mars, deux kilomètres, en deux minutes cinq secondes à la première épreuve et deux minutes quatorze secondes à la deuxième. Cette vitesse à la première épreuve a été la plus prodigieuse que l'on ait observée jusqu'à ce jour en France et en Angleterre. D'ailleurs, si vous voulez connaître la vigueur de nos chevaux, sautez cette barrière sans crainte, vous verrez que j'ai raison.

Marie, attirée à la fenêtre par le discours du vicomte, écoutait avec une sorte d'enthousiasme et ne sachant pas quelle était la cause de tant de bruit, se montra au moment où M. de Tracy enlevait son cheval. Elle jeta un petit cri de surprise

qui aurait pu compromettre la réputation de notre intrépide cavalier, car Jules leva la tête, et au lieu de rassembler son cheval après le saut il l'abandonna à lui-même.

— Qu'est-ce à dire! s'écria M. de Monjeard, vous avez fait là un coup d'écolier : rassemblez donc mieux vos rênes, vous pouviez vous tuer.

— J'ai voulu essayer ce que mon cheval pouvait faire seul; mais vous allez voir : je ne compte pas sortir par la grille, je vais sauter cette muraille et je n'oublierai pas de rassembler alors.

— N'en faites rien! s'écria M. de Monjeard, c'est une imprudence que je ne permettrai pas.

Il n'avait pas achevé que Jules s'était éloigné de cent pas sur la prairie; avait lancé sa monture à un bon galop de chasse et avait disparu derrière le mur.

Marie jeta un cri d'effroi.

— Morbleu! il doit être tombé! quelle folie! demanda M. de Monjeard à sa fille.

— Non, mon père, répondit Marie, il court de plus belle, mais il m'a fait grand'peur... et bien plaisir, ajouta-t-elle tout bas en rentrant chez elle.

Jules revint sur ses pas, adressa un salut à Marie et repartit aussitôt.

Ses deux compagnons ne tardèrent pas à le rejoindre.

M. de Tracy se croyait en retard.

— A fond de train, dit-il à M. Lavallée, qui lui servait de second pour la seconde fois et avait trouvé dans la journée, parmi les hôtes du château, un ami qui consentit à assister au combat. Ils arrivèrent cependant les premiers.

— Tu ne vas pas tirer en ligne, dit M. Lavallée, ta main tremble, grâce à la course que tu nous as fait faire inutilement, car il n'y a personne ici.

— Tant mieux, quand il s'agit d'un duel il vaut mieux arriver cinq minutes trop tôt que cinq minutes trop tard ; mais, au reste, cette course échevelée m'a fait grand bien et m'a fouetté le sang. Je suis resté trop tranquille toute la journée, j'ai besoin de me mettre un peu les nerfs en mouvement, tu vas voir quelle bonne besogne je vais faire : je me sens la souplesse et l'agilité des lutteurs anciens, et tout en parlant de la sorte Jules se fendit à fond sur M. Lavallée, qui ne pouvait pa-

rer avec sa canne les coups droits ou les coupés que son ami lui portait avec un stick beaucoup plus court.

— Allons, cela va bien, dit-il à M. de Tracy.

Une voiture arriva bientôt à l'heure convenue. M. Alban, témoin de cet assaut préparatoire, ne put s'empêcher de rire : il descendit du véhicule suivi par ses témoins, qui se dirigèrent immédiatement vers ceux de Jules et convinrent des conditions du duel, qui devait être au premier sang.

Ils demandèrent pourtant une fois encore à chacun des deux adversaires si l'affaire pouvait s'arranger, et sur leur réponse négative ils présentèrent les épées à M. de Tracy. Jules en prit une au hasard, mais il choisit le premier, car elles appartenaient à M. Alban, celui-ci s'empara de la seconde.

Tous deux se placèrent enfin, s'adressèrent les saluts d'usage avant l'assaut, et croisèrent le fer.

Les premiers coups furent portés avec acharnement, mais sans résultat ; ces deux hommes, presque également forts à l'escrime, luttèrent ainsi quelques minutes. Les deux témoins de M. Alban,

voyant leur ami fatigué, ordonnèrent un instant de repos.

Cinq minutes après le combat recommença de nouveau. M. de Tracy cette fois se convainquit immédiatement de sa supériorité, car son adversaire tremblait, et déjà ses jambes se refusaient à tout service agile, son bras n'avait plus la même vigueur.

— Vous êtes fatigué, Monsieur, s'écria Jules, voulez-vous vous reposer encore, ou remettre la partie à demain.

— Non, Monsieur, notre différend doit être vidé aujourd'hui, répondit Georges, et pour que le combat cesse, la première blessure doit être grave, je ne me contente pas d'une égratignure.

— Très-bien, comme bon vous semblera.

Georges, que la colère étouffait, se précipita en avant.

M. de Tracy se bornait depuis quelques moments à parer ses coups; mais enfin il fut touché à la main et le sang jaillit.

— Le combat est terminé, dit M. Lavallée.

— Du tout, mon cher, répondit Jules, n'as-tu

pas entendu Monsieur dire qu'il faut que la blessure soit grave ?

Et, sur ces paroles, il se remit en garde et porta à M. Alban plusieurs bottes qu'il jugea sans doute trop dangereuses pour le motif qui l'amenait sur le terrain, car il ne tira pas à fond. M. Alban s'en aperçut comme les témoins ; son dépit augmenta et il attaqua vigoureusement. Jules de Tracy, comprenant avec quelle facilité il pouvait atteindre grièvement son adversaire s'il le laissait s'enferrer, rompit deux fois; mais à la seconde il sentit le froid du fer qui avait pénétré son bas-ventre et la chaleur du sang qui coulait.

— Vous êtes blessé ? demanda M. Alban.

— Légèrement, Monsieur, vous avez effleuré le corps. Le rouge de la colère lui monta aux yeux.

Il comprit que cette lutte, se prolongeant ainsi, à l'aide de simples paroles, pouvait avoir une issue fatale pour lui :

— En garde ! s'écria-t-il, Monsieur, défendez-vous, car il faut en finir.

Il attaqua cette fois avec la vigueur et la dexté-

rité dont il était capable, et M. Alban dut rompre à son tour devant cette impétuosité nouvelle qu'il n'avait pas encore vu déployer par son adversaire. Il se vit perdu ; mais comme il était brave, il s'arrêta et voulut résister encore. Ce fut inutile ; Jules arrivait sur lui en pleine poitrine par une feinte de tierce et un dégagement. Les genoux d'Alban fléchirent, le sang inonda sa poitrine : il était hors de combat.

— Vous l'avez voulu, Monsieur, lui dit M. de Tracy.

— J'en conviens, répondit M. Alban, mais je ne me plains pas ; voici une affaire vidée. Donnez-moi la main. Messieurs, faites avancer la voiture, je ne puis pas marcher.

— Votre calèche ne peut arriver jusqu'ici, je vais vous aider, dit Jules à M. Alban.

Il fallut transporter le blessé. Quand M. de Tracy l'eut placé sur les coussins du véhicule, il examina la plaie, et un mouvement de crainte se manifesta sur ses traits.

— Qu'en pensez-vous? demanda froidement M. Alban.

— Vous ferez bien d'appeler un médecin habile, et vous serez sauvé avec un mois de repos.

— Vous croyez? moi j'en doute, et je crains que cette fois vous ayez tort : ce sera la première fois, depuis que j'ai l'honneur de vous connaître. Adieu, Monsieur.

Et la voiture s'éloigna dans la direction de Paris.

Jules remonta à cheval.

—Quelle imprudence fais-tu là, lui dit M. Lavallée, je vais aller chercher une voiture au château.

— Garde-t'en bien, que personne à Moraine ne se doute de cette rencontre, ou je suis perdu sans miséricorde aux yeux des parents de Marie. D'ailleurs la blessure de la main ne signifie pas grand'-chose, et je dirai que je me suis déchiré à une branche.

—Oui, mais celle du bas-ventre?

— Ce n'est rien non plus, l'épée a glissé de côté, et avec une bande un peu serrée elle sera fermée demain. Partons, car il se fait tard. Ne perdons pas une minute, Messieurs.

Nos trois cavaliers arrivèrent à temps pour chan-

ger de costume et se trouver de nouveau avant six heures au milieu de leur monde.

XII

LE ROCHER DE SISYPHE.

La soirée et la nuit se passèrent ce jour-là comme les deux autres; Jules implora, pria, supplia, et Marie, malgré ses promesses, ses larmes et ses résolutions, consentit encore à prolonger la veillée, quand tout le monde au château reposait paisiblement.

Le lendemain on alla pêcher et chasser, on fit une promenade au bois en voiture et à cheval.

Jules, quoique légèrement atteint, dut faire cependant des efforts surhumains pour résister aux premiers élancements produits par la fatigue. Heureusement pour lui qu'il n'avait aucun pari à défendre et que ses compagnons, hommes d'un certain âge, lui permettaient d'en prendre à son aise. Il se retira avec eux de bonne heure, et n'en fut pas moins le roi de cette seconde chasse.

Quelques jours se passèrent de la sorte. Jules de Tracy sortait seulement le matin à pied ou à cheval. Dès qu'une heure sonnait, il se retirait dans sa chambre quand ces dames rentraient chez elles, et à moins qu'il y eût promenade générale le soir, il demeurait chez lui pour terminer, disait-il, un travail attendu par le ministre. Le fait est que sa blessure, mal soignée et irritée chaque matin, guérissait lentement et nécessitait le repos du soir. Tel était le motif auquel il faut en ajouter un autre facile à comprendre, quand on saura que les nuits se ressemblaient toutes pour les deux amants, en ce sens qu'ils avaient pris goût à ces entretiens qu'ils prolongeaient maintes fois jusqu'aux premières lueurs du jour. Combien de fois leur roman fut-il interrompu par les gens de la ferme qui se rendaient aux travaux des champs et étaient à la veille de les surprendre à leur balcon; ou bien encore par le retour des troupeaux, dont les clochettes leur annonçaient qu'on pouvait les découvrir et les compromettre.

Trois semaines se passèrent ainsi.

Un jour, le vicomte de Tracy pria son père de

l'accompagner dans le parc, et là, sous une grande allée de tilleuls, en se promenant bras dessus bras dessous, les deux amis se firent des confidences mutuelles.

Jules avoua sa passion, qui n'était plus un secret au château, et son père lui promit de demander le jour même la main de Mademoiselle de Monjeard.

En effet, le conseil des grands parents se rassembla; M. de Monjeard fit bien quelques observations au sujet des deux duels de Jules; mais le comte de Tracy justifia si bien son fils, que le père et la mère de Marie, ne pouvant trouver d'opposition à une union qui, sous le rapport de l'âge, de la fortune et des qualités, ne laissaient rien à désirer, ne furent pas longtemps à tomber d'accord.

M. de Monjeard voulut seulement, pour observer les formes d'usage, consulter sa fille sérieusement, et il fut décidé qu'après cette dernière conversation, il donnerait son consentement définitif. Il ajouta enfin, que dans le cas où rien ne viendrait s'opposer à ce mariage, il désirait attendre jusqu'à l'hiver, afin que la cérémonie eût lieu à Paris.

Le comte de Tracy fit part de cet heureux résultat à son fils, qui, transporté de joie, alla bien vite tout raconter à Marie : ce qu'il avait fait, les réponses de Monsieur et Madame de Monjeard, en ajoutant enfin que maintenant le reste dépendait d'elle.

— Tout mon bonheur, toute ma vie, sont entre vos mains, dit Jules à la jeune fille : vous n'avez plus qu'à vous prononcer et à avouer hautement, comme moi, et nos serments et notre amour.

— Ah! que je suis heureuse, murmura Mademoiselle de Monjeard. Ce jour est le plus beau de ma vie. Que Dieu est bon de nous accorder ces instants qui effacent toutes nos inquiétudes, tous les malaises de l'esprit, toutes les souffrances du cœur! Le doute n'est plus possible à présent, notre rêve va donc se réaliser.

— Et quel rêve pur, sans nuages, sans obstacles, sans luttes à soutenir; un rêve qui fait le bonheur de ceux qui nous entourent; rien ne manque à notre félicité, elle est complète : amour, estime, jeunesse, tout ce qu'il y a de bon dans ce monde nous sourit.

Les deux amoureux se trouvaient en ce moment près d'une des portes vitrées du salon. Madame de Monjeard prit un prétexte pour s'approcher d'eux et les surprit au moment où Marie abandonnait sa main à M. de Tracy.

— A demain les conventions de nos grands projets, mes enfants, fit-elle en laissant couler une larme de ses yeux : à demain la dernière conférence.

Jules de Tracy allait parler, il en fut empêché par l'arrivée d'un nouveau-venu autour duquel les hôtes, le maître et la maîtresse du château s'empressèrent, les uns par politesse, les autres par curiosité ; car, ayant quitté Paris depuis quelques heures, il apportait des nouvelles fraîches de la grande ville.

Le nouveau-venu était un jeune homme mis d'une façon à la fois élégante et simple, ayant des manières naturelles et distinguées. Froid, comme on veut l'être maintenant, il avait l'aisance et l'aplomb d'un homme fait, était un agréable parleur, un conteur intéressant, d'une légèreté apparente, rieur, sans trop de suite dans les idées, mais gai et amu-

sant; il aurait pu dire, comme un spirituel auteur auquel une dame demandait son origine : « Je suis, « Madame, un Parisien de Paris. »

En l'honneur de cet hôte, on attendit ce jour-là le dîner au salon. M. de Monjeard renonça à la chasse du soir, les dames à leur promenade sur le lac et au bois ; on ne changea rien, ni on n'ajouta rien aux toilettes, et cette journée de campagne s'acheva comme elle avait commencé ; en famille.

Avant de se mettre à table Madame de Monjeard demanda à Jules de le présenter au nouveau-venu, ancien ami de la maison.

— M. le vicomte de Tracy, dit-elle; M. Alphonse Arnoux.

Les deux jennes gens se saluèrent et se donnèrent la main ; on entra dans la salle à manger.

Pendant le dîner tout se passa à merveille. Marie trouva le moment de confier à Jules que d'après ce que lui avait dit sa mère, M. de Monjeard devait la consulter le soir même ; que le lendemain on se réunirait chez lui, et, qu'une fois l'époque du mariage fixée, on se séparerait pour se retrouver un mois après à Paris.

— Ah ! dit tout à coup M. Arnoux, j'oubliais de vous dire que j'avais vu avant-hier Georges Alban, qui m'a chargé de ses souvenirs les plus affectueux pour vous tous.

Jules ne s'attendait pas à entendre prononcer ce nom, qui fit sur lui l'effet d'un coup de foudre.

— Qu'avez-vous donc, lui dit Marie, vous paraissez tout troublé : M. Alban vous fait-il encore peur ? Vous avez un grand défaut, celui d'être jaloux ; il faudra vous en corriger.

— Ce cher M. Georges, ajouta M. de Monjeard, il nous a quitté précipitamment. Ses affaires devaient le retenir à Paris deux jours : il y en a bientôt quinze de cela et nous ne l'avons pas revu.

— Je crois bien, dit M. Arnoux.

— Comment se porte-t-il ? demanda M. de Monjeard.

— Un peu mieux, mais il est bien faible encore on le croit cependant hors d'affaire.

— Qu'avez-vous donc, demanda Marie à Jules ?

— J'étouffe, répondit celui-ci.

— Vous m'effrayez, murmura Marie.

— Au nom du ciel faites en sorte de changer

la conversation : cet homme va nous perdre, et moi je suis tellement ému qu'il m'est impossible de rien dire.

Marie, ne comprenant plus rien à ce qui se passait, regarda M. de Tracy avec étonnement.

— Un peu mieux !... hors d'affaire... s'écrièrent à la fois plusieurs personnes, que voulez-vous dire ?

— Vous ne savez donc rien, reprit M. Arnoux ; mais Georges Alban a été à toute extrémité et à l'heure qu'il est on ne répond pas encore de sa vie.

— Comment cela ! s'écria M. de Monjeard ; que lui est-il donc arrivé ?

Tous les yeux se tournèrent vers M. de Tracy dont le visage était devenu pourpre ; il perdait contenance.

— Ne nous racontez pas ces histoires de duel, murmura Marie, cela attriste toujours.

— Il est trop tard, fit Jules à l'oreille de Marie.

En effet, M. de Monjeard demanda d'un ton froid et sévère le nom de l'adversaire de M. Alban.

— Je voudrais étrangler cet homme, dit Jules à la jeune fille.

— On l'ignore à Paris, continua M. Arnoux, c'est un secret bien gardé, et sans les témoins qui sont là pour attester que tout s'est passé suivant les règles, on serait tenté de croire à une tentative d'assassinat dont Georges ne conviendrait pas par générosité. Mais il n'en est rien : il paraît, au contraire, que son adversaire était provoqué par lui depuis plusieurs jours et qu'il s'est conduit de la façon la plus honorable : il a même, en voulant épargner Alban, failli être tué. Oh ! mais c'est toute une affaire, je vous assure, et dont on a beaucoup parlé. Je suis étonné que le bruit n'en soit pas parvenu jusqu'à vous.

— C'est la première nouvelle que nous en sachions, fit M. de Monjeard en regardant le vicomte, qui commençait à mieux respirer ; mais contez-nous tout ce que vous savez, cela nous intéresse beaucoup. On ne soupçonne donc pas quel est l'homme assez sûr de lui et d'une force aux armes telle, qu'il ait épargné un tireur de la force de M. Alban, qui est un tireur hors ligne.

Marie tremblait pour Jules, et son cœur de jeune fille, tout ignorant qu'il était encore du danger.

battait bien fort en écoutant M. Arnoux. Le regard qu'elle adressa à son fiancé consola celui-ci du péril qu'il avait couru et lui fit oublier l'apparence de soupçon qui planait sur lui depuis quelques instants. Il se croyait sauvé.

— Oui, reprit M. Arnoux, Georges est un tireur de première force ; mais il avait affaire à une fine lame, à un Espagnol, dit-on ; non, je me trompe, à un jeune homme qui arrive d'Espagne ; voilà tout ce qu'on sait. C'est égal, pour avoir blessé Alban, ce jeune homme doit être un bretteur de profession.

Une sueur froide inonda le front de M. de Tracy, car cette fois tous les yeux dirigés sur lui semblaient dire : C'est vous.

Un silence prolongé suivit les dernières paroles de M. Arnoux, qui paraissait fort étonné d'avoir dit quelque chose qui avait fait un si mauvais effet.

— Ma foi ! je n'y comprends plus rien, se dit-il à lui-même, et il parla d'autre chose. Mais il eut beau faire, le front sévère de M. de Monjeard, l'air froid de sa femme, le mécontentement du comte de Tracy, l'air triste de Marie, l'aspect furibond de Jules, l'inquiétude qui paraissait attrister tout le

monde, le surprirent à tel point qu'il resta ébahi, et que bientôt il devint aussi silencieux que les autres.

Madame de Monjeard leva enfin la séance en disant à ses hôtes que, comme on devait aller à la chasse de grand matin, il ferait bon de devancer l'heure du repos, et elle ajouta qu'elle était un peu souffrante.

Cet air de mystère intrigua de plus en plus M. Arnoux, qui parla de la pluie et du beau temps, et railla même, d'un air de doute, l'indisposition de Madame de Monjeard.

— Vous ne me croyez pas malade, dit alors celle-ci, demandez plutôt à Marie. Depuis plusieurs nuits tout le monde étouffe, et pourtant, moi, je trouve l'atmosphère si fraîche, que, vers deux heures du matin, j'éprouve constamment un frisson qui m'inquiète.

— On se sépara enfin : Marie, rentrée chez elle, entr'ouvrit la porte qui la séparait de la chambre de sa mère et, s'approchant de celle-ci, lui demanda, d'un air suppliant, si elle n'allait pas retrouver M. de Monjeard.

— Non, ma fille, répondit Madame de Monjeard, votre père a changé d'avis ; il attendra.

— Attendre encore, ma mère, et sera-ce longtemps?

— Toujours, je crois.

— Toujours? Ah! mon Dieu, quel malheur ! mais cependant, ma bonne mère...

— Ne parlons plus de cela, je vous prie, Marie, votre père en a décidé ainsi ; vous pouvez vous retirer.

En rentrant dans sa chambre, Marie se mit à sangloter.

— Quel malheur! se dit-elle : ah ! mon pauvre Jules, le rocher de Sisyphe vous retombe sur la tête et menace de nous écraser.

Elle resta longtemps dans cette attitude : puis elle se leva et se dirigea tout à coup vers le balcon.
— Il nous écrasera ensemble, dit-elle avec énergie, car nous serons deux à lutter.

XIII

DERNIÈRE NUIT AU CHATEAU

Jules de Tracy, fidèle au rendez-vous accoutumé de chaque nuit, attendait à son poste, les yeux fixés sur ce paysage, théâtre de ses joies, de ses triomphes, de ses amours, qu'il prévoyait devoir abandonner prochainement, à moins qu'un événement quelconque ne se présentât qui vînt changer l'opinion de M. de Monjeard.

—Il est impossible, se disait-il, que Dieu m'abandonne en ce moment, il ne voudra pas m'avoir élevé au faîte du bonheur pour me précipiter dans une agonie qui terminerait ma vie ; car cette passion est la seule véritablement sincère et pure que j'aie éprouvée. Fortune ! tu me dois une revanche. Lorsque je réfléchis aux tourments qui accompagnent toutes nos jouissances et à cette fatalité qui, malgré nous, injustement, nous pousse à notre perte, je me briserais la tête contre les murs de ce château.

Marie parut en ce moment.

— Allons ! mon ami, s'écria-t-elle avec effroi ; point de blasphème, ni de lâche désespoir. Comment, vous, Jules de Tracy, le brave de Tracy, vous perdez ainsi courage. Mais la vie serait trop belle s'il n'y avait pas d'obstacles à vaincre !

— Hélas ! qui pourra vaincre cette aversion que j'inspire à vos parents ?

— Il y aura une lutte à soutenir; mais ayez confiance en moi, en Dieu surtout.

— Que de bonté ! vous me pardonnez donc, vous ?

— Je ne saurais le dire, fit-elle en souriant et d'un ton qui tenait à la fois du reproche et de l'affliction, comment n'avez-vous pas évité M. Alban. Ah ! vous êtes bien coupable ; comment vous êtes-vous laissé emporter contre un ami de la maison, et ne m'avez-vous pas fait le sacrifice de votre susceptibilité, quand notre bonheur était le prix de votre modération et lorsque vous deviez me perdre peut-être en satisfaisant cet absurde point d'honneur que vous croyez venger aujourd'hui en répandant le deuil autour de vous. Un duel ne prouve rien. Je comprends les inquiétudes de mon père ;

car votre conduite, avouez-le, est de nature à me faire moi-même douter de vous. Quelle est la femme, dites-moi, qui voudrait s'exposer ainsi à des chagrins et à des angoisses de chaque jour?

Jules écoutait, sans répondre, ces reproches immérités.

— Vous voyez bien, dit-il d'une voix étouffée, que vous me condamnez aussi vous, comme vos amis, comme votre famille, comme mon père lui-même qui, pour la première fois, m'a presque repoussé. Il y a des moments dans la vie où un homme de cœur se brûlerait la cervelle.

— Non, mon ami, je ne vous condamne pas; pourquoi m'adresser un semblable reproche; si je ne vous aimais, si je ne vous avais pas pardonné le mal que vous m'avez fait, serai-je ici, répondez?

— Ah! Marie, vous êtes un ange, j'ai besoin aujourd'hui de ces paroles-là; ne m'en adressez pas d'autres, je ne pourrais les supporter. Je voudrais voir à ma place tous ceux qui se disent sages; tous ces hommes forts et sûrs d'eux-mêmes, je voudrais les voir en face de l'insulte, de l'ironie et des sourires de pitié qui agaceraient leur modération, afin

de savoir d'eux ce qu'ils préféreraient d'un coup d'épée ou d'une humiliation. Votre père croit que je vais vous rendre malheureuse, le mien est hors de lui, parce que, dit-il, j'ai mis le trouble dans cette maison et que j'ai manqué un mariage de son goût. Mais, morbleu! à qui la faute? au hasard, à une fatalité qui pèse sur moi depuis quelques jours et qui est venue me chercher, me prendre corps à corps, et m'accabler au moment où, tranquille et heureux, je me croyais à l'abri de tout malheur.

— Au lieu d'accuser la fatalité, dit la jeune fille, repentez-vous.

— Me repentir? Jamais, ma chère Marie. Dussé-je vous perdre pour toujours et voir cette existence, que je rêvais si belle, déchirée en lambeaux, je remercierais encore Dieu de m'avoir acccordé, en échange d'un tourment perpétuel, ces moments passés auprès de vous et ces transports de joie ineffable et inconnue que j'éprouvais en lisant dans vos yeux cet amour pur que vous m'avez promis, et pour lequel je sacrifierais tout ce que j'ai de plus cher au modde.

—Eh! bien, écoutez, Jules; je vous fais le ser-

ment de lutter pour vous, pour nous deux, je devrais dire, de toute la force et de toute l'énergie dont une jeune fille est capable. Je n'appartiendrai jamais qu'à vous ; mais, je vous en supplie, allez demain trouver mon père, donnez-lui, comme à moi, votre parole d'avoir été offensé le premier, sans qu'il y ait eu aucun tort de votre côté, et promettez-lui de ne plus jamais avoir de duels ; plus jamais, entendez-vous bien?

—Je vous le jure, Marie, je suis réellement l'être le plus inoffensif du monde ; j'ai de plus en horreur tout ce qui peut troubler ma tranquillité et surtout celle de mon père, car mon affection pour lui va jusqu'à l'adoration. Je prouverai tout cela à M. de Monjeard ; mais je ne puis lui donner ma parole d'honneur de ne pas venger une injure qui serait faite à ma famille, à ma femme, à ma mère ou à moi-même. Ce serait exiger l'impossible ; il sourirait lui-même à une pareille promesse, car votre père est un homme de cœur. Ce dont je puis vous répondre, c'est que je le connais assez pour me fier à lui. Si jamais le malheur veut que mon mauvais génie ou le hasard me forcent à me battre en duel, bon

gré mal gré, je prendrai votre père pour témoin; il jugera en dernier ressort, et je ne me battrai que lorsqu'il m'aura mis lui-même l'épée à la main.

— Vous parlez vraiment avec la chaleur et la conviction d'un homme bien innocent; nous verrons si vous tiendrez vos promesses.

— Je vous donne ma parole; tiendrez-vous la vôtre ?

— J'en ai déjà fait le serment.

Au même moment, des pas retentirent derrière Marie, qui se retourna en jetant un cri d'effroi,

— Rentrez chez vous, dit Madame de Monjeard à Marie, assez haut pour que Jules pût l'entendre ; une personne bien née ne doit pas tromper sa mère, comme vous le faites.

— Ma mère !....

— Silence, cette conduite n'a point d'excuses, ajouta celle-ci, en fermant brusquement la fenêtre.

Jules de Tracy resta anéanti ; et comme il lui fut impossible de fermer les yeux, il alla frapper à la porte de son père qui était au lit quoiqu'il fût éveillé.

— Ah ! c'est toi ? fit-il, tu arrives bien, j'avais be-

soin de te gronder encore. Tu a détruit d'un seul coup le rêve que j'avais fait pour toi : pour la première fois tu m'a donné une mauvaise opinion sur ton compte.

— Mon père !

— Écoute-moi sans parler. Tu ne me feras jamais croire qu'il n'ait pas été possible de tenir cette affaire plus secrète et même de l'éviter ; car enfin, ajouta-t-il en s'animant, ce scandale dans une maison où je te conduis pour la première fois, est indigne d'un homme raisonnable et bien élevé. Personne ne s'y est trompé. Quand M. Arnoux a raconté ce duel, tout le monde t'a accusé.

— Tout le monde, à l'exception de ceux qui étaient présents à l'affaire, sois-en convaincu. Les autres commettent une injustice en me condamnant, fit Jules sur un ton qui froissa son père déjà irrité.

— C'est possible, mais en ne sachant pas attendre le moment propice, dit le comte de Tracy d'une voix emportée et en se redressant sur son lit devant l'attitude insoumise de son fils, en tirant l'épée ici,

presque sous les yeux de cette famille que j'aime et que je respecte, vous vous êtes conduit comme un laquais.

— Mon père ! s'écria Jules hors de lui.

— Qu'est-ce à dire? si vous n'êtes point satisfait, sortez de chez moi, à moins que votre caractère, que je ne reconnais plus, vous amène à outrepasser les bornes des convenances, et qu'il me faille vous punir ou appeler mes gens.

— Mon père, mon père, dit Jules se contenant à peine et se précipitant à genoux pour se faire entendre, comment vous, vous ! qui êtes si juste, pouvez-vous me juger ainsi ; j'ai commis une faute ; mais j'étais attaqué, harcelé depuis plusieurs jours, on me jetait le défi à la face, on me provoquait de toutes façons ; j'étais hors de moi, j'ai relevé le gant qu'on m'avait jeté. M. Alban était parti, je ne l'ai revu que sur le terrain ; les explications étaient devenues impossibles. Et parce que j'ai vengé ma dignité, mon nom, le vôtre, qui était la risée de ceux qui avaient assisté à la discussion dans laquelle M. Alban me persiflait impunément depuis une heure, c'est pour cela que vous me lancez dans vo-

tre mécontentement ces mots cruels que vous seul pouvez me dire. Libre à vous, mon père, je vous reconnais ce droit de mettre mon amour-propre à la torture en me brisant le cœur ! et le malheureux vicomte fondit en larmes.

— Moi aussi, répondit le comte de Tracy ému malgré lui, vous m'avez brisé le cœur, car je voulais vous rendre heureux.

— Je le serai, mon père, je le serai, surtout si j'ai toujours votre amour, le premier bien pour moi, le meilleur, le plus nécessaire à ma vie, car il est né avec moi. Qu'un nuage, un accident étranger à nous, à notre affection, à cette piété filiale que je vous ai vouée et qui ne s'est jamais démentie, ne vienne pas affaiblir cette affection ; car je vous aime pardessus tout, vous le savez bien.

Jules en parlant ainsi se plaça debout devant son père qui lui tendit les bras dans lesquels il se jeta aussitôt.

— Ah ! mon Dieu, dit le comte, j'ai éprouvé une grande douleur en me voyant forcé de me fâcher contre vous. Il ne faut plus jamais que cela nous arrive, mon fils, ajouta-t-il en s'essuyant les yeux.

Jules appuya de nouveau la tête de son père contre sa poitrine et ces deux amis inséparables restèrent ainsi embrassés en versant de douces larmes.

XIV

SÉPARATION ET RÉPARATION.

Jules rentra chez lui fort tard.

— M. de Monjeard, se dit-il, est mécontent et ne veut pas donner sa fille à un ferrailleur (il ne put s'empêcher de rire en prononçant ces mots); madame de Monjeard est furieuse et va faire la mère rigide en me recevant fort mal demain et les jours suivants. Si je reste ici, je vais jouer un rôle qui ne sera pas à mon avantage; je conclus donc qu'il faut partir au plus vite et attendre du hasard et de ma bonne étoile l'occasion de reprendre la corde; car enfin, me voilà assez mal placé depuis hier soir dans l'opinion des grands parents... mais, bah! mon père a tout pardonné et tout oublié, Marie aussi; ils m'aiment tous les deux; que m'importe

le reste du monde! A nous trois nous obligerons bien mes ennemis à me donner raison et à réparer le mal qu'ils ont fait, car nous avons déjà bien souffert tous.

Le lendemain il alla chez son père lui faire part de ses projets. Celui-ci les approuva, mais il fut d'avis qu'il fallait cependant avoir une dernière conversation avec M. de Monjeard, chez qui il se rendit aussitôt. Celui-ci parla très-franchement et en homme bien appris. Les deux duels de Jules si raprochés l'effrayaient pour l'avenir; et puis, ajouta-t-il, eu égard à l'opposition formelle de sa femme, il désirait non pas briser mais attendre; espérant du temps et des circonstances un arrangement sinon impossible, du moins difficile pour le moment.

Sa réponse laissait le champ libre à sa conduite future tout en donnant quelques espérances au père et au fils.

Jules fit part à Marie de tout ce qui s'était passé; il obtint de nouvelles promesses et annonça enfin son départ et celui de son père pour Paris, le soir même. Comme il l'avait prévu, cette retraite op-

portune produisit le meilleur effet. M. de Monjeard ne vit pas sans regret s'éloigner son vieil ami, le comte de Tracy, et il se dit avec raison que son fils était un brillant parti. Madame de Monjeard, qui eût été maussade et se serait crue obligée à jeter des regards courroucés à Jules, s'il était resté, redevint aimable et regretta le compagnon de ses promenades, son conseiller intime pour ses réformes intérieures. Marie pleura beaucoup et ne cacha à personne ses beaux yeux devenus un peu rouges. En un mot, la famille semblait faire une perte ce jour-là.

Les parents, les amis intimes, ceux qui se cramponnent à cette vie de château et en deviennent, à force de persévérances ou de talents spéciaux, des meubles indispensables, les chasseurs, enfin tous regrettaient leurs joyeux camarades.

La journée s'écoula trop vite : on accompagna le père et le fils jusqu'à la station, et quand le convoi les emmena, la mère et la fille, qui ne s'étaient pas encore parlé depuis la scène du balcon, se donnèrent affectueusement la main et revinrent tristes et pensives au château. Pourquoi cela était-il ainsi ?

C'est que Jules de Tracy avait su se faire aimer de toutes deux. . . . .

La première visite du vicomte de Tracy, en arrivant à Paris, fut pour M. Alban.

Il le trouva chez lui, souffrant encore de sa blessure, mais allant toutefois bien mieux.

— Je viens vous tendre la main, lui dit Jules.

— Et moi je vous demande pardon des torts que j'ai eus envers vous; je voudrais pouvoir les réparer.

— Malheureusement la chose est difficile maintenant. Notre duel s'est ébruité, ou pour mieux dire on l'a deviné, par le plus grand des hasards. M. de Monjeard est fort mécontent : il était à la veille de m'accorder sa fille, et vient de me la refuser à peu près. Mon père est désolé de tout cela; vous comprenez donc combien cette fâcheuse affaire a été déplorable pour moi sous tous les rapports. Je ne suis pas coupable, et pourtant la faute est retombée presque entièrement sur ma tête.

— Ah! fit M. Alban, je vous dois une réparation et vous l'aurez éclatante; comptez sur moi; je seconderai vos projets, vos espérances ; ce n'est que

partie remise. Mademoiselle de Monjeard vous aime ; vous passez injustement pour un querelleur et un chercheur d'aventures : la vérité se fera jour et vous aurez l'occasion de vous réhabiliter.

— Dieu le veuille ; mais pour le moment il n'y a aucune tentative à faire, il faut attendre les événements.

— Quand retournez-vous à Moraine ?

— Je n'y songe pas pour le moment. Ce ne sera probablement que l'année prochaine.

— Non pas ! cher monsieur de Tracy : j'ai perdu un pari que vous oubliez, et dès que je serai rétabli j'irai payer ma dette.

— Oh ! ne pensons plus à cela.

— Si fait, pensons-y ; ce sera l'occasion de renouer ces relations auxquelles vous tenez tant. Mon médecin m'assure que dans quinze jours au plus tard je serai l'homme d'autrefois, en état de faire de nouveau une de ces fameuses parties de chasse, dans laquelle vous serez encore mon maître, je l'espère bien.

— Comme vous voudrez ; mais le château de Moraine, où j'ai cependant été si heureux, m'a

porté malheur ; il vaudrait mieux attendre le retour de la campagne et alors.....

— Point du tout : dans quinze jours vous serez cité à comparaître devant mademoiselle de Monjeard et à l'accompagner à la fête de village dont je prépare tout le programme.

— Soit, puisque vous le voulez, dit Jules ; et les deux anciens ennemis se séparèrent en se donnant affectueusement la main.

Le duel de M. Alban avait fait grand bruit; car à Paris, dans une ville où le courage comme l'esprit ne manquent pas, il était reconnu pour un brave dans le monde élégant. On avait fini, comme toujours, par découvrir quel avait été son adversaire, et le public de haute fashion avait été surpris par l'habileté aux armes de ce nouvel amateur récemment arrivé, qui était assez fort pour lutter ainsi avec les premiers tireurs. Les habitués des salles d'armes s'étaient émus. Un créole, M. Néna, d'une force hors ligne et dont le jeu était égal avec celui de M. Alban, avait prononcé les mots de « hasard » et de « chance »; il avait même tenu dans les cercles où se rendait le vicomte de Tracy

quelques propos provocateurs auxquels celui-ci dédaigna de répondre, car il avait l'esprit peu disposé à courir les salles d'armes, à se mettre en spectacle et encore moins à s'attirer une affaire qui, en mettant le comble à sa triste réputation, anéantirait à tout jamais ses projets d'union avec la famille de Monjeard.

M. Néna se trouvait souvent en face de M. de Tracy et se fit présenter. Jules lui fit un accueil glacial, ne lia pas même conversation avec lui et, depuis ce moment, des saluts de politesse furent seulement échangés.

Les choses en étaient là quand M. Alban, presque rétabli, annonça à tous ses amis la fameuse fête de Moraine. Le bruit s'en répandit bientôt et, par une belle soirée d'automne, le village, assez distant du château, réunissait une foule nombreuse de personnes de la société de Paris et tous les habitants des communes voisines, accourus pour prendre part à cette réjouissance inattendue.

Au nombre des invités au château, ce jour-là, se trouvaient naturellement MM. Alban, le comte et le vicomte de Tracy.

Ce dernier fut parfaitement reçu ; mais il s'apperçut d'un grand calme à son endroit de la part de la famille, à l'exception toutefois du côté de Marie. Il jugea au premier abord que c'était un parti pris contre lui et qu'il n'avait plus guère à compter que sur sa bonne fortune ordinaire, pour gagner la nouvelle bataille qu'il était résolu à engager.

Il comprit bien mieux encore quelles difficultés il aurait à vaincre lorsqu'il s'aperçut aussi que Marie avait probablement reçu les instructions les plus sévères ; il lui fut impossible de s'approcher d'elle de toute la journée.

Le soir, quand on se rendit au village dans plusieurs voitures, grâce à la cohue de ces fêtes bruyantes et poudreuses, le vicomte de Tracy put enfin échanger quelques mots avec sa bien-aimée. Le feu d'artifice, dans ces cas-là, devient d'un puissant secours ; aussi les deux amants en profitèrent-ils largement et établirent-ils ensemble leurs batteries pour la campagne prochaine, laquelle, selon toutes les apparences, devait s'ouvrir seulement l'hiver à Paris, dans le monde.

Le hasard en décida autrement.

Quand les villageois, s'étant livrés à tous leurs ébats, eurent bien dansé, bien joué et bien bu ; quand tous les prix aux jeux des mâts de cocagne, des bagues et du tir au pigeon, à l'arbalète, au fusil, au pistolet, furent gagnés, la société de M. de Monjeard se rendit dans un café champêtre improvisé sous une tente ornée de drapeaux, éclairée par des lustres à l'intérieur, et à l'extérieur par des verres de couleur. C'était là que M. Alban invitait les privilégiés de cette fête, pour laquelle il dépensait follement une vingtaine de mille francs. La fête, il faut l'avouer avait été splendide.

En entrant dans ce café, chacun fut surpris de l'élégance de ce salon champêtre et de la profusion des buffets. Dans l'un des angles de la salle, une table était occupée par une nombreuse société de jeunes gens qui tous paraissaient avoir plus ou moins trop bien soupé. Au milieu d'eux se trouvait le créole Néna, facile à reconnaître par son teint olivâtre, sa haute stature et ses cheveux abondants et crépus. On parlait fort et très-haut, l'animation était à son comble.

— Je vous laisse, dit M. Alban à M. de Monjeard et à ceux qui l'accompagnait; je vais chercher des dames que je n'ai pu voir encore, et je viendrai au plus tôt les installer près de vous.

M. de Tracy, voulant donner des ordres nécessaires au repas, se dirigea vers le buffet et commença à écrire sur une feuille de papier le menu qu'il désirait. Il était à trois pas de la table de M. Néna où le champagne coulait à flots, comme cela arrive toujours à la fin d'un souper de garçons.

— Tiens, le voilà! murmura une voix d'un ton assez haut pour être entendue de la salle entière, et celui qui parlait ainsi désigna du doigt le vicomte de Tracy.

Celui-ci, surpris de cette interpellation à laquelle il ne s'attendait pas, se retourna involontairement et fut tout étonné d'être l'objet de la curiosité de cette table joyeuse.

M. Néna se leva alors, le gilet ouvert, les cheveux en désordre, la face rubiconde, et fit un salut majestueux à M. de Tracy, en continuant à rire d'un air d'insolence qui fit éclater d'une façon homérique, non-seulement ses amis, mais plusieurs

personnes assises près des tables placées à côté de celle occupée par M. de Monjeard.

Jules se retourna pourtant, continua à écrire, donna sa note, et dit à voix basse à l'un des garçons qui avait ri coume les autres, en lui glissant dans la main une pièce de vingt francs :

— Tenez, prenez ceci, ne répondez pas un mot.

Puis, se retournant vers le buffet, et, par conséquent, vers M. Néna, il ajouta d'une voix intelligible :

— Garçon, servez chaud et ne buvez plus, car décidément vous êtes ivre.

Cette fois-ci, l'à-propos de ces paroles eut plus de succès que Jules ne l'eût désiré, car tous les compagnons de M. Néna se tournèrent du côté du créole en pouffant de rire.

Celui-ci se sentit quelque peu déconcerté, et murmura tout bas :

— Vous allez me payer cher cette insolence, Monsieur le chevalier, et cette fois-ci je vous forcerai bien à ne pas m'éviter.

Jules de Tracy s'étant assis tranquillement près des dames de la société des Monjeard, les égaya

jusqu'au moment où elles se levèrent pour aller faire une dernière tournée sur la place où l'on dansait encore et où M. Alban, épuisant ses dernières surprises, avait préparé de nouveaux jeux.

— Allons, fit Jules, Mesdames, à vos ordres.

— Si vous le voulez bien, répondit M. de Monjeard, nous resterons ici en fumant tranquillement notre cigare, et nous achèverons cette bouteille de champagne pendant que ces dames iront se promener.

Jules s'excusa auprès des dames et resta avec son hôte : la conversation recommença, mais les jeunes gens assis à la table de M. Néna étaient beaucoup plus silencieux. Dans la société de M. de Tracy il y avait son père, M. de Monjeard, M. Lavallée et trois autres habitués du château. Cette fois-ci les rieurs se trouvaient du côté de M. de Tracy qui, sur la demande de ses amis, fredonnait un air d'opéra nouveau.

Depuis quelques instants M. Néna avait un air contraint et furieux qui donnait à ce visage bronzé une apparence farouche et presque sinistre.

Tout à coup il se leva et, trahissant enfin son in-

tention contenue jusqu'alors de chercher querelle à M. de Tracy, il s'écria :

— Silence, là-bas ! Monsieur le troubadour vous nous gênez ; je vous défends de chanter.

Jules de Tracy ne fit pas un mouvement, il ne proféra pas la moindre réponse, et sa pensée, avec la rapidité de l'éclair, lui laissa entrevoir le parti qu'il pouvait tirer de sa situation et de l'insulte gratuite qui lui était adressée cette fois en présence des personnes mêmes qui avaient blâmé sa conduite antérieure, seule condamnable par ignorance des faits ou bien grâce aux apparences.

Il se retourna simplement, vers son père d'abord, en lui disant avec le calme le plus sublime :

— Que répondrais-tu à cet insolent ?

— Bah ! ce monsieur est un fou.

— Et vous, M. de Monjeard, que pensez-vous de cette insulte ?

— Ce monsieur est ivre.

— Moi, je suis d'avis qu'il n'est ni l'un ni l'autre; mais cependant, comme telle est votre opinion..... Monsieur, ajouta-t-il en se levant et en s'adressant à M. Néna d'une voix stridente, ou vous êtes fou

ou vous êtes ivre; calmez-vous donc, s'il vous plaît. Et il recommença à fredonner son air en s'asseyant de nouveau.

A ces paroles, M. Néna, se dressant furieux, se précipita vers Jules de Tracy et leva sur lui une main que celui-ci, avec une force indomptable augmentée par la colère, lui rejeta sur le visage.

— C'est un duel à mort! s'écria M. Néna en se dirigeant de nouveau vers celui qu'il avait offensé.

Le comte de Tracy, bouleversé, et M. de Monjeard, se placèrent entre les deux champions.

— Ne m'approchez pas! s'écria Jules; j'ai déjà broyé vos doigts et je vous assommerais dans un coin de cette salle. Attendez ma réponse comme un galant homme.

Puis, avec le même sang-froid, il pria son père et M. de Monjeard de reprendre leur siége.

— Veuillez me dire, M. de Monjeard, reprit Jules à voix haute, que feriez-vous si vous veniez de recevoir une insulte comme celle que l'on vient de m'adresser. Je sais ce que pense mon père; mais, selon vous, que mérite ce monsieur que je connais à peine de vue.

— Il mérite d'être châtié, parbleu! ou du moins......

— Cette réponse me suffit, s'écria M. de Tracy, et vous serez mon témoin avec l'un de ces messieurs. Puis, se dirigeant vers M. Néna, il ajouta: Nous nous battrons quand bon vous semblera, Monsieur, c'est un duel à mort. Sachez seulement que, comme insulté, je choisis l'épée ; le pistolet ne nous servira que si nous ne pouvons plus combattre debout.

— Votre heure, Monsieur, votre jour et le nom de vos témoins, reprit le créole.

— Quand et où vous voudrez.

— Alors, dans une demi-heure, à l'entrée du village; je trouverai des armes; je vous attendrai.

— Monsieur, objecta le comte de Tracy, vous êtes hors de vous et vous oubliez qu'on ne se bat pas la nuit.

— Vous en avez menti ! reprit M. Néna, j'ai eu deux duels de cette manière : c'est dans ces circonstances que j'ai tué le fils du général ***. Vous m'avez donné le choix de l'heure ; celle-ci me convient; elle m'a déjà réussi. Si vous voulez encore

retarder l'affaire, dit-il en désignant Jules, et la laisser traîner en longueur par l'entremise des témoins, c'est avec le désir qu'ils parviennent à l'arranger. Je le déclare ici à la face de tous, retarder ce duel est une lâcheté de plus.

— Monsieur, répondit tranquillement Jules en se plaçant devant son père, je serai dans une demi-heure à l'entrée du village, sous la première lanterne.

La violence de l'insulte, ces menaces hors de toutes les convenances avaient exaspéré les témoins de cette scène, et elles déterminèrent M. de Monjeard lui-même, le comte de Tracy et surtout son fils, à admettre les chances de ce combat dangereux et considéré à bon droit comme une imprudence, comme une folie de jeunes gens, que des hommes sensés devraient toujours repousser. Le fait est qu'après vingt minutes d'attente fébrile tous arrivèrent au rendez-vous indiqué.

M. Néna avait trouvé des fleurets dont on rompit les boutons, et dont on aiguisa à la hâte la pointe sur un pavé; la blessure de cette arme était donc dangereuse, presque mortelle.

M. Néna avait amené trois de ses amis; M. de Tracy combattait devant son père et MM. de Monjeard et Lavallée.

— Joue serré, dit Alfred à son ami, et évite les premiers coups de cet homme qui seront terribles. Ne t'effraye pas de ses cris, c'est un des moyens qu'il emploie d'habitude.

— Merci de tes avis, fit Jules, qui se mit en garde.

Le premier choc fut, en effet, difficile à soutenir. Jules rompit et para un coup qui lui arrivait au bas-ventre; mais, à ce moment même, il glissa un peu et M. Néna, forçant la parade avec une vigueur extraordinaire, lui enfonça la pointe de son épée dans la cuisse droite. Jules fit un mouvement rapide en arrière et se dégagea.

— Tu es blessé, lui dit son père.

— Oui, mais ce n'est rien; je puis continuer. Et attaquant, suivant son habitude quand il s'échauffait, ras de terre, ne donnant plus l'arme à son adversaire, il fit une feinte en quarte et un dégagement rapide qui fut paré. Il rompit de nouveau, quand M. Néna s'avança avec violence. Jules trompa

alors la tierce, se dégagea rapide comme la foudre, et, bourrant en octave par un coup de bas, se fendit de toute sa longueur.

Son fleuret s'engagea, presque jusqu'à la garde, dans le corps de son adversaire, qui lâcha le sien, étendit les bras et vociféra une imprécation. On arracha l'arme de la plaie, le sang afflua à sa bouche et à ses yeux ; on s'efforça de faire couler celui qui gonflait sa poitrine; mais tout fut inutile. Ce n'était plus qu'un cadavre.

Le corps inanimé de M. Néna fut transporté dans une maison voisine, et les témoins, ses amis, ayant fait atteler une voiture, le ramenèrent à Paris.

Par suite de sa blessure ou bien par l'effet moral qu'il ressentit à l'aspect de ce spectacle terrible, Jules tomba à la renverse, perdit connaissance, et il fallut le ramener au château dans une voiture.

On inventa une fable pour tranquilliser les dames, et M. de Tracy partit en toute hâte pour Paris, afin de ramener un chirurgien.

Son fils avait été grièvement atteint; il resta trois semaines au lit, comblé de soins et d'attentions par la famille de Monjeard. Sa convalescence se

passa en compagnie de Mademoiselle de Monjeard, qui l'accompagnait dans ses promenades autour du château et lui prodiguait les consolations de l'amour et de l'affection.

Un jour, par une belle matinée de printemps, l'ami de Jules de Tracy, Charles Lavallée, vint lui rendre visite en compagnie de M. Alban.

Jules était bien changé ; ils n'avaient plus devant les yeux l'homme gai d'autrefois, et cependant Jules était entouré de Monsieur et de Madame de Monjeard, de son père et de Marie, dont la figure, triste aussi, reflétait les tourments que son âme n'avait cessé d'éprouver depuis sa fatale rencontre avec le créole Néna.

—Qu'as-tu donc, mon très-cher ! lui dit Lavallée, tu n'es plus le même.

—Ah ! mon ami ! j'étais trop heureux, mon mauvais génie a été jaloux de cette vie que je te peignais si belle, il y a à peine deux mois. Il lui a fallu peu de temps pour tout bouleverser.

— Mais tu n'as rien à te reprocher.

— Non, certes, observa M. de Monjeard, c'est ce que je lui répète tous les jours.

— Oui, répliqua, Jules; mais mon rôle et ma vocation sont changés dans ce monde que j'aimais tant, et auquel je dis adieu pour longtemps, si ce n'est pour toujours. Je suis jugé maintenant, craint, haï peut-être, et ne trouverai nulle part cette confiance, cette affection qui me rendaient si heureux. D'ailleurs, vois-tu, le souvenir de cette dernière affaire est toujours présent à ma pensée et je ne puis l'en arracher.

— Vous avez tort de vous tourmenter ainsi, reprit M. de Monjeard, et si vous vous êtes toujours conduit comme cette dernière fois, quand vous vous êtes battu en duel, vous n'avez pas le moindre reproche à vous faire.

— Demandez à ces Messieurs quelle a été ma façon d'agir. J'en appelle à M. Alban le premier; ensuite à Lavallée, à cet ami constant et dévoué.

— Je vous jure sur l'honneur, répondit celui-ci, que M. de Tracy a fait toujours tout ce qu'il a pu pour éviter une rencontre. La meilleure preuve que je pourrais en donner, c'est la lettre même d'un de ses adversaires que j'ai conservée, de M. Gordon, et la voici : vous pouvez la lire.

M. de Monjeard parcourut attentivement le papier que lui tendait Alfred.

— Quant à moi, ajouta M. Alban quand cette lecture fut terminée, j'avoue sans honte et sans arrière-pensée, que j'ai eu les premiers torts, j'en ai déjà demandé sincèrement pardon à M. de Tracy, qui voudra bien, je l'espère, oublier une faute de jeunesse et me compter désormais au nombre de ses meilleurs amis.

— Je dois donc une réparation aussi à M, de Tracy, dit alors M. de Monjeard, car j'ai douté de lui, et je suis peut-être, fit-il en hésitant, la cause involontaire d'une partie de ses souffrances. Et puis, j'ai une dette de reconnaissance à acquitter envers lui, car il a vengé une insulte qui était adressée à nous tous. Je veux donc payer mes dettes d'une façon franche et loyale : libre à vous d'imposer vos conditions.

Et le châtelain de Moraine, prononça ces derniers mots avec affection, en prenant les deux mains de son hôte convalescent.

— Une réparation ? reprit Jules, je n'en veux qu'une. Une dette? avez-vous dit aussi! elle est fa-

cile à acquitter, et de beaux jours pourront peut-être luire encore pour moi. Il y aura bien toujours un remords dans le souvenir du passé et vous seule, fit-il, en se dirigeant vers Marie, vous seule êtes capable de l'effacer.

—Je le veux bien, murmura celle-ci, qui s'arrêta, confuse et hésitante en présence de son père.

— Donne-lui ta main sans crainte, ma fille, répliqua M. de Monjeard, la sienne est celle d'un gentilhomme.

ÉPILOGUE

Six mois après la scène que nous venons de raconter, on célébrait à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois le mariage de M. Jules de Tracy et de Mademoiselle Marie de Monjeard.

J'écoutais les chuchotements des nombreux curieux accourus à cette cérémonie.

— Voilà un bonheur qui fait plaisir à voir, di-

saient les uns ; qu'ils sont beaux tous les deux ! Cette union ne laisse rien à désirer.

— Bah ! observa une femme célèbre par son esprit et que l'on écoutait comme un oracle dans les salons où elle promenait inutilement sa fille qui avait « coiffé sainte Catherine » ; ce n'est pas une union aussi brillante que vous voulez bien le dire : épouser M. Jules de Tracy, un duelliste de profession, qui a assassiné un créole sous un réverbère il n'y a pas six mois ; ce n'est pas là un parti tellement sortable !...

— Oh ! certainement, répondis-je à cette méchante langue, sans m'occuper du coup d'œil meurtrier qu'elle m'adressa ; M. Jules de Tracy est trop vert pour... Mademoiselle votre fille.

FIN DES CHASSES ET VOYAGES

TABLE DES MATIÈRES

Préface.. 1

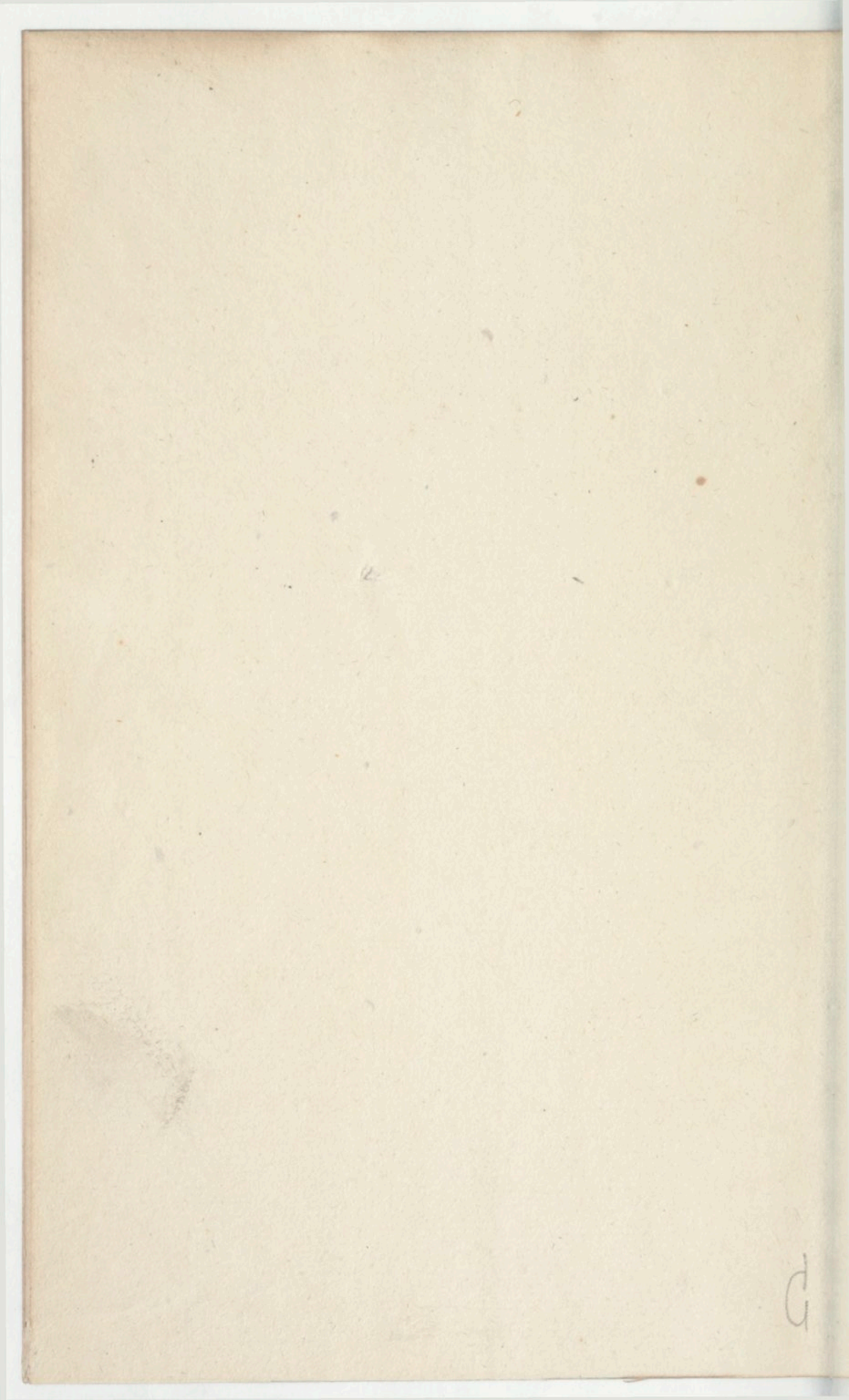
I. Les Qualités de ma Maîtresse................................ 3

II. La Vie à Trieste... 29

III. Chasse en Autriche.. 53

IV. Chasses à Mallorca... 147

V. Chasseur et Duelliste....................................... 391








BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00211921 3